image
not
available

LE

CURÉ D'ARS

VIE DE

M. JEAN-BAPTISTE-MARIE VIANNEY

PUBLIÉE SOUS LES YEUX

ET AVEC L'APPROBATION DE Mgr L'ÉVÊQUE DE BELLEY

PAR

L'ABBÉ ALFRED MONNIN

MISSIONNAIRE

Se vend au bénéfice des Œuvres commencées par le curé d'Ars



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de Tournon, 29

1864


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
253
10 B
34

LE

CURÉ D'ARS

PROPRIETÉ.

Charles Douniol

Paris. — Imp. W. REMQUET, GOUPY et Cie, rue Garancière, 5.

LE

CURÉ D'ARS

VIE DE

M. JEAN-BAPTISTE-MARIE VIANNEY

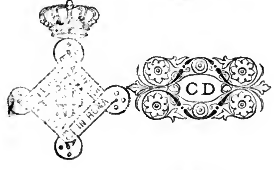
PUBLIÉE SOUS LES YEUX

ET AVEC L'APPROBATION DE Mgr L'ÉVÊQUE DE BELLEY

PAR

L'ABBÉ ALFRED MONNIN

MISSIONNAIRE



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE TOURNON, 29

1864

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Humblement soumis de cœur et d'esprit aux décrets du Siége Apostolique, je déclare que si, dans le cours de cet Ouvrage, il m'arrive de donner à M. Vianney le titre de saint ou de bienheureux, c'est en témoignage de ma vénération et nullement dans la pensée de prévenir les décisions de la sainte Église, ma Mère, à l'autorité de laquelle je suis heureux d'obéir avec le respect le plus sincère et le plus filial amour.

A MONSEIGNEUR

PIERRE-HENRI-GÉRAULT DE LANGALERIE

ÉVÊQUE DE BELLEY

MONSEIGNEUR,

Je dépose aux pieds de Votre Grandeur l'œuvre dont j'avais été chargé par votre vénérable prédécesseur et qu'il m'a été donné d'achever sous vos auspices.

Cet hommage vous est dû, Monseigneur, à plus d'un titre.

C'est vous qui avez reçu le dernier soupir du Curé d'Ars et qui avez béni ses derniers instants. C'est vous qui, sur sa tombe, avez dit le premier au monde ce que fut *le bon et fidèle serviteur qui venait d'entrer dans la joie de son Maître.* C'est vous qui avez porté son nom dans les chaires de la Ville éternelle, et qui avez consolé le cœur de notre

Très-Saint Père Pie IX par ces bonnes nouvelles venues de la France.

Vous avez été placé sur le siége de Belley pour recueillir le riche trésor que le saint prêtre de Jésus-Christ laisse après lui sur la terre. Ce livre vous appartient, Monseigneur, puisqu'il n'est que la bonne odeur de ses vertus. Je le dédie à Votre Grandeur avec l'assurance de lui plaire, parce que je suis sûr de lui parler de ce qu'elle aime.

Daignez, Monseigneur, agréer cette humble offrande d'un de vos fils les plus dévoués, désireux d'imprimer à deux années de travaux le sceau de sa tendre vénération pour votre personne et de sa vive reconnaissance pour vos bontés.

Je suis avec le plus profond respect,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur
et fils en Jésus-Christ,

ALFRED MONNIN,
MISSIONNAIRE.

Pont-d'Ain, le 29 juin 1861, en la fête des SS. Apôtres Pierre et Paul.

APPROBATION

DE Mgr L'ÉVÊQUE DE BELLEY

M. Monnin, missionnaire diocésain, avait été encouragé par nous et par notre digne prédécesseur, Mgr Chalandon, à écrire la Vie du vénérable Curé d'Ars. Nous avons pris connaissance de son travail et il nous a autant édifié qu'intéressé.

Cette histoire sera lue avec profit par tous les fidèles, mais plus spécialement par les ecclésiastiques, qui trouveront en M. Vianney un admirable modèle à suivre dans les temps difficiles où nous vivons.

Nous en recommandons la lecture à nos chers collaborateurs dans le ministère des paroisses. La plupart d'entre eux peuvent appliquer au Curé d'Ars ce que saint Irénée, évêque de Lyon et patron de nos contrées, racontait de saint Polycarpe dont il avait été le disciple :

« Je pourrais dire le lieu où était assis le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il prêchait la parole de Dieu. J'ai encore présent dans l'esprit sa gravité, sa sainteté, la majesté qui éclatait sur son visage. »

Frères et enfants bien-aimés du diocèse de Belley, soyons tous fidèles à l'héritage de vertus que nous a laissé le saint Curé d'Ars!

Donné à Belley, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire de notre évêché, le 6 juillet 1861, Octave des Saints Apôtres saint Pierre et saint Paul.

PIERRE HENRI,
ÉVÊQUE DE BELLEY.

Par mandement :

MAGNIN,
CHANOINE, SECRÉTAIRE.

INTRODUCTION

Quand on s'éloigne de Lyon par le faubourg de Vaise, à quelque distance de l'active ct religieuse cité, on rencontre un joli village de treize cents âmes : c'est Dardilly. Là vivait, à la fin du siècle dernier, une honnête famille dont la demeure était désignée comme la maison des pauvres, le refuge connu où la tribu nomade des mendiants d'alentour venait chercher pour la nuit une hospitalité patriarcale. Au nombre de ceux qui vinrent un soir y demander asile il s'en trouva un qui n'était pas un pauvre ordinaire, bien que rien au dehors ne le distinguât de la cohorte indigente qui en pressait journellement le seuil.

Or, moins de treize ans après, dans un des quartiers les plus pauvres de Rome, il se passait quel-

que chose d'étrange qui étonnait cette ville habituée à ne plus s'étonner de rien, tant elle a vu de spectacles. Le mercredi saint de l'année 1783, à une heure de l'après-midi, un mendiant, après avoir prié longtemps devant la Madone populaire des Monts, était tombé de faiblesse sur les marches de l'église. Quelques heures après il expirait. Au même instant, les enfants du quartier se répandirent dans les rues en criant: « Le Saint est mort!... » Le lendemain, on n'entendit plus que ce cri dans Rome. Une foule immense s'assembla devant la demeure du Saint qui venait de mourir et en força l'entrée. Il fallut placer des gardes pour contenir la multitude. Le quartier des Monts voulut garder sa dépouille et demanda qu'elle fût inhumée dans l'église que le pauvre avait le plus aimée, sous cette dalle où il avait coutume de rester en prière chaque matin, depuis l'heure de l'*Ave, Maria* jusqu'au milieu du jour. Son corps fut comme porté en triomphe. Rome entière, les princes mêlés aux bourgeois et au peuple, l'accompagna en pleurant. Les rois n'ont pas d'aussi magnifiques funérailles...

A peine eut-il été déposé dans ce tombeau, que l'instinct merveilleux du peuple lui faisait pressentir devoir être bientôt glorieux, on apprit que sur cette même dalle de Sainte-Marie des Monts, où se lit encore le nom du mendiant français, la vue était rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole

aux muets; que les malades les plus désespérés étaient tout à coup guéris. Il fallut fermer l'église à la multitude des pèlerins qui en assiégeaient les portes, et, pendant quelques jours, on vit une foule innombrable, pleine d'amour et de vénération, prosternée dans la rue, sur la place voisine, pleurant de joie et de reconnaissance, frappant le pavé de son front, et baisant les murailles qui lui cachaient les glorieuses dépouilles du pauvre de Jésus-Christ.

Or, ce pauvre qui du fond de sa fosse remuait la ville et le monde, cet étranger, ce mendiant, était le même qui avait reçu l'hospitalité de Dardilly, qui avait dormi sous le toit de Pierre Vianney, qui avait recueilli, dans son écuelle fêlée, sa part des distributions quotidiennes du charitable cultivateur; celui enfin qu'un décret de Pie IX vient d'arracher au sol de Sainte-Marie des Monts pour le placer sur les autels: c'était Benoît-Joseph Labre, sur la tombe duquel nous nous sommes agenouillé nous-même, en lui demandant de nous rendre l'aumône qu'il a reçue, il y a quatre-vingt-dix ans, et de nous aider à écrire cette vie... cette vie qui a peut-être été son ouvrage, qui est née peut-être d'un vœu, d'une prière, d'une bénédiction tombée de son cœur reconnaissant : que sait-on?... c'est le Curé d'Ars qui l'a dit : « Partout où passent les saints, Dieu passe avec eux. » Pourquoi ne serait-il pas permis de penser que la

naissance et la prédestination de Jean-Marie Vianney ont été le fruit de ce passage de Dieu sur le seuil hospitalier de ses pères ?

Ce qui est certain, c'est que cet enfant de bénédiction vint au monde l'année même où la puissance de Benoît Labre se manifestait sur son tombeau avec le plus d'éclat.

LIVRE PREMIER

Vie domestique de M. Vianney

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SA NOMINATION A LA CURE D'ARS
(1786-1818)

CHAPITRE PREMIER

Naissance de J.-M. Vianney. — Sa première enfance.

Matthieu Vianney et Marie Beluse, le père et la mère de celui dont nous écrivons l'histoire, étaient deux justes devant Dieu, qui marchaient, comme Zacharie et Élisabeth, avec fidélité et sans reproche, dans les commandements et les ordonnances du Seigneur[1]. Aussi avaient-ils reçu la bénédiction des patriarches; et, dans l'espace de dix années, le ciel leur avait envoyé six enfants.

[1] Luc, I, 6.

Pendant qu'elle portait dans son sein le second de ses fils, Marie Beluse l'avait souvent offert au bon Dieu et lui avait demandé de le prendre au service de ses autels. C'est en conséquence de ces désirs maternels qu'à son baptême, qui eut lieu le jour même de sa naissance, le 8 mai 1786, l'enfant reçut le double prénom de Jean-Baptiste et de Marie.

Madame Beluse s'était fait un devoir de nourrir tous ses enfants : elle ne voulut pas qu'un autre sang que le sien coulât dans leurs veines; Jean-Marie ne devait pas être exclu de ce bienfait; mais en même temps qu'elle tirait de son sein pour lui la nourriture qui fortifie le corps, elle tirait de son cœur le lait spirituel qui entretient dans toute sa grâce et toute sa fraîcheur l'innocence de l'âme.

Un jour que le vénérable Curé d'Ars revenait avec attendrissement sur les souvenirs de son enfance : « Vous êtes bien heureux, lui disions-nous, « d'avoir senti de si bonne heure le goût de la « prière. — Après Dieu, répondit-il, c'est l'ou« vrage de ma mère : elle était si sage !.... Mon « petit Jean-Marie, me disait-elle souvent, si je te « voyais offenser le bon Dieu, cela me ferait plus « de peine que si c'était un autre de mes enfants. »

« La vertu, ajoutait-il, passe du cœur des mères « dans le cœur des enfants, qui font volontiers ce « qu'ils voient faire. »

Il nous souvient de lui avoir entendu dire, en d'autres rencontres, qu'*un enfant ne doit pas pouvoir regarder sa mère* SANS PLEURER.

A trois ans, Jean-Marie recherchait déjà la solitude par amour de la prière. On voyait dans son petit cœur la présence intime de l'Esprit-Saint. Il savait à peine parler, qu'il voulait se mêler à tous les exercices de piété qui avaient lieu en sa présence. Dès qu'il entendait sonner l'*Angelus*, soit au milieu du jour, soit au coucher du soleil, il donnait l'exemple à toute la maison et s'agenouillait le premier pour réciter l'*Ave, Maria* avec une gravité enfantine. Il avait dans la demeure paternelle différentes petites cachettes où il disparaissait souvent, et quand on s'enquérait de lui, on le trouvait là, s'essayant à redire tout ce qu'il savait de prières.

Le premier cadeau qu'il reçut de sa mère fut une image en bois de la très-sainte Vierge; mais déjà, pour cette sérieuse nature d'enfant, sa chère petite statue était moins un jouet que l'objet d'un culte et d'une vénération pieuse; sa vue était la plus gracieuse de ses distractions et le plus sûr remède à ses larmes.... « Oh! que j'aimais cette statue! di- « sait-il à plus de soixante ans de distance. Je ne « pouvais m'en séparer ni le jour ni la nuit, et je « n'aurais pas dormi tranquille si je ne l'avais pas « eue à côté de moi, dans mon petit lit. »

Il était extrêmement rare qu'une fantaisie d'enfant ou un de ces irremédiables chagrins comme on en a tant à cet âge, le fît pleurer; toutefois on avait un infaillible moyen de l'apaiser, c'était de lui mettre entre les mains un chapelet ou une image, non pas comme un joujou, pour le distraire, mais comme un objet auquel il savait donner son prix. Parmi les sentiments pieux qui s'épanouissaient dans son âme, et que la main maternelle prenait soin de cultiver, la dévotion à la très-sainte Vierge tenait la première place: elle y grandissait tous les jours, et jetait des racines de plus en plus profondes.

« Il y a longtemps que vous aimez la sainte
« Vierge? lui disait une fois son prêtre auxiliaire.
« — Je l'ai aimée, répondit-il, avant même de la
« connaître : c'est ma plus vieille affection. Étant
« tout petit, j'étais possesseur d'un joli chapelet; il
« fit envie à ma sœur; elle voulut l'avoir : ce fut
« un de mes premiers chagrins. J'allai consulter
« ma mère; elle me conseilla d'en faire l'abandon,
« pour l'amour du bon Dieu. J'obéis, mais il m'en
« coûta bien des larmes. »

L'âge fortifiait en lui tous ces bons sentiments, et l'on peut dire que la prière était son passe-temps le plus doux, avant qu'il pût comprendre qu'elle était le premier de ses devoirs. Elle remplaçait sur ses lèvres tant de paroles inconvenantes avec les-

quelles il est bien difficile qu'un enfant de la campagne ne se familiarise pas. Quant à lui, il ne connut jamais ce grossier langage; rien n'entrait par ses yeux ni par ses oreilles qui ne fût une semence de vertu; il ne quittait les genoux de sa mère que pour aller se prosterner devant sa chère image de Marie, dans un angle retiré du logis, et c'est alors que la prière jaillissait de son cœur avec une abondance toute céleste, dont ses parents étaient parfois bien heureux de surprendre le secret.

Il avait quatre ans quand il disparut un jour sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Sa mère, craignant un malheur, le chercha longtemps avec une anxiété croissante. A la fin, elle l'aperçut à genoux, blotti dans un coin de l'étable, priant avec ferveur; elle retint une explosion de joie et d'admiration, pour ne laisser paraître que la peine qu'elle avait ressentie de son absence, et lui dit, sur le ton du reproche : « Pourquoi, mon enfant, « m'as-tu donné tant d'inquiétude? quelle idée « d'aller te cacher loin de moi pour faire ta prière? » Confus du chagrin qu'il pouvait avoir causé à sa mère, l'enfant se jeta dans ses bras en s'écriant : « Mère, pardonnez-moi! Je n'ai pas voulu vous faire « de la peine; je n'y retournerai plus. » Et il répétait ces derniers mots avec une profonde humilité.

Une autre fois, un voisin qui n'était pas des plus

dévots, dit à M. Vianney père : « Je crois que votre « petit *brunet* me prend pour le diable; il se tue de « faire des signes de croix en ma présence. » Sa mère, craignant que l'enfant, tout petit qu'il était, n'y mît de la singularité et ne cherchât à se faire remarquer, lui adressa quelques remontrances, qu'il écouta avec une grande docilité; puis il répondit : « Je ne savais pas que notre voisin me regardait; « mais, avant de commencer sa prière, et quand on « la finit, ne faut-il pas faire le signe de la croix? »

Il est dit du jeune Tobie que, dès ses plus tendres années, il n'avait aucun des goûts de son âge, mais qu'aimant à s'isoler de la foule, il ne connaissait que le chemin du temple, où il allait assidûment offrir au Seigneur les prémices de son cœur et celles de ses champs[1] : telle fut l'enfance de M. Vianney. Avec quelle angélique piété, et quel recueillement au-dessus de son âge, nouveau Samuel, il assistait au saint sacrifice! Loin de se faire presser et tourmenter pour l'accomplissement de ce pieux devoir, comme il arrive à tant d'autres, il était le premier à solliciter cette faveur.

Il faut faire de votre fils un prêtre, disaient les voisins, témoins de cet empressement, et remarquant qu'il savait déjà les litanies.

La foi de ses bons parents, leur respect pour les

[1] Tobie, I, 4, 5, 6.

choses saintes, leur attachement aux pratiques populaires dont se nourrit la piété, l'initiaient, comme à son insu, à la vie du chrétien. Que de fois on l'a entendu remercier le Seigneur d'avoir pu, presque sans effort, et par le seul spectacle des exemples paternels passant et repassant continuellement sous ses yeux, contracter les heureuses habitudes de l'innocence et se former tout naturellement à la vertu !

Cependant le temps approchait où ces joies saintes allaient être troublées. Un jour, la porte de la petite église de Dardilly ne s'ouvrit pas à l'heure des offices du dimanche; la cloche cessa d'appeler le peuple fidèle à la prière, et lorsque l'enfant demanda à sa mère pourquoi elle ne l'envoyait pas à la messe, la pauvre femme se contenta d'essuyer une larme et de mettre la main sur son cœur, pour lui faire comprendre que c'était là désormais le seul temple où il fût encore permis d'adorer Dieu.

La révolution venait, en effet, de fermer les églises, de renverser les autels, de chasser les prêtres et de défendre, au nom d'une liberté de nouvelle espèce, toute manifestation de la pensée chrétienne. Notre cher enfant avait à peine huit ans, mais déjà il était trop tard pour arracher de son âme un sentiment qui y était entré avec la vie. A mesure qu'il voyait tomber toutes les choses qu'on lui avait appris à aimer et à respecter, il les relevait dans son cœur.

CHAPITRE II

Jean-Marie berger. — Son amour de Dieu et des pauvres.

Cependant l'âge était venu où Jean-Marie devait commencer à payer sa dette au travail commun ; à la campagne cet âge vient de bonne heure ; à sept ans l'enfant est berger. Matthieu Vianney avait dans son étable quatre ou cinq vaches, un âne et trois brebis ; le frère aîné les avait gardés ; c'était au tour de Jean-Marie de les mener brouter l'herbe du petit enclos.

Il semble que de tout temps le bon Dieu ait eu des tendresses et des préférences pour la vie pastorale. Abel était berger. C'est au milieu des troupeaux que le prophète alla chercher le vainqueur de Goliath et l'ancêtre du Messie. C'est à des gardeurs de troupeaux que les anges annoncèrent la naissance du Sauveur ; ils furent appelés à la crèche avant les rois.

Cette adoption des bergers par Celui qui s'est

appelé le *Bon Pasteur* s'est continuée le long des siècles chrétiens ; pour bien des prédestinés, tels que saint Vincent de Paul et saint Félix de Cantalice, la vie pastorale a été l'apprentissage de la vie intérieure et le vestibule de la sainteté; pour notre Jean-Marie, ce fut un repos et une faveur, une source de lumières et de bénédictions. Le grand Dieu qui se cache aux superbes, mais qui prend plaisir à se révéler aux petits, se faisait entendre à son cœur par les beautés de la nature au milieu desquelles il vivait, les contemplant des regards limpides et intelligents de l'innocence. Sa piété ne trouva pas seulement, dans cette vie douce et reposée des champs si favorable à la contemplation, un pur et quotidien aliment, elle y donna des exemples et préluda aux saintes fonctions de pasteur des âmes, qu'il devait remplir un jour avec tant d'éclat et de renommée.

A quelque distance du village de Dardilly est un délicieux petit vallon, plein d'ombre et de fraîcheur, véritable puits de verdure, sorte de sanctuaire qui provoque la prière et la rêverie. Une ou deux fontaines y naissent sous les buissons et sous la mousse et forment un ruisseau, qui se cache à l'ombre des aunes et des trembles. Il y a là des beautés de solitude, de nature et de silence que vraiment on ne peut compter, sans parler de celles qui ne se voient pas et qu'il vaut mieux sen-

tir que peindre. De chaque côté s'étagent, au milieu des accidents de terrain les plus variés, ici d'épaisses coudraies, là de gras pâturages, des bois de charmes et de chênes, plus loin des champs sans ombre, où le soleil mûrit le maïs et la vigne. On nomme ce lieu *Chante-merle*, du nom des oiseaux qui viennent y boire et y chanter. Là étaient les principaux pacages des Vianney; sur le ruisseau un joli pré; à mi-coteau de riches moissons; et, couronnant les hauteurs, de belles touffes d'arbres verts que le défrichement a fait aujourd'hui disparaître. C'est là que le plus souvent Jean-Marie conduisait son âne et ses trois brebis.

Le voyez-vous, son bâton d'une main, tandis que de l'autre il serre contre sa poitrine sa petite statue de la sainte Vierge, qui ne le quitte pas? Le voilà à travers les halliers, sur les bords du ruisseau, à l'ombre des sapins. Les bergers, ses compagnons, saluent de loin son arrivée de leurs bruyantes acclamations; ils l'entourent avec une sympathie déjà respectueuse, car sa bonté, sa douceur et sa complaisance lui ont gagné tous les cœurs; et c'est un désappointement général quand il n'est pas là. Mais lui, au milieu des témoignages naïfs de leur affection, il est occupé de plus graves pensées. Il avise un petit tertre, à côté d'un vieux saule qui se voit encore; il court y déposer religieusement sa chère madone sur un autel de ga-

zon; puis, lorsqu'il lui a offert, le premier, ses hommages, il invite toute la bande à en faire autant.

Il ne se sentait pas de joie, quand il voyait ses compagnons à genoux autour de l'image vénérée. C'est alors qu'un naïf enthousiasme s'emparant de son cœur, quelque chose de cette flamme dont l'âme du prêtre devait être l'inépuisable foyer s'allumait déjà dans l'âme ingénue de l'enfant. Après avoir récité la Salutation angélique avec une ferveur communicative, il se levait gravement et se mettait à prêcher à la troupe recueillie la dévotion à la très-sainte Vierge, dans un langage empreint de la plus expressive tendresse.

Ainsi l'avait fait à son âge saint Bernardin de Sienne. « Il prenait plaisir à imiter les prédicateurs qu'il avait ouïs, contrefaisant leur voix et leurs gestes et rapportant tous les discours qu'ils avaient tenus. Pour cet effet, il se mettait en quelque lieu, et les autres petits enfants étaient assis autour de lui, pendant qu'il les prêchait, et exerçait de bonne heure le métier où il devait exceller [1]. »

Représentez-vous, assis sur le bord d'un champ ou dans une clairière, cet essaim d'enfants suspendus aux lèvres du nouveau petit Bernardin. Ils ont oublié leurs jeux, ils se sont dépouillés de l'étour-

[1] Ribadenéira. *Vie de saint Bernardin de Sienne*, 20 mai.

derie naturelle à leur âge; ils sont là, dans l'attitude de l'attention et du respect; ils osent à peine respirer, de peur de troubler la sainte et naïve inspiration qui les charme.

Il n'en était pourtant pas toujours ainsi. Le jeune prédicateur n'avait pas invariablement à se louer des dispositions de son auditoire. Maintes fois, l'amour du jeu l'emportant, par une légèreté très-pardonnable, ils abandonnaient le sermon pour des exercices moins calmes. Ce n'était pas sans peine que Jean-Marie se voyait, comme son patron, condamné à faire entendre sa voix dans le désert; mais pour se consoler il se retirait à l'écart, installait sa chère statue dans le creux d'un arbre, se mettait à genoux et passait à ses pieds de longues heures en prière.

Souvent, pour le faire avec plus de recueillement et de liberté d'esprit, il confiait son troupeau à la garde du plus raisonnable de ses compagnons, à qui il promettait de rendre une autre fois le même service; puis il cherchait l'endroit le plus retiré du vallon; il s'enfonçait dans les taillis et les hautes herbes, afin d'être à l'abri de toutes les surprises et de satisfaire à son aise son amour de la prière et de la contemplation.

Nous avons visité, avec une pieuse curiosité et un religieux respect, ces lieux qui furent le théâtre de l'enfance de notre Saint. Nous avons pris plaisir

à nous égarer le long des sentiers que le pied du petit berger a foulés tant de fois, nous disant : « C'est donc là, ô Dieu des petits, des humbles et des faibles, c'est de ce coin de terre ignoré où cet enfant vivait seul avec vous; c'est de ces broussailles où il vous adressait sa prière, qu'il vous a plu de faire surgir ce prêtre, cet apôtre, cet homme de Dieu! c'est là que vous l'éleviez pour vous, au milieu des désordres de cette sanglante époque, loin du double courant d'anarchie et d'impiété qui inondait la France et la couvrait de ruines; que vous le prépariez lentement à devenir une des gloires de votre Église!... Lorsqu'il se relevait pour retourner à son petit troupeau, il sortait de votre entretien, emportant en son cœur votre esprit de pauvreté, d'humilité, de douceur, d'obéissance, de sacrifice, et tous ces germes que nous avons vus se développer plus tard et devenir la sainteté. » Et il nous semblait qu'il sortait de chaque objet autour de nous comme une exhalaison de pureté et d'amour qui embaumait l'atmosphère.

Un jour, le petit berger, — il n'avait encore que sept ans, — conduisait, avec Marion Vincent, une voisine du même âge que lui, son âne chargé de blé au moulin de Saint-Didier; il faisait très-chaud, et les deux enfants s'arrêtèrent dans un chemin creux pour s'y reposer à l'ombre; leur petit babil devint alors plus intime.

« Je crois, dit Jean-Marie, que nous nous accorderions bien nous deux.

— Oui, dit à son tour Marion ; si nos parents voulaient, nous nous marierions.

— Oh ! pour ce qui est de moi, reprit vivement Jean-Marie, n'en parlons pas, n'en parlons jamais... »

Cet enfant avait-il déjà entendu la voix de l'Esprit-Saint lui révéler les joies du sacrifice et les gloires de la virginité, lui faisant voir et sentir le néant et le vide des choses terrestres au prix des biens invisibles ?... Il est certain que, dès cet âge si tendre, toutes ses pensées, toutes ses émotions paraissent s'être concentrées dans le désir de servir Dieu et de s'attacher uniquement à lui.

Après Dieu, ce qu'il aimait avec le plus de passion, c'étaient les pauvres. Ces deux amours se donnent la main et ne vont pas ordinairement l'un sans l'autre; car, comment aimer Dieu sans aimer les hommes que Dieu a tant aimés? L'immense charité qui devait plus tard s'identifier avec sa vie même, enflammait déjà son jeune cœur.

Nous avons vu que la maison Vianney était l'asile ouvert à tous les malheureux; ils s'y donnaient rendez-vous à la nuit tombante, et il n'était pas rare que la grange en reçût jusqu'à vingt à la fois. Dans la mauvaise saison, Matthieu Vianney avait soin de faire allumer, au milieu de la cuisine, un grand

feu de fagots pour les réchauffer; puis, on mettait sur ce foyer une vaste marmite de pommes de terre que les enfants mangeaient ensuite avec les pauvres, assis à la même table. Après le souper, la prière se faisait en commun, et le chef de la famille allait installer ses hôtes soit au fenil, soit dans le cellier, veillant lui-même à ce qu'ils fussent bien au chaud et qu'ils ne manquassent de rien, pendant que la maîtresse du logis balayait le tour de la cheminée et faisait disparaître les traces souvent trop visibles de la misère des convives que le Seigneur lui avait envoyés...

C'est parmi ces pauvres que vint un jour s'asseoir Benoît-Joseph Labre. La mémoire de l'hospitalité qui lui fut donnée par les Vianney s'est conservée dans le pays et dans la famille qui s'honorent de son passage; il n'est pas un habitant de Dardilly qui n'en ait entendu parler. L'enfance du Curé d'Ars a été bercée par ce souvenir; il aimait à le rappeler dans ses catéchismes.

Jean-Marie n'avait pas de plus grande joie que de seconder ses parents dans l'exercice de cette noble et sainte hospitalité. Il amenait à la maison tous les mendiants qu'il rencontrait sur son chemin; une fois, il vint à bout d'en réunir vingt-quatre.

A la vue de ces malheureux, dont quelques-uns traînaient avec eux, associés à leur misère

et à leur dénûment, des petits garçons et des petites filles de son âge, et de plus jeunes encore, son cœur s'attendrissait; rien ne pourrait donner une idée de son industrieuse activité pour subvenir aux besoins les plus pressants de la colonie. Il les faisait approcher du foyer les uns après les autres, en commençant par les plus petits. Son bonheur était de ramasser la desserte de la table paternelle, de la leur distribuer, en y ajoutant tout ce qu'il pouvait retrancher sur sa propre nourriture. Il passait ensuite l'inspection de leurs vêtements et demandait à sa mère, dont il connaissait la tendre compassion, pour l'un un pantalon, pour l'autre une chemise, pour celui-ci une veste, pour celui-là des sabots. Après l'aumône de la main, il n'oubliait pas l'aumône du cœur, mais l'une ne venait jamais qu'après l'autre, qui lui servait de véhicule.

Quand il avait affaire à des enfants de son âge, il leur apprenait *Notre Père..., Je vous salue, Marie...*, les actes de foi, d'espérance et de charité, les principales vérités de la religion; il leur disait qu'il fallait être bien sages, bien aimer le bon Dieu, ne pas se plaindre de leur sort, et en supporter patiemment les rigueurs en vue de la vie éternelle. Quoiqu'il s'adressât discrètement aux petits, il était écouté des grands avec un intérêt qui tenait à la fois de la reconnaissance et de l'admiration. A leur départ tous le bénissaient, et comme la charité ne prove-

nait pas en lui du désir de mériter des éloges ou une gratitude purement humaine, mais d'une inspiration céleste, il se dérobait au plus vite à ce concert de louanges.

Tel fut, dans sa première enfance, ce juste à qui le Seigneur réservait une destinée pure et éclatante devant lui. Il l'y préparait par toutes ces grâces, rosée matinale que Dieu accorde souvent à sa créature, pour qu'elle sache plus tard résister au poids et à la chaleur du jour.

CHAPITRE III

Première communion de Jean-Marie. — Il est employé aux travaux des champs. — Ses dispositions à la prière et à la vertu.

Cette vertu précoce du jeune Vianney est d'autant plus digne d'admiration, qu'elle offre le contraste le plus frappant avec les mœurs générales de l'époque désastreuse où il grandissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes : c'était en vérité le lis fleurissant au milieu des épines.

La France était alors veuve de son clergé ; en peu de mois, ce veuvage s'était étendu à toutes les églises, en sorte que le culte public avait presque entièrement cessé. On aurait dit une nation sans Dieu, si la foi des populations n'avait maintenu les exercices religieux dans l'intérieur des familles, et lorsque cela se pouvait, dans quelques rares sanctuaires. Cependant, le 9 thermidor avait ralenti la violence des persécutions ; on commençait à respirer. A la faveur d'une tolérance forcée mais pré-

caire, quelques prêtres proscrits avaient reparu, toutefois avec de grandes précautions. Dès le commencement de mai de cette année 1794, la paroisse d'Écully dut à sa bonne renommée le privilége de donner une hospitalité clandestine à plusieurs prêtres tant réguliers que séculiers, et à deux religieuses. Ces prêtres courageux étaient un génovéfain nommé M. Balley, deux membres distingués de la congrégation de Saint-Sulpice, MM. Royer et Chaillou, l'un directeur, l'autre économe du grand séminaire de Lyon, et M. l'abbé Groboz. Les religieuses étaient sœur Deville et sœur Combet, de l'institut de Saint-Charles.

On vit alors les familles les plus honorables d'Écully et de Dardilly se concerter, se liguer sous le sceau du secret, organiser la surveillance du culte, l'entretien et la garde des missionnaires. On les vit défendre la vie de ces intrépides confesseurs et leur incognito par mille industries, mille sacrifices et quelquefois à travers mille dangers, avides d'entendre la sainte parole, de recevoir les sacrements, de participer au divin sacrifice, et, pour remplir ces devoirs, se réunissant dans les bois, dans les fermes écartées, par les temps les plus rigoureux, et souvent à de grandes distances.

La mère de Jean-Marie était de toutes ces réunions, et son fils l'y accompagnait souvent. Un jour, M. Groboz rencontra cet enfant, et, frappé de son

air modeste et pieux, il s'approcha pour le caresser, puis il lui demanda quel âge il avait : « Onze ans, « répondit le petit Vianney. — Et depuis quel « temps ne t'es-tu pas confessé? — Je ne me suis « jamais confessé. — Jamais! reprit le bon abbé « Groboz. » Et il voulut que cet acte important se fît à l'heure même. Sans doute il trouva l'enfant bien préparé et digne du don de Dieu, car il exigea de sa mère qu'elle le laissât chez ses grands parents, à Écully, afin qu'il fût plus à portée de suivre les catéchismes préparatoires à la première communion.

C'étaient les deux sœurs dont nous avons parlé qui remplissaient les fonctions de catéchistes. Jean-Marie leur fut particulièrement recommandé, et elles en prirent un soin que justifiaient d'ailleurs ses excellentes qualités; elles le proposaient pour modèle à ses petits compagnons. Sa ferveur était tellement reconnue que souvent un sentiment de jalousie leur faisait dire : « Voyez donc, là-« bas, le jeune *Gras*[1] qui fait assaut avec son bon « ange! »

Des mains des bonnes sœurs les aspirants à la première communion passaient dans celles des missionnaires, qui les réunissaient tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, et toujours pendant

[1] Nom populaire des Vianney.

la nuit, pour écarter les soupçons de la police républicaine. Plusieurs familles respectables d'Écully leur offraient un asile pour ces assemblées nocturnes. Personne ne pouvait lutter d'exactitude avec Jean-Marie pour aller à ces rendez-vous où le divin sacrifice, comme aux premiers jours du christianisme opprimé, se célébrait dans l'ombre et le mystère.

Nous n'avons rien pu recueillir de précis et d'intéressant sur les circonstances qui accompagnèrent la première communion du saint enfant. Le Curé d'Ars se rappelait seulement que c'était en 1799, dans la maison du comte de Pingeon, qu'il avait accompli ce grand acte de sa vie.

Les circonstances exceptionnelles, qui ne nous ont pas permis de retrouver plus de traces de l'auguste cérémonie, durent ajouter encore aux pieuses impressions du jeune communiant. L'autel, qu'entouraient les parents et un très-petit nombre d'amis sûrs, était ordinairement dressé dans une grange ou dans une chambre haute. C'était avant l'aube, à petit bruit, que se célébrait le saint sacrifice. Il y avait dans les précautions qu'on était obligé de prendre pour se dérober aux soupçons et à la surveillance hostile, dans le mystère qui accompagnait les préliminaires de ce grand jour, je ne sais quel parfum des catacombes; l'âme de l'adolescent n'en était que plus fortement émue, et les souvenirs de

cette première participation au pain des forts, dans ces temps d'épreuve et d'apostasie, y laissaient une empreinte qui ne s'effaçait plus. Si les fleurs de la première communion présagent d'ordinaire les fruits de l'âge mûr, on doit croire que le cœur de notre Saint fut, en ce jour, un sanctuaire tout embaumé pour le divin Époux.

Lorsque Jean-Marie Vianney revint parmi les siens, rapportant dans son cœur et sur son front les plus suaves impressions du jeune âge, la grâce, qui l'entourait comme d'une auréole, dès son berceau, et qui lui donnait déjà des disciples dans les compagnons de son âge, avait augmenté avec les années; elle répandait sur sa jeunesse le parfum de l'innocence. Sa présence communiquait à ceux qui l'approchaient le calme de la pureté. Sachant qu'il ne devait l'amour qu'à son Dieu, jamais il ne souilla dans son cœur la source de l'amour; il passa sans transition de l'ignorance à la haine du mal; il fut toujours un ange ou un saint. Nous lui avons entendu dire : « Quand j'étais jeune, « je ne connaissais pas le mal, je n'ai appris à le « connaître qu'au confessionnal. »

Sa sœur Marguerite a rendu de lui ce témoignage : « Notre mère était si sûre de l'obéissance de Jean-Marie, que lorsqu'elle éprouvait, de la part de l'un de nous, de la résistance ou de la lenteur à exécuter ses ordres, elle ne trouvait rien de mieux

que de les intimer à mon frère, qui obéissait sur-le-champ, puis de nous le proposer pour modèle, en disant : « Voyez, lui, s'il se plaint, s'il « hésite ou s'il murmure ! Voyez s'il n'est pas déjà « loin ! »

« Il allait ordinairement travailler aux champs avec les gens de la maison. Tant que la tâche était commune, il fournissait consciencieusement, selon ses forces, son contingent de travail, et tout se passait amiablement ; mais un jour qu'il avait été envoyé à la vigne, seul avec François, il avait dû s'excéder de fatigue pour atteindre son frère qui, en sa qualité d'aîné, se croyait obligé d'en faire plus que lui. Le soir venu, le pauvre Jean-Marie se plaint à sa mère que François va trop vite et qu'il ne peut pas le suivre : « François, dit-elle, va donc « plus lentement, ou bien, de temps en temps, « donne un coup de pioche à la *passée* de ton frère. « Tu vois bien qu'il est plus jeune et moins fort « que toi ; il faut avoir un peu pitié de lui. — Mais, « répond François, mon frère n'est pas obligé d'en « faire autant que moi. Que dirait-on, si l'aîné n'a-« vançait pas plus que le cadet ? »

« Le lendemain, une religieuse, chassée de son couvent par l'orage révolutionnaire et retirée dans sa famille, à Dardilly, fit cadeau à mon frère Jean-Marie, qu'elle avait pris en affection à cause de sa piété, d'une de ces statuettes de la sainte Vierge,

renfermées dans un étui cylindrique qu'on ouvre et ferme à volonté.

« Ce présent, continue Marguerite, vint fort à propos, et mon frère crut avoir trouvé, dans la sainte image, un renfort et un secours contre l'activité de François. La première fois donc qu'on les envoya ensemble à la vigne, il eut soin, avant de commencer son ouvrée, de déposer à quelques pas de lui sa petite statue, et, en avançant vers elle, de prier la sainte Vierge de l'aider à atteindre son frère aîné. Arrivé à l'image, il la ramassait lestement, la plaçait de nouveau devant lui, reprenait sa pioche, priait, avançait, tenait tête à François qui se morfondait sans pouvoir le dépasser, et qui, en rentrant le soir, avoua, non sans quelque dépit, que la sainte Vierge avait bien aidé son petit frère, et qu'il avait fait autant de besogne que lui. Notre mère, en femme sage et prudente, se contenta de sourire et ne dit pas un mot, de peur de donner prise à l'amour-propre. »

Ces travaux des champs, si pénibles et si assidus qu'ils fussent, ne détournaient jamais le pieux enfant de la présence de Dieu.

« Quand j'étais seul aux champs, avec ma pelle ou « ma pioche à la main, a dit souvent le Curé d'Ars, « je priais tout haut, mais quand j'étais en compa- « gnie, je priais à voix basse ! » Touchante attention d'un enfant de treize ans, qui, dans ses actions

les plus louables, craignait déjà de s'imposer aux autres et de leur donner occasion de trouver sa piété trop austère !

« Si maintenant que je cultive les âmes, ajou-
« tait-il, j'avais le temps de penser à la mienne, de
« prier et de méditer, comme quand je cultivais les
« terres de mon père, que je serais content ! Il y
« avait au moins quelque relâche dans ce temps-là;
« on se reposait après dîner, avant de se remettre
« à l'ouvrage. Je m'étendais par terre comme les
« autres ; je faisais semblant de dormir, et je priais
« Dieu de tout mon cœur. Ah ! c'était le beau
« temps ! »

« Que j'étais heureux, répétait-il moins d'un
« mois avant sa mort, lorsque je n'avais à conduire
« que mes trois brebis et mon âne ! Pauvre petit
« âne gris ! il avait bien trente ans, quand nous
« l'avons perdu... Dans ce temps-là, je pouvais
« prier Dieu tout à mon aise ; je n'avais pas la tête
« cassée comme à présent : c'était l'eau du ruisseau
« qui n'a qu'à suivre sa pente ! »

Soit que Jean-Marie allât aux champs, soit qu'il en revînt, il récitait toujours quelque prière ou son chapelet. S'il rencontrait des enfants de son âge, il les engageait à le suivre, et, chemin faisant, il leur apprenait le catéchisme. Un soir qu'il revenait de la vigne avec son frère aîné et une bande de travailleurs, il avait pris son chapelet qu'il égrainait

en marchant à quelques pas en arrière des autres. Un des vignerons, se tournant vers François, lui dit sur le ton de la moquerie, de manière à être entendu de Jean-Marie : « Et toi, ne vas-tu pas aussi mar« motter des *patenôtres* avec ton frère? » François rougit un peu; mais notre généreux enfant, sans se déconcerter et sans rien répondre, continua tranquillement sa prière.

Bien qu'il eût été, pendant le jour, occupé à des travaux très-pénibles pour son âge, on le voyait, le soir, étudier au flambeau son catéchisme, ses évangiles et ses prières, et, quand il les savait par cœur, les méditer gravement et ne suspendre sa studieuse application que lorsque, vaincu par le sommeil, il était forcé d'accorder à la nature quelque soulagement.

Sans aucun attrait pour les divertissements que les jeunes gens regardent comme un besoin et un droit acquis à leur âge [1], sa seule distraction, aux heures de loisir et de délassement, était de façonner avec de l'argile des petites figures de prêtres et de religieuses, des chandeliers et des autels entourés d'assistants en prière. Quoiqu'il attachât un certain prix à ces créations enfantines, il n'avait pas de

[1] Nous tenons de deux cousines de M. Vianney, ses contemporaines, qui vivent encore et habitent le village de Dardilly, qu'*on ne le vit jamais jouer.*

peine à les céder dans le cas que voici. S'il apprenait qu'une messe se dît quelque part, son premier mouvement était d'y courir; sur l'observation qu'on lui faisait qu'il devait travailler, il n'insistait pas, mais il était facile de lire sur son visage la peine qu'il en ressentait. Que quelqu'un alors lui proposât de se charger de sa tâche, à la condition qu'il lui donnerait ses *petits saints* et ses *petites saintes*, il ne se faisait pas prier; il abandonnait tout et courait à la messe. On le voyait à genoux dans un coin, les yeux baissés, le corps immobile, abîmé dans une profonde contemplation. Sa dévotion était si sensible, qu'il lui arrivait souvent de répandre des larmes. Après la messe, il ne manquait jamais de faire une petite action de grâces, tourné contre l'autel où reposait le Saint-Sacrement; puis il allait s'agenouiller devant l'image de la sainte Vierge, et il revenait à sa besogne le visage épanoui, le cœur content.

Pendant son absence, on s'amusait quelquefois à lui cacher ses instruments de travail; il se prêtait au badinage de la meilleure grâce du monde et ne s'impatientait jamais, mais sondant du regard la contenance des personnes présentes, il arrivait facilement à découvrir l'auteur principal de la mystification; alors il le remerciait, gentiment, d'avoir pris soin de ses outils et promettait de lui rendre dans l'occasion le même service. C'est par ces ma-

nières douces, aimables et attachantes, qu'il se faisait chérir de tous.

Le souvenir des années de son adolescence, passées dans les durs travaux des champs, est resté cher à M. le Curé d'Ars. Il y revenait volontiers dans ces moments de cordial et familier abandon qui lui étaient naturels. « Pendant ma « jeunesse, j'ai travaillé la terre; je n'en rou- « gis pas; je ne suis qu'un cultivateur ignorant. « En donnant mon coup de pioche, je me disais « souvent : « Il faut aussi cultiver ton âme; il faut « en arracher la mauvaise herbe, afin de la préparer « à recevoir la bonne semence du bon Dieu. »

Ainsi parlait-il de lui-même, dans son humilité profonde; mais il n'y eut jamais d'ivraie dans cette âme vraiment faite pour Dieu, où la simplicité, la droiture, la piété, la douceur et la pureté semblaient germer d'elles-mêmes et se développer sans effort comme le produit spontané d'une nature saintement féconde.

—⚬⚬⚬—

CHAPITRE IV

J.-M. Vianney commence ses études chez M. le curé d'Écully.

Cependant Dieu s'était levé, il avait jugé sa cause; et voilà qu'une fois encore les chrétiens redisaient dans la langue des prophètes ces chants de triomphe destinés à convaincre d'impuissance les persécuteurs de tous les siècles. Après avoir vu leurs sanctuaires abattus, leurs autels profanés, leurs prêtres proscrits et égorgés, le libre exercice du culte était devenu pour eux le sujet d'une joie immense, que ceux-là seuls peuvent comprendre qui ont été torturés dans leur conscience, ce dernier asile de la liberté et de la dignité humaine.

On était au lendemain du 10 brumaire; les temples étaient rouverts. La commune d'Écully fut une des premières à recueillir le bienfait du nouvel ordre de choses; et ce qui combla de joie tous les habitants du pays, c'est que Mgr de Mérinville, chargé, au nom du cardinal Fesch, de réorganiser

le diocèse de Lyon, eut l'heureuse idée de récompenser cette religieuse population, en plaçant à sa tête un des confesseurs de la foi qu'elle avait abrités durant les jours mauvais.

Dès les premiers jours qui suivirent son arrivée, l'abbé Charles Balley se vit en relation avec tout ce que la ville, si rapprochée de sa paroisse, et les campagnes voisines avaient de familles recommandables ; tant était grande la confiance qu'il avait su inspirer par ses talents, ses vertus, la noblesse et la fermeté de son caractère.

L'œuvre des premières communions, retardée par la longue interruption du ministère régulier, attira aussitôt l'attention du nouveau curé. Il organisa les catéchismes ; ses recommandations transformèrent chaque maison en sanctuaire, où les enfants recevaient de la bouche de leurs parents les éléments de la doctrine chrétienne ; il achevait ensuite à l'église ce qui avait été commencé au foyer de la famille. C'est en chaire principalement qu'il donnait carrière aux ardeurs de son zèle ; sa sainte âme se répandait tout entière en des discours où l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, de la science qui éclaire, de l'onction qui pénètre, ou de la force qui entraîne.

Ainsi les temps d'épreuves et le deuil de l'Église étaient oubliés. Sorti des retraites ténébreuses où, pour le malheur de tous, on l'avait quelque

temps réduit à se cacher, le Sauveur revenait, au sanctuaire de son amour, dans la paix des saints tabernacles; il remontait sur les mêmes autels d'où il avait béni les ancêtres; on retrouvait près de lui les douces émotions des anciennes fêtes chrétiennes.

La famille Vianney, qui avait de nombreuses relations avec Écully, était de celles qui participaient le plus à ces joies divines; mais nul, dans la famille, n'en jouissait autant que notre Jean-Marie. Dès ce jour, il commença à être d'Écully; il n'y avait pas une cérémonie religieuse dans cette paroisse privilégiée, il ne s'y célébrait pas de fête, il ne s'y donnait pas une bénédiction du Saint-Sacrement à laquelle il n'assistât. La distance n'était pas un obstacle : qu'était-ce qu'une lieue? On en aurait fait dix, en ce temps-là, pour entendre une messe... « Permettez-moi, disait-il à son père souffrant, « d'aller encore aujourd'hui à Écully. Je dirai tant « de *Pater* et d'*Ave*, qu'il faudra bien que vos dou- « leurs cèdent. »

Des rapports ne tardèrent pas à s'établir entre le nouveau curé et le pieux enfant de Dardilly. Il y a une attraction des âmes, comme il y a une attraction des corps. Le spectacle de la ferveur de ce saint prêtre à l'autel fit une grande impression sur le jeune Vianney; il voulut le voir, lui parler; et le premier effet des entretiens qu'il eut avec lui fut

de réveiller dans son cœur un désir qui y dormait depuis longtemps. Dès sa plus tendre enfance, le sacerdoce s'était présenté à lui comme le sommet de l'échelle sacrée dont il commençait à dresser les degrés mystérieux dans son cœur; ce n'avait été d'abord qu'un instinct, mais à l'âge où il était arrivé, c'était une vocation : « Si j'étais prêtre un jour, « disait-il, je voudrais gagner bien des âmes au « bon Dieu. »

M. Balley n'eut pas plus tôt fixé sur lui son œil doux et pénétrant, habitué à lire au fond des consciences, qu'à l'exemple du Sauveur, dont il est écrit *qu'ayant regardé un jeune homme, ce seul regard le lui fit aimer*[1], il se prit d'une particulière et tendre affection pour cette nature simple et droite ; il encouragea le jeune Vianney à demeurer ferme dans sa résolution : « Soyez tranquille, mon ami, « lui dit-il, je ferai pour vous tous les sacrifices « qui seront en mon pouvoir. »

Le patronage du curé d'Écully était trop précieux pour que les parents de Jean-Marie missent à l'accepter l'ombre d'une hésitation. En peu de jours tous les préparatifs furent faits, et le nouvel élève fut installé dans la famille de sa mère, à Écully.

Nous avons visité la petite ferme du *Point-du-*

[1] Saint Marc, x, 21.

jour[1] qui fut, pendant deux ans, l'asile des vertus naissantes de notre Bienheureux et le secret témoin des efforts qu'il fit pour les accroître, alors que chaque jour il apprenait à mieux connaître Celui auquel il préparait son cœur; là, pas plus qu'à Dardilly, il ne rencontra jamais aucun objet dont les impressions préparent pour l'avenir de périlleux combats à la vertu. Sa piété prit de nouveaux et rapides accroissements, effet des bénédictions divines attirées par une fidélité constante à la grâce.

Soit par le malheur des temps dans lesquels s'écoula sa jeunesse, soit aussi par les desseins de ses parents sur sa carrière et son avenir, arrivé à l'âge où la plupart des jeunes gens achèvent leurs études classiques, Jean-Marie ne savait presque rien encore. Cette considération, qui en aurait peut-être arrêté d'autres, ne découragea point son maître. Quelquefois, le pauvre enfant était à bout d'efforts et de volonté; l'incertitude et la défaillance le prenaient au cœur: il demandait la permission d'aller voir ses parents. M. Balley la lui refusait doucement; il sentait le danger qu'il y aurait, pour sa vocation, à le laisser partir sous le poids d'un pareil découragement. « Où veux-tu aller? lui disait-« il avec bonté. Tes parents voyant l'inutilité de

[1] Nom du hameau habité par la famille Humbert, alliée des Beluse.

« ton travail et de leurs sacrifices, ne demanderont « pas mieux que de te garder à la maison. Alors, « adieu tous nos projets ! adieu le sacerdoce et le « salut des âmes !... » Ces paroles rendaient le jeune homme à lui-même, à son énergie, à ses résolutions; elles amenaient toujours un redoublement d'application et d'efforts que Dieu ne laissait pas sans récompense.

Se trouvant si dénué des facultés sans lesquelles il ne pouvait espérer de voir s'ouvrir pour lui la sainte carrière à laquelle il aspirait, notre jeune homme songea à recourir à l'emploi direct des moyens surnaturels, pour triompher des obstacles qui entravaient la marche de ses études. Après avoir pris conseil de son directeur il fit vœu d'aller à pied, en demandant l'aumône, au tombeau de saint François Régis, afin d'intéresser en sa faveur l'apôtre du Vivarais, et d'obtenir la grâce d'en savoir assez pour devenir, lui aussi, un bon et fidèle ouvrier du Seigneur. Il partit, mais il eut le long de la route bien des affronts à essuyer; il lui arriva souvent de se voir refuser le gîte que la pitié accorde au dernier des mendiants. Parce qu'on trouvait qu'il n'avait pas l'air d'un pauvre, on le prenait pour un voleur et un vagabond.

Tant de générosité, en regard de si incessantes épreuves, devait avoir sa récompense; ses prières furent exaucées. Saint François Régis lui obtint de

Dieu la grâce qu'il désirait, au point d'étonner son maître et ceux qui avaient le plus désespéré du succès. A dater de ce jour, les difficultés s'évanouirent comme par enchantement; l'arbre de la science eut des fruits moins amers, et l'élève qu'on avait cru incapable ne trouva plus rien dans la culture des lettres, qui fût au-dessus sinon de son intelligence au moins de son courage.

Plus de cinquante ans après, à l'occasion d'une aumône à un pèlerin, le saint Curé, faisant allusion à son voyage de la Louvesc : « Il vaut mieux, di-
« sait-il, donner que demander... Je n'ai mendié
« qu'une fois dans ma vie, en allant au tombeau de
« saint François Régis; je m'en suis mal trouvé :
« on me prenait pour un voleur, et on ne voulait
« me donner ni pain ni abri. J'ai fait changer
« mon vœu par un des pères de la Louvesc, pour
« n'être pas obligé de tendre la main en reve-
« nant. »

Cette période de cinq ou six années d'études offre encore quelques traits intéressants, que nous ne devons pas passer sous silence.

Aussitôt que Jean-Marie eut pris possession de la chambre qui lui était destinée chez ses parents, les Humbert d'Écully, son premier soin fut de conclure avec sa cousine Marguerite, aujourd'hui madame veuve Fayolle, certains arrangements relatifs au mode de vivre dont il entendait ne pas se

départir : par exemple, il voulait qu'elle lui servît sa soupe sans aucune espèce d'assaisonnement. « Aie bien soin, lui disait-il, de me tremper ma « soupe avant d'y avoir mis ton beurre ou ton « lait; je ne veux ni de l'un ni de l'autre. »

Quand la ménagère avait été fidèle à sa consigne, il l'en récompensait par l'air de contentement répandu sur sa figure, la gaîté de sa conversation et la promesse de quelque pieux présent, comme d'une médaille, d'une image ou d'un cantique; quand elle y manquait, ce qui lui arrivait de temps en temps, soit par mégarde, soit de propos délibéré, Jean-Marie lui en faisait de vifs reproches, il en éprouvait un déplaisir sensible. Elle le voyait sombre, ennuyé, mélancolique, sans courage et sans goût : *il mangeait sa soupe,* dit-elle, *comme si chaque morceau eût dû l'étrangler.*

Dans sa nouvelle résidence, il continuait comme dans la maison paternelle à être l'ami des pauvres; il ne put jamais supporter la vue d'un malheureux sans que ses entrailles en fussent émues. Il amenait coucher à la ferme du *Point-du-jour* tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin. Allant une fois d'Écully à Dardilly, il en vit un qui n'avait point de chaussures; il lui donna ses souliers neufs, et, arrivé chez lui les pieds nus, il fut bien grondé par son père, qui tout charitable qu'il fût, ne l'était pas à la manière de son fils.

Jean-Marie savait aussi à propos donner un bon conseil. Un de ses cousins germains reçut un jour d'un ami, qui venait d'entrer au couvent, une lettre enthousiaste dans laquelle on lui dépeignait, sous les couleurs les plus séduisantes, les charmes de la vie religieuse. Vivement impressionné à cette lecture, le jeune homme demeura quelques jours pensif, incertain, combattu par le désir de partager les joies de son ami et le regret de laisser derrière lui un père et une mère âgés et infirmes, dont il était l'unique soutien. Il s'ensuivit une de ces luttes entre le cloître et la famille, dont on connaît les détails, et qui se renouvellent, depuis tant de siècles, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Seulement les parents du jeune homme étaient chrétiens; quand ils connurent les perplexités auxquelles leur fils était en proie ils lui dirent : « Tu es à Dieu avant d'être à nous; il « s'agit de connaître sa volonté. Va-t'en trouver « ton cousin et demande-lui son avis. Il est si sage « et si raisonnable, qu'on peut s'en rapporter à son « jugement. » Le conseil fut suivi. Jean-Marie prit la lettre, la lut et conclut, sans la moindre hésitation, en disant : « Reste où tu es, mon ami, tes « vieux parents ont besoin de toi : les secourir, « les assister, leur fermer les yeux, voilà ta vo- « cation. »

En l'absence des qualités brillantes que le ciel

lui avait refusées, on voyait déjà poindre dans le jeune Vianney ce bon sens exquis et ce tact parfait, qui devaient plus tard caractériser si éminemment le prêtre et attirer à lui les multitudes.

CHAPITRE V

Le jeune Vianney enlevé à ses études par la conscription. — Sa retraite dans les montagnes du Forez.

Les craintes qui avaient pu naître dans l'esprit du jeune étudiant par suite de l'insuffisance de ses moyens naturels étant dissipées, de plus grandes épreuves l'attendaient.

Lorsque M. Balley vit approcher pour son élève l'époque de la conscription, ne doutant point de sa persévérance, il s'empressa d'aller à Lyon, afin de le faire inscrire parmi les aspirants au sacerdoce. Cette inscription, comme on le sait, l'exemptait du service militaire; mais Dieu permit qu'on oubliât de le porter sur les registres. Trois années s'écoulèrent sans aucune réclamation, tant on était persuadé que cette formalité avait été remplie; cependant, à la fin de ses classes, quand on en vint à le présenter aux examens qui précèdent l'admission en philosophie, on remarqua que son nom ne figurait sur aucune liste. Le fait de cette omission,

d'abord secret, transpira peu à peu, tomba dans le domaine public et parvint enfin aux oreilles de l'autorité, qui, sans information préalable, lui expédia, un beau jour, sa feuille de route pour Bayonne.

Ce qui rend ici visible à tous les yeux cette sagesse éternelle qui sait, prévoit et dirige les événements d'ici-bas, c'est que l'ordre de départ arriva au jeune étudiant, non pas immédiatement après la conscription, en cette terrible année de 1806, où Napoléon ayant pour la quatrième fois sur les bras l'Europe coalisée, la France tout entière était debout et avait besoin de ses enfants, mais à l'heure où, maîtresse de tous ses ennemis, elle s'abandonnait à l'ivresse des fêtes avec son héros, qui lui rapportait de Vienne la victoire et la paix.

Néanmoins cette feuille de route fut, comme on peut le penser, un coup de foudre pour toute la famille. Jean-Marie seul se montra ferme et courageux : ce qui l'affligeait le plus était la douleur des siens. Après quelques tentatives pour conserver à sa vocation le pieux élève de M. Balley, son père se décida à lui faire un remplaçant, au prix énorme de 3,000 francs; mais deux jours après la conclusion de cette affaire, le jeune homme avec qui l'on avait traité se ravisa et vint déposer, sur le seuil de la maison Vianney, son argent et son sac.

Les efforts que Jean-Marie avait faits jusque-là

pour surmonter son chagrin l'avaient brisé; il tomba malade. L'autorité militaire ne le voyant pas arriver au jour indiqué envoya ses agents, qui proposèrent de l'emmener à l'hôpital de Lyon; il fallut donc se résigner au départ de cet autre Benjamin.

Ce fut le 28 octobre 1809 qu'il entra à l'Hôtel-Dieu; après quinze jours de repos et de soins, on le crut assez fort pour supporter les fatigues du voyage, et, le 13 novembre, il fut évacué sur Roanne. Il n'avait pas fait la moitié du chemin que, rompu par les cahots de la charrette sur laquelle il était gisant, transi de froid et trop faible pour aller à pied, il fut saisi d'un nouvel accès de fièvre; force fut de le déposer à l'hôpital de Roanne. Pendant les six semaines qu'il y passa, il fut successivement visité par toutes les personnes de sa parenté, accompagnées de leurs amis des deux villages.

Ces marques répétées d'estime et presque de vénération excitèrent d'abord l'intérêt des bonnes sœurs Augustines qui desservaient l'hospice; c'étaient chaque jour de leur part des attentions nouvelles: tantôt elles lui prêtaient un bon livre, tantôt elles lui faisaient passer quelques gouttes de vin vieux, ou bien elles prélevaient à son intention, sur le dîner de la communauté, les morceaux les plus appétissants. Ces bons soins hâtèrent son retour à la santé; il fut appelé bientôt à faire partie

d'un détachement qui se formait, à la destination de l'Espagne.

Le matin du 6 janvier, jour fixé pour le départ de la colonne, il était allé prier dans une église ; il s'y oublia et laissa passer l'heure à laquelle il devait se présenter au bureau de l'intendance pour retirer sa feuille de route. Quand il y parut, on la lui refusa d'abord, en accompagnant ce refus d'invectives et de menaces. Le capitaine de recrutement s'emporta beaucoup, et parla de le faire conduire enchaîné, de brigade en brigade, jusqu'à Bayonne. Quelques employés s'interposèrent généreusement. « A quoi bon, dirent-ils, ce déploiement « de forces? Le pauvre garçon ne songe pas à dé- « serter; et la preuve, c'est qu'il est venu se con- « stituer lui-même. »

Le raisonnement parut concluant; on lui signa sa feuille de route, et il partit, ne méditant pas une fuite, mais ayant comme un pressentiment qu'il ne rejoindrait pas son corps. Il allait devant lui, l'âme oppressée, le visage triste; il sentait se réveiller en même temps toutes ses aspirations au sacerdoce, toutes ses répugnances pour une autre carrière et en particulier pour celle des armes.

Tant de fois il avait plaint ces pauvres jeunes gens que la guerre arrachait à leurs foyers, qui partaient pour ne plus revenir!... Depuis qu'il était à Roanne, il en avait vu d'autres qui avaient déserté,

et que les gendarmes ramenaient la chaîne au cou. L'idée qu'il allait peut-être se trouver assimilé aux gens de cette espèce lui faisait horreur.

Pour se distraire de ses sombres pensées, il prit son chapelet et eut recours à la très-sainte Vierge, son refuge ordinaire ; presque au même instant il rencontra un inconnu qui s'approcha de lui d'un air bienveillant, et lui demanda où il allait et pourquoi il était si triste.... Jean-Marie lui raconta son histoire. Le jeune homme lui dit de le suivre, qu'il n'avait rien à craindre avec lui; en même temps, il se chargea de son sac qui était très-lourd, et que le convalescent avait de la peine à porter; puis ils quittèrent le grand chemin pour se jeter à travers champs. Jean-Marie suivit son guide sans se faire prier, ne sachant pas où il avait l'intention de le conduire, mais résigné à tout, « sauf, comme il l'a dit depuis, à tomber entre les mains des gendarmes. »

Ils marchèrent ainsi longtemps, traversant des bois et des montagnes et s'éloignant le plus possible des lieux habités et des sentiers battus. Jean-Marie était accablé de fatigue, mais son compagnon le ranimait par de bonnes et encourageantes paroles. La nuit vint sans qu'ils eussent fait halte nulle part. Enfin, vers dix heures du soir, ils s'arrêtèrent devant une maison isolée. L'inconnu frappe; une voix lui répond du dedans, et bientôt un homme et

une femme se présentent; ils s'étaient relevés tous les deux pour voir qui venait, à cette heure avancée de la nuit, leur demander l'hospitalité. L'inconnu échange à voix basse quelques mots rapides, puis il disparaît... et depuis lors, M. Vianney ne l'a plus revu, n'en a plus entendu parler, et a toujours ignoré qui il était. Ceux qui ont entouré de plus près le saint Curé, et qui ont été mieux à portée que les autres d'entendre, de sa propre bouche et dans tous ses détails, l'histoire de sa fuite aux Noës, sont unanimes à affirmer cette circonstance, dont le caractère merveilleux n'échappera à personne.

Cependant ces braves gens s'empressent autour de l'hôte que le ciel leur envoie; ils lui servent à souper, et, pendant qu'il mange et que le mari lui tient compagnie, la femme met des draps blancs à l'unique lit qui fût dans la maison; quelque résistance que Jean-Marie se crût obligé de faire, il fut contraint de l'accepter. Ses nouveaux amis allèrent coucher au fenil : c'était un jeune ménage vivant tout petitement de son travail; le mari était sabotier. Le lendemain, il dit à son hôte qu'il était pauvre, qu'il ne pouvait pas le garder, qu'il n'avait pas assez d'ouvrage pour occuper un compagnon, mais qu'il allait le mener dans un endroit où il serait en sûreté.

Jean-Marie se laissa persuader ; l'unique grâce

qu'il demanda à son protecteur, fut de ne pas le livrer à la gendarmerie.

La maison du sabotier était à quelque distance d'un village appelé les Noës : c'est là que Jean-Marie fut conduit, et le personnage auquel on le présenta était précisément le maire de la commune. Il accueillit fort bien le jeune Vianney, lui répéta qu'il n'aurait rien à craindre, et qu'il allait s'occuper de lui trouver un gîte.

Il y avait aux Noës une bonne mère de famille restée veuve avec quatre enfants, que tout le monde dans le village aimait et respectait. « J'ai connu « bien des saints et des saintes, a dit depuis le « Curé d'Ars en parlant de sa bienfaitrice; mais « M. Balley et la mère Fayot sont les deux plus « belles âmes que j'aie rencontrées. » Peut-être la reconnaissance est-elle pour beaucoup dans cette appréciation; quoi qu'il en soit, on aime à l'y trouver, et l'éloge n'y perd rien.

Le maire des Noës pensa que Jean-Marie ne serait nulle part aussi bien que dans cette maison, sous la garde de cet humble dévoûment de chrétienne et de mère. Et, en effet, Claudine Fayot reçut le fugitif comme un enfant qu'elle aurait attendu. « Soyez tranquille, mon ami, dit le maire « en se retirant, nous répondons de votre sûreté. « Les gendarmes ne viendront pas vous chercher « ici. Quand vous aurez peur d'eux, vous n'au-

« rez qu'à venir chez moi; ma porte vous sera « toujours ouverte. »

Pourtant le bon maire était moins rassuré qu'il n'affectait de le paraître; les gendarmes allaient partout, et ils allaient plus particulièrement dans ce village, qui, par sa position isolée au milieu des montagnes et sur la lisière d'une forêt, pouvait facilement servir d'asile aux réfractaires. Afin de donner le change aux agents de la force publique, il eut l'idée de faire cacher au fugitif son vrai nom de Jean-Marie sous celui de *Jérôme.*

On ne peut dire toutes les attentions que sa nouvelle mère adoptive eut pour lui pendant le temps qu'il demeura chez elle; elle ne le distingua de ses propres enfants que par la part plus large qu'elle lui fit dans ses continuelles tendresses. Ayant remarqué qu'il mangeait fort peu elle allait jusqu'à se lever la nuit, afin de s'assurer par elle-même s'il dormait bien et s'il n'avait besoin de rien.

Le jeune Vianney, de son côté, brûlait du désir de se rendre utile, et de payer en bons offices de tout genre l'hospitalité de ces braves gens et le gracieux accueil qu'il en avait reçu. Il pensa à se proposer au maire pour faire l'école; l'offre fut acceptée avec beaucoup d'empressement. Il s'occupait toute la journée à instruire les enfants du village avec tant de dévoûment, de patience et d'assiduité, qu'il acheva de se concilier l'estime et

la reconnaissance universelles. Le soir venu, on faisait la prière en commun dans la maison de la mère Fayot, et comme, avant d'envoyer au lit ses enfants, elle voulait qu'ils se présentassent à M. *Jérôme* pour lui souhaiter le bonsoir et l'embrasser, elle remarqua qu'il détournait son visage afin de ne pas recevoir les caresses de sa petite fille, âgée de sept ou huit ans.

Le jeune Vianney communiait souvent dans la semaine, quoiqu'il n'allât à confesse que tous les quinze jours, et que M. le curé des Noës fût connu pour la sévérité de ses principes. On le voyait toujours modeste, recueilli, et si exemplaire dans sa conduite, si zélé dans l'accomplissement de ses devoirs, que tout le monde en était dans l'admiration. On venait des paroisses voisines pour faire sa connaissance, pour prier et chanter des cantiques avec lui. Le pèlerinage commençait déjà.

Au retour des beaux jours, son école se vida peu à peu; il se mit à travailler la terre. « Toute besogne lui était bonne, dit Jean-Marie Fayot, et il savait se plier à tout. » Au temps des fauchaisons, il se multiplia pour rendre service à un plus grand nombre de personnes, au point qu'il tomba malade d'une fluxion de poitrine et garda le lit pendant une semaine ou deux.

La population des Noës comprit que ce jeune homme était un trésor; elle s'y attacha et craignit

de le perdre. Pour le mettre à l'abri des investigations et des coups de main de la police, quand on redoutait une descente, on plaçait des vedettes sur les hauteurs, qui dénonçaient de loin, par des signaux convenus, la présence des gendarmes.

Un jour qu'ils faisaient une battue générale, Jean-Marie fut se cacher dans un grenier à foin, au-dessus d'une écurie. Il étouffait dans cette atmosphère doublement échauffée, et par l'entassement du fourrage, et par le voisinage de l'étable ; il pensa être asphyxié. Cette situation violente dura longtemps. Le saint Curé disait qu'il n'avait jamais tant souffert. Ce fut dans ce moment qu'il promit au bon Dieu, s'il sortait de cette terrible passe, de ne plus jamais se plaindre, quoi qu'il lui arrivât. « J'ai bien à peu près tenu parole, » ajoutait-il avec une charmante simplicité.

Le Curé d'Ars aimait à parler de son séjour aux Noës... Le souvenir est le parfum de l'âme; c'est la partie la plus suave, la plus délicate du cœur qui se détache, pour embrasser, à une époque déjà lointaine, les êtres que nous y avons rencontrés et qui nous ont aimé; c'est une seconde vie dans la vie. Jusque dans les dernières années de sa vieillesse, le souvenir des bons habitants du village qui lui avait servi d'asile, pendant ses mauvais jours, revenait fidèlement à sa pensée. C'est aux Noës

qu'il aurait voulu être nommé curé; c'est là peut-être, si l'évêque de Belley avait consenti à sa retraite, qu'il eût fini sa vie.

La reconnaissance est la vertu des saints : celle de M. Vianney pour la veuve Fayot ne s'affaiblit jamais ; au commencement de son ministère, il était dans l'habitude de lui écrire tous les ans. Sa mère adoptive lui rendait son amitié ; lorsqu'elle apprit sa promotion au sacerdoce, elle pensa mourir de joie. Ayant su, quelques semaines après, qu'il était vicaire d'Écully, elle se mit aussitôt en route pour l'aller voir. Elle arrive à la cure, au milieu d'une réunion d'ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvaient les grands vicaires du diocèse, traverse ce groupe imposant sans se déconcerter ; elle était trop au sentiment qui remplissait son âme pour éprouver la moindre gêne et le moindre embarras; elle avise son Jean-Marie, son enfant bien-aimé; elle le reconnaît sous sa soutane, va droit à lui, lui saute au cou et l'embrasse à plusieurs reprises...

Le curé d'Ars prenait plaisir, dans l'intimité, à rappeler cette petite aventure, et tout en riant de la solennelle embrassade de sa bonne mère Fayot, il en rougissait encore aimablement.

Il n'y a rien de nous dans le long récit qu'on vient de lire. Nous l'avons composé avec les souvenirs

de nos conversations d'Ars. M. Vianney ne craignait pas de dire à qui voulait l'entendre qu'il avait déserté, et il s'étendait avec complaisance sur toutes les péripéties de sa fuite et de sa retraite aux Noës. Un jour qu'on lui parlait de sa croix d'honneur, il fit une petite moue très-significative, en disant : « Je ne sais pas pourquoi l'empereur me l'a « donnée, à moins que ce ne soit parce que j'ai « été *déserteur*. »

Quand on y regarde de près, ce grave épisode de la vie de notre Saint ne laisse planer sur lui aucun soupçon de culpabilité. Cette omission involontaire d'une formalité qui, si elle avait été remplie comme elle devait l'être, aurait eu pour effet son exemption légale du service militaire; cette maladie, cette absence non calculée, au moment de l'appel et du départ de la colonne, cette simplicité avec laquelle il se présente au bureau de recrutement, l'intervention du jeune inconnu qui fut pour lui l'ange de Tobie, la connivence du représentant de la loi, le bon maire des Noës... toutes ces circonstances extraordinaires ne laissent pas de place à une responsabilité personnelle dans le fait de sa désertion. Il est évident que, depuis le commencement jusqu'à la fin de cette histoire, il a eu, pour tout disposer et tout conduire, un grand complice : LA PROVIDENCE.

CHAPITRE VI

Retour du jeune Vianney. — Il reprend ses études chez M. le curé d'Écully.

Les douceurs que la divine bonté se plaisait à répandre sur son exil, ne faisaient point oublier au jeune Vianney cet avenir dont il avait eu de bonne heure la révélation au fond de son âme, ni ce calme heureux des premiers ans, ces joies du matin de la vie qu'aucune joie plus tardive ne peut remplacer, et dont aucune douleur ne peut distraire. Il soupirait après des jours meilleurs qui lui permissent de revoir les champs et la maison paternels, le clocher d'Écully, tous ces lieux que sa pensée habitait encore, et de reprendre, à côté de son respectable maître, le cours inachevé de ses études.

Sur ces entrefaites, la veuve Fayot eut besoin de prendre les eaux de Charbonnière : « Je vais aller « dans votre pays, dit-elle à son hôte; je verrai vos

« parents et leur apprendrai que vous êtes chez « moi, sans ajouter d'où je suis. » Elle partit en effet, vint à Dardilly et se présenta chez les Vianney, à qui elle donna des nouvelles de leur fils. On devine avec quelle joie ces nouvelles furent reçues!... Jean-Marie vivait; il était en sûreté; il ne manquait de rien. Dans le lieu de sa retraite, comme à Dardilly, tout le monde l'aimait, l'estimait, le bénissait; c'était à qui l'aiderait de ses deniers, le protégerait de son dévoûment, le défendrait même au péril de sa liberté et de ses jours!...

Pendant ce récit, la pauvre mère revenait à la vie. Son cœur se fondait de reconnaissance envers Dieu et envers celle qui avait tenu lieu de mère à son enfant. Il n'était pas dans la nature de Matthieu Vianney de s'attendrir; il aimait également, mais il le laissait moins paraître. « Puisque Jean-Marie « se porte bien à cette heure, dit-il, il doit aller « rejoindre son corps. Tous les jours, je suis me- « nacé de la perte de mes biens si je n'indique le « lieu de sa retraite que je ne connais pas; je ne « veux pas être plus longtemps victime d'une ré- « bellion qui nous met tous dans la détresse par « les frais qu'elle nous occasionne. — Votre fils, « reprit la veuve, ne partira jamais; c'est moi qui « vous le dis... Il vaut plus que tous vos domaines, « et, dans le cas où vous viendriez à découvrir le « lieu de sa retraite, je lui chercherais un autre

« abri ; et chaque habitant de la commune en ferait « autant. »

Mais si Claudine Fayot crut devoir user de réticence à l'égard du père, elle se dédommagea avec la mère de son protégé ; elle l'instruisit de tout et la mit à même de pouvoir désormais correspondre avec son fils. C'est la veuve Bibot, d'Écully, femme très-sûre, amie dévouée de la famille, qui fut sa messagère clandestine.

Quelques mois se passèrent encore. La conscription de 1810 arriva. François Vianney qu'on appelait *cadet*, pour le distinguer de l'aîné de la famille, qui portait le même nom que lui, tira au sort et eut un numéro élevé ; mais tout le monde partait dans ce temps-là. On lui conseilla de devancer l'appel de la réserve, afin que ce départ spontané délivrât la maison paternelle de la plaie des garnisaires et des rigueurs de la police. Il y consentit, à la condition qu'on lui ferait un avantage de 3,000 francs, pris sur la part qui revenait à Jean-Marie dans les biens patrimoniaux. Incorporé au 6e régiment d'infanterie légère, il tint garnison à Phalsbourg et à Francfort-sur-le-Mein ; depuis lors on n'eut plus de ses nouvelles. Il est à croire qu'il trouva la mort dans un des premiers engagements qui ouvrirent la campagne de 1813.

Chose singulière et que le Curé d'Ars a souvent admirée ! ce fut ce même capitaine Blanchard, jus-

que-là si terrible, qui s'employa avec le plus de bonne grâce à faire agréer ce mode de remplacement, à obtenir la radiation du nom de Jean-Marie Vianney des cadres de l'armée et à faire lever son ban.

Quand on sut aux Noës le changement survenu dans la position de Jean-Marie, il y eut une émotion générale; c'était de la joie mêlée de tristesse. On se cotisa pour subvenir aux frais de son retour: ce fut à qui lui offrirait de l'argent, du linge et des vêtements; il eut bientôt un trousseau complet. On manda un tailleur de Roanne pour lui confectionner une soutane; on voulut l'en voir revêtu avant son départ. Sa bienfaitrice lui donna ses serviettes de noce, qui n'avaient pas encore été détachées de la pièce. Une autre femme charitable le força d'accepter tout l'argent qu'elle avait, et comme il s'en défendait à outrance : « Soyez tranquille, lui dit-« elle, je suis encore riche; j'ai ma fortune dans « mon étable. » La pauvre femme avait un porc à vendre; c'était ce qu'elle appelait sa fortune!

Le départ de M. *Jérôme* fut accompagné de grands et unanimes regrets, adoucis par la pensée du plaisir qu'aurait le fugitif de retrouver sa famille, de suivre sa vocation, et par l'espoir de le voir revenir un jour aux Noës comme curé: ce qu'on lui fit formellement promettre.

C'est ainsi que Jean-Marie fut rendu à ses parents

après quatorze mois d'absence. Affranchi désormais des entraves de la loi, et libre de toute inquiétude, il retrouva près de son maître cette direction forte et douce à la faveur de laquelle toutes ses bonnes dispositions grandirent et se développèrent. Ce fut durant cette période qu'il perdit sa sainte mère. Cette mort ouvrit une plaie profonde dans son cœur ; mais l'amour de la volonté divine fut sa souveraine consolation.

CHAPITRE VII

Entrée du jeune Vianney au petit séminaire de Verrières. — Son cours de philosophie.

Les études classiques du jeune Vianney touchaient à leur fin ; ce qui lui manquait, du côté de la culture intellectuelle, était richement compensé par ses éminentes qualités du cœur et de l'âme. Il était temps que les barrières du sanctuaire s'ouvrissent devant lui. L'abbé Balley aurait pu conduire son élève d'échelon en échelon jusqu'au sacerdoce; mais il jugea avec raison qu'il y avait pour lui, dans les épreuves de la vie commune, plus d'un avantage à recueillir, et qu'en le plaçant dans un établissement diocésain, ses supérieurs ecclésiastiques seraient en position de mieux juger de sa capacité. Jean-Marie Vianney fut donc envoyé au petit séminaire de Verrières, pour y suivre le cours de philosophie.

En ce temps-là, comme aujourd'hui, Verrières était une maison où la piété était en honneur;

mais grâce à l'émulation littéraire qui y régnait aussi, comme dans tous les établissements d'éducation publique, chaque nouvel élève était classé d'abord dans l'estime et la considération de ses condisciples, d'après l'étendue présumée de son instruction et l'éclat de ses succès antérieurs. La vertu ne paraît pas à première vue, surtout quand elle est sincère; elle se cache, c'est son instinct; la science en a d'autres; elle s'étale, et dès lors on l'aperçoit mieux, on est plus vite ébloui.

Les contemporains du jeune Vianney sont donc excusables de n'avoir pas connu tout de suite la perle qu'ils possédaient : ce qu'il y avait de plus clair à leurs yeux, c'est, pour me servir de l'expression consacrée, que le nouveau venu n'était pas *fort*. On ne vit d'abord que cela, on pensa méconnaître la supériorité morale par laquelle il rachetait l'insuffisance de ses premières études.

Cependant l'opinion mieux éclairée ne tarda pas à se déclarer en sa faveur, et les préventions firent place à une respectueuse sympathie, quand on eut observé d'un peu plus près la haute sagesse de cet ignorant. La réaction commença par ses maîtres, bons juges en pareille matière. Les prêtres distingués qui dirigeaient alors le petit séminaire de Verrières ne se lassaient pas d'admirer tant de modestie, tant de retenue, tant de régularité, une obéissance si prompte, une piété si

solide, une vertu si parfaite; ils en parlaient entre eux, ils échangeaient leurs observations de chaque jour à l'endroit du nouvel élève, et ils se le désignaient comme le modèle accompli du bon séminariste. Des maîtres cette admiration passa aux élèves; elle gagna de proche en proche, à mesure qu'une circonstance nouvelle mettait dans un nouveau jour les trésors de bonté, de charité, de douceur, de patience et d'humilité qui étaient, dans cette âme, les fruits d'un amour de Dieu et des hommes mûrs avant le temps.

Sa piété avait le rare privilége de se faire accepter de tous, sans aucun compromis préjudiciable à sa libre et naturelle expansion; elle commandait irrésistiblement l'estime et le respect : ce n'était pas un sentiment isolé, sans relation avec l'ensemble de sa conduite, c'était l'âme de toutes ses qualités, la racine sacrée où puisaient leur séve ces dispositions généreuses qui donnent à la jeunesse son principal charme. La grâce en répandait un si grand sur sa personne, que tous ses condisciples se disputaient la douceur de sa conversation et de sa présence.

Mais, des encouragements mêmes que recevait sa vertu et des chaudes admirations qu'elle provoquait devait naître pour Jean-Marie une épreuve d'un nouveau genre.

Parmi ses condisciples il en était un qui ne

pouvait supporter les éloges donnés à la bonne conduite de Jean-Marie ; il lui semblait y voir sa propre condamnation. Si c'est le privilége de la piété d'attirer à elle, par une douce sympathie, les cœurs bons et honnêtes, il arrive aussi qu'elle aigrit les caractères mauvais qui ne veulent point de son joug. Aux outrages et aux voies de fait dont il était souvent l'objet de la part de ce méchant camarade, l'angélique jeune homme n'opposait que la tranquillité et la patience dont est rempli le cœur des saints.

Un jour que les menaces avaient succédé aux injures et les coups aux menaces, avec un redoublement de violence, on raconte qu'il se mit à genoux devant son persécuteur, et lui demanda pardon... On reconnaît les grandes âmes aux mêmes élans : François de Girolamo étant préfet au collége des nobles de la Compagnie de Jésus reçut un jour un soufflet d'un élève emporté par la colère ; au lieu de châtier l'insolent, il se jeta à genoux et lui présenta l'autre joue, suivant le conseil de l'Évangile. Pour Girolamo, comme pour le jeune Vianney, ce beau mouvement eut le même résultat. Terrassé par un coup si inattendu, rougissant enfin de sa lâche conduite, ce fut au tour du vrai coupable de tomber à genoux et d'implorer sa victime. L'homme, qui a résisté à tout, cède au bien ; ses yeux s'ouvrent, son cœur fléchit, sa colère

tombe. Vainement il essaye de se révolter; il faut se rendre, il faut se soumettre; c'est l'arrêt de Dieu : « Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre[1]! » Quand on rencontre dans les premières années d'un homme de semblables traits, on est moins étonné d'y trouver plus tard l'héroïsme de la sainteté. Il était aisé de prévoir quels fruits devait porter la maturité d'une vie dont les commencements produisaient de telles fleurs.

C'est ainsi que Jean-Marie Vianney grandissait dans la prière, l'étude, l'exercice de toutes les vertus, le culte de tous les nobles sentiments, la pratique de tous les devoirs, pour cette mission encore cachée dans les ombres de l'avenir et pour laquelle Dieu, devant qui l'avenir n'a pas plus de mystères que le passé, l'ornait et le préparait en secret.

[1] S. Matth., v, 4.

CHAPITRE VIII

Le jeune Vianney commence son cours de théologie. — Nouvelles épreuves. — Son entrée au grand séminaire. — Sa promotion aux saints ordres.

Au mois de juillet de cette même année 1813, Jean-Marie Vianney revint à Écully pour commencer, sous la direction de M. Balley, son cours de théologie.

Dès les premiers pas qu'il fit dans cette grande science, il se sentit plus à l'aise; il s'aperçut que l'horizon changeait, que le terrain s'affermissait sous ses pas. Ce n'était plus à son esprit seulement et à sa mémoire, c'était à son cœur et à son âme que le nouvel enseignement s'adressait. Il n'y rencontra pas les difficultés et les dégoûts qui avaient pensé, plus d'une fois, le décourager dans la carrière des lettres. Il est vrai que son professeur crut devoir simplifier les procédés; il renonça à la méthode scolastique et remplaça par un enseignement plus simple le livre que l'on suivait généralement, à cette époque, et qui était devenu classi-

que. Un secret pressentiment l'avertissait que le Saint-Esprit mettrait la dernière main à l'édifice dont il préparait les fondements.

Après un ou deux ans de soins assidus de la part du maître et d'efforts persévérants de la part du disciple, le jugeant suffisamment préparé, le curé d'Écully crut qu'il pouvait produire son théologien en public, et le présenter aux examens du grand séminaire de Lyon. Hélas! cette présentation devait aboutir à l'épreuve suprême par où il plut au Seigneur d'achever, dans l'âme de ce jeune homme, le travail de dépouillement universel qui allait en faire plus tard, entre ses mains, un instrument d'une admirable souplesse. Quand Dieu a fait choix d'une âme, quand il la prédestine à quelque chose de grand, il la marque de son sceau; et le sceau de Dieu, c'est la croix.

Devant l'attitude froide et imposante des examinateurs, le timide théologien se troubla; il perdit tout aplomb et ne sut que balbutier en rougissant des réponses sans suite et sans portée. On le renvoya avec des paroles peu encourageantes. M. Balley, sur qui retombait une part de cette déconvenue, alla bien vite trouver le supérieur du grand séminaire, et le décida à venir, le lendemain, au presbytère d'Écully, avec l'un des grands vicaires, M. l'abbé Bochart. Il espérait par là ménager à son élève l'occasion de se relever dans une nouvelle

épreuve : c'est ce qui arriva. Ces messieurs se déclarèrent satisfaits, et promirent de faire à l'archevêché un rapport favorable sur la séance qui venait d'avoir lieu. Jean-Marie fut admis au grand séminaire de Saint-Irénée, pour s'y préparer à l'ordination.

Réunir par la pensée toutes les vertus que l'on propose aux élèves du sanctuaire comme but de leurs efforts, c'est faire l'histoire du temps qu'il y passa. Il avait vécu dans le monde en séminariste, il vécut au séminaire comme un ange du ciel. Avec cette vigueur, cette élasticité morale que beaucoup sentent disparaître avant même d'en avoir la conscience entière, il prenait déjà son vol vers ces régions supérieures où l'âme retrouve sa vraie, son immortelle grandeur. Il s'essayait à mettre de plus en plus sa vie d'accord avec sa vocation; et, par les nobles élans de sa libre volonté, il consacrait à l'amour de Dieu et aux seuls biens de l'âme une énergie virginale dont rien n'avait terni la pureté ni amolli la trempe. On le vit croître en humilité, en douceur, en piété. Ces vertus ne pouvaient guère se cacher aux yeux de ses condisciples; mais les actes de renoncement et de pénitence par lesquels l'homme intérieur se forme, sur les ruines du vieil homme, ne furent connus que de Dieu seul. Il avait acquis dès lors un si grand empire sur lui-même, qu'il put

s'appliquer uniquement à faire toujours ce qu'il y avait de plus parfait. Jamais on ne le vit enfreindre la règle dans ses prescriptions les plus minutieuses. Jamais on ne le surprit parlant aux heures consacrées au silence, faisant bande à part au moment des récréations, se montrant froid et impoli envers aucun de ses condisciples. Il abordait les premiers qui venaient à sa rencontre, sans choix ni préférence. Il se faisait tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ.

Quoique ses dispositions et son goût le portassent plus particulièrement à tout ce qui se rattachait à la piété, il n'affectait pas d'y ramener la conversation pour se mettre plus à son aise, faire ressortir sa compétence ou briller sa vertu. Il se prêtait à tous les entretiens, à tous les esprits, à tous les caractères, sans contrainte comme sans ostentation, et s'effaçait toujours le plus qu'il pouvait. C'est le souvenir qu'en ont gardé et le témoignage qu'en ont rendu tous ses condisciples de cette époque.

On a peut-être exagéré l'infériorité d'esprit de M. Vianney. Il est certain que la nature avait peu fait pour lui, et que la grâce avait dû refaire l'œuvre de la nature, en lui donnant ces vertus intellectuelles et ces qualités infuses qu'aucun de ceux qui l'ont vu au milieu des travaux difficiles de son apostolat ne peut méconn aître ;mais il nous sem-

ble aussi qu'on a trop répété que M. le Curé d'Ars était ignorant et incapable. Ce qui surtout a donné lieu à ce préjugé, c'est la manière dont il parlait de lui-même, en toute rencontre. Un jour que nous voulions vérifier le nombre d'années qu'il avait passées à Écully, sous le préceptorat de M. Balley, il protesta contre le mot d'études dont nous nous étions servi : « Je n'ai point fait d'études, dit-il. « M. Balley a bien essayé, pendant cinq ou six ans, « de m'apprendre quelque chose ; il y a perdu son « latin, et n'a jamais rien pu loger dans ma mau- « vaise tête. »

Cependant l'époque de l'ordination était proche. Avant de faire le redoutable appel, les directeurs du grand séminaire de Saint-Irénée se recueillaient devant Dieu ; ils examinaient avec la plus scrupuleuse attention et pesaient au poids du sanctuaire la valeur des sujets sur lesquels ils allaient avoir à se prononcer. Quand on en vint au jeune Vianney, l'indécision fut à son comble : sa tendre piété, sa régularité exemplaire, la pureté de ses mœurs, étaient des titres respectables ; mais il était si peu instruit ! Fallait-il, en dépit des examens et de leur accablant témoignage, passer outre et l'appeler aux ordres sacrés ? fallait-il l'ajourner encore? On alla jusqu'à mettre en question s'il ne serait pas plus sage de le rendre à ses parents et aux travaux de la campagne... Toutefois, avant d'en venir à cette

extrémité, on voulut avoir l'avis préalable des représentants de l'autorité diocésaine.

En l'absence du cardinal-archevêque, que les nécessités de la politique retenaient loin de son troupeau, il y avait alors à la tête de l'administration métropolitaine un homme qui est resté, dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu, comme le type de la pénétration s'alliant au bon sens. M. l'abbé Courbon possédait, au degré le plus remarquable, l'art de connaître et d'employer les hommes; on eut recours à lui. Le grand vicaire réfléchit un instant, puis, avant de rien décider, il fit à ceux qui étaient venus le consulter les questions que voici: « Le jeune Vianney est-il pieux? sait-il bien « dire son chapelet? a-t-il de la dévotion à la sainte « Vierge? — C'est un modèle de piété, répondirent « unanimement les directeurs. — Eh bien! reprit « le grand vicaire, je le reçois; la grâce divine fera « le reste. »

Il faut dire que l'abbé Courbon, que l'on prenait rarement au dépourvu, était fixé d'avance sur le mérite du candidat dont on discutait les titres devant lui. A l'annonce des nouvelles difficultés qui remettaient en question l'avenir de son élève, le curé d'Écully était accouru; avec l'autorité que lui donnaient à l'archevêché son expérience et ses vertus, il avait plaidé la cause de son enfant bien-aimé, et il avait fini par dissiper les craintes et fixer

les incertitudes. Le Curé d'Ars a souvent dit à ce propos : « Il est une chose dont M. Balley aura de « la peine à se justifier devant le bon Dieu : c'est « de s'être fait ma caution, et d'avoir pris à sa « charge un pauvre ignorant comme moi. » C'est là le seul reproche que l'élève ait jamais fait à la mémoire de son maître vénéré. Nous avons tout lieu de croire que cette charge lui aura été légère.

La présence continuelle du cardinal Fesch à Paris, au déclin de l'empire, avait mis les vicaires généraux de Lyon dans la nécessité de recourir aux évêques voisins, pour l'ordination de leurs sujets. Lorsqu'un appel avait lieu aux quatre-temps de Noël ou de Pâques, les jeunes ordinands avaient coutume de se rendre à Grenoble ; mais à la fin du cours annuel, cette imposante cérémonie se célébrait à la Primatiale ; le prélat demandé s'y transportait.

C'est ce qui arriva pour l'abbé Vianney. Il fut fait sous-diacre le 2 juillet 1814 , et promu au diaconat l'année suivante ; six mois après, ses supérieurs le jugèrent mûr pour le sacerdoce. La cérémonie se fit pour lui seul, dans l'église cathédrale de Grenoble.

Ce qui se passa dans l'âme du jeune lévite en ce moment fortuné, Dieu le sait.... La modestie du Curé d'Ars n'en a jamais fait la confidence à personne ; nous le regrettons ; car ce fut un spectacle

à ravir les anges que celui de ce jeune homme, prosterné sur le marbre du sanctuaire, faisant à Dieu le don absolu de lui-même, qu'il renouvellera tous les jours de sa longue vie sacerdotale, jusqu'au jour où il se couchera pour ne plus se relever parmi nous. Mais si rien n'a transpiré des sentiments qui agitèrent son cœur à cette heure d'éternel souvenir, à l'aide des brûlantes paroles qui lui sont échappées tant de fois, quand il lui arrivait de parler de l'éminente dignité du prêtre et de la sublimité de ses fonctions, il est aisé de le conjecturer.... O murs qui fûtes témoins de cette consécration! voûtes saintes qui redîtes les paroles par lesquelles il fut fait prêtre pour l'éternité! pavé du sanctuaire sur lequel posèrent les pieds du nouvel apôtre et qui recueillîtes ses larmes! autel devant lequel il se prosterna pour offrir à Dieu, par les mains du pontife, son premier sacrifice, un jour, vous nous direz vos secrets!...

CHAPITRE IX

M. Vianney est nommé vicaire d'Écully. — Sa charité et sa mortification. — Mort de M. Balley.

Dès que M. Vianney eut été revêtu du caractère sacerdotal, le curé d'Écully se rendit à l'archevêché afin de le demander pour vicaire ; il l'obtint sans peine de l'abbé Courbon, qui administrait alors le diocèse. Son arrivée fut un jour de fête pour le presbytère et pour toute la paroisse : riches et pauvres s'estimaient heureux de retrouver dans le nouveau vicaire ce jeune homme qu'ils avaient vu si modeste et si pieux, quand il n'était qu'un étudiant : « Nous l'aimions bien alors, disaient-ils; il nous édifiait par toute sa conduite; que sera-ce maintenant qu'il est prêtre ! »

Ces braves gens ne se trompaient pas. Admis à cette familiarité que le sacerdoce forme entre l'homme et Dieu, introduit dans les puissances du Seigneur et dans les profondeurs du cœur de Jésus-Christ, maître de puiser à pleines mains dans ce

trésor de grâces infinies, l'abbé Vianney se sentit, dès les premiers jours, une ardeur qu'il ne se connaissait pas. Il lui semblait qu'il n'avait encore rien fait pour Dieu. Les prières, les pénitences, les fatigues, les humiliations, les épreuves, toute cette vie de pureté, d'innocence et d'immolation, ne répondaient plus à son besoin nouveau d'amour et de sacrifice.

Pourtant cette ardeur n'avait rien d'outré : le jugement et le conseil précèdent la vieillesse dans les âmes que la religion a mûries[1]. Sa piété avait communiqué au vicaire d'Écully une supériorité de raison et une rectitude de sens, que des vertus communes trouvent à peine après de longues années d'expérience. Il eut bientôt obtenu auprès de toutes les classes de la société un de ces succès d'estime et de considération qui honorent le plus un prêtre. Son confessionnal était continuellement entouré. Le premier qui lui donna sa confiance fut son maître lui-même. La veille des grandes fêtes, il passait le jour et une partie de la nuit au saint tribunal, trouvant à peine le temps de monter à l'autel, de dire son bréviaire et de prendre à la hâte son unique et modeste repas. Quelles suaves exhortations découlaient de son cœur pour rafraîchir les âmes! quel orgueil eût osé résister à son admirable humi-

[1] Sap., IV, 8.

lité? quel riche eût refusé de verser son superflu en ses bienfaisantes mains? quel incrédule n'eût pas passé de l'admiration de tant de vertus à la croyance et à la pratique de la doctrine sainte qui les faisait éclore et s'épanouir dans cette âme évangélique?

M. Vianney n'avait pas deux poids et deux mesures. La perfection qu'il prêchait à ses pénitents, il en faisait la règle austère de sa conduite. Il s'efforçait de combler en lui l'abîme qui sépare trop souvent l'idéal de la loi de Jésus-Christ et la réalité des mœurs des chrétiens. Il accomplissait, le premier, les sacrifices qu'il demandait aux autres; ou plutôt ses sévérités n'étaient que pour lui ; autant il était dur à lui-même, autant il était doux au prochain; sa rigueur devenait alors indulgence et bonté. Affable, obligeant, gracieux envers tous, il avait des tendresses particulières pour les pauvres et les petits ; son bien était le bien de toute la paroisse; il ne ferma jamais à personne ni sa bourse ni son cœur. On a conservé, à Écully, la mémoire de son inépuisable charité : nous n'en citerons qu'un trait parmi beaucoup d'autres.

Il y avait longtemps qu'il portait la même soutane, et l'on s'en apercevait à de notables avaries. Souvent averti qu'il devait à sa dignité, à l'honneur de son ministère d'avoir une mise plus correcte, il répondait : « J'y songerai... » et, en attendant, son

petit traitement de vicaire continuait à se fondre en aumônes et en libéralités de toute espèce. Un jour pourtant, pressé plus que de coutume, il s'était décidé à remettre à la femme du marguillier la somme nécessaire à l'emplette d'une soutane. Mais quelques heures après, il recevait la visite d'une grande dame, que le malheur des temps et une bienfaisance qui donnait toujours sans jamais compter avaient réduite à la plus douloureuse extrémité. Le bon vicaire n'y tient pas. Au sortir d'un entretien plein de confidences navrantes, il ne songe plus qu'à secourir cette noble infortune. Il court chez son commissionnaire, et lui demande son argent. La digne femme, se doutant bien qu'il y va pour son mari d'une façon de soutane,— son mari était tailleur,— oppose mille bonnes raisons, toutes plus lumineuses et plus persuasives les unes que les autres : « C'est bon ! c'est bon ! se contente de « dire l'entêté vicaire, rendez - moi mon argent; « nous verrons ensuite. » On devine le chemin que prit cet argent ; le soir même, il était remis à madame de *** par des mains discrètes.

M. Vianney était toujours prêt à se dévouer pour le salut du troupeau. Les malades, au moindre signe, le voyaient accourir à leur chevet, ingénieux à les consoler, patient à les entendre, assidu à les visiter. Mais la vertu dans laquelle il excella fut la pénitence; il put s'y exercer tout à

son aise, sous les auspices d'un curé qui avait conservé au milieu du siècle les habitudes du cloître, et transporté dans son presbytère la règle de l'institut dont il avait été l'un des membres les plus fervents. Par exemple, il avait été convenu entre M. Balley et son vicaire, que tous les jours l'office canonial se dirait en commun, à une heure fixe et invariable; qu'on ne découcherait jamais; qu'on ferait, chaque mois, un jour de récollection, et chaque année, les exercices spirituels. La vertu, les talents, la sainteté de son ancien maître défrayaient d'ordinaire la conversation du Curé d'Ars. Quand il voulait édifier son public par des traits d'histoire contemporaine, le nom de M. Balley revenait aussitôt sur ses lèvres, et, en même temps, ses yeux se remplissaient de larmes ; et les larmes et les récits touchants ne tarissaient plus.

« J'aurais fini, disait-il, par être un peu sage, « si j'avais toujours eu le bonheur de vivre avec « M. Balley. Pour avoir envie d'aimer le bon Dieu, « il suffisait de l'entendre s'écrier : « Mon Dieu, je « vous aime de tout mon cœur !... » Il répétait « continuellement ces paroles, quand il était seul, « et le soir, dans sa chambre, il ne cessait de les « murmurer jusqu'à ce qu'il fût endormi. »

Le Curé d'Ars ajoutait que « personne ne lui avait mieux fait voir jusqu'à quel point l'âme peut se dégager des sens, et l'homme approcher de l'ange. » Il

était effrayant quand, dans son catéchisme, il énumérait les disciplines, les haires, les cilices, les chaînes, les bracelets de fer et les autres instruments de pénitence par lesquels ce saint homme crucifiait sa chair et s'en faisait le bourreau. Souvent la foi affaiblie de ses auditeurs, s'étonnant d'un héroïsme au-dessus de sa portée, lui aurait reproché de s'appesantir sur des détails rebutants.

Ce que le Curé d'Ars se gardait bien d'ajouter, et qui est parfaitement prouvé, c'est que le disciple ne le cédait au maître en aucun genre d'austérité : c'était entre eux, sur ce point, une lutte à outrance. Ils en vinrent très-vite à s'interdire jusqu'à l'ombre d'une satisfaction sensuelle, et à se faire de la plus rigoureuse mortification une règle universelle et comme une seconde nature; ils vivaient de rien. On n'a pas l'idée d'une sobriété pareille. « Quand on avait commencé quelque chose, du bœuf, par exemple, ou des pommes de terre, il y en avait pour plusieurs semaines. *Quelquefois, cette pauvre viande était noire, à force de traîner sur table*[1]. » On pouvait dire d'eux ce qu'on a dit de saint Benoît et de son compagnon saint Romain, qu'ils vivaient ensemble non tant d'un même repas que d'un même jeûne.

M. Balley était d'une taille très-élevée, il avait un port noble et majestueux, une figure imposante,

[1] Paroles du Curé d'Ars citées par Catherine.

— *un profil romain*, disait M. Vianney, — une constitution athlétique. Il lui aurait fallu plus de nourriture qu'à un autre pour se soutenir, et au contraire il était si exténué de jeûne, qu'il semblait ne pas pouvoir porter son grand corps.

A la fin, la paroisse s'émut de tant d'austérités ; on raconte qu'elle alla en députation à l'archevêché, pour obtenir des supérieurs une ordonnance qui enjoindrait au curé et au vicaire de se mieux traiter.

Mais déjà M. Balley avait comblé la mesure de ses mérites et de ses années. Il était usé, avant le temps, par les travaux, les veilles, les macérations, les souffrances morales qu'il avait endurées sous la Terreur. Le vieux serviteur de Jésus-Christ attendait, dans un sentiment de joie sereine et confiante, l'heure où son Maître viendrait compter avec lui et lui payer son salaire. Bientôt son état de faiblesse et d'épuisement extrême se compliqua d'un ulcère à la jambe, qui le retint six mois au lit. Les premiers froids aggravèrent sa situation : la plaie s'envenima; on aperçut des traces de gangrène.

A l'annonce de cet indice révélateur d'une fin prochaine, les prêtres voisins, qui aimaient M. Balley comme un père et le vénéraient comme un saint, se rendirent auprès de son lit de souffrances. Ils voulaient apprendre à bien mourir de celui qui

leur avait appris à bien vivre. Le malade profita de leur présence pour dire à son vicaire qu'il avait besoin d'être fortifié par la grâce des derniers sacrements. L'abbé Vianney entendit la confession de son maître, et lui administra le saint viatique. La scène fut émouvante. Tous les assistants fondaient en larmes en voyant un jeune saint donner au vénérable vieillard, son bienfaiteur et son guide spirituel, les consolations suprêmes que la religion réserve aux mourants. Avant de recevoir le corps de Notre-Seigneur, le malade se leva sur son séant, et s'adressant à son vicaire et aux personnes présentes, il leur fit amende honorable pour les scandales qu'il leur avait donnés. Le vicaire à son tour, en son nom et en celui des assistants, lui demanda pardon des peines et des chagrins qu'ils lui avaient involontairement causés.

Le lendemain, l'abbé Vianney célébra pour le malade une messe à laquelle tout le village assista. Après le saint sacrifice, il revint près du lit de son ami, qui avait désiré l'entretenir une dernière fois seul à seul. Dans cette suprême et secrète entrevue, le mourant lui remit ses instruments de pénitence: « Tenez, mon pauvre Vianney, lui dit-il, cachez « cela; si on le trouvait après ma mort, on croirait « que j'ai fait quelque chose pour l'expiation des « péchés de ma vie, et on me laisserait en purga- « toire jusqu'à la fin du monde. » Puis il ajouta,

en bénissant encore de ses mains défaillantes le jeune prêtre qui sanglotait à ses pieds : « Adieu, « cher enfant; courage! continuez à aimer et à servir « le bon Maître... Souvenez-vous de moi au saint « autel.... Adieu! nous nous reverrons là-haut!... »

Quelques instants après, ses yeux se fermèrent à la lumière de cette vie pour s'ouvrir à celle des félicités éternelles. « Il mourut, dit M. Vianney, comme un saint qu'il était. Sa belle âme s'envola parmi les anges, pour rendre plus joyeux le paradis. » Il était âgé de soixante-six ans et trois mois, et avait gouverné quinze ans la paroisse d'Écully.

Pénétrés de la perte qu'ils venaient de faire et de la difficulté de remplacer un homme d'un si grand mérite, les habitants jetèrent unanimement les yeux sur le vicaire que M. Balley avait formé à son image, et qui le faisait revivre dans tout l'éclat de sa sainteté. Mais quelque supplication qu'on employât, rien ne put triompher de sa modeste résistance. Il se croyait incapable de remplir un poste aussi important. Deux mois après, il fut nommé curé d'Ars. En lui donnant ses pouvoirs, l'abbé Courbon lui dit : « Allez, mon ami. Il n'y a « pas beaucoup d'amour de Dieu dans cette pa« roisse, vous en mettrez. » Nous allons voir comment ce présage s'accomplit.

LIVRE DEUXIÈME

Vie pastorale de M. Vianney

DEPUIS SA PRISE DE POSSESSION DE LA CURE D'ARS JUSQU'A L'ORIGINE DU PÈLERINAGE (1818-1828).

CHAPITRE PREMIER

Arrivée de M. Vianney à Ars. — Sa prière continuelle. — Les prémices de son ministère. — Mademoiselle d'Ars.

Ce fut à l'entrée du carême de 1818 que l'abbé Vianney vint occuper son poste. Grâce au soin que le nouveau pasteur prenait de cacher ses vertus et de se faire oublier, Ars eût ignoré longtemps peut-être le trésor que le ciel lui avait envoyé, si des émigrations nombreuses n'eussent apporté d'Écully, où l'on ne pouvait s'habituer à son absence, l'écho des regrets qu'il y avait laissés. D'ailleurs, ce qu'il ne pouvait cacher et qui faisait, malgré lui, transparaître au dehors les ri-

chesses de son âme, c'était la vivacité de sa foi, sa piété au saint autel et son recueillement dans la prière. A peine l'eut-on vu célébrer, que ce fut un concert universel : « Avez-vous remarqué notre nouveau curé? Ce n'est pas un homme comme un autre; il y a chez lui quelque chose d'extraordinaire; on nous a envoyé un saint. »

Dès son arrivée, M. Vianney choisit l'église pour sa demeure; on le voyait passer de longues heures prosterné au milieu du sanctuaire, dans l'immobilité la plus complète. Il se *baignait,* suivant son expression, dans les flammes de l'amour, devant Notre-Seigneur présent au saint autel. Il entrait à l'église avant l'aurore et il n'en sortait qu'après *l'Angelus* du soir. C'est là qu'il fallait aller le chercher quand on avait besoin de lui ; on était sûr de l'y trouver. Dès lors l'arrangement de sa cure, l'ameublement de sa chambre, les agencements nécessaires à une confortable installation devenaient pour lui superflus; il ne s'en préoccupa jamais. Aussi le presbytère d'Ars commença-t-il d'avoir cet aspect singulier qui a frappé dans la suite tant de visiteurs, heureux d'avoir une fois balayé la poussière de ses vieux escaliers. On sentait bien qu'il y avait là quelqu'un de vivant; mais on était tenté de croire que c'était la demeure d'un esprit, tant on y remarquait l'absence des choses les plus nécessaires à la vie.

Rien n'échappait à l'œil attentif des paroissiens, et chaque jour leur apportait un nouveau sujet d'édification. « Plusieurs m'ont dit (c'est Catherine Lassagne qui parle) : « Que nous aimons à voir M. le Curé « à l'église, surtout le matin, au petit jour, quand il « dit ses prières! Avant de commencer, et de temps « en temps pendant la récitation du saint office, il « regarde le tabernacle avec un sourire qui fait « plaisir... » Je l'ai remarqué moi-même plusieurs fois; on dirait qu'il voit Notre-Seigneur. J'étais vraiment frappée de ma misère spirituelle en la présence de Dieu, quand je considérais, à la lueur de la lampe qui brûlait devant lui, cette figure sèche et décharnée, ce regard brillant qui se fixait sur la porte du tabernacle avec une expression de bonheur impossible à rendre. »

Voici les impressions d'un jeune séminariste de ce temps-là, qui eut plusieurs fois le privilége de dire le saint bréviaire avec M. Vianney : « Oh! que sa piété était affectueuse et tendre! elle ne présentait rien de bizarre et de singulier; elle découlait naturellement de son cœur, comme l'eau d'une source abondante; elle avait une douceur et une suavité angéliques. Tout ne se montrait pas au dehors, et il était facile de reconnaître que la fontaine ne donnait que de sa plénitude.... Il m'était impossible de contenir mes larmes quand de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine épuisée

par le jeûne, et surtout quand ses regards affectueux s'élevaient vers le ciel. Je rougissais d'être si froid, si imparfait; une sainte honte me prenait : c'était le mécontentement de moi-même; je l'aurais voulu moins séraphique... Mais tout à coup la grâce me réprimandait intérieurement, et, transporté hors de moi-même, je n'avais plus qu'une envie, celle d'imiter sa ferveur et sa piété. »

M. Vianney avait pris possession de son poste avec une joie que tempérait l'humilité. Dans le champ du Père de famille, le coin de terre qu'il avait à cultiver était bien petit, mais il l'estimait encore trop grand pour son mérite, et, lorsque des hauteurs qui entourent sa chère paroisse il en regardait les toits et les champs, son cœur se fondait de reconnaissance et de tendresse, en songeant qu'il avait été jugé digne de conduire des âmes à Dieu. Il aurait voulu les rassembler toutes, comme la poule rassemble sa couvée sous son aile; il les étreignait au fond de sa pensée, leur promettant de les aimer, de leur être fidèle, et de ne plus chercher en ce monde qu'elles seules; elles seules suffisant à ses peines, aussi bien qu'à ses joies.

Ses joies, hélas! qu'elles furent lentes à venir! Il s'en fallait qu'Ars fût alors la paroisse exemplaire que nous avons connue: là, comme en d'autres parties de la Dombes, beaucoup d'âmes croupissaient dans cette indifférence, qui emprunte des

conditions inférieures de l'intelligence et de l'asservissement du corps à un travail continuel un caractère aussi obstiné qu'affligeant. La vertu y était peu connue et peu pratiquée. Les jeunes personnes n'avaient en tête que les amusements et les plaisirs. Chaque dimanche on s'assemblait sur la place, à quelques pas de l'église, ou dans les cabarets du village, selon la saison, pour s'y livrer aux danses et aux divertissements de toutes sortes.

Qui saura jamais ce que le cœur du saint prêtre eut à souffrir d'un pareil état de choses! combien l'inutilité apparente de son ministère, au milieu de la population où il devait passer sa vie, a dû, dans le commencement, désoler son âme! que de fois on le vit répandre sur les infidélités de son peuple ces saintes larmes que le Sauveur versa sur l'ingrate Jérusalem! Cette douleur n'allait pourtant jamais jusqu'à la défaillance. Le Curé d'Ars, tout en reconnaissant la difficulté de l'entreprise, crut qu'il en viendrait à bout avec la grâce de Dieu. A la prière il associa, dès l'origine, la parole sainte; il y attachait une souveraine importance, et consacrait à s'y préparer, dans un travail opiniâtre, le temps que les exercices spirituels ne remplissaient pas. Rien ne lui coûtait pour se mettre en état de l'annoncer à son auditoire, avec toute la force et toute l'éloquence dont il était capable. Il se renfermait des journées entières dans sa sacristie, pour

composer ses prônes et ses homélies; lorsqu'il les avait écrits, seul et sans témoin, il les récitait comme s'il eût été en chaire.

Peut-être cette pratique lui avait-elle été suggérée par les souvenirs vifs encore dont un prélat des États-Romains avait laissé derrière lui le pays tout pénétré. Transporté en France à la suite de Pie VII, l'illustre proscrit avait choisi Trévoux pour résidence, et il avait pris le village d'Ars en affection, à cause sans doute du charme qu'il trouvait dans la société des habitants du château. Il y dirigeait souvent ses promenades solitaires. L'exil, en l'arrachant de son siége, n'avait déplacé que son corps; le cœur du saint évêque était resté au milieu de son troupeau; et les liens par lesquels il lui était uni subsistaient encore, pieusement entretenus par le souvenir et la prière. Que de ferventes adorations il a faites dans la petite église d'Ars!... Mais voici qui est plus touchant: il lui arrivait quelquefois de s'y enfermer, de monter en chaire et de prêcher à haute voix, comme s'il avait eu des auditeurs invisibles. On prit un jour la liberté de lui demander l'explication de cette conduite, qui ne laissait pas de paraître étrange: « Il ne faut pas que « cela vous étonne, répondit-il. J'ai les anges de « Dieu pour auditeurs à la place de mes chers « diocésains; ils leur portent mes paroles. »

Bon évêque! Dieu semblait n'avoir permis son

séjour prolongé sur une terre étrangère, qu'afin d'en faire, comme de Joseph, le sauveur d'un peuple qui n'était pas le sien et de son propre peuple. Longtemps les populations qui furent témoins de l'austère grandeur avec laquelle il supporta les douleurs de l'exil vénérèrent sa mémoire; et qui sait si ses exemples ne furent pas une des sources auxquelles s'inspira la piété du jeune Curé, qui, quatre ans après, devait prier et prêcher là où l'évêque de Nocera avait prié et prêché lui-même?

Il est pour le prêtre un autre apostolat que celui de la chaire : c'est cet apostolat de plain-pied, qui s'exerce dans la rue, dans les champs, au foyer de la famille, au chevet du malade. Qui pourrait dire le nombre d'âmes ramenées à Dieu par ce genre de prédication, surtout quand le cœur est de la partie? L'abbé Vianney avait compris qu'il ne commencerait à faire du bien à ses paroissiens que lorsqu'il s'en serait fait aimer. Or, il y a un secret pour se faire aimer, et le nouveau Curé d'Ars possédait ce secret : il aimait.

En voyant ce qu'est l'âme du peuple, beaucoup s'attristent et se demandent que faire pour rendre les hommes meilleurs? La réponse est à toutes les pages de l'Évangile : il faut les aimer... les aimer quand même, les aimer toujours. Dieu a voulu qu'on ne fît du bien à l'homme qu'en l'aimant. « Le monde appartient à qui l'aimera davantage et le lui

prouvera le mieux[1]. » Voilà une belle parole dont la vie tout entière de M. Vianney a été l'éclatante démonstration. Il n'a tenu tant d'âmes dans sa main, il n'en a vu tant d'autres à ses pieds, que parce qu'il a beaucoup aimé.

Oh! comme il aima d'abord ses paroissiens! A peine installé au milieu d'eux, il voulut tout voir avec ses yeux, tout connaître avec son cœur, tout réjouir par sa présence, se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. C'est le sublime devoir du pasteur; il ne croyait jamais l'avoir assez rempli. Sa charité, qui songeait à tout, savait se servir de tout. Il ne se contentait pas de ces rapports généraux où le prêtre étant l'homme de tout le monde n'est pas assez l'homme de chacun; il saisissait la moindre occasion de donner individuellement à ses paroissiens des marques privées et directes de son estime et de son dévoûment, en sorte que chacun pouvait se croire uniquement aimé. Ouvert, complaisant, affable envers tous, sans descendre de sa dignité et sans cesser un instant d'être prêtre, il n'aurait pas rencontré un enfant dans la rue sans s'arrêter pour le saluer et lui adresser, à travers un sourire, quelques mots aimables. On sait combien cette conduite est appréciée à la campagne.

[1] L'abbé Mullois, *Manuel de la charité.*

La visite de ses paroissiens l'occupait aussi dans certaines limites. Il ne se contentait pas d'aller où on l'appelait, il se présentait même là où on ne l'appelait pas, mais toujours d'une façon très-discrète, attendant les occasions favorables ou les faisant naître. Il choisissait volontiers l'heure des repas, afin de trouver toute la famille réunie, et pour ne causer ni dérangement ni surprise, il s'annonçait de loin, en appelant par son nom de baptême, avec une douce familiarité, le maître de la maison; puis il entrait, faisait signe à tout le monde de continuer, d'un geste qui n'admettait pas de réplique, s'appuyait un instant contre un meuble, et, après avoir demandé des nouvelles de tout ce qui pouvait intéresser la famille, par une transition ménagée avec autant d'adresse que de douceur, il en venait à parler des choses divines auxquelles son âme était continuellement appliquée. Sa conversation était formée du suc qu'il avait retiré de ses lectures assidues dans la Vie des saints. Il avait une grâce de Dieu pour dire ces choses qu'un autre n'aurait pas vues, ou n'aurait pas comprises, et qui étaient restées dans son cœur comme autant de flèches de l'amour divin. Tous l'écoutaient avec une religieuse attention. Quand il s'en allait, sa visite n'avait pas seulement charmé, elle avait instruit, consolé, affermi dans le bien. Ce qui, après la grâce, donne le plus d'efficacité à de pieuses pa-

roles, c'est la sainteté reconnue de celui qui les profère : tel était dès lors l'ascendant de sa sainteté, que de nombreux retours à Dieu furent le fruit de ces simples entretiens.

C'est ici le lieu de parler d'une ressource que la Providence avait ménagée, dès le principe, au Curé d'Ars, comme consolation et comme moyen de rendre son zèle plus fructueux. Au moment où il inaugurait son ministère avec un si ardent amour du bien et si peu d'éléments de succès, le château seigneurial était habité par mademoiselle d'Ars. C'était une de ces femmes aimablement et héroïquement chrétiennes, qui donnent à ceux qui les approchent l'envie de faire leur salut, dont la vue console et repose, dont le souvenir rafraîchit la pensée, dont le contact, les paroles et l'exemple sanctifient.

Quoiqu'elle appartînt au meilleur monde par son éducation et les habitudes de sa jeunesse, mademoiselle d'Ars menait une vie fort retirée, partageant son temps entre le travail des mains et les exercices de la plus haute perfection. Rien n'était plus simple que l'emploi de sa journée : toujours levée la première, elle réunissait de grand matin ses domestiques, dans son salon, pour la prière et une lecture spirituelle en commun ; elle en faisait autant le soir, avant l'heure du sommeil. Elle allait tous les jours à la messe de son

Curé, faisant à pied, en toute saison et par tous les temps, le quart d'heure de mauvais chemin du château à l'église. De retour chez elle, elle était plus occupée à faire chauffer et reposer son vieux serviteur, le bon et fidèle Saint-Phal, qu'à se soigner elle-même.

Un jour qu'elle était venue à la messe dans la neige jusqu'à mi-jambe, M. Vianney, touché de compassion, ne put s'empêcher de lui dire : « Ma-« demoiselle, vous devriez bien avoir une voiture. « — Mon bon curé, lui répondit-elle, j'ai calculé « ce qu'il me faudrait dépenser pour cela : c'est « une somme assez ronde, et toujours autant que « les pauvres n'auraient pas. »

Le reste du jour se passait à surveiller la tenue de sa maison, dont elle savait les moindres détails, à assigner leur tâche aux domestiques, à leur faire quelque bonne lecture (celle de la Vie des saints défrayait tous les repas), à exécuter divers travaux d'aiguille et à prier dans le bréviaire avec Saint-Phal.

Le château d'Ars n'était pas seulement une maison où régnait la prière, c'était l'asile des malheureux, le refuge de ceux qui souffraient, l'hôpital, la banque, l'exemple et la ressource de tout le pays. Mademoiselle d'Ars avait réglé ses dépenses bien au-dessous de ses revenus, et trouvait de la sorte le moyen de donner avec une inépuisable charité.

La charité était l'âme et comme la passion de sa vie. Ses aumônes savaient trouver des routes pour arriver partout; Villefranche en avait sa large part, et de nombreuses familles des malheureux quartiers de cette ville manufacturière recevaient d'elle, chaque année, l'argent de leur loyer.

Mais donner n'était pas assez pour mademoiselle d'Ars; il n'y a qu'un plaisir médiocre et un mérite vulgaire à donner, quand on le peut; elle faisait plus, elle se condamnait au travail, à un rude et incessant travail. A l'exemple d'autres illustres dames qu'on a vues porter le dévoûment jusqu'à faire le lit des pauvres, préparer leur nourriture, recueillir leurs vieux haillons qu'elles avaient le courage de nettoyer, en quelque état qu'ils fussent, et de raccommoder de leurs nobles mains, mademoiselle d'Ars était occupée, depuis le matin jusqu'au soir, à préparer des vêtements de toutes les tailles pour les vieillards, les femmes, les nouveau-nés. Elle connaissait par cœur toutes les familles pauvres du voisinage; elle savait leur généalogie, le nom et l'âge des enfants. Chacun de ses ouvrages avait sa destination marquée; elle avait soin de réserver pour elle les plus rebutants et les plus grossiers. Elle sentait qu'il y a dans le travail, à proportion qu'il est plus humble et plus pénible, quelque chose de sanctificateur qui opère, pour ainsi dire, à la manière d'un sacrement.

Mademoiselle d'Ars fut la première que frappa l'éminente vertu de son saint Curé; c'est ainsi qu'elle le nommait ; la première à le comprendre et à se réjouir de l'inestimable présent que le ciel, dans sa bonté, venait de faire à son pays. Tous les ans elle avait l'habitude d'offrir à M. Vianney, pour sa fête, un bouquet de lis, de simples lis. Une année, elle ne put, comme à l'ordinaire, s'acquitter de cet hommage la veille, elle le fit le jour même de la Saint-Jean, à la sacristie. M. Vianney prit le bouquet, en admira la fraîcheur et l'arrangement, et le déposa ensuite sur la fenêtre, qui est en plein midi, où le soleil ardent de cette saison devait le flétrir en quelques heures. Au bout de huit jours, les lis avaient encore tout leur éclat et tout leur parfum. Ce prodige fit grande sensation; et M. le Curé, mis en demeure de se prononcer sur la singularité du fait, eut bien soin de dire, de peur qu'on ne s'avisât de croire qu'il y fût pour quelque chose : « Il faut que made-« moiselle d'Ars soit une sainte pour que ses fleurs « se soient conservées ainsi. »

CHAPITRE II

Renouvellement de la paroisse d'Ars. — M. Vianney établit l'Adoration perpétuelle, la pratique de la fréquente communion, la prière du soir en public et les confréries.

Toute l'ambition de M. Vianney était de former un foyer vivant de piété dans sa paroisse : pour cela trois moyens s'offraient à son zèle, tous trois autorisés par la pratique de l'Église et par l'exemple des hommes qui ont été les plus habiles dans le maniement des âmes. Le premier est la dévotion au très-saint sacrement : ce moyen a été celui des saints ; tous ont cru que le renouvellement de la piété ne s'opérait que par là. A peine arrivé, le nouveau pasteur chercha donc à établir dans son Eglise l'Adoration perpétuelle.

Mademoiselle d'Ars n'était pas tout à fait la seule personne qui tirât Notre-Seigneur de la solitude de son temple. Il y avait à Ars, dans ce temps-là, un bon père de famille, un simple cultivateur, dont nous avons entendu souvent, dans son caté-

chisme, M. Vianney nous redire en pleurant la très-simple et très-touchante histoire. Soit qu'il allât aux champs, soit qu'il en revînt, ce brave homme ne passait jamais devant l'église sans y entrer. Il laissait à la porte ses instruments de travail, et on le voyait de longues heures, assis ou à genoux, en présence du Dieu de l'eucharistie. M. le Curé en était très-consolé : une chose l'étonnait pourtant : c'est qu'il n'avait jamais surpris, dans cet homme en prière, le plus imperceptible mouvement des lèvres. « Bon père, lui demanda-t-il un jour, « qu'est-ce que vous dites à Notre-Seigneur pen« dant les longues visites que vous lui faites ? — « Je ne lui dis rien ; JE L'AVISE ET IL M'AVISE... » Belle et sublime réponse ! Ce brave homme ne disait rien, il n'ouvrait aucun livre ; il ne savait pas lire; mais il avait des yeux, les yeux du corps et les yeux de l'âme, il les ouvrait, ceux de l'âme surtout; il regardait Notre-Seigneur : « JE L'AVISE ! » Il y attachait tout son esprit, tout son cœur, tous ses sens, toutes ses facultés; il se plongeait dans cette ardente et silencieuse contemplation; il s'y perdait délicieusement. Il y avait dans ce colloque intime, dans cette parole muette qui allait et venait du cœur du serviteur au cœur du Maître, un échange d'ineffables sentiments dans d'ineffables regards. C'est là le secret, le grand secret pour arriver à la sainteté. Être saint, c'est se faire soi-même

à l'image de Jésus-Christ; et, pour former en soi Jésus-Christ, que faut-il? Le regarder souvent, le regarder longtemps; car, plus on le regarde, plus on l'aime, et plus on l'aime, plus on est porté à l'imiter.

On voyait encore avec mademoiselle d'Ars, assistant à la sainte messe, et le soir, récitant dévotement son chapelet devant l'autel de Notre-Dame, une bonne veuve qui habitait une petite maison près de l'église et qui faisait le ménage de M. le Curé. Enfin, pour compléter ce groupe fidèle, la Providence permit qu'une personne fort connue à Lyon par son éminente piété, attirée par la réputation que M. Vianney s'était acquise pendant son vicariat, vînt s'établir à Ars; c'était une bonne fortune inespérée; le saint Curé en bénit le ciel avec des larmes de joie. Le rêve de son âme était accompli : Notre-Seigneur ne serait plus seul dans son tabernacle; il aurait désormais sa petite cour.

Mademoiselle Pignaut connut en arrivant la bonne veuve, et lui demanda à partager son toit. Cette sainte fille avait quelque fortune, et, comme elle ne faisait aucune dépense, elle pouvait disposer en bonnes œuvres de tout l'argent qu'elle économisait. Son bonheur était de faire passer ses aumônes par les mains de son Curé, qui tirait à vue sur elle. « Allons, lui disait-il, j'ai be-« soin de 5 francs : donnez-les-moi vite... » Et

elle s'exécutait de bonne grâce. Ce fut là le commencement de cette liste civile, que nous verrons plus tard atteindre des chiffres miraculeux.

Ainsi, dans la petite église d'Ars, naguère abandonnée comme le sont tant de pauvres églises de campagne, on pouvait voir, à toute heure du jour, deux anges adorateurs, l'un dans le sanctuaire, l'autre dans la chapelle de la sainte Vierge. Mademoiselle d'Ars et la bonne veuve y paraissaient aussi; mais les devoirs de leur position respective ne leur permettaient pas la même assiduité.

La journée, commencée par l'offrande du saint sacrifice, se terminait régulièrement par la récitation du chapelet et la prière du soir en commun. Il n'était pas possible qu'un spectacle si édifiant fût perdu pour ceux qui en étaient les témoins. Le bien a sa contagion comme le mal. De jour en jour, le saint Curé avait la consolation de voir un plus grand nombre de brebis jusque-là fugitives rentrer au bercail. Ce noyau se grossit encore par l'adjonction de personnes étrangères qui vinrent successivement s'établir à Ars. M. Vianney n'était pas connu; on ne parlait pas du Curé d'Ars dans le monde, et déjà il semblait qu'une influence secrète attirât vers lui les âmes qui avaient faim et soif de la justice, et leur désignât, pour venir y adorer Dieu en esprit et en vérité, l'église que ce bon prêtre remplissait du parfum de ses prières.

La réunion du soir ne tarda pas de devenir un exercice public auquel un nombre toujours croissant d'habitants du village prirent part. On l'annonçait au son de la cloche. La joie du pasteur était au comble lorsque, à la chute du jour, il voyait s'acheminer vers l'église, en groupes nombreux, des représentants de toutes les familles qui venaient s'y reposer un instant de leurs rudes travaux. A partir de ce jour, M. Vianney ne manqua jamais une seule fois de présider cet exercice : c'est dire qu'il ne passa pas une seule nuit hors de sa paroisse, sauf pendant le temps qu'il consacra à évangéliser les populations du voisinage, comme nous le verrons plus tard.

Ses avis en chaire, ses exhortations pressantes au saint tribunal, contribuèrent à accélérer et à étendre le mouvement. Que de fois il s'est écrié, en parlant du grand sacrement de l'amour : « Ah ! « mes Frères, si nous avions les yeux des anges, « en voyant Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est « ici présent, sur cet autel, et qui nous regarde, « comme nous l'aimerions ! Nous ne voudrions « plus nous en séparer; nous voudrions toujours « rester à ses pieds : ce serait un avant-goût du « ciel ; tout le reste nous deviendrait insipide. « Mais, voilà !... c'est la foi qui manque. Nous « sommes de pauvres aveugles ; nous avons un « brouillard sur les yeux. La foi seule pourrait dis-

« siper ce brouillard... Tout à l'heure, mes Frères,
« quand je tiendrai Notre-Seigneur dans mes mains;
« quand le bon Dieu vous bénira, demandez-lui
« donc qu'il vous ouvre les yeux du cœur; dites-
« lui comme l'aveugle de Jéricho : « Seigneur,
« faites que je voie! » Si vous lui disiez sincère-
« ment : « Faites que je voie! » vous obtiendriez
« certainement ce que vous désirez, parce qu'IL ne
« veut que votre bonheur : IL a ses mains pleines
« de grâces, cherchant à qui les distribuer; hélas!
« et personne n'en veut... O indifférence! ô ingra-
« titude!... Mes Frères, nous sommes trop mal-
« heureux de ne pas comprendre ces choses! Nous
« les comprendrons bien une fois; mais ce ne sera
« plus temps!... » Et les larmes étouffaient sa voix; l'auditoire aussi était ému.

Un autre but qu'il poursuivait sans relâche, c'était d'amener ses paroissiens à un usage plus fréquent des sacrements. Il avait joui de ce triomphe à Écully; il y avait vu la table eucharistique continuellement entourée; à Ars, c'était bien différent. On faisait ses dévotions aux grandes fêtes : c'était l'habitude de la plupart des mères de famille et des jeunes filles, quand l'amour de la danse n'était pas le plus fort; mais la pratique si sainte et si vitale de la communion fréquente n'y était pas connue. Le zélé pasteur en gémissait. « Je n'ai rien à faire ici,
« disait-il avec tristesse; j'ai peur de m'y damner.

« Ah ! si je pouvais voir une fois notre divin Sau-
« veur connu et aimé ! si je pouvais distribuer,
« tous les jours, son très-saint corps à un grand
« nombre de fidèles, que je serais heureux! » Cette consolation lui fut bientôt donnée. Le concours des mêmes personnes, qui avaient rendu possible la prière du soir en commun et l'adoration perpétuelle, lui servit à atteindre le résultat désiré.

Déjà mademoiselle d'Ars s'agenouillait souvent à la sainte table; elle s'y montra encore plus assidue. Mademoiselle Pignaut communiait presque tous les jours. Prises d'une noble émulation et entraînées par les instructions si touchantes qu'elles recevaient en chaire et au confessionnal, la pieuse veuve dont nous avons parlé et d'autres personnes intelligentes suivirent cet exemple; si bien qu'au bout de très-peu de temps, un nouveau germe de salut, et le plus fécond de tous, était déposé dans cette terre qu'on avait crue stérilite.

On le voit, la doctrine de M. Vianney n'était pas celle de certains docteurs de l'époque à laquelle il appartenait. Il était, lui, de l'école de saint Alphonse de Liguori, de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul et de tous les saints. Il croyait, avec toute la tradition, que l'adorable eucharistie est le pain *de chaque jour* que nous demandons à Dieu, dans l'Oraison dominicale; avec Fénelon, que « si Jésus-Christ se donne à nous, sous l'appa-

rence du pain qui est l'aliment le plus familier de l'homme, c'est pour nous familiariser avec son corps ressuscité et glorieux [1]; » avec saint Jean Chrysostome, que « la témérité ne consiste pas à approcher trop souvent de la table du Seigneur, mais à en approcher indignement, ne fût-ce qu'une fois dans le cours de sa vie...; que c'est la pureté de la conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher...; que pour les vrais fidèles la pâque dure toute l'année [2]. » Il se rappelait qu'au commencement, la pratique des premiers chrétiens, interprètes bien sûrs de la pensée du Maître, avait suivi de près l'institution du sacrement. « Ceux qui croyaient, disent les Actes, persévéraient dans la communion de la fraction du pain... Ils allaient assidûment tous les jours, au moins d'esprit, au temple, rompant le pain, tantôt dans une maison et tantôt dans une autre [3]. » Il n'ignorait pas que, dans un de ses canons [4], le saint concile de Trente avait exprimé le vœu formel que les fidèles qui assistent à la messe y communiassent, non-seulement en esprit et d'affection, mais encore par la réception sacramentelle de l'eucharistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus abondant du saint sacri-

[1] Lettre sur la fréquente communion.

[2] Homil. I, in cap. II, epist. V, *ad Timoth.*

[3] Act., II, 4.

[4] Sess. XXII, can. 6.

fice. Enfin, il était convaincu, par tout ce qu'il avait vu et senti, que la divine eucharistie est le fondement de la vie chrétienne, le secret de toutes les merveilles de foi, d'abnégation et de dévoûment que le catholicisme enfante tous les jours, sous les yeux du monde qui ne s'en étonne plus, tant il y est habitué, le foyer où s'allume le désintéressement des apôtres, la constance des martyrs, la générosité des confesseurs, la pureté des vierges.

« Allez à la communion, mes Frères, disait-il, « allez à Jésus avec amour et confiance! allez vi-« vre de lui, afin de vivre pour lui! — Ne dites « pas que vous avez trop à faire. Le divin Sauveur « n'a-t-il pas dit : « Venez à moi, vous qui travail-« lez et qui n'en pouvez plus; venez à moi et je « vous soulagerai. » Pourriez-vous résister à une « invitation si pleine de tendresse et d'amitié? — « Ne dites pas que vous n'en êtes pas dignes. C'est « vrai, vous n'en êtes pas dignes; MAIS VOUS EN AVEZ « BESOIN. Si Notre-Seigneur avait eu en vue notre « dignité, il n'aurait jamais institué son beau sa-« crement d'amour; car personne au monde n'en « est digne, ni les saints, ni les anges, ni les « archanges, ni la sainte Vierge... mais il a eu en « vue nos besoins, et nous en avons tous besoin. « — Ne dites pas que vous êtes pécheurs, que « vous avez trop de misères et que c'est pour cela

« que vous n'osez pas en approcher. J'aimerais « autant vous entendre dire que vous êtes trop « malades, et que c'est pour cela que vous ne vou- « lez point faire de remède, que vous ne voulez « pas appeler le médecin. »

Il disait encore : « Mes Frères, tous les êtres de « la création ont besoin de se nourrir pour vivre : « c'est pour cela que le bon Dieu a fait croître les « arbres et les plantes : c'est une table bien servie « où tous les animaux viennent prendre chacun « la nourriture qui lui convient. Mais il faut que « l'âme aussi se nourrisse. Où est donc sa nourri- « ture? Mes Frères, la nourriture de l'âme, c'est « Dieu. O la belle pensée!... L'âme ne peut se « nourrir que de Dieu! il n'y a que Dieu qui lui « suffise! il n'y a que Dieu qui puisse la remplir! « il n'y a que Dieu qui puisse rassasier sa faim! il « lui faut absolument son Dieu!... Il y a dans « toutes les maisons un endroit où l'on conserve « les provisions de la famille : c'est l'office. L'Église « est la maison des âmes : c'est notre maison à « nous, qui sommes chrétiens. Eh bien! dans cette « maison, il y a un office. Voyez-vous le taber- « nacle? si l'on demandait aux âmes des chrétiens: « Qu'est-ce que cela? vos âmes répondraient : « C'est l'office... »

Telles étaient en substance les instructions que M. Vianney donnait à son peuple pour allumer dans

tous les cœurs le désir et l'amour de la très-sainte eucharistie. Il ne pensait pas que les travaux des champs et les soins du ménage fussent incompatibles avec la communion fréquente : comme si le travail offert à Dieu et sanctifié par l'esprit de foi, de prière et de sacrifice n'était pas la meilleure de toutes les préparations ! Il ne se montrait pas non plus d'une exigence outrée dans les conditions auxquelles il attachait cette faveur; il n'en demandait pas d'impossibles. Trouvait-il une âme faible, mais qui se défiait de sa faiblesse, une âme imparfaite, mais qui gémissait sur ses imperfections et travaillait à s'en corriger, il tâchait de former en elle la vie intérieure, puis il lui conseillait d'avoir recours à l'aliment céleste pour se fortifier.

Restait un troisième moyen de sanctification pour son peuple, non moins cher que les autres au zèle de l'infatigable pasteur : c'était l'établissement de quelques confréries. Parmi celles qui sont les plus autorisées dans l'Eglise, il en est deux qui ont pour elles la consécration du temps, les encouragements du saint-siége et l'estime des fidèles : c'est la confrérie du Rosaire et celle du Saint-Sacrement. Ce fut à ces confréries qu'il s'attacha : par la première, il voulait atteindre les mères et les filles ; par la seconde, il espérait s'entourer des hommes et des jeunes gens.

Déjà nous l'avons vu, au milieu de son troupeau d'élite, faire précéder la prière du soir de la récitation du chapelet; mais il ne voyait pas jusque-là figurer à ces réunions beaucoup de jeunes personnes dont la légèreté l'avait souvent fait gémir. Le ciel lui fournit un jour l'occasion d'engager contre elles une action décisive. C'était un dimanche soir, à l'issue des vêpres; plusieurs, et non pas des plus ferventes, étaient restées à l'église pour se confesser. M. le Curé était au chœur comme à l'ordinaire, et, en les observant du coin de l'œil : « Cette « fois, se disait-il, je les tiens : voilà ma confrérie « du Rosaire toute trouvée ! » Quand elles se furent rassemblées autour de son confessionnal, il s'approcha d'elles : « Mes enfants, leur dit-il, si vous voulez « bien, nous réciterons ensemble le chapelet, pour « demander à la reine des Vierges qu'elle vous « obtienne la grâce de bien faire ce que vous allez « faire. » Puis il commence les prières, et la petite troupe de répondre. Il n'en fallut pas davantage. « C'est de ce jour-là, dit Catherine, que date la conversion de plusieurs. L'une d'elles, et c'était la première aux plaisirs, m'a avoué souvent qu'elle fut si émue et si déconcertée, lorsque M. le Curé leur proposa de réciter le chapelet, qu'elle se trouva heureuse d'avoir su y répondre. « Je crois « bien, ajoutait-elle, que ce fut alors qu'il obtint « mon changement. » La vérité est qu'elle devint,

par la suite, un modèle de régularité pour ses compagnes. »

Ce fut la premèire conquête du curé d'Ars. Bientôt la paroisse changea de face. Cette transformation ne se fit pourtant pas tout à coup : il faut le temps à la grâce et la grâce au temps. Chacune des victoires de l'abbé Vianney fut le prix d'une patience, d'une longanimité et d'un zèle à toute épreuve. Le terrain ne fut défriché et fécondé qu'à petites journées et à grand labeur. Le difficile n'était pas d'amener ces jeunes filles à se confesser, mais à renoncer à la danse, et cela coûtait un peu plus; elles y vinrent cependant, petit à petit, une à une. A mesure qu'elles se détachaient, M. Vianney les invitait à passer la soirée du dimanche dans le jardin de la cure, où il ne se tenait jamais lui-même; là, pendant que le bal s'agitait sur la place, on parlait du bon Dieu; on lisait la Vie des saints; on s'exerçait au chant des cantiques; on s'animait au bien.

La confrérie du Saint-Sacrement date de la même époque. Bon nombre d'hommes s'empressèrent de répondre à l'appel qui leur fut fait; les chefs des principales familles donnèrent l'exemple. « Les « hommes, disait le bon Curé, ont une âme à « sauver, aussi bien que les femmes; ils sont les « premiers partout : pourquoi ne seraient-ils pas « les premiers à servir Dieu et à rendre hommage

« à Jésus-Christ dans le grand sacrement de son « amour ? La dévotion devient plus influente « quand elle est pratiquée par eux. »

Déjà l'ébranlement était considérable, et la renommée du Curé d'Ars commençait à dépasser les limites de son humble paroisse.

Le bon Maître, qui prenait plaisir à voir les efforts de son ministre et à les bénir, lui ménageait un nouvel encouragement dans la connaissance qu'il fit, à peu près vers ce temps-là, du frère de mademoiselle d'Ars.

Le vicomte d'Ars vivait à Paris, au milieu de tout ce que le clergé et le grand monde d'alors comptaient de personnages éminents par leur piété. Sa première visite en arrivant chez sa sœur fut pour le Curé : son air le frappa extraordinairement ; il ne douta pas qu'il n'eût devant lui un saint. Aussi longtemps que dura son séjour au château, il eut avec M. Vianney de fréquents entretiens. Ils s'enfermaient ensemble à la sacristie et y passaient de longues heures qui leur paraissaient dérobées au ciel, tant ils y trouvaient de douceur et de consolation mutuelle. Les âmes qui ont choisi Jésus-Christ pour leur partage et qui l'aiment d'un amour unique ont entre elles des affinités mystérieuses et profondes : si M. Vianney était un prêtre selon le cœur de Dieu, M. d'Ars était un de ces hommes qui deviennent plus rares de génération en gé-

nération ; il passait sa matinée à l'église et sa soirée chez les pauvres : à l'église, il servait les messes qui se disaient en sa présence ; chez les pauvres, il entrait non avec de l'argent seul, mais avec de l'argent et des paroles, avec de la cordialité, avec de l'égalité chrétienne, avec de l'amour. Il ne craignait pas de s'asseoir, de longues heures durant, dans les taudis infects où les indigents de la capitale abritent leur hideuse misère ; la visite des pauvres à domicile n'était pas une œuvre entrée comme aujourd'hui dans les habitudes chrétiennes ; le vicomte d'Ars frayait ainsi le chemin à ces admirables conférences de Saint-Vincent de Paul qui ont opéré toute une révolution sociale, en réconciliant les rangs et les classes, en remplaçant le régime sec de la loi par la douce action du cœur, et en faisant voir au malheureux, au lieu d'un être de raison, l'État, un bienfaiteur, c'est-à-dire un ami, cet ami qui manque plus encore aux misères morales qu'aux misères matérielles.

Dès le lendemain de son arrivée à Ars, le pieux gentilhomme courut tout le village, visitant chaque maison, s'asseyant partout, disant un mot à tous, serrant la main du vieillard, embrassant le petit enfant, laissant les pauvres comblés de ses aumônes et tout le monde ravi de sa bienveillance. La veille de son départ, mêmes visites et mêmes largesses du cœur et de la main. « Oh ! que je suis

« content d'avoir fait la connaissance de M. le vi-
« comte ! disait le saint Curé ; comme il aime le
« bon Dieu ! que je suis imparfait auprès de lui !
« — Quel trésor que cet humble prêtre ! reprenait
« de son côté M. d'Ars. Il n'est pas savant, mais
« il est bien mieux que s'il était savant. Que j'en-
« vie le sort de ma sœur ! que je la trouve heu-
« reuse de vivre à l'ombre de ses vertus !... Pour
« être agréable au saint homme, pour avoir part à
« ses suffrages, il n'est rien que je ne sois prêt à
« faire, fallût-il sacrifier la moitié de mes biens ! » La suite fera voir que ce n'était point ici une manière de parler, mais que ces dispositions généreuses étaient au fond du cœur de M. le vicomte d'Ars. Au moment de prendre congé, il sollicita de M. Vianney la faveur d'être associé à ses prières et à ses bonnes œuvres, et il lui demanda sa bénédiction.

CHAPITRE III

Comment M. Vianney travaille à la réforme des abus, à l'abolition des danses et des cabarets, à la sanctification du dimanche.

M. Vianney avait organisé l'armée du bien dans sa paroisse ; il n'était plus seul, il avait une force sur laquelle il pouvait s'appuyer ; le moment lui paraissait venu d'entrer en lice et d'attaquer ouvertement les ennemis qui ravageaient son troupeau. Dans la guerre aux abus, il y a deux écueils à éviter : le premier est d'agir avec un zèle inconsidéré, de revêtir la vérité de paroles dures et hautaines ; c'est ainsi qu'on pousse les méchants aux derniers excès, qu'on décourage les faibles et qu'on envenime les cœurs aigris. Les ouvriers de Dieu doivent prendre garde de ne pas ravager le champ, par trop de hâte à détruire cette ivraie que le Père de famille veut bien laisser croître jusqu'à la moisson. Le second écueil, c'est de se tromper sur le choix des moyens. Il est bon que le prêtre oublie

un instant sa haine contre le vice pour lui arracher des victimes ; qu'il attache sa pitié à chaque faute. On ne guérit pas le cœur en le froissant. « Je ne me « suis jamais fâché contre mes paroissiens, disait « M. Vianney, je ne crois pas même leur avoir fait « de reproches. »

Nous avons vu que les populations de ce plateau étaient ardentes aux plaisirs. La danse surtout y faisait le passe-temps favori du dimanche et des fêtes; elle est rarement un exercice innocent, mais, au village, elle emprunte du laisser-aller qui s'établit dans les rapports, de l'affranchissement de tout contrôle grave et prudent, de l'absence de toute barrière imposée par le respect et les bienséances, un caractère particulièrement dangereux. Les jeunes gens y trouvent un aliment à leurs passions, et les jeunes filles y perdent, avec leur pudeur, le goût de la piété et le sentiment des joies simples. M. le Curé d'Ars y voyait le principal obstacle à ses projets de réformation.

Un jour, il apprend qu'un ménétrier est arrivé dans sa paroisse, et qu'il s'apprête à faire danser. « Mon ami, lui dit-il, vous faites là un métier que « le bon Dieu n'aime pas. — Monsieur le Curé, il « faut bien vivre. — Oui, mon ami, mais il faut mou- « rir aussi; et j'ai quelque crainte qu'à la mort vous « ne vous trouviez pas bien d'avoir vécu de la sorte. « Tenez, nous allons faire un marché. Combien

« vous donne-t-on par jour? — 20 francs. — En « voici 40, et laissez-nous tranquilles. »

La fête du patron approchait : c'était une époque critique; elle ne passait jamais sans un cortége obligé de danses, de fanfares, de joies tumultueuses; les environs y accouraient; Trévoux et Villefranche envoyaient leurs contingents. Cette foule bigarrée, cette dissipation et ce bruit gâtaient le pays pour bien longtemps. Notre saint Curé était résolu d'en finir avec un scandale qui désolait son âme. Le difficile était de savoir comment il s'y prendrait. Invectiver en pareil cas, fulminer des anathèmes est chose facile ; mais les invectives touchent peu et convertissent encore moins. Il dira pourtant sa pensée à son peuple, écoutons :

« Dans le monde, mes frères, on ne pense qu'à « se divertir. Cependant, on ne peut pas offrir une « danse en expiation des fautes de sa pauvre vie. « Si vous ne voulez que vous amuser en ce monde, « alors n'offensez pas le bon Dieu !... Mais ce sont « justement ceux qui ont le moins peur d'offenser « le bon Dieu qui ont toujours les plaisirs en « tête...

« Voyez, mes frères, les personnes qui entrent « dans un bal laissent leur ange gardien à la porte, « et c'est un démon qui le remplace; en sorte qu'il « y a bientôt dans la salle autant de démons que « de danseurs.

« Celui qui veut s'amuser avec le diable, disait « saint Pierre Chrysologue, ne pourra pas se ré- « jouir avec Jésus-Christ. On ne vá pas au ciel sans « l'avoir mérité, et on ne le mérite pas en déso- « béissant à Jésus-Christ qui a condamné le monde « et ses plaisirs. N'a-t-il pas dit : « Ce maudit « monde! ce malheureux monde! je ne prierai pas « pour lui?... » Voyez, mes frères, Notre-Seigneur « ne dit pas : « Bienheureux ceux qui rient! bien- « heureux ceux qui dansent! » il dit, au contraire : « Bienheureux ceux qui pleurent! bienheureux « ceux qui souffrent! »

Ainsi parlera le Curé d'Ars; mais ses supplications, ses larmes et son visage empreint d'une tristesse si vraie et si profonde en diront encore plus que ses paroles. C'est au tribunal de la pénitence surtout qu'il épanchera l'amertume de son âme; c'est là qu'il s'adressera tour à tour, avec force et avec douceur, à ces jeunes filles qui sacrifient ce qu'elles ont de plus précieux à un moment d'ivresse et de folie, et à ces mères qui, pour n'avoir pas aujourd'hui le courage de résister à un caprice de leur enfant, pleureront demain sur les suites de leur funeste complaisance.

Cependant on était à la veille du grand jour, et déjà les têtes fermentaient. Une députation de jeunes gens était allée trouver le maire du village et lui avait demandé l'autorisation de tenir le bal

comme les années précédentes. A ce mot de bal, le vieux maire avait froncé le sourcil. C'était un honnête homme, plein d'estime et de vénération pour son Curé ; jaloux d'appuyer ses pensées de réformes, il avait pris l'engagement d'empêcher désormais le retour de scènes qui pouvaient l'affliger. « Mes amis, leur dit-il, j'ai promis à notre « saint Curé de m'opposer au bal ; je lui tiendrai « parole. Faites comme moi, suivez ses sages con- « seils; vous ne vous en repentirez pas. » Les étourdis, à qui cette réponse s'adressait, partirent pour Trévoux, et en revinrent avec une permission du sous-préfet. « M. le sous-préfet est mon chef, « dit le maire; je ne puis défendre ce qu'il autorise; « mais la police de la commune me regarde. « Faites-y bien attention : s'il y a du tapage, je « serai là ! »

Le jour de la fête étant venu, après les offices le bal fut installé sur la place, au grand déplaisir du Curé, qui gémissait devant Dieu sur l'obstination et l'aveuglement de cette folle jeunesse. Il est vrai, le triomphe de l'esprit de désordre ne fut pas complet. Les organisateurs de la fête eurent beau s'intriguer, leur programme manqua dans une de ses parties les plus importantes. Ils avaient compté sur le concours des jeunes filles; toutes ou à peu près leur firent défaut; elles restèrent en prière à l'église, sous l'aile de leurs mères. Leur absence

ôtait à la fête une partie de son intérêt; aussi quand, à la nuit tombante, le maire ceint de son écharpe vint intimer aux attroupements qui s'étaient formés sur la place l'ordre de se disperser, on ne se le fit pas dire deux fois; en même temps la cloche donnait à toute volée le signal de la prière. Ce soir là l'église fut comble; on sentait que cette réparation était due au cœur navré du pasteur. Nous regrettons de n'avoir pu retrouver les traces du discours que M. Vianney tint à ses ouailles; nous savons seulement qu'il fut très-touchant et qu'il fit répandre bien des larmes.

Pendant que l'on combat pour lui au dehors, Dieu achève son travail dans les cœurs. Confus, désappointés de leur triomphe, qui avait l'air d'une défaite, les jeunes gens d'Ars firent leurs réflexions, et, les conseils maternels aidant, ils vinrent en grand nombre demander à leur Curé d'être agrégés à quelqu'une des confréries qu'il avait établies; ils voulaient ainsi le consoler du chagrin qu'ils lui avaient causé.

En dépit des efforts faits par quelques meneurs du voisinage pour conserver à cette fête son caractère baladoire, elle le perdit entièrement par la suite. Le jour consacré à honorer le patron de la paroisse devint une fête religieuse, sanctifiée par la fréquentation des sacrements et une joie toute chrétienne. Il y eut bien encore çà et là quelques

tentatives pour relever l'idole et son culte; mais ces manifestations vinrent du dehors. Les jeunes gens d'alentour remirent à neuf, pour la circonstance, et essayèrent contre leurs anciens compagnons de plaisir quelques-uns de ces vieux lazzis de l'impiété, auxquels le respect humain et la faiblesse donnent parfois un si regrettable et si facile succès: « Pourquoi ne faites-vous pas comme les autres? voulez-vous donc vivre en sauvages? Si vous écoutez votre Curé, il fera de vous des *capucins...* » Ce persiflage reçut l'accueil qu'il méritait; il vint s'émousser contre l'invincible résolution de ne plus chagriner le bon M. Vianney. « Vous ferez comme vous vou- « drez, avait-il dit de son côté, mais s'il y a le « moindre bruit je ne reste plus; je pars tout de « suite. »

Une fois encore il y eut une démonstration malheureuse à la tête de laquelle figurèrent quelques pères de famille de l'endroit; ce fut la dernière; elle tomba sous le ridicule que le bon Curé sut lui infliger, tout doucement, sans froisser personne, par une innocente saillie. Après avoir complimenté la jeunesse sur son honorable abstention: « J'ai « aperçu dimanche dernier, ajouta-t-il, quelques « hommes de ma paroisse, à qui leur âge conseil- « lerait une tenue plus grave et une conduite plus « sage, qui portaient des rubans à leurs chapeaux; « j'ai pensé qu'ils voulaient se vendre. » Il n'en fallut

pas davantage, dans l'état des esprits, pour faire honte aux coupables. Le Curé d'Ars avait déjà donné tant de gages de son amour des âmes, que son ascendant était devenu presque irrésistible.

Vaincu sur le terrain où il s'était lentement fortifié, l'esprit de désordre essaya bien de se relever sous une autre forme, prenant prétexte des réjouissances qui sont le cortége accoutumé des noces campagnardes. Mais, grâce à l'influence qu'il s'était acquise auprès des pères et des mères de famille, M. Vianney eut promptement raison de cet abus. Il put dès lors reporter sa sollicitude sur cette grande question du dimanche, dont tous les bons esprits se sont vivement préoccupés depuis quelques années; il n'y avait aucun point de la loi divine que le Curé d'Ars rappelât plus souvent en chaire.

« Vous travaillez, vous travaillez, disait-il; mais « ce que vous gagnez ruine votre âme et votre « corps. Si on demandait à ceux qui travaillent le « dimanche: « Que venez-vous de faire? » ils pour- « raient répondre: « Je viens de vendre mon âme « au démon, de crucifier Notre-Seigneur et de re- « noncer à mon baptême. Je suis pour l'enfer; il « faudra pleurer toute une éternité pour rien... » « Quand j'en vois qui charrient le dimanche, je « pense qu'ils charrient leur âme en enfer.

« Oh! comme il se trompe dans ses calculs, « celui qui se *démène* le dimanche, avec la pensée

« qu'il va gagner plus d'argent ou faire plus d'ou-
« vrage! Est-ce que 2 ou 3 francs pourront jamais
« compenser le tort qu'il se fait à lui-même en
« violant la loi du bon Dieu? Vous vous imaginez
« que tout dépend de votre travail; mais voilà
« une maladie, voilà un accident... Il faut si peu
« de chose! un orage, une grêle, une gelée. Le
« bon Dieu a tout sous sa main; il peut se venger
« quand il veut et comme il veut; les moyens ne lui
« manquent pas. N'est-ce pas toujours lui qui est le
« plus fort? ne faut-il pas qu'il reste le maître à la
« fin ?

« Travaillez, non pour la nourriture qui périt,
« mais pour celle qui demeure dans la vie éter-
« nelle [1]. Que vous en revient-il d'avoir travaillé
« le dimanche? Vous laissez bien la terre telle
« qu'elle est quand vous vous en allez; vous n'em-
« portez rien. Ah! quand on est attaché à la terre,
« il ne fait pas bon s'en aller!... Notre premier but
« est d'aller à Dieu; nous ne sommes sur la terre
« que pour cela... Mes frères, il faudrait mourir
« le dimanche et ressusciter le lundi.

« Le dimanche, disait-il encore, c'est le bien du
« bon Dieu; c'est son jour à lui, le jour du Seigneur.
« Il a fait tous les jours de la semaine; il pouvait
« tous les garder; il vous en a donné six, il ne

[1] S. Jean, VI, 27.

« s'est réservé que le septième. De quel droit tou-
« chez-vous à ce qui ne vous appartient pas ? Vous
« savez que le bien volé ne profite jamais. Le jour
« que vous volez au Seigneur ne vous profitera pas
« non plus. JE CONNAIS DEUX MOYENS BIEN SURS DE
« DEVENIR PAUVRE : C'EST DE TRAVAILLER LE DIMANCHE
« ET DE PRENDRE LE BIEN D'AUTRUI. »

C'était là une des sentences favorites du Curé d'Ars. A la fin de sa vie, on la retrouvait plus que jamais sur ses lèvres, dans ses catéchismes, comme le fruit de sa longue expérience.

Soyons juste, le zèle de M. Vianney rencontra sur ce point des cœurs dociles. Ars devint promptement sous sa conduite, et fut toujours depuis, la paroisse exceptionnelle que tout le monde a pu admirer. Jamais, le dimanche, un travailleur dans les champs, même au temps des récoltes, partout l'honnête et doux repos de la prière.

Cette population, il est vrai, est tout agricole; or, cette divine loi du travail et du repos : cette alliance nécessaire de l'action et de la prière, personne ne doit mieux la comprendre que l'homme des champs. Ses travaux de chaque jour sont autant d'actes de foi. Sa vie se passe dans les rapports les plus intimes avec Dieu. Il est toujours forcé de regarder aux mains de la Providence, et d'en attendre quelque chose qu'il n'est pas donné à son travail de produire. Il n'arrache du ciel,

quoi qu'il fasse, autrement que par la prière, ni une goutte d'eau pour ses blés, ni un rayon de soleil pour ses vignes; il n'a aucun moyen d'empêcher la pluie de noyer ses moissons, ou la sécheresse de les dévorer. Il se sent donc dans la dépendance de Dieu. Pour faire sortir de la terre les fruits et les moissons, Dieu et l'homme s'unissent en une mystérieuse association de volonté, de force et de coopération. La main de Dieu donne la semence, la main de l'homme la répand; celle-ci ouvre le sillon, celle-là y verse la rosée; pendant que l'une se repose à cause de sa faiblesse, l'autre complète et perfectionne l'ouvrage.

Ces considérations et d'autres semblables revenaient continuellement dans les discours du Curé d'Ars : « Ne vous défiez pas de la providence du « bon Dieu, disait-il ; elle a fait croître votre ré- « colte, elle vous donnera bien le temps de la ra- « masser. » Appuyé sur cette maxime, il ne dérogeait à la sévérité qui lui faisait proscrire le travail du dimanche que dans des cas très-rares. Le temps avait beau être menaçant, on était habitué à croire sur sa parole que les récoltes ne couraient aucun risque.

Un dimanche du mois de juillet, on était en pleine moisson et tous les blés par terre. A l'heure de la grand'messe, le vent soufflait avec violence et amoncelait déjà de gros nuages noirs; on pou-

vait croire à l'orage. M. le Curé monte en chaire, défend de toucher aux gerbes, et promet à ses paroissiens plus de beau temps qu'il ne leur en faut pour mettre à l'abri leur récolte. Tout se passa comme il l'avait prédit, et il y eut encore plus de quinze jours sans pluie.

« Je me trouvais à Ars au temps de la fenaison, raconte M. l'abbé Renard. Sauf quelques rares éclaircies, qui avaient permis aux habitants de faucher leurs prés, la semaine avait été pluvieuse; le fourrage n'avait pu être rentré le samedi, parce qu'il n'était pas sec. Le dimanche, bien que la journée fût magnifique, et que la récolte eût été exposée aux mauvais temps toute la semaine, on ne vit pas un faneur dans les champs. Le territoire d'Ars était couvert au loin de tas de foin qui ne furent pas même remués. Je rencontrai un brave homme à qui je me permis de dire pour l'éprouver : « Mais, mon ami, votre récolte va se gâter? — Je « ne crains rien, répondit-il ; Dieu qui me l'a « donnée, est assez bon et assez puissant pour me « la conserver. Notre saint Curé ne veut pas que « nous travaillions le dimanche : nous devons lui « obéir. » Dieu bénit comme toujours cette obéissance. Les habitants d'Ars, qui vivent du produit de leurs champs, voient augmenter assez rapidement leur aisance; il n'y a que ceux qui se cachent pour enfreindre la loi du dimanche qui se ruinent;

« car, disait un brave homme, chez nous le respect humain est *retourné.* »

Plus tard, quand diverses petites industries se furent installées dans le village à la suite des étrangers, et que les besoins du pèlerinage eurent multiplié les hôtelleries, les ateliers et les magasins, la même influence continua de se faire sentir; le repos du dimanche ne cessa jamais d'être scrupuleusement observé. Ce jour-là, la marteau, la lime, la cognée, la charrue se reposent, toutes les boutiques sont fermées, toutes les industries chôment. M. le Curé aurait voulu même que le service des omnibus fût suspendu; ce mouvement d'étrangers et cette circulation de voitures le faisaient souffrir; il en exprimait quelquefois son mécontentement. Les pèlerins connaissaient sa manière de voir; ils s'y conformaient, évitant d'arriver et surtout de repartir le dimanche, à moins de raisons majeures. D'un autre côté, les conducteurs d'omnibus, par respect pour les intentions de M. le Curé, changeaient leur itinéraire, et, au lieu de descendre jusque sur la place ils s'arrêtaient à l'hôtel qui est à l'entrée du village.

Nous nous souvenons qu'en 1856, le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, pendant la grand' messe, un omnibus s'étant avancé jusqu'en face de l'église, dont les portes étaient ouvertes et laissaient voir à l'intérieur le saint sacrement exposé,

les chevaux, qui étaient lancés au grand trot, s'arrêtèrent tout court, et quelque obstination que le postillon mît à les frapper, ils demeurèrent fermes sous les coups de fouet comme l'ânesse de Balaam sous le bâton du prophète; force fut à l'attelage de rétrograder et de reprendre le chemin de l'hôtel.

A la question du dimanche touche de fort près celle du cabaret : c'est la plaie de nos campagnes et le désespoir des pauvres curés. Partout où le cabaret s'installe, il fait concurrence à l'église; partout où il se remplit, l'église se vide dans les mêmes proportions. C'est grâce au cabaret, qu'en beaucoup d'endroits le dimanche, qui existe pour les femmes, n'existe plus pour les hommes. A son arrivée, M. Vianney en trouva deux établis dans sa paroisse. Incontinent, il travailla à les supprimer et s'arma pour cela de tout son zèle, aidé de toute sa prudence. Sans désobliger les ayants droit, sans mêler à ses remontrances des récriminations ni des attaques trop directes, il ne laissa échapper aucune occasion d'exprimer, soit en chaire, soit dans les conversations particulières, ses véritables sentiments à l'endroit des cabarets. Peu à peu l'opinion du pays se forma sur la sienne. Un de ces établissements tomba immédiatement; l'autre, qui essaya de lutter contre le zèle du saint prêtre, vit sa vogue diminuer peu à peu, sa clientèle disparaître; il ne tarda pas à être abandonné

et enfin fermé. A la place de ces foyers de désordre, dès que le pèlerinage commença, le bon Curé permit d'établir des hôtels modestes pour loger et nourrir les étrangers. Dans ces maisons, tout se passait avec ordre et convenance : fermées régulièrement, les dimanches et les jours de fêtes, pendant les offices divins, elles ne s'ouvraient que pour le repas des pèlerins. Les gens de l'endroit ne s'y réunissaient pas.

Ars prit alors cette physionomie grave et religieuse qui ne ressemble à rien de ce que l'on observe ailleurs et qui nous reporte bien loin en arrière, vers des temps qui ne sont plus. Durant le jour, tout le mouvement se concentre autour de l'église ; le soir, on y veille en famille ; la nuit, on y dort en paix ; on n'a pas d'exemple que le sommeil des habitants ait été troublé par ces cris et ces chants si communs ailleurs, et qui accusent autant l'insuffisance de nos règlements de police qu'ils font peu d'honneur à l'organisation musicale des paysans de nos contrées. Tant il est vrai que, pour la réforme des mœurs, il faut peu compter sur les lois ; il leur manquera toujours cette force sympathique qui donne le branle à la volonté humaine. Or, cette force qui remue et change les cœurs et qui n'est pas dans les lois, elle est dans la parole aimée et respectée d'un prêtre qui parle au nom et avec l'esprit de Jésus-Christ.

Si M. le Curé d'Ars se fût contenté de faire cesser le scandale des œuvres serviles, des danses et des cabarets, il aurait fait beaucoup pour la régénération morale et religieuse de sa paroisse; il n'aurait pas établi le jour du Seigneur, ni procuré directement la gloire que le dimanche rend à Dieu et la paix qu'il donne aux hommes de bonne volonté. Oter au peuple ce qui le distrait et l'amuse sans rien mettre à la place, c'est le condamner au désœuvrement et à l'ennui. Pour que le dimanche soit le vrai dimanche du bon Dieu, il faut qu'il fasse succéder aux exercices corporels, qui abaissent l'âme, les exercices spirituels qui la relèvent, la rapprochent du ciel et lui font respirer l'air pur de la vérité. La sollicitude pastorale, semblable à la tendresse maternelle, doit être toujours en éveil pour faire participer le peuple fidèle aux bienfaits de cette divine institution.

C'était un bonheur de se trouver à Ars un jour de dimanche ou de fête. Les communions y étaient nombreuses et les prières continuelles ; l'église ne désemplissait pas. Aux offices, qui se succédaient à de courts intervalles, l'affluence était si considérable qu'on étouffait dans l'enceinte trop étroite. Le bon pasteur faisait régulièrement le catéchisme à une heure après midi : on y assistait presque aussi assidûment qu'à la messe. Les vêpres étaient suivies des complies. Après le chant de

l'antienne à la sainte Vierge, M. le Curé présidait la récitation du chapelet, à laquelle tout le monde prenait part. Au déclin du jour, la cloche appelait pour la troisième fois les fidèles à l'église, et pour la troisième fois la paroisse entière répondait à cet appel. M. Vianney sortait de son confessionnal et montait en chaire pour y faire la prière, laquelle était toujours suivie d'une de ces touchantes homélies, où son âme s'épanchait en des paroles à la fois si simples et si élevées, si fortes et si pathétiques.

Il est difficile, à présent qu'un terrain de seconde formation a recouvert cette végétation primitive, de ressaisir les traces profondes du travail qu'a fait la main de notre habile ouvrier. L'affluence des pèlerins, le grand nombre d'étrangers qui sont venus se fixer à Ars pour exploiter ce concours, ont changé la face du pays; mais, il y a vingt-cinq ou trente ans, c'était une véritable oasis chrétienne.

« Je me suis promené très-souvent dans les champs, au moment des récoltes, nous a dit un habitué d'Ars; je n'ai pas entendu un seul blasphème, pas une seule parole inconvenante. J'en fis un jour mon compliment à un des habitants; il me répondit avec simplicité : « Nous ne valons pas « mieux que les autres; mais nous aurions trop de « honte de nous livrer à de semblables désordres « si près d'un saint. »

« Au son de la cloche de midi, je voyais avec admiration les hommes s'arrêter au milieu de leurs travaux, se découvrir et réciter l'*Angelus*. Point d'ivrognes, point de ces scènes violentes, de ces éclats scandaleux qui sont les suites ordinaires de l'ivrognerie. Les sacrements sont très-fréquentés : tous les samedis ressemblent, sous le rapport des confessions, à une veille de fête. Dans quelle autre de nos paroisses voit-on venir à l'église pour prier, à deux ou trois heures du matin, des femmes et même des hommes? et combien reviennent encore le soir, après leur rude journée de travail !

« Je sais qu'il y a quelques endurcis qui ont résisté à tous les efforts du zèle de leur pasteur. Le mal se glisse partout, et lorsqu'il est à côté d'un grand bien, il semble emprunter de ce voisinage un plus haut degré de perversité; mais pour qui connaît la Dombes, pour qui veut bien se rappeler ce qu'était Ars avant l'arrivée de M. Vianney, ce que sont encore les paroisses environnantes, le bien que ce saint prêtre de Jésus-Christ a fait parmi son peuple est son premier miracle. »

CHAPITRE IV

Comment M. Vianney pourvoit à la décence du culte et à l'ornement de son église.

Retenu loin de la cité permanente qui est le terme de son douloureux voyage, l'homme a besoin de rencontrer, de sept jours en sept jours, la sainte et joyeuse station du dimanche, de s'y arrêter pour reposer ses bras et son cœur entre les bras et sur le cœur de Jésus-Christ ressuscité, et pour reprendre, le lendemain, avec un courage plus jeune, le bâton, les fatigues et les tristesses du pèlerinage. Mais encore faut-il que ce relais lui plaise, que ce repos ait l'air d'une fête ; car l'homme a besoin de fêtes. L'Église le sait; elle y a pourvu. Seule elle est demeurée en possession de donner au peuple des fêtes qui lui procurent des émotions dignes de son âme et cette joie rare où la conscience est satisfaite comme le cœur et comme les yeux. Il n'en coûtera au peuple que de se rassembler. Le temple est ouvert à tous; les lumières

brillent dans son enceinte parée et embellie; des flots d'encens parfument le sanctuaire; des chants remplissent les voûtes et les cœurs. Toutes les richesses, toutes les pompes réservées aux princes dans leurs palais, sont offertes ici aux yeux du chrétien. Elles embellissent, relèvent, glorifient son humble existence, et lui apprennent que, dans l'église de Dieu et là seulement, le petit, le pauvre, le paysan, sont traités comme de nobles enfants du Très-Haut.

Le Curé d'Ars comprenait cette sainte poésie du dimanche; il en avait respiré les parfums dès son enfance; il en avait joui pendant son vicariat. Il savait que l'église est tout pour le peuple : sa vie, sa foi, son espérance, son baptême, sa famille, sa gloire, son éternité; que les statues et les tableaux sont sa bibliothèque, où il lit à livre ouvert ce que les plus savants ignorent maintenant, l'histoire de ses destinées. Quand il vint à Ars, il trouva sa pauvre petite église bien nue et bien froide ; son cœur souffrit de ce dénûment. Il consentait bien, pour sa part, à n'avoir rien : il se complaisait dans sa pauvreté; mais il voulait pour son Maître le luxe et l'éclat des ornements sacrés. Il avait la passion du beau dans les choses qui touchaient au culte divin : « Oh ! « j'aime bien, disait-il à chaque nouvelle ac- « quisition, augmenter le *ménage* du bon Dieu ! « Comment ne donnerait-on pas à Notre-Seigneur

« tout ce qu'on a de plus riche et de plus précieux? « quelle ingratitude ce serait de se montrer avare « envers un Dieu qui se montre si prodigue! n'a-t-il « pas donné tout son sang pour nous sur la croix? « ne se donne-t-il pas à nous tout entier dans la « sainte eucharistie? »

Il conçut, dès le principe, un plan de restauration pour son église, et il commença par le maître-autel; l'ancien était d'une simplicité plus que primitive et tombait de vétusté; il en fit faire un neuf à ses frais. Ce fut une grande joie pour lui d'aider les ouvriers à placer son bel autel. Cette première réparation en demandait une autre. Les boiseries du chœur contrastaient par leur délabrement avec les dorures et les brillantes couleurs de l'autel. Le menuisier se fit décorateur, et on le vit, pendant plusieurs mois, le pinceau à la main, essayer de redonner aux vieilles moulures et aux antiques panneaux un peu de fraîcheur et d'éclat.

Ces travaux occupaient l'activité naturelle du Curé d'Ars et le sauvaient du désœuvrement et de l'inertie, dont il redoutait les dangers pour son âme depuis qu'il était en Dombes. « L'air mou « de ce pays m'inquiète, disait-il avec un soupir. « J'ai peur de me damner en ne travaillant pas « assez. » Témoin du zèle de son pasteur, la population comprit que tout est grand dans le culte du Seigneur; elle le récompensa de son amour pour

la maison de Dieu par un concours de plus en plus empressé. Aux jours des grandes solennités, la petite église commençait à présenter un aspect imposant.

Dans la couronne des fêtes chrétiennes, celle du Saint-Sacrement est au premier rang ; elle est restée populaire en France, malgré l'affaiblissement de la foi ; elle était chère entre toutes à la piété du Curé d'Ars. Aussi, dès l'année qui suivit son installation, voulant la célébrer avec toute la pompe possible, il fit des frais considérables pour mettre sur pied une troupe de beaux petits *anges* habillés de blanc. Il se rappelait que Notre-Seigneur avait aimé les enfants. Il lui semblait qu'en présentant les siens au bon Maître, en les rangeant sur son passage au jour de son triomphe, il lui rendait un hommage selon son cœur. Il se plaisait à les parer lui-même de leurs tuniques blanches, et, avec cet air de bonté qui gagne les cœurs : « Allons, mes enfants, leur « disait-il, vous serez bien sages, bien recueillis, « bien modestes. Vous penserez que vous êtes de- « vant le bon Dieu et que vous tenez la place des « anges. Vous lui direz du fond du cœur : « Mon « Dieu, je vous aime ! » Pour plaire à Notre-Sei- « gneur, il faut que votre âme soit blanche comme « les habits que vous allez prendre. » Animée par ces paroles, la petite phalange assistait à la procession avec une bonne grâce dont les mères étaient fières et toute la paroisse édifiée.

En apprenant tout ce que son bon Curé avait fait en vue de relever l'honneur du culte dans sa petite église, M. d'Ars ne voulut pas rester en arrière d'un si beau zèle, car lui aussi aimait la gloire de la maison de Dieu; il envoya de Paris, pour l'ornement du nouveau maître-autel, six chandeliers, deux grands reliquaires et un tabernacle en cuivre doré d'un excellent travail. Vinrent ensuite un dais éblouissant, de riches bannières, de superbes chasubles, et enfin un grand ostensoir en vermeil.

A l'aspect de toutes ces magnificences, on se figure la joie du saint homme. Ceux qui en ont été témoins le voient encore riant, pleurant, joignant les mains, levant les yeux au ciel, appelant les bénédictions divines sur le bienfaiteur de son église, allant et venant dans la paroisse, rassemblant ses gens et voulant les amener tous, grands et petits, pour jouir avec lui de la vue de ces trésors.

« Vous avez perdu, écrivait-on du château d'Ars, à ne pas être présent à l'ouverture des caisses et ballots contenant l'envoi des dernières générosités du vicomte. Vous auriez joui de la joie vive, et, si on osait le dire, enfantine du saint Curé. On n'a pas l'idée de ses transports à chaque nouvelle découverte : c'était sur la place; il appelait ses bonnes vieilles paroissiennes, et disait à l'une d'elles : « Mère, venez donc voir une belle chose avant de mourir... »

Pendant quelques jours, il ne sut pas comment marquer à Dieu sa reconnaissance. A la fin, il lui vint une idée : « Mes frères, dit-il le dimanche sui-« vant, vous avez vu ce que M. d'Ars vient de faire « pour nous. Eh bien! j'ai formé le projet de vous « mener tous en procession, à Fourvières, rendre « grâces à la très-sainte Vierge et lui faire hom-« mage de ces richesses. » On pense si cette proposition fut du goût de tout le monde. Au jour indiqué pour la cérémonie, avant l'aube, la population, en habits de fête, remplissait l'église. Le pasteur y était déjà; il avait tant à demander! c'était un monde de joies, de pressentiments, d'espérances qui s'éveillaient dans son âme. Tout son troupeau l'entourait. « On aurait pu, dit Catherine, venir attaquer la paroisse; il n'y aurait pas eu beaucoup de monde pour la défendre. »

On se souvient encore à Trévoux de l'impression produite par l'arrivée de cette procession champêtre. Mais ce qui frappa pour le moins autant que l'or des bannières et leur riche tissu, ce fut le Curé d'Ars lui-même, avec ses traits pâles et mortifiés et l'air de sainteté répandu sur sa figure. Après une petite halte sur les bords du fleuve, on partit en deux grandes barques traînées par des chevaux, et l'on arriva à Lyon assez tôt pour que M. Vianney pût célébrer la sainte messe, à laquelle la plupart de ses paroissiens communièrent.

Cette édifiante journée est restée inscrite comme une date mémorable dans le souvenir des habitants d'Ars. Non-seulement elle inaugura les riches présents faits à leur église, mais elle attira du ciel sur ce petit coin de terre les grâces qui devaient, plus tard, faire affluer les pèlerins du monde entier dans la nouvelle succursale de Fourvières ; elle marqua pour ce peuple l'époque précise d'une grande transformation religieuse. Il se fit en même temps dans l'âme du saint prêtre une lumière soudaine. M. Vianney pressentit la gloire de son humble village; il vit les multitudes accourir dans son enceinte agrandie, y chercher la santé du corps et celle plus précieuse de l'âme... il entendit comme un écho du chant d'Isaïe : « Réjouissez-vous, stériles qui n'enfantez pas; poussez des cris de joie, vous qui n'avez pas d'enfants... Étendez l'enceinte de votre pavillon; développez les voiles de vos tentes; dilatez-vous à droite et à gauche[1]. »

« J'ai été prophète une fois dans ma vie.... » disait M. Vianney sur la fin de sa carrière. Puis, s'interrompant, comme s'il avait craint qu'on ne le prît au sérieux, il ajoutait sur le ton de la plaisanterie : « Oh! mauvais prophète! prophète de « Baal!... J'ai prédit qu'il viendrait un jour où Ars « ne pourrait plus contenir ses habitants! »

[1] Is., LIV, 1, 2.

CHAPITRE V

M. Vianney signale sa piété par l'érection de plusieurs chapelles.

« L'âme, dit saint Thomas, est la forme du corps et lui imprime sa beauté. » Peu à peu, en se transformant sous sa main et d'après les inspirations de sa foi, la petite église d'Ars était devenue à son Curé ce que le corps est à l'âme, un calque et un reflet. Cette remarque s'applique surtout aux cinq chapelles dont elle a été successivement augmentée et qui sont toutes de la création de M. Vianney. Son but, en ouvrant ces chapelles, n'était pas seulement de donner à son église une plus grande étendue; ce développement architectural, qui offre une série de compartiments dont chacun rappelle quelque mystère de la foi ou la mémoire particulièrement vénérée de quelque saint, agrandit d'une manière très-heureuse le caractère symbolique d'un édifice sacré. Dans le temple, comme dans la vie, on aime

à rencontrer de distance en distance diverses stations de douleur, de consolation, d'espérance, en avançant vers le sanctuaire, image du ciel.

La première chapelle que le Curé d'Ars fit construire s'ouvre au nord de l'église, vis-à-vis celle de la sainte Vierge. Il l'a dédiée à son patron saint Jean-Baptiste. C'est une croyance traditionnelle dans le pays que son érection se rattache à un fait merveilleux, contemporain des premières années du ministère de M. Vianney. Un jour, dit la chronique, pendant la messe, il vit le saint précurseur debout au coin de l'autel, du côté de l'Évangile, lui faisant entendre qu'il voulait être particulièrement honoré dans l'église d'Ars, et que, par son intercession, beaucoup de pécheurs reviendraient au bon Dieu.

Quoi qu'il en soit de cette apparition, il y eut une autre circonstance non moins extraordinaire qui accompagna la construction de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Quand elle fut finie, le bon prêtre, qui donnait tout aux pauvres sans jamais rien garder, se trouva fort embarrassé avec son ouvrier : il n'avait pas d'argent. Avouer son insolvabilité et demander un délai était chose facile, mais qui ne le menait pas bien loin. Sa ressource, lorsqu'il était sous le poids de quelque grande complication, était de faire une promenade dans la campagne, son rosaire à la main; la prière et le

grand air le soulageaient un peu. A peine, cette fois, avait-il dépassé les dernières maisons du village et suivi le bord des champs, qu'il vit arriver à lui un cavalier, lequel, arrêtant sa monture et le saluant respectueusement, lui demanda avec intérêt des nouvelles de sa santé : « Je ne vais pas mal, « répondit l'homme de Dieu, mais je suis bien en-« nuyé. — Eh quoi! vos paroissiens vous font-ils « de la peine? — Non, Monsieur, au contraire, ils « ont plus d'égards pour moi que je n'en mérite; « c'est autre chose qui me donne de l'ennui. Je « viens de faire bâtir une chapelle, et je n'ai pas « de quoi payer mon ouvrier. » L'inconnu sembla réfléchir, puis, comme M. Vianney se disposait à prendre congé par discrétion, il l'arrêta, et tirant de sa poche vingt-cinq pièces d'or : « Monsieur « le Curé, voilà pour payer vos ouvriers. Je me « recommande à vos prières... » Et il disparut au grand trot de son cheval, sans laisser à M. Vianney le temps de se reconnaître, ni de le remercier. Ce fut le premier argent mystérieux que reçut le saint Curé; mais ce ne sera pas la dernière fois qu'un secours inespéré viendra le tirer à propos d'un mauvais pas semblable.

Son ancien compagnon d'étude à la cure d'Écully, le vénérable abbé Loras, vint inaugurer et bénir la nouvelle chapelle; le concours fut énorme à cette fête. C'était la première fois que les habi-

tants d'Ars voyaient une si grande multitude rassemblée dans leur église. « On eût dit, selon la remarque naïve de Catherine, que le saint précurseur avait passé dans toutes les paroisses environnantes, appelant les populations à Ars. » Quelques jours après la cérémonie, M. le Curé dit à ses paroissiens : « Si vous saviez ce qui s'est passé dans « cette chapelle, VOUS N'OSERIEZ PAS Y METTRE LES « PIEDS... Si le bon Dieu voulait, il vous le ferait « connaître ; pour moi, je ne vous en dis pas da- « vantage. »

Que s'était-il donc passé dans cette chapelle? qu'avait vu le saint Curé? C'est là une de ces demi-révélations, comme il lui en échappait par mégarde : son humilité se hâtait ensuite d'en réparer l'*imprudence* et d'en atténuer les effets sur l'opinion... Ce que nous savons, c'est que la chapelle de Saint-Jean lui fut toujours chère et vénérable; c'est là que s'accomplirent les plus adorables mystères de miséricorde et de réparation, c'est là que le Saint accueillit les pécheurs, pendant cette longue période qu'on peut appeler la période triomphale du pèlerinage; là que s'écoulèrent, dans les obscurs travaux du confessionnal, les dernières et les plus belles années de sa vie ; c'est là enfin qu'il a consommé son glorieux martyre.

Après que M. Vianney se fut acquitté envers son patron, il se sentit pressé d'élever un autel à

une jeune et aimable sainte dont le culte, récemment introduit en France, faisait tous les jours de nouveaux progrès.

Le 25 mai 1802, des fouilles pratiquées à Rome, dans le cimetière de Sainte-Priscille, sur la nouvelle voie Salaria, avaient amené la découverte d'un tombeau précieux. On y reconnaissait les symboles éclatants de la virginité et du martyre : une ancre, trois flèches, une palme et un lis ; au-dessus, la légende :

(FI) LUMENA. PAX. TECUM. FI (AT).

Philomène, la paix soit avec toi. Ainsi soit-il.

La tuile sépulcrale qui en fermait l'entrée ayant été détachée, les restes de la sainte apparurent avec l'urne gardant encore, sur ses parois de cristal à demi brisées, les traces du sang versé pour Jésus-Christ.

Ce dépôt sacré resta quelque temps à Rome, d'où, à la prière d'un pieux missionnaire napolitain, don François de Lucia, Mgr Ponzetti, gardien des saintes reliques, permit qu'il fût transporté à Mugnano, au diocèse de Noles. Là, Notre-Seigneur, qui ne veut pas que ses saints manquent en ce monde des hommages qu'ils ont méprisés pour lui, fit éclater la puissance de la jeune martyre par de nombreux prodiges. Un concours merveilleux

se forma auprès de ses virginales dépouilles. Sa réputation ne fit que grandir ; dès 1816, elle avait dépassé les frontières de Naples, franchi la mer et les Apennins, et elle rayonnait en France, où de nouveaux miracles attestaient combien le culte de la vierge des catacombes était agréable à son Époux céleste.

Mais ce qui a contribué plus que tout le reste à populariser le nom et la mémoire de sainte Philomène en deçà des monts, c'est, sans contredit, la dévotion que le Curé d'Ars a senti naître pour elle, l'amour ardent et presque chevaleresque qu'il lui a voué. On peut dire que ces deux gloires ont grandi l'une à côté de l'autre, ou plutôt c'est derrière la gloire de sainte Philomène que M. Vianney a toujours voulu cacher la sienne ; c'est dans le bruit des miracles de la jeune martyre qu'il a tâché d'ensevelir et d'étouffer le bruit qu'on faisait autour de sa sainteté. C'est sur le compte de sa *chère petite sainte* qu'il n'a cessé de mettre toutes les faveurs et tous les prodiges qui ont contribué à la célébrité du pèlerinage d'Ars.

Nous ne décrirons pas la chapelle de Sainte-Philomène, non plus que celle de l'*Ecce-Homo*, qui lui fait face, ni celle des Saints-Anges, qui est la première topographiquement et la plus récente par son ordre d'érection. L'art n'a absolument rien à voir dans ces créations naïves, du style le plus

simple et le plus populaire. Leur architecte n'a pu y mettre un sentiment qu'il n'avait pas et qui manquait à beaucoup d'autres, dans le temps que ces travaux s'exécutaient. Son culte pour les saints et leurs images y respire dans un paradis de statues et de tableaux. Le peuple aime la dévotion qui entre par les sens, et il est particulièrement accessible à cette prédication du bois et de la pierre. L'inaugurateur de ces chapelles désirait avant tout qu'elles parlassent le langage de la peinture, qui est entendu des ignorants et des petits ; que le ciel s'y rendît visible ; que les anges et les saints y demeurassent présents par leurs images afin de consoler et de prêcher les peuples.

On serait tenté de croire que M. Vianney, prévoyant l'avenir, voulait aussi marquer d'avance aux pèlerins qui viendraient un jour prier dans son église les différentes étapes par où ils s'achemineraient, les uns jusqu'à la vie de la grâce, les autres jusqu'au complet apaisement des douleurs de l'âme et du corps. Il y a dans la disposition de ces chapelles comme le symbole prophétique des opérations divines dont chacune d'elles a été le théâtre.

Ordinairement les conversions, commencées dans la chapelle de la Sainte-Vierge, se continuaient dans celle de Saint-Jean, et s'achevaient aux pieds de Celui « qui a porté nos langueurs, et qui nous

a guéris par ses meurtrissures[1]... » Dire quelles scènes se sont passées là entre Jésus-Christ et les âmes, ce qui s'y est accompli de sacrifices héroïques, rompu de liens criminels, formé de résolutions magnanimes, est impossible. On est ému en pensant combien de fronts fatigués se sont prosternés en ce lieu, combien de larmes généreuses ont coulé sur ces dalles, combien de coupables y ont retrouvé la paix, combien de malheureux y ont déposé leurs espérances et leurs douleurs.

La chapelle de l'*Ecce-Homo* est particulièrement aimée et connue de ceux qui, éprouvés déjà par les mystérieuses duretés de la Providence, pressentent que des tribulations encore plus amères les attendent là où le devoir les rappelle. « Je me trouve ici, disait un pèlerin connu de nous, à l'ombre de la croix, sur le Calvaire, à côté de Notre-Seigneur, et si loin du monde, que je n'en aperçois plus la figure et n'en entends plus les bruits; c'est à peine si je me souviens qu'il y en a un. » Il ajoutait: « Le Calvaire nous est si bon, que nous devons savoir gré au Maître de nous y conduire à sa suite; il y a conduit tous ses amis, tous les prédestinés, sa sainte Mère, ses apôtres, ses martyrs, ses confesseurs, ses épouses... tous y sont allés, tous s'en sont bien trouvés; les pentes en sont dures, le sommet en

[1] Isaïe, LIII, 4-5.

est radieux. Tâchons de l'atteindre et de dire alors avec un généreux abandon à la tout aimable volonté de Celui qui nous y veut près de lui : « Maître, il fait bon ici ! »

Telles étaient les inspirations qui sortaient de ces saintes images pour qui voulait entendre leur langage muet et instructif.

CHAPITRE VI

Comment M. le Curé d'Ars aimait les âmes. — Ses travaux évangéliques au dedans et au dehors de sa paroisse.

Après avoir tracé les principaux traits de la vie de M. Vianney, pendant les premières années de son ministère à Ars, il nous reste à raconter quelques-uns des épisodes qui ont varié la sainte uniformité de cette vie.

Le cœur du bon Curé était tout entier à ses paroissiens; il les aimait comme une mère aime ses enfants, et non-seulement il les aimait, mais il savait s'en faire aimer. Dès ce moment, il y avait une chose que les habitants d'Ars craignaient pardessus tout : c'était de le contrister. Cette crainte, plus puissante chez un grand nombre que la voix de la conscience, n'a pas peu contribué à éloigner de ce troupeau privilégié les désordres et les scandales.

Pourtant le zèle de M. Vianney se sentait à l'étroit dans cette paroisse de quelques centaines de

fidèles, et toute la sollicitude pastorale ne suffisait pas pour alimenter le feu sacré qui brûlait au fond de son cœur d'apôtre. Ses supérieurs devinant cette souffrance lui offrirent un poste plus important dans un des plus jolis cantons du Beaujolais. Mais à chaque tentative qu'il fit pour traverser la Saône et visiter sa nouvelle paroisse, il fut arrêté par une de ces larges crues qui interceptaient les communications d'un bord à l'autre, avant l'établissement des ponts suspendus.

Les habitants d'Ars, enchantés du contre-temps, et ne demandant pas mieux que d'avoir un prétexte pour ressaisir leur Curé, envoyèrent une députation à l'archevêché pour exposer l'état des choses, à savoir: que M. Vianney consentait à rester ; que ses paroissiens, de leur côté, désiraient ardemment le garder ; qu'en conséquence, ils priaient l'administration de surseoir à son changement. Si on avait eu, à Lyon, le pressentiment de l'avenir, et que, dans le prochain démembrement du diocèse, on eût entrevu la possibilité de l'annexion qui allait faire entrer Ars et son Curé dans la circonscription du nouveau siége, il est à croire qu'on n'aurait pas accédé aux vœux de cette députation ; le village béni que le souvenir de notre cher Saint devait entourer d'une si pure auréole serait resté dans son obscurité première, et l'Église de Lyon, qui se fait gloire de posséder le berceau du thau-

maturge, aurait aussi gardé sa tombe. Dieu ne l'a pas voulu ; il entrait dans les desseins de son éternelle sagesse que l'Église de Belley restât en possession de ce trésor incomparable : qu'il en soit à jamais béni !

Dès lors M. Vianney s'identifiera de plus en plus avec ses paroissiens ; son horizon en ce monde se bornera désormais à ce petit coin de terre chrétienne où toutes les préparations providentielles de sa vie vont trouver leur dénoûment.

A l'époque où nous sommes arrivés, il y avait eu un grand travail de Dieu dans le cœur des habitants d'Ars. La paroisse n'était plus reconnaissable : les danses, les cabarets, la profanation du dimanche et tous les autres genres de scandale en avaient été bannis. La guerre du mal contre le bien ne se faisait plus que dans l'ombre. Pourtant quelques âmes que le zèle et la parole du pasteur n'avaient point encore atteintes derrière leur couche épaisse d'ignorance et d'insensibilité religieuse, restaient étrangères à ce mouvement ; d'autres n'avançaient pas. Ces exceptions, si rares qu'elles fussent, désolaient le généreux apôtre ; il les attribuait à ses péchés.

Ceux qui se souviennent de l'avoir vu alors, nous le représentent à peu près tel que nous l'avons connu plus tard. Déjà les grandes lignes de sa physionomie se dessinaient, mais avec un

cachet plus austère et un ton plus énergique ; la force en était le trait saillant, force exubérante encore, qui le rendait très-dur pour lui-même et très-rigide envers les autres. Avec le temps, avec la grâce, avec la pratique des hommes et l'expérience de leur faiblesse, on verra graduellement s'adoucir ces rudes contours, et M. Vianney revêtir, par-dessus sa sévérité native, les grâces de la mansuétude et l'onction consolante de la miséricorde. Et comme il y a une généalogie des vertus, et qu'elles naissent l'une de l'autre, la force enfantera l'humilité d'abord, la charité ensuite, l'indulgence, la longanimité, la douceur; et l'autorité du Curé d'Ars dominera d'autant plus qu'elle s'imposera moins.

Il profitait de toutes les occasions pour faire rentrer ses paroissiens en eux-mêmes, rattachant leurs malheurs à leurs fautes et leur faisant entendre la voix de Dieu dans celle des événements qui traversaient leur vie. Nous trouvons, dans une lettre datée de cette époque, la description d'un affreux orage qui anéantit en un instant l'espoir des laboureurs, à la veille de la moisson. De mémoire de vieillard, on n'avait vu pareil désastre. Cette lettre ajoute : « Le saint Curé nous a conseillé, ce matin, de pleurer non sur nos pertes mais sur nos péchés, qui en sont la première cause... « Vous faisiez vos « récoltes, s'est-il écrié, sans penser à Dieu qui vous

« les donnait. La plupart l'offensaient. Il vous a « dit : « Je veux vous montrer qu'elles sont à moi, « ces récoltes que vous recueillez en me méconnaissant. Sauvez-vous ! courez de toutes vos « forces !... Je vais tout reprendre ; je vais tout « détruire ! »

M. Vianney entretenait sans cesse ses auditeurs de la miséricorde et de la justice de Dieu ; il cherchait, par tous les moyens possibles, à leur inspirer la terreur de ses jugements. Il ouvrait tour à tour à leurs regards les sombres profondeurs de l'enfer et les radieuses perspectives du ciel ; il parlait des joies du juste et des malheurs du pécheur avec une véritable éloquence.

Il écrivit longtemps ses prônes du dimanche ; il a avoué que ce travail lui coûtait beaucoup ; ce fut une des plus rudes mortifications de sa vie. Il les composait tout d'une haleine et y employait les nuits, enfermé dans sa sacristie. Il était convaincu que le prêtre, pour devenir apôtre, doit préparer à la sueur de son front le pain de la parole, et que le mérite de ses efforts attire la bénédiction de Dieu sur son ministère.

Ne voyant pas au gré de ses désirs ses paroissiens croître dans l'amour de Dieu, et craignant que son ignorance et ses péchés ne fussent la cause de leur indifférence, il appelait souvent à son secours ses confrères du voisinage. Il n'aimait rien

tant que d'être rassuré contre la crainte de mal faire par la présence d'un prêtre qu'il estimait plus sage et plus éclairé que lui. C'est ainsi que l'on vit paraître successivement dans la chaire d'Ars les curés de Saint-Trivier, de Jassans, de Chaneins, et d'autres encore. Dieu bénissait toujours ces pieux exercices. Les pécheurs se convertissaient, les bons devenaient meilleurs et plusieurs embrassaient la pratique des conseils évangéliques.

« Je crois, dit un témoin, que jamais on ne pourra savoir les grâces de conversion et de salut que M. Vianney a obtenues par ses prières, et surtout par le saint sacrifice de la messe, à l'époque du jubilé. Il s'est fait alors un entier renouvellement dans les cœurs, et à la fin des exercices, dans un dernier sermon où il épanchait la joie de son âme, M. le Curé a pu dire à ses paroissiens : « Mes « frères, Ars n'est plus Ars. Il y a bien des années « qu'une pareille révolution ne s'était pas faite dans « cette paroisse. J'ai assisté déjà à beaucoup de « missions et de jubilés; je n'ai pas trouvé d'aussi « bons sentiments qu'ici. » Il est vrai, continue notre témoin, que ces grands mouvements de ferveur se sont un peu ralentis ; mais le bon Dieu a toujours le dessus. La religion est généralement respectée parmi nous, et on n'entend pas de railleries sur ceux qui la pratiquent. »

Il y eut une époque où deux jubilés se suivirent

d'assez près; il ne manqua pas de gens pour s'en plaindre. M. le Curé, en annonçant l'ouverture des exercices, eut soin d'ajouter : « On dit qu'on a déjà « eu un jubilé l'année dernière, et on demande « pourquoi il y en a encore un cette année?... « Mais, mes amis, si un roi ou un seigneur vous « avait donné trois mille francs et que, quelque « temps après, il jugeât à propos de doubler la « somme, le trouveriez-vous mauvais? refuseriez- « vous les trois derniers mille francs à cause des « trois premiers que vous avez déjà reçus? »

Une voix intérieure sollicitait sans cesse M. Vianney à mener de front ses devoirs de pasteur et ses aspirations d'apôtre. Il se sentait oppressé du désir de faire du bien partout et à tous, de ne pas seulement travailler pour la gloire de Dieu, mais pour la plus grande gloire de Dieu. C'était toujours à lui, en cas d'absence, que ses voisins avaient recours. Il les remplaçait quand ils étaient malades; ce qui arrivait souvent pour la paroisse d'Ambérieux-en-Dombes. Si une cure dans les environs devenait vacante par le changement ou par la mort du titulaire, il se chargeait de l'intérim. C'est ainsi qu'on l'a vu desservir à plusieurs reprises, et pendant plusieurs années, Savigneux, Rancé, Saint-Jean-de-Thurigneux, etc.

Le curé de Misérieux se nommait M. Ducreux. C'était un aimable et beau vieillard de quatre-

vingt-deux ans, qui avait les manières distinguées et l'exquise politesse de l'ancien clergé, et qui relevait ce mérite, commun à la plupart des hommes de son temps, par beaucoup de piété, de savoir et d'esprit. M. Vianney lui servait de vicaire; il en avait les égards, la soumission et la respectueuse condescendance.

Comme la plupart des curés de campagne, à cette époque de rénovation où l'on comprenait mieux la nécessité de réparer les vides du sanctuaire, M. Ducreux aimait à s'occuper d'enseignement. Il avait chez lui deux ou trois élèves, qu'il initiait au chant et aux cérémonies de l'Église, en même temps qu'il leur apprenait le rudiment. Le Curé d'Ars était pour ces enfants un objet d'étude pleine de remarques, de surprises et de naïves découvertes! A leurs yeux, ce n'était pas un homme ordinaire, c'était un saint. Ils voulaient savoir comment parlait, agissait, se comportait un saint. Quand il était là, tout le petit collége avait l'oreille tendue et l'œil au guet, en sorte que pas un geste n'était perdu, pas une syllabe ne tombait par terre. L'un d'entre eux nous a raconté que ce qui le frappait le plus, outre le visage exténué et l'effrayante maigreur de M. Vianney, c'était son refus immuable d'accepter les invitations du bon M. Ducreux et de s'asseoir à sa table frugale. Sa complaisance sans borne sur tous les

autres points s'arrêtait à cette limite inflexible; elle n'alla jamais au delà d'une goutte de café sans sucre, qu'il consentait à prendre après qu'on l'avait bien tourmenté.

Souvent on venait le chercher au milieu de la nuit pour confesser les malades; il partait alors, quelque temps qu'il fît. Une fois, il était si malade lui-même qu'il fut obligé en arrivant de s'étendre sur un lit: c'est dans cette posture qu'il entendit la confession du mourant. On dut le ramener en voiture.

Les premiers jours de l'année 1823 ouvrirent à son activité un nouveau champ, fertile en fruits de salut. Il fut appelé par M. Pasquier, curé de Trévoux, à prendre part aux travaux de la grande mission que donnèrent à cette époque les prêtres de la Société des Chartreux de Lyon. M. Vianney ne consultait pas ses forces; quand le bien des âmes et la gloire de Dieu l'invitaient, il multipliait ses fatigues, se confiant en la vertu divine. Il partait le dimanche soir ou le lundi matin, et faisait neuf kilomètres à pied, son surplis sous le bras, par un temps très-rigoureux, car on était au cœur de l'hiver. Le samedi soir le retrouvait à son poste, passant la nuit à entendre les confessions de ses paroissiens. M. Morel, chef d'institution à Trévoux, un de ses anciens condisciples de Verrières, avait désiré qu'il prît chez lui

le vivre et le couvert. Cette offre fut acceptée du même cœur qu'elle était faite, à une condition pourtant, c'est qu'on s'en tiendrait à l'humble pot-au-feu du pensionnat. « Je suis plus tranquille chez « vous, avait dit M. Vianney à son camarade d'au-« trefois ; j'y ai mieux ma liberté et ne suis pas « pressé de manger comme ailleurs. »

Quoiqu'il redoutât les modestes dîners de la cure, il était obligé d'y figurer de temps en temps. Un jour, en veine de s'égayer un peu, ses confrères voulurent procéder à un inventaire de sa toilette ; ce qui aurait déconcerté tout autre que le bon Curé d'Ars. Cachant leur intérêt pour lui sous la forme d'une innocente plaisanterie, ils convinrent qu'on ouvrirait une souscription à l'effet de subvenir aux réparations les plus urgentes, — il faut croire qu'il y en avait d'urgentes... — Le samedi suivant, ils lui firent cadeau d'un haut-de-chausses en bon velours neuf, avec prière de le porter en souvenir d'eux. M. Vianney l'accepte et regagne sa paroisse par un froid très-piquant. Arrivé au point le plus élevé de la route, appelé les *Bruyères*, il rencontre un pauvre à moitié nu et tout transi : « Vous avez « bien froid, n'est-ce pas, mon ami? » lui dit le nouveau saint Martin. Puis, sans attendre sa réponse, il se cache derrière un buisson et reparaît bientôt, son haut-de-chausses à la main. A quelques jours de là, on veut savoir, à la cure, s'il fait hon-

neur à la souscription de ses amis. Embarrassé de ce qu'il appelle leur visite domiciliaire, il dit aux inspecteurs sur le ton d'un aimable badinage : « Ce « que vous m'aviez donné, je l'ai prêté à fonds « perdus à un pauvre que j'ai rencontré sur les « *Bruyères*. »

Le dimanche suivant, revenant de sa paroisse, à la nuit tombante, il atteignit, à l'endroit dit les *Grandes Balmes*, un autre mendiant qui, tout courbé sous le poids des années, n'osait se risquer le long de la rampe abrupte et verglacée. Le Curé d'Ars le prend par le bras et l'aide à descendre. Ils arrivent ainsi, l'un soutenant l'autre, au bas de la côte. M. Vianney charge ensuite sur ses épaules la lourde besace du vieux bonhomme, et ne la lui rend qu'à l'entrée de Trévoux, pour ne pas être surpris dans l'exercice de cette action charitable.

Les notes de Catherine nous apprennent que, pendant cette mission, qui dura cinq semaines, le Curé d'Ars fut écrasé sous le poids de la confiance générale. Sa chapelle ne désemplissait pas et la presse était si grande, qu'un jour, le flot poussant le flot, elle emporta son confessionnal, qui n'était pas solidement fixé. Ces marques d'estime lui vinrent surtout de la classe éclairée. Les magistrats de la cité, le tribunal, les fonctionnaires, les hommes de loi s'adressèrent presque tous à lui. Le

sous-préfet ne parlait du saint prêtre qu'avec admiration, et quoiqu'il se louât extrêmement de la hauteur de ses vues, de la sagesse de ses conseils, de la douce fermeté de sa direction, il constatait avec un léger sentiment de tristesse soumise et résignée, que « ce petit Curé d'Ars avait été impitoyable pour les soirées et les bals de la sous-préfecture. Au reste, ajoutait-il, il a raison, et je tâcherai de lui obéir. »

Les merveilles de la mission de Trévoux rendirent le nom de M. Vianney célèbre dans tout le voisinage. A compter de ce moment, il ne s'appartint plus. Les curés se disputèrent à qui l'aurait. Le jubilé de 1826 vint procurer à un grand nombre le bienfait de cette coopération tant désirée. L'humble missionnaire fut tour à tour appelé à Montmerle, à Saint-Trivier, à Savigneux, à Chaneins, à Saint-Barnard, près Trévoux. Dans cette dernière paroisse, il était seul pour tout faire et il suffit à tout. Dès le commencement, le village changea de face. Au premier coup de cloche, les paysans quittaient leurs travaux : on ne voyait plus personne dans les champs. Les domestiques tourmentaient leurs maîtres pour qu'ils leur permissent d'aller entendre le Curé d'Ars : « Nous aimons mieux, disaient-ils, que vous reteniez sur nos gages l'équivalent du temps que nous passerons à l'église. » « J'ai un bon ouvrier, disait de son côté le curé de Saint-Barnard,

on n'a jamais vu le pareil : il travaille beaucoup et ne mange rien. »

Dans une circonstance solennelle M. Vianney fut invité à prêcher à Lima, charmante petite paroisse, qui est comme un faubourg de Villefranche. Il s'en défendit de son mieux, ne se jugeant pas digne de cet honneur. Mais il y avait là un curé qui l'aimait beaucoup et tenait à son idée; il insista, alléguant que, comme cette fête tombait dans la semaine, l'auditoire ne serait ni nombreux, ni difficile. M. Vianney était la complaisance même; il ne savait rien refuser : seulement, le jour venu, il ne s'était pas préparé; les confessions lui avaient pris tout son temps. Dans l'extrême défiance où il était de lui-même avant que, par un exercice continuel de la chaire, il eût acquis la grande facilité que tout le monde lui a connue, il éprouvait, chemin faisant, ces douleurs de la parole publique qu'il faut avoir ressenties pour les comprendre : c'est le cauchemar de l'homme condamné à marcher sans jambes; il lui semblait qu'il ne trouverait ni un mot ni une idée. Enfin il arriva; les vêpres étaient commencées; il vit une église comble. A l'annonce que le saint Curé d'Ars allait prêcher, l'élite de la société de Villefranche était accourue dans un sentiment de vive curiosité. Vingt à vingt-cinq prêtres garnissaient le sanctuaire. La vue de cette imposante assemblée acheva de déconcerter le prédi-

cateur; il crut que le cœur lui manquerait. Après s'être recommandé à Celui qui a promis une voix et des paroles à ses apôtres quand ils en auraient besoin pour faire son œuvre, il sort de son recueillement comme d'un sanctuaire intérieur; il est simple, incorrect peut-être, mais il est plein de la vérité, et il la répand à flots pressés sur son auditoire. Il parle de l'amour de Dieu avec des accents enflammés, comme savent en parler les saints; il arrache des larmes aux yeux les moins accoutumés d'en répandre sur un pareil sujet.

En travaillant incessamment au bien des âmes, M. Vianney ne négligeait pas la sienne; il se sanctifiait lui-même pour être plus apte à sanctifier les autres ; il n'oubliait pas le repos dans la prière que le Maître conseille à ses disciples ; il avait acquis cette habitude des hommes apostoliques de sortir de Dieu par l'action quand ils le doivent, et de rentrer en Dieu par la prière dès qu'ils le peuvent. Il satisfaisait son besoin d'oraison par ces élévations continuelles et spontanées de l'âme qui remonte à Dieu comme le rayon à son foyer, et la flamme à sa sphère. Il consacrait un temps considérable à la méditation, sans parler de celui qu'il donnait à la Vie des saints, sa lecture favorite, et à la visite du très-saint Sacrement; et ce n'étaient pas de ces visites rapides, faites en passant; on le voyait prosterné de longues heures aux pieds de

Notre-Seigneur, devant le tabernacle où son amour le tient enchaîné. Le travail n'était pour lui que le prolongement de la prière : ou bien il parlait à Dieu, ou bien il parlait de Dieu ; il l'aimait ou le faisait aimer.

CHAPITRE VII

La Providence d'Ars. — De ses humbles commencements et de plusieurs miracles que Notre-Seigneur fit pour la soutenir. — Des vertus qu'on y pratiquait.

Jusqu'ici nous avons vu M. Vianney dépenser sa flamme dans les œuvres de l'amour de Dieu ; c'est bien là, en effet, la première des charités ; mais cette charité n'est jamais seule, elle en produit toujours une autre. « Celui qui aime Dieu, aime aussi son frère [1]. » Il fallait donc des œuvres au besoin d'aimer de notre Saint. Depuis qu'il était à Ars, il y songeait; il se voyait entouré de misères sans nombre; il aurait voulu les soulager toutes, ou du moins courir aux plus pressées. L'établissement d'un asile d'orphelines fut le dessein auquel il s'arrêta : c'était venir en aide d'un seul coup à une triple faiblesse, celle de l'âge, du sexe et de l'abandon.

[1] I Ép., IV, 20.

Cette œuvre, comme toutes les œuvres de Dieu, est née petitement. Il y avait derrière le chœur de la rustique église, à l'orient de la grande place du village, une maison nouvellement et assez proprement construite. « Si ce bâtiment était à moi, disait « M. Vianney, j'en ferais une *Providence*. En sortant de l'église, je n'aurais que la place à traverser pour visiter ma petite famille, y faire mon « catéchisme et y prendre mon repas. La *Providence* me donnerait mon pain; je lui donnerais « la parole de vérité, qui est le pain des âmes. Je « recevrais d'elle la nourriture qui fait vivre le « corps en échange de celle qui fait vivre l'esprit. « J'aimerais bien ça. »

Peu à peu cette idée germa dans sa tête; mais avant d'adresser une demande directe au propriétaire, voulant comme toujours consulter le Seigneur, il annonça une neuvaine en l'honneur de la très-sainte Vierge : « Elle aime tant les pauvres, qui sont les amis de son Fils, pensait-il, qu'elle viendra certainement à mon secours. » Et pour ne pas paraître tenter Dieu et lui demander des prodiges, il fit par-devers lui tout ce qui était en son pouvoir.

Les effets de sa bienfaisance journalière le laissaient, chaque soir, sans le premier sou pour le lendemain. L'argent de son traitement était toujours dépensé d'avance. Il en était de même de la petite

pension, équivalant à sa part de biens patrimoniaux, que son frère François lui servait. Cette fois, ses modiques revenus ne suffisant plus, il résolut d'aliéner tous ses biens et d'en mettre le capital dans les fondements de sa *Providence*. La maison lui coûta 20,000 francs : cette somme représentait à peu près la valeur des immeubles qu'il possédait à Dardilly. Nous savons par Catherine que, lorsqu'il l'acheta, « il n'eut pas de quoi payer *les écrits.* »

Mais une œuvre comme celle qu'il méditait n'existe pas, quand les murs de l'établissement sont debout. A qui en confierait-il le gouvernement? Parmi les filles de sa paroisse susceptibles d'une direction plus forte et d'une culture plus avancée, il y en avait deux, Benoîte Lardet et Catherine Lassagne, qu'il jugea propres à l'exécution de son plan. Elles se distinguaient entre toutes par leur bon esprit, leur sens pratique, leur vertu éprouvée. Il les envoya pendant un an chez les Sœurs de Fareins pour compléter leur éducation; après quoi il les reprit sous son aile, et sans les lier par des vœux, il s'appliqua à les former à la pauvreté, à l'obéissance, à l'humilité, à la simplicité, à l'abandon réel à la divine Providence. C'était au plus haut degré l'exercice de la vie religieuse; mais celles qui devaient être revêtues intérieurement de ce qu'il y a de plus parfait dans la religion

ne devaient pas se trouver dignes de porter les livrées des épouses de Jésus-Christ.

Au bout de quelque temps, il crut pouvoir se servir d'elles pour commencer son œuvre. « L'une, « dit-il, sera la *tête* et l'autre le *cœur*. » Rien de simple et de touchant comme ce commencement; la main de Dieu s'y manifeste de la manière la plus claire; on peut suivre son action travaillant, au rebours de la sagesse humaine, dans la bassesse et l'humilité. Catherine Lassagne en a fait le récit; nous le reproduisons dans sa forme littérale, de peur qu'en voulant le retoucher nous lui enlevions son cachet de vérité et de simplicité.

« Il n'y avait dans la maison, quand les deux fondatrices y vinrent, pour toutes provisions qu'un pot de beurre et quelques fromages secs qu'une brave demoiselle y avait mis. Elles apportèrent de chez leurs parents leur lit, leur linge et autres objets de première nécessité. Le jour de leur entrée, *il n'y avait pas de pain*. Après avoir nettoyé la maison, elles devaient s'en retourner chez elles, *en attendant qu'elles eussent de quoi manger*. Elles se dirent : « Restons; peut-être que la Providence nous en« verra à dîner. » Cela ne manqua pas. La mère de l'une d'elles pensa à sa fille et lui envoya son dîner, qu'elle partagea avec sa compagne; un peu plus tard, l'autre reçut le sien. Elles eurent tout ce qu'il fallait, et le lendemain on fit du pain.

« Peu de jours après, la colonie s'accrut d'une bonne veuve de Chaleins, puis d'une fille de Jassans, Jeanne-Marie Chaney. C'était le *bras* qui venait se joindre au *cœur* et à la *tête*.

« M. le Curé commença par ouvrir une école gratuite pour les petites filles de la paroisse. Il admit ensuite quelques enfants des paroisses voisines, qui se nourrissaient à leurs frais bien qu'elles fussent logées dans la maison. Il en reçut non pas autant qu'il s'en présenta, mais autant que le local en put contenir ; ce local était alors très-petit. On songea à bâtir. M. le Curé devint architecte, maçon et charpentier. Il faisait lui-même le mortier, taillait et transportait les pierres, et ne s'épargnait pas. Il n'interrompait sa rude et chère besogne que pour aller au confessionnal.

En très-peu de temps, avec l'aide de quelques personnes charitables, avec des ressources inespérées, la bénédiction de Dieu et la protection des saints, on put installer dans le local agrandi plus de soixante jeunes filles, logées, nourries et entretenues aux frais de la Providence, préservées du vagabondage et de ses suites, arrachées au scandale, remises dans le droit chemin, vivant, à l'abri des dangers qu'elles avaient courus autrefois, dans une atmosphère tout imprégnée de la bonne odeur de Jésus-Christ. Chaque nouvelle recrue était reçue comme la charité reçoit les pauvres, avec

plus d'amour que si elle eût payé sa pension et avec un désir plus grand de la conduire au bien. On se privait de tout pour que ces petites orphelines ne manquassent de rien. Elles n'étaient pas seulement, aux yeux du saint fondateur, dignes du plus tendre intérêt, en tant que malheureuses et délaissées, mais elles lui apparaissaient comme Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, prenant et acceptant pour son propre compte le bien fait à la dernière d'entre elles.

Ainsi commença la *Providence* d'Ars ; ainsi commencent toutes les œuvres où Dieu met la main, humblement et pauvrement ; il semble que ce soit là une condition de leur existence. Cependant, il est un fonds qui ne leur fait jamais défaut, même à leur début : ce sont les pauvres. C'est là, il est vrai, une richesse, car à peine le premier pauvre est-il entré dans une maison, que les difficultés disparaissent et les ressources arrivent : on dirait que la Providence y est entrée sur ses pas. On eut lieu de le remarquer dans l'œuvre du Curé d'Ars. Pendant un quart de siècle cette œuvre s'est soutenue sans appui visible, sans budget, sans revenus, sans capitaux, avec des dépenses annuelles de 6 à 7,000 francs. Ce fut à cette occasion que M. Vianney commença d'avoir sur les fonds secrets de la Providence le crédit ouvert, qui lui permit de réaliser tout ce qu'il voulut dans la

suite. Il trouvait des banquiers là où la Providence a des mandataires. Aussitôt qu'il avait un peu d'argent, vite il achetait du blé, du vin, du bois, et le reste venait de lui-même.

Il y eut pourtant des heures critiques, des moments d'angoisse suprême, où l'on eût dit que le céleste pourvoyeur retirait son secours. Mais c'est quand tout semble perdu que tout va être sauvé. La Providence aime ces surprises; elle y montre, en même temps que l'heureuse dépendance dans laquelle nous restons vis-à-vis d'elle, la puissance de ses moyens et la faiblesse des nôtres. Deux fois surtout, cette intervention de Dieu fut si directe et si soudaine, accompagnée de circonstances si merveilleuses et si inexplicables qu'il est impossible de ne pas y voir un miracle.

Un jour, les directrices n'avaient presque plus de farine et la provision de pain était épuisée; cependant près de quatre-vingts bouches attendaient leur nourriture ordinaire. Que faire? La supérieure de la maison, Benoîte Lardet, était à bout de voie. Une des maîtresses, Jeanne Filliat, dit à sa compagne, Jeanne-Marie Chaney, qui était chargée de faire le pain : « Si on cuisait le peu qui reste de farine, en « attendant? » Celle-ci répondit : « J'y ai pensé; « mais il faut auparavant avoir l'avis de M. le Curé; « nous ferons ce qu'il nous dira. » Jeanne-Marie va donc confier son embarras au saint prêtre :

« Monsieur le Curé, lui dit-elle, le meunier ne nous « a pas rendu notre farine, et, avec ce qui nous « reste nous pourrions tout au plus faire deux « pains. — Mettez votre levain dans le peu que « vous avez de farine, répondit M. Vianney; fermez « votre pétrin, et demain, faites comme si de rien « n'était. » Cette recommandation fut prise à la lettre et suivie de même.

« Je ne sais comment cela se fit, dit Jeanne-Marie Chaney, toujours est-il que le lendemain, à mesure que je pétrissais, la pâte montait, montait sous mes doigts, *je n'abondais pas à y mettre de l'eau;* plus j'en mettais, plus elle se gonflait et s'épaississait, tant et si bien que le pétrin se trouva en un moment comble jusqu'aux bords... On fit, comme à l'ordinaire, une fournée de dix gros pains de vingt à vingt-deux livres chacun, avec une poignée de farine; ce fut comme si, à la place de cette poignée de farine, on en avait eu un sac. »

Une autre fois, le pain même manqua aux orphelines d'Ars. Il n'y avait dans la maison ni blé, ni farine, ni argent. Pour le coup, le bon Curé crut que Dieu l'abandonnait à cause de ses péchés; ayant fait appeler la supérieure de la maison, il lui dit, le cœur bien gros : « Il nous faudra donc « renvoyer nos pauvres enfants, puisque nous ne « savons plus où prendre pour les nourrir ! »

Avant d'en venir à cette extrémité, il voulut encore visiter son grenier. O Providence! il était comble, comme si on y eût versé du blé à pleins sacs.

La nouvelle de ce prodige eut bientôt franchi les murs de l'orphelinat, où elle avait été accueillie avec des larmes de joie et des cris d'admiration. Le maire d'Ars, qui depuis a souvent raconté la chose à ses fils, accompagné d'un grand nombre de notables, vint voir le blé miraculeux. Le meunier fut aussi appelé, et en remplissant ses sacs, il confessa qu'il n'avait jamais manié d'aussi beau froment.

Maintes fois on a entendu le Curé d'Ars rappeler ce miracle, y faire allusion; il l'attribuait à saint François Régis qu'il avait établi administrateur de sa maison d'orphelines, et dont il avait placé les reliques au milieu de sa provision de grains.

Pendant que nous sommes sur le chapitre des miracles, mentionnons encore le suivant que Jeanne et Marie Filliat, témoins et instruments du fait, nous ont rapporté. Voici leur propre récit: « Un jour, l'une d'elles étant entrée à la cave s'aperçut que le vin coulait; elle courut en toute hâte à la *Providence* et dit à M. le Curé: «Je crois que le vin s'en va.—
« Il n'y a pas de quoi se tourmenter, répondit fort
« tranquillement M. Vianney. Celui qui a permis
« que le vin s'en allât peut bien le faire revenir. »

Marie Filliat retourne à la cave avec sa sœur, et trouve que le vin s'en est allé si bien, qu'il n'en reste pas une goutte. Elle recueille promptement le plus clair sur le sable, en remplit deux petits vases, et après s'être assurée qu'il n'y avait plus de fuite, elle remet dans le tonneau le peu qu'elle a pu sauver. Voici pourtant ce qui arriva. Il y avait à côté un demi-muid dont on avait tiré déjà cinquante bouteilles, en sorte qu'il était réduit de moitié. On pensa à transvaser ce reste dans la grande pièce vide. Quand les deux sœurs eurent fini cette besogne, l'une mit son doigt à la place de l'entonnoir qu'elle venait d'ôter, l'autre se prit à rire, en disant : « Tu veux savoir s'il est plein ? » — Elle pouvait bien rire, attendu que, tout calcul fait, il devait y avoir, au plus, soixante litres de vin dans un vaisseau fait pour en contenir deux cents. — « Oui, « répondit-elle... et c'est si vrai qu'il est plein, que « je touche le vin avec mon doigt. Vois plutôt toi-« même ! » Elle vit, elle toucha et resta confondue d'étonnement.

« Ce vin, comme celui des noces de Cana, fut trouvé excellent, ajoutent ces bonnes filles, et d'une qualité bien supérieure à celui qu'on avait coutume de boire à la *Providence*. »

Nous tenons de la même source que M. le Curé voulut, un jour, à dîner, distribuer lui-même un plat de courge aux enfants. « Il faisait les parts si

grosses, dit Catherine, que j'étais sûre qu'il n'irait pas au bout de la table. Je me permis de lui dire : « Monsieur le Curé, si vous continuez ainsi, vous « n'en aurez pas pour toutes : c'est impossible. » Il ne tint pas compte de mes avertissements, fit le tour de la salle, servit copieusement tout le monde, et néanmoins, il resta encore quelque chose au fond du plat. Je ne pouvais en croire mes yeux. »

Une autre fois, M. Vianney avait acheté d'un de ses paroissiens une quantité de blé considérable. N'ayant pas de quoi satisfaire intégralement son créancier, il demanda un délai, qu'on lui accorda de bonne grâce. A l'échéance, toujours point d'argent. Il prit son bâton, et, quand il fut dans la campagne, il se mit à réciter son chapelet, recommandant ses chères orphelines à la bonté du Seigneur et au cœur compatissant de la très-sainte Mère de Dieu, qui est aussi la mère des pauvres. Sa prière ne tarda pas à être exaucée ; car une femme se présenta à lui tout à coup : « Êtes-vous M. le Curé « d'Ars ? — Oui, ma bonne. — Voici de l'argent « qu'on m'a chargée de vous remettre. — Sont-ce « des messes ? — Non, monsieur le Curé, on se re- « commande seulement à vos prières. » Après avoir vidé sa bourse dans les mains du donataire, la femme rebroussa chemin, sans dire qui elle était ni qui l'avait envoyée.

Nous ne taririons pas si nous voulions enregistrer

tous les signes par lesquels la divine miséricorde se déclara, pendant plus de vingt ans, en faveur de celui qui se dépouillait entièrement pour Notre-Seigneur et pour les pauvres. A la *Providence* d'Ars, l'argent arrivait toujours par quelque conduit secret, d'une manière inattendue, à l'heure où l'urgence se déclarait. Souvent M. Vianney trouva dans son petit trésor des sommes importantes qu'il était sûr de n'y avoir pas mises. Malgré son humilité, il fut souvent contraint d'avouer que tout avait été providentiel à Ars, et il disait avec un sourire reconnaissant : « Nous sommes bien un peu les en-« fants gâtés du bon Dieu. » « Quand je pense au « soin qu'il a pris de moi, quand je récapitule ses « bontés et ses miséricordes, la reconnaissance et « la joie de mon cœur débordent de tous côtés. Je « ne sais plus que devenir... Je ne découvre de « toute part qu'un abîme d'amour dans lequel je « voudrais pouvoir me perdre et me noyer... Je l'ai « reconnu particulièrement deux fois. Lorsque « j'étudiais, j'étais accablé de chagrin ; je ne savais « plus que faire... Je vois encore l'endroit ; il me fut « dit, *comme si c'était quelqu'un qui m'eût parlé à l'o-« reille :* « VA, SOIS TRANQUILLE, TU SERAS PRÊTRE UN « JOUR... » Une autre fois que j'avais beaucoup d'in-« quiétude et d'ennui, j'entendis la même voix qui « me disait distinctement : « QUE T'A-T-IL MANQUÉ « JUSQU'A PRÉSENT ? » En effet, j'ai toujours eu de

« quoi faire... J'ai remarqué que ceux qui ont des « revenus sont continuellement à se plaindre : il « leur manque toujours quelque chose. Mais rien ne « manque à ceux qui n'ont rien... Il fait bon s'aban- « donner uniquement, sans réserve et pour tou- « jours à la conduite de la divine Providence. Nos « réserves tarissent le courant de ses miséricordes, « et nos défiances arrêtent ses bienfaits... J'ai sou- « vent pensé que si nous sortions de notre état de « pauvreté, nous n'aurions pas de quoi faire... « Vivons donc doucement dans le sein de cette « bonne Providence si attentive à tous nos besoins. « Dieu nous aime plus que le meilleur des pères, « plus que la mère la plus tendre. Nous n'avons « qu'à nous soumettre et à nous abandonner à sa « volonté, avec un cœur d'enfant. Ces pauvres « orphelines ne sont pas vos vraies filles ; vous « n'êtes pas leurs vraies mères. Et cependant, « voyez si elles doutent de votre tendresse et de « votre sollicitude ?... C'est la confiance surtout « que Dieu demande. Quand il est seul chargé de « tous nos intérêts, il y va de sa justice et de sa « bonté de nous aider et de nous secourir. »

C'est par ces paroles et d'autres semblables qu'aux heures difficiles, quand l'espéranee des directrices chancelait, M. Vianney savait relever leur courage. Il n'y avait rien qu'il leur recommandât plus instamment que de se jeter, à corps

perdu, dans le sein de la Providence et d'y ensevelir leurs préoccupations et leurs craintes, s'inquiétant seulement d'aimer Dieu, et de se dévouer à l'instruction de leurs élèves. Ces braves filles le faisaient joyeusement. D'ailleurs, en prenant possession de leur maison, elles n'y étaient pas entrées seules, elles y avaient amené Notre-Seigneur, qui a promis que lorsque deux ou trois personnes se rassembleraient en son nom, il serait au milieu d'elles.

Le but de M. Vianney, en fondant son petit institut de la *Providence,* était d'ouvrir un asile aux orphelines sans ressources, sans asile, et sans moyens d'éducation; s'il y avait des préférences, elles étaient pour les plus déshéritées. C'est ainsi qu'on accueillait avec une prédilection marquée les pauvres jeunes filles de quinze, dix-huit et même vingt ans, qui avaient passé leur enfance dans le vagabondage ou au service de gens peu soucieux de leur âme et de leur vertu. Cette préférence fut justifiée par les résultats. « On a remarqué, dit Catherine, que les plus heureux fruits de conversion et de persévérance ont été recueillis parmi ces pauvres filles qui n'étaient plus des enfants. Elles n'avaient pas plus tôt entendu les catéchismes de M. le Curé qu'elles se croyaient transportées dans un autre monde. Presque toutes, sans qu'on leur dît rien, demandaient à faire une confession générale; elles pleu-

raient leurs péchés avec des larmes sincères et devenaient de ferventes chrétiennes. »

Il y en avait de bien plus jeunes. On les recevait à l'âge de six ou sept ans, et on ne les renvoyait jamais avant la première communion. Quand elles avaient passé, dans ce noviciat, une période d'années plus ou moins longue, suivant les besoins de leur intelligence et de leur cœur, on leur cherchait une condition. La plupart étaient placées chez des maîtres choisis avec discernement et connus pour leurs bons principes. Les plus jeunes n'allaient au service que l'été ; l'hiver, elles revenaient à la *Providence* pour s'y reposer, s'y retremper, y achever de se prémunir contre les dangers du monde et y déposer la rouille qui s'était attachée à leur conscience. Enfin, vers l'âge de dix-neuf ans, pour l'ordinaire, elles étaient définitivement rendues à la société. Quand, dans les maisons chrétiennes, on avait besoin de domestiques, on savait où les trouver. De temps en temps, ces filles obtenaient la permission de venir revoir leur bienfaiteur. C'était pour elles comme pour lui un jour de fête. Il les exhortait, les encourageait, les renvoyait contentes et affermies dans la résolution d'être à Dieu et de le servir avec un redoublement d'amour et de fidélité.

Si quelques-unes témoignaient le désir de se consacrer au Seigneur, M. Vianney faisait choix de la congrégation où il les croyait appelées à se

sanctifier; il leur fournissait, de ses deniers ou de ceux que la Providence lui envoyait, leur dot, leur trousseau, leurs frais de route, d'installation et de noviciat. Pour celles qui songeaient à se marier, il les faisait entrer dans une famille chrétienne, leur tenait lieu de père et en remplissait les devoirs jusqu'à la fin. Elles fondaient une maison, élevaient leurs enfants dans la crainte de Dieu et dans l'estime de la sainte pauvreté, qu'on leur avait appris à aimer et à pratiquer.

Ailleurs, ce mélange hétérogène d'enfants ramassées de partout, de pensionnaires et d'externes, de grandes et de petites filles, aurait offert bien des dangers ; ces éléments divers n'auraient pu s'unir sans se gâter ; là, nulle difficulté, nulle complication ; la vertu ingénieuse qui avait formé les maîtresses s'imposait doucement aux élèves. Ce n'était pas le régime suivi dans nos écoles publiques et nos institutions charitables, c'était quelque chose de plus simple et qui rappelait mieux l'intérieur d'une famille pauvre mais profondément chrétienne, où tout est réglé par la foi, où la présence de Dieu pénètre et domine tout, où les pensées de l'ordre surnaturel ne sont point reléguées au commencement et à la fin de la journée, dans les étroites limites d'une prière de quelques instants, mais forment le cadre même où se meut toute l'existence.

L'instruction, sans cesser d'être élémentaire, y était solide. Les enfants savaient bien ce qu'elles savaient. On leur apprenait, suivant leur aptitude et le besoin probable qu'elles en auraient, à lire, à écrire, à coudre et à tricoter. Mettant de côté les choses dont elles n'avaient que faire, on ne leur laissait rien ignorer de ce qui pouvait, en donnant des pensées religieuses à leur intelligence et de saines émotions à leur cœur, préparer leur bonheur à venir et la prospérité des maisons qu'elles auraient plus tard à diriger.

En toute chose, le côté extérieur et purement réglementaire, regardé comme si important à notre époque, avait été négligé. La Providence a ses voies, qui diffèrent un peu des méthodes officielles. Il n'y avait pas d'uniforme; les jeunes filles restaient dans le costume qu'elles avaient apporté en entrant. On ne donnait rien à l'ostentation. La pensée de l'UNIQUE NÉCESSAIRE était rendue plus sensible par le mépris des superfluités vaines, et par l'ignorance absolue des pratiques de la vie commode. On mangeait du pain noir; on dormait sur la dure. Tout se faisait simplement, pauvrement; tout était sans l'ombre d'élégance et de recherche, tellement éloigné de l'esprit du monde et si conforme à l'esprit de la sainte pauvreté, que le séraphique père saint François, qui avait épousé cette riche vertu avec toute sa parure, n'aurait pas

désavoué la *Providence* d'Ars pour sa fille bien-aimée.

On le voit, la vertu favorite du saint Curé était vivement empreinte sur son œuvre. On ne peut se figurer jusqu'où allaient chez les maîtresses et les élèves le détachement des biens de la terre et l'abandon à la toute-puissance divine. On ne voulait d'autre protecteur que Dieu ; on n'avait pas besoin d'autre ami. On savait comment on provoque sa miséricorde et comment on l'oblige à venir en aide aux œuvres entreprises pour son amour. Cette confiance en Dieu était illimitée, aveugle, enfantine ; elle inspirait tout et tenait lieu de tout. Une réponse des directrices le fera mieux voir que ce que nous pourrions ajouter encore : interrogées par une personne recommandable et amie de l'œuvre, sur le nombre de leurs orphelines, elles répondirent du ton et de l'air le plus candides, qu'*elles n'en savaient rien*. « Comment, vous n'en savez rien ! — « Non, en vérité ; Dieu le sait, et cela nous suffit. » Grande stupéfaction de la part de la visiteuse, qui ne croyait pas qu'on pût, sans inconvénient, pousser si loin le mépris de la statistique : « Mais si « l'une de vos pensionnaires venait à s'échapper ? « — Oh ! nous les connaissons trop, et nous en « sommes trop occupées pour ne pas nous en « apercevoir aussitôt. »

Les malheureuses créatures qu'on avait adoptées et qu'on instruisait ne résistaient pas aux salutaires

influences dont elles étaient entourées. La lumière pénétrait dans leur cœur avec l'amour; la charité qu'on exerçait envers elles leur faisait connaître Jésus-Christ. Ces pauvres âmes égarées, même avant d'avoir vécu, dans toutes sortes d'ignorances et de vices, apprenaient à goûter, à aimer et à bénir le doux Sauveur qui avait pris pitié d'elles, et leur avait envoyé, dans leur délaissement, des mères si dévouées et si bonnes.

Les dimanches et les jeudis étaient consacrés à l'œuvre de l'adoration réparatrice. Ces jours-là, les élèves restaient tour à tour une heure devant le très-saint Sacrement pour faire amende honorable à Notre-Seigneur. Lorsqu'on apprenait qu'un scandale avait éclaté quelque part, les grandes, qui étaient les plus ferventes, demandaient à leurs maîtresses de passer la nuit en prières; elles se relevaient d'heure en heure pour qu'il n'y eût pas d'interruption dans l'exercice de l'adoration nocturne. Outre cela, elles pratiquaient la mortification des sens comme de bonnes religieuses auraient pu le faire dans le couvent le mieux réglé.

On a vu mourir quelques-unes de ces pauvres filles dans des dispositions admirables. Elles se réjouissaient de quitter la terre pour aller au ciel. Leur dernier soupir était un chant de triomphe et d'allégresse. Une d'entre elles, qui craignait extrêmement la mort avant sa maladie, dit à sa maîtresse,

la veille du jour où elle devait passer à une vie meilleure : « Je souffre bien dans mon corps, mais que « je suis contente dans mon âme !... Je ne croyais « pas qu'il fît si bon mourir!... Oh ! qu'il y a de « bonheur dans la religion !... » Elle fit chanter et chanta elle-même de toute sa force un cantique, jusqu'au moment où elle rendit le dernier soupir.

Une des fondatrices, Benoîte Lardet, eut aussi la mort la plus exemplaire. Comme elle avait vécu en sainte, elle finit de même. Un jour, — l'un des derniers qu'elle passa sur la terre, — sa sœur vint la voir, et la trouvant à l'extrémité, elle se prit à fondre en larmes : « Tu es bien bonne de te désoler, « dit la mourante ; voudrais-tu donc que je res« tasse en ce monde? Je ne peux pas m'y accou« tumer... » Quand elle eut la certitude que sa maladie était mortelle, ce qu'elle voulut savoir du médecin lui-même, elle s'écria dans un transport de joie : « Ah ! quel bonheur ! je vais voir le bon « Dieu ! » A peu de jours de là, son désir était accompli ; et, après avoir glorifié Jésus-Christ dans le service de l'humanité pauvre et ignorante, elle le trouvait enfin dans cette mort qu'elle avait si ardemment souhaitée.

C'est à l'établissement de la *Providence* que se rattachent les catéchismes qui ont fait, pendant plus de trente ans, l'enchantement de la foule et une partie de la réputation du Curé d'Ars. C'est

alors qu'il en eut l'idée ; c'est pour l'instruction de ses petites orphelines qu'il les institua. Il commença à nourrir de pauvres enfants de sa parole, avant d'en nourrir les pèlerins de la France, de l'Allemagne, de la Belgique et de l'Angleterre.

A l'heure de *l'Angelus*, après le dîner de la communauté, quand l'unique pièce servant d'ouvroir, de salle d'étude et de réfectoire avait été balayée, M. Vianney arrivait, s'asseyait sur le bord d'une table, tout son petit auditoire alentour, et il parlait pendant une heure.

Le principal objet de cette prédication familière, outre l'enseignement des premières vérités de la foi, était d'inspirer à ces enfants une vive horreur du mal et la crainte des jugements de Dieu. L'austère catéchiste faisait dans sa dogmatique une large place aux démons, à qui il attribuait, comme tous les docteurs de l'Église, une part immense dans les maux qui affligent le monde. Il ne craignait pas d'emprunter aux anciennes légendes les histoires les plus terribles, de manière quelquefois à glacer d'épouvante son jeune auditoire.

Chaque jour, un nombre croissant d'étrangers venaient se joindre à la portion stable de l'assistance. Tous écoutaient cette parole étrange avec une religieuse attention, un grand contentement et un sensible profit pour leurs âmes. C'était un genre d'éloquence tout à fait à part, qui saisissait

fortement les esprits et s'emparait immédiatement des cœurs. C'était l'Évangile avec ses paraboles, ses comparaisons et ce caractère unique et admirable de suffire aux contemplations des plus hautes intelligences et d'être en même temps accessible à l'adoration des âmes les plus simples. Il était dès lors très-difficile de fixer par l'écriture les vérités que le Curé d'Ars prêchait, tant elles étaient saintes et d'un ordre élevé, tant elles s'éloignaient de la manière ordinaire de penser et de dire. On sortait de ces entretiens, le cœur plein, l'âme attendrie. On se promettait d'être fidèle à revenir le lendemain goûter encore cette céleste nourriture.



LIVRE TROISIÈME

Vie héroïque de M. Vianney

DEPUIS LA FONDATION DE LA PROVIDENCE JUSQU'A SA SUPPRESSION (1825-1847).

CHAPITRE PREMIER

Comment M. Vianney s'est fait saint par l'exercice de la pénitence et du renoncement à soi-même.

Nous voici arrivé au point de notre histoire, où elle s'illumine d'éclairs et de prodiges. C'est à partir de l'établissement de sa *Providence,* qu'avec le bruit qui se fait autour de son nom, le concours qui se forme autour de sa personne, le rayonnement de sainteté qui en jaillit, commence, à proprement parler, la vie miraculeuse du Curé d'Ars. Jusque-là, on voyait en lui le prêtre pieux, mortifié, doux, humble, charitable, on n'avait pas encore été frappé, comme on le fut dès lors, de

ce quelque chose de singulier et d'incomparable, qui est le SAINT.

Ceux qui n'ont approché M. Vianney qu'à la fin de sa vie, ont admiré un travail tout fait. Mais si l'on jugeait qu'en voulant être saint, il a été dispensé de vouloir l'effort et la peine qui font les saints, on se tromperait. La sainteté est le fruit du sacrifice: c'est une mort et une renaissance; or, on ne meurt pas sans souffrir, et l'enfantement ne va pas non plus sans la douleur. Nous allons raconter quelques-unes des souffrances de notre saint Curé.

Au commencement, M. Vianney avait avec lui sa bonne mère Bibost d'Écully, qui était venue pour l'aider à faire sa petite installation, sans qu'elle eût la pensée de rester à son service; il ne conserva que peu de temps cette aide dévouée; Claudine Renard lui succéda. C'est elle qui lui rendait tous les bons offices dont il pouvait avoir besoin; la difficulté était de les lui faire accepter; il fallait pour cela prendre beaucoup de détours et revenir souvent à la charge. Quand, à force de manœuvres adroites, elle avait obtenu un oui, ou que, sans dire oui, on n'avait pas dit non, elle courait à sa cuisine; mais pendant qu'elle allumait son fourneau, M. le Curé avait eu le temps de se mettre sur un bon pied de défense, et, quand elle arrivait avec ses provisions elle trouvait la porte close. C'étaient

alors des larmes, des gémissements, un vrai désespoir.

Ce qui ne la consternait pas moins, c'était de voir que M. Vianney ne se réservait rien. Quelque soin qu'elle prît de renouveler son trousseau, il s'en allait pièce à pièce. Elle se mit alors à ne lui rendre son linge qu'au fur et à mesure qu'il en avait besoin. Cette précaution était excellente; mais elle s'en avisa trop tard, et quand déjà il ne restait plus rien à donner.

Quoique Claudine Renard logeât près du presbytère, elle n'y avait pas ses entrées. Lorsque, de loin en loin, elle venait à bout de s'y introduire, elle en profitait pour nettoyer, frotter et mettre en ordre de son mieux le petit mobilier. Quelquefois, si le maître était absent, elle s'enhardissait jusqu'à oser faire son lit et soulever un peu cette pauvre paille, qui, sans cela, n'eût jamais été remuée. Or, il arriva qu'un matin elle trouva le matelas d'un côté et la paillasse de l'autre. Elle crut devoir, sans façon, tout remettre en place. A quelques jours de là, ce fut la même chose, tant et si bien qu'à la fin, ne voulant pas en avoir le démenti ni se fâcher contre elle, M. Vianney prit le parti de trancher la question en donnant son matelas à un pauvre.

Il y avait encore dans son lit une couette remplie de plume, qui ne tarda pas à aller rejoindre le ma-

telas, et un traversin qui prit la même route, en sorte qu'il ne resta plus que la paillasse. Mais il s'était trop avancé pour s'arrêter en si beau chemin, et son amour de la pénitence fit que, se trouvant encore trop bien sur la paille, il imagina de mettre une planche dans son lit, puis il résolut de quitter sa chambre et de coucher au grenier.

Le Curé d'Ars avait lu, dans la Vie de sainte Françoise Romaine, qu'elle faisait sa nourriture ordinaire du pain sec et moisi, qui avait traîné longtemps dans la poche des mendiants, et qu'elle leur échangeait contre du beau pain blanc. Il avait été touché de cette pratique. Pendant les premières années de son ministère, quand il rencontrait un pauvre, il lui proposait de le débarrasser du contenu de sa besace, qu'il lui payait grassement. On trouvait toujours chez lui une corbeille remplie de ce méchant pain noir, dont la vue était bien ce qu'il y avait au monde de plus repoussant, et qu'il mangeait avec délice, parce que la mortification, la pauvreté et la charité y mêlaient leur céleste saveur : « Je suis heureux, disait-il, de manger le « pain des pauvres : ce sont les amis de Jésus- « Christ. Il me semble que je suis là à la table de « Notre-Seigneur. »

Quelques pommes de terre cuites à l'eau complétaient le menu, encore le saint Curé n'en avait-il pas toujours. Il lui arriva plus d'une fois d'aller,

sa petite marmite à la main, quêter chez les voisins la provision de la semaine. Il faisait cuire ces pommes de terre lui-même, et les mangeait tant qu'elles duraient. Il y en avait pour huit jours. Chaque soir, après la prière, en rentrant chez lui, il découvrait sa marmite, en tirait une ou deux pommes de terre, et son souper était fait.

Ayant pris à la lettre la recommandation de Notre-Seigneur de ne se point mettre en peine du lendemain, il n'y songeait pas plus que s'il ne devait point y avoir pour lui de lendemain. Jamais la pensée de ses besoins personnels présents ou à venir ne le portait à se limiter dans ses aumônes. Un jour, sa voisine lui avait donné un beau pain blanc qu'elle avait fait exprès pour lui de pure farine; un instant après, elle lui porta un peu de lait qu'elle aurait voulu lui voir prendre devant elle, présumant qu'il était à jeun depuis longtemps; mais quelque insistance qu'elle y mît, il lui fut impossible de le lui faire accepter. Elle ne comprit pas d'abord le motif d'un refus si persévérant, puis, tout à coup, une idée lui vint: « Je parie, « monsieur le Curé, lui dit-elle, que vous n'avez « plus de pain!... » Il n'en avait plus en effet. Un pauvre avait passé dans l'intervalle, et le pain s'en était allé tout entier dans sa besace.

Dès ce temps-là, M. Vianney semblait avoir pour principe d'aller jusqu'au bout de lui-même.

Après de longs jours de jeûne, lorsqu'il n'en pouvait plus, il prenait une poignée de farine, c'était la seule provision qu'il se gardât, la délayait dans un peu d'eau et en faisait des *matefaims*. « Que j'étais donc heureux dans les premiers « temps ! lui avons-nous entendu dire. Je n'avais « pas tout ce monde sur les bras... Quand je « voulais dîner, je ne perdais pas beaucoup de « temps. Trois *matefaims* faisaient l'affaire. Pen- « dant que je cuisais le second, je mangeais le « premier ; pendant que je mangeais le second, « je cuisais le troisième. J'achevais mon repas « en rangeant ma poêle et mon feu ; je buvais un « peu d'eau. » Et il y en avait quelquefois pour deux ou trois jours. Il se livrait à ces rigueurs immodérées quand il avait une grâce importante à obtenir, ou lorsqu'il croyait devoir satisfaire à la place d'un grand coupable que la miséricorde divine lui avait amené. Il avait une grande confiance dans le jeûne comme moyen de fléchir la justice divine et de lutter contre l'enfer : « Le démon, di- « sait-il, se moque de la discipline et des autres « instruments de pénitence, et trouve encore « moyen de s'arranger avec ceux qui en font « usage ; mais ce qui le met en déroute, c'est la « privation dans la nourriture et le sommeil. »

Son prêtre auxiliaire, le questionnant sur cette époque de sa vie, lui disait : « Monsieur le Curé,

« on raconte qu'autrefois vous restiez facilement
« huit jours sans manger. — Oh ! non, mon ami,
« dit le bon Curé, sans s'apercevoir qu'il donnait
« dans un piége ; on a exagéré. Le plus que j'aie
« fait, c'est de passer une semaine avec trois
« repas. »

Dans d'autres circonstances, il a avoué s'être abstenu de toute nourriture pendant des journées entières, et quelquefois pendant quarante-huit heures. Il a avoué pareillement avoir été obligé de se lever la nuit pour prendre quelque chose, craignant de mourir d'inanition. On peut affirmer avec certitude que M. Vianney a passé des carêmes entiers sans consommer deux livres de pain. Il a même essayé de vivre sans pain. Il y avait à côté du presbytère, quand il vint à Ars, un assez joli jardin planté d'arbres à fruit ; il le laissa bientôt sans culture, et les voisins en faisaient leur paquis. Un jour que, suivant sa coutume, Claudine Renard y avait conduit sa vache, elle le surprit mangeant une poignée d'herbe : « Eh quoi ! mon-
« sieur le Curé, fit-elle en l'apercevant, vous man-
« gez de l'herbe ? — Oui, ma pauvre mère Renard,
« répondit-il en souriant ; c'est un essai que je fais.
« Mais ça ne me réussit pas. »

« On voit bien, disait-il longtemps après à son
« prêtre auxiliaire, dans un moment de naïf aban-
« don, on voit bien que nous sommes faits autre-

« ment que les bêtes. J'ai voulu une fois entre- « prendre de vivre comme elles, en ne mangeant « que de l'herbe ; je n'avais plus de forces. »

Un jour Catherine Lassagne engageait M. Vianney à prendre un peu plus de nourriture. Elle lui disait : « Vous ne pourrez pas tenir en vivant « de la sorte. — Oh ! que si ! répondit-il gaî- « ment. Que dit Notre-Seigneur ? « J'ai une autre « nourriture, qui est de faire la volonté de mon « Père qui m'a envoyé. » Puis il ajouta : « J'ai un « bon *cadavre;* je suis dur. Après que j'ai mangé « n'importe quoi, ou que j'ai dormi deux heures, je « peux recommencer. Quand on a donné quelque « chose à un cheval, il se remet à trotter comme « si de rien n'était ; et le cheval ne se couche pres- « que jamais. »

Il arrivait quelquefois cependant que ce bon *cadavre,* à force d'être surmené, n'en pouvait réellement plus. M. Vianney était forcé lui-même d'en convenir : « Il y a des jours que je ne peux presque « plus parler, surtout quand viennent sept heures « du matin et sept heures du soir ; mais quand « c'est pour parler du bon Dieu, j'ai encore bien « des forces. » Cet affaissement se remarquait particulièrement à la prière du soir, où il ne lui restait qu'un filet de voix si mince qu'il fallait prêter l'oreille pour l'entendre. « Monsieur le Curé, lui dit « quelqu'un, d'où vient que, lorsque vous priez, on

« vous entend à peine , et que vous parlez si fort
« quand vous prêchez ? — C'est , répondit-il , que
« quand je prêche j'ai souvent affaire à des sourds
« ou à des gens qui dorment ; mais quand je prie
« j'ai affaire au bon Dieu, et le bon Dieu n'est pas
« sourd. »

La vérité est que M. Vianney était presque toujours à bout de forces. C'était le désespoir de mademoiselle d'Ars, qui lui disait : « Mon bon Curé,
« ayez donc un peu plus soin de vous ; vous me
« donnez trop de distractions. Quand je vous en-
« tends réciter le chapelet d'une voix si faible, si
« éteinte... au lieu de répondre : « Sainte Marie,
« mère de Dieu ! » je me surprends à dire : « Mon
« Dieu ! ayez pitié de lui ! faites-lui la grâce d'aller
« jusqu'au bout... »

Ce n'était pas seulement de l'inquiétude que causaient à mademoiselle d'Ars les saintes rigueurs de son Curé, c'était parfois de la belle et bonne colère. Elle le querellait et le menaçait de le dénoncer à son archevêque. Mais déjà les supérieurs ecclésiastiques s'étaient émus de tout ce qu'ils apprenaient d'une vie si austère ; ils craignaient que M. Vianney ne manquât de discrétion, et que tant de pieux excès ne détruisissent sa santé : « Vous ferez
« mes amitiés à l'abbé Vianney, dit un jour M. Cour-
« bon à un ecclésiastique qui allait à Ars. Sur-
« tout recommandez-lui de ma part de manger un

« peu plus. Faites-lui comprendre qu'on ne prend « pas le ciel par famine. — M. le grand vicaire « est trop bon, répondit le saint Curé, quand on « lui fit la commission. Je ne mérite pas qu'on « s'occupe de moi. » Et il n'en fit ni plus ni moins.

La seule occasion où il sortît un peu de ses austères habitudes, c'est quand la charité l'y obligeait pour faire honneur à un confrère qui venait le visiter. Le cas d'ailleurs était fort rare. Alors il dépêchait quelqu'un à mademoiselle d'Ars, afin de lui en donner avis, et elle s'empressait de lui improviser un dîner convenable. Si c'était trop près de midi pour qu'il eût le temps de recourir au château, mademoiselle Pignaut ou Claudine Renard se chargeait de la cuisine, qui était alors des plus simples, mais toujours bien différente de la sienne. Il usait de la même condescendance à l'égard de ses parents, lorsqu'ils venaient à Ars; il interrompait pour eux ses rudes privations. Il faisait gracieusement les honneurs de sa table; il encourageait à manger, il mangeait de tout lui-même sans affectation; il sortait de ses habitudes par vertu.

Prenant prétexte des services qu'elles lui rendaient, mais en vérité pour satisfaire un peu de curiosité, peut-être aussi par une secrète intention de l'éprouver, mademoiselle Pignaut et la veuve Renard reprochaient souvent à M. Vianney de ne

pas les inviter : tant de repas qu'elles avaient préparés pour d'autres méritaient bien, leur semblait-il, ce léger retour ! Un soir donc que M. le Curé avait renouvelé sa provision de pain des pauvres et qu'il en avait sa corbeille pleine, il alla trouver sa voisine : « Claudine, lui dit-il d'un ton plus dégagé « qu'à l'ordinaire, vous viendrez tout à l'heure chez « moi avec votre fille et mademoiselle Pignaut. Je « vous veux toutes les trois. » Voilà des femmes bien heureuses et surtout bien impatientes de voir arriver l'heure du rendez-vous, afin d'apprendre ce que M. le Curé leur veut : « Ce que je vous veux? « leur dit-il, quand elles furent entrées ; ne le devi- « nez-vous pas ? Je veux vous faire souper avec « moi. N'êtes-vous pas bien contentes?... Prenez « des chaises et asseyez-vous. Comme nous allons « nous régaler ! Nous mangerons le pain des « pauvres, qui sont les amis de Notre-Seigneur ; « nous boirons de la bonne eau du bon Dieu : « voilà pour le corps. Nous lirons ensuite la Vie « de ces bons saints, si pénitents, si mortifiés : « voilà pour l'âme. Allons, mettons-nous à l'œuvre! »

Le bon Curé avait ainsi organisé sa table et ordonné le festin : au milieu était la corbeille remplie du pain des pauvres ; à droite, la *Vie des saints* en un gros volume in-folio ; à gauche, un seau d'eau avec une écuelle de bois. En voyant ce bel ordre, Claudine Renard, qui était dans le secret, échangea

un coup d'œil avec M. le Curé et sourit; les deux autres furent un peu décontenancées. Sans paraître s'apercevoir de leur embarras, M. Vianney bénit la table et offrit à chacune un morceau de pain. « Je n'osai pas refuser, dit Anne Renard en racontant cette histoire; je vins à bout de ma portion de pain, et ma mère aussi; mais mademoiselle Pignaut, quelque volonté qu'elle y mît, ne put jamais avaler la sienne. Tout le temps que dura la séance, elle fut sur les épines, ne se souvenant pas d'avoir jamais été à pareille fête. Elle ne reparla plus de se faire inviter une seconde fois. »

Avec un oubli aussi complet de lui-même et un tel empire sur son corps, le Curé d'Ars aurait pu bien souvent manquer du nécessaire, si la très-aimable Providence n'avait pris soin de l'assister par une suite de bienfaits dont l'enchaînement, jusqu'à la fin de sa vie, forme un des plus rares et des plus singuliers traits de cette existence si singulière. Peu de temps avant sa mort, il disait en montrant une noble et sainte demoiselle dont on ne connaîtra jamais l'admirable dévoûment: « Voilà ma nour- « rice! » Et c'était vrai. Il fallait bien une nourrice à l'homme qui s'était réduit volontairement, pour tout ce qui regarde le corps et les exigences du corps, à l'état passif de l'enfant qui vient de naître.

Nous avons déjà vu se succéder auprès de M. Vianney, sans aucune sollicitation de son côté,

sans aucun intérêt du leur, la bonne veuve d'Écully, mademoiselle Pignaut et Claudine Renard. Quand cette dernière aide si dévouée et si discrète fut venue à manquer, ce qui arriva malheureusement trop tôt, elle fut aussitôt remplacée par une brave fille du Forez, nouvel anneau de cette chaîne. C'était une espèce de religieuse sans voile qu'on appelait sœur Lacon. Elle mettait son bonheur à rendre à M. Vianney toutes sortes de services, n'étant jamais plus contente que lorsqu'elle lui avait fait admettre quelques adoucissements à son impitoyable régime. Mais de telles victoires étaient rares ; le plus souvent, repoussée avec perte, elle était obligée d'attendre qu'un hasard heureux lui livrât l'entrée du presbytère ; elle s'y glissait furtivement et y déposait les provisions que M. le Curé n'avait pas voulu accepter ; puis, croyant la partie gagnée, elle jouissait de son triomphe jusqu'à ce qu'elle retrouvât, le lendemain, dans le panier des pauvres quêtant à sa porte, les mets de la veille qui n'avaient fait qu'un saut de l'armoire de M. Vianney dans les mains du premier mendiant venu à point pour en profiter. C'étaient alors de grands chagrins, d'amusantes colères, des plaintes sans fin, qui faisaient beaucoup rire le coupable et ne le corrigeaient pas.

Un jour, mademoiselle Lacon avait fait un pâté dans l'intention de régaler son Curé. Quand elle le vit jaune, doré et cuit à point, elle le retira du

four et le renferma dans un vieux meuble de la cuisine, croyant sa cachette d'autant plus sûre, que cette partie du presbytère était abandonnée. Elle attendit le soir avec impatience, et, quand M. Vianney entra chez lui, sa journée faite, elle lui dit du ton de voix le plus insinuant : « Monsieur le « Curé, voulez-vous manger un morceau de pâté ? « — Oui, répondit-il aussitôt, je veux bien. » Très-satisfaite d'une condescendance à laquelle on ne l'avait point habituée, elle court à sa cachette. Mais, ô douleur! le pâté n'y était plus. Elle remonte toute en courroux : « Monsieur le Curé, c'est bien « mal ! mon pâté était à moi ; je ne vous le donne « pas ! — Pourquoi l'avez-vous mis à la cure ? ré- « pondit tranquillement M. Vianney. Je crois que « ce que je trouve chez moi m'appartient et que « j'en puis disposer. »

La bonne Catherine, dans ses notes, prend ici fait et cause pour sœur Lacon, et fait remarquer qu'elle s'était donné beaucoup de peine, afin de ménager cette surprise au saint Curé, d'autant qu'elle était âgée de soixante ans et fort peu agile. Au reste, Catherine reconnaît qu'en cela M. le Curé ne voulait que l'éprouver ; il n'ignorait pas que c'était une bonne âme, et que, plus il lui faisait faire de sacrifices, plus elle avançait dans les voies de Dieu.

Ce qui prouve qu'en effet, mademoiselle Lacon

était une bonne âme, sans rancune et sans fiel, c'est qu'à peu de jours de là, elle proposait à M. le Curé de lui faire des *matefaims.* « Je veux bien, » répondit-il, avec un empressement qui aurait dû lui faire flairer une trahison. Mais elle ne se douta de rien et se mit aussitôt à délayer sa farine et à battre ses œufs. M. le Curé lorgnait ces apprêts d'un œil malin. Quand tout est fini, on apporte solennellement le plat devant lui; il joint les mains, lève les yeux au ciel comme pour dire le *Benedicite,* et, tandis qu'on fait le signe de la croix et qu'on se recueille autour de lui, il prend le plat, descend rapidement l'escalier, et va le porter aux pauvres.

Il n'était pas rare de rencontrer M. Vianney dans les chemins avec quelque chose qu'il avait soin de cacher sous sa soutane. Il était très-embarrassé quand il ne trouvait pas les gens à qui il destinait ces douceurs; il les déposait alors dans quelque coin et se mettait à parcourir les maisons du village jusqu'à ce qu'il eût découvert son monde. Lorsqu'il revenait, les chiens ou les chats avaient mangé ses provisions. D'autres fois, il heurtait à toutes les portes sans succès; il ne se rebutait pas dans ses recherches, mais il était fort empêché, à cause des rencontres qu'il faisait le long du chemin.

Il y avait une vieille aveugle qui demeurait à côté de l'église et qui lui était particulièrement

chère. C'est chez elle qu'il portait de préférence ses secours, parce que la pauvre infirme avait sur les autres l'avantage de ne pas voir par qui sa misère était soulagée. Souvent il la trouvait assise, occupée à teiller du chanvre ; il s'approchait d'elle à petit bruit, déposait dans son tablier ce qu'il tenait, sans souffler mot. Quand elle s'en apercevait, elle palpait avec la main ce qu'on venait de lui donner, et, croyant que c'était le fait d'une voisine, elle disait : « Grand merci ! ma mie, grand merci ! » M. le Curé s'en allait en riant de tout son cœur. Il ne se contentait pas de porter lui-même à la bonne vieille tout ce qu'il pensait devoir lui faire plaisir, il lui payait encore son loyer et pourvoyait à ses différents besoins.

Bien des personnes, connaissant son inclination à faire l'aumône, pensèrent l'exploiter, et lui promirent de l'argent pour ses pauvres, à condition qu'il se nourrirait mieux. On ne voit pas qu'il se soit laissé prendre à ce piége, sauf une fois qu'il consentit pour 10 francs à manger du poulet.

Quand son orphelinat fut en activité, M. Vianney y transporta bien vite sa cuisine et sa table. Il était le père de cette maison et il voulait en être le premier enfant, aimant à se regarder comme un orphelin réduit à l'aumône. Il donnait tout à la *Providence,* et c'est d'elle qu'il tirait tout. Si minces et si sommaires que fussent les apprêts de son dîner,

il était toujours disposé à trouver qu'on en faisait trop. Il s'en plaignait doucement aux directrices : « Je pense souvent, mais je n'ose vous le dire, que « si vous aviez plus de charité pour moi et pour « les âmes, vous ne me prépareriez jamais rien. « Je ferais un peu pénitence, et tout le monde s'en « trouverait mieux. »

Souvent il revenait de l'église tombant d'inanition, obligé de s'asseoir, parce que ses jambes se dérobaient sous lui. Il était alors content comme un homme qui vient de faire un grand exploit. Il riait d'un bon et franc rire ; il plaisantait et gourmandait *Adam* (c'est ainsi qu'il appelait son corps) ; il lui disait avec une douce ironie : « Allons, mon « pauvre *Colon*, debout!... tiens-toi bon ! » faisant allusion à un ivrogne de ce nom, qui, lorsqu'il avait bu à ne plus pouvoir se tenir, s'apostrophait ainsi pour se donner des jambes.

Une fois il se trouva mal au confessionnal, et se sentant défaillir : « Il faut sortir, pensa-t-il, pendant « que je le peux encore ; tout à l'heure on sera « peut-être obligé de m'emporter. » Et le voilà qui rassemble ses forces et se traîne comme il peut à la *Providence*, haletant, pâle comme la mort. En arrivant il demande un peu d'eau de Cologne. « Eh « bien ! Monsieur, lui dit Catherine, tout en s'em-« pressant autour de lui, vous devez être content « cette fois... vous êtes bien allé jusqu'au bout ! »

Et, en effet, sous la pâleur et l'altération de ses traits, on voyait percer la joie de son âme. « Il semblait venir, dit Catherine, d'un endroit où il avait remporté une grande victoire sur un ennemi qui était lui-même; il riait en se moquant de cet ennemi. Il ne voulut rien accepter qu'un peu d'eau de Cologne, et, dès qu'il se sentit mieux, il s'échappa pour aller dans la pièce voisine faire le catéchisme aux enfants.

« Ordinairement quand son catéchisme est fini, ajoute Cathcrine, il trouve auprès du feu un petit pot de terre contenant du lait *troublé* avec du chocolat. Il n'y a que fort peu de temps qu'il accepte ce mélange. C'est une bonne demoiselle qui lui fournit ce chocolat dans l'intérêt de sa santé. D'habitude il prend son repas, si l'on peut appeler cela un repas, debout au coin de la cheminée. Il lui arrive souvent de boire son lait sans y mettre de pain; c'est bientôt fait. Quand il est pressé, il s'en retourne à la cure, son pot à la main. A le voir ainsi traverser la place, volontiers on le prendrait pour un pauvre qui vient de recevoir l'aumône. C'est alors qu'il est le plus gai et le plus en train. »

Un ecclésiastique fraîchement arrivé le surprit un jour dans ces dispositions: « Est-ce vous qui êtes « le Curé d'Ars dont tout le monde parle, lui dit-il? « — Oui, mon bon ami, c'est moi qui suis le pauvre « Curé d'Ars. — C'est un peu fort! dit le prêtre en

« s'éloignant avec les marques d'un profond désap-
« pointement ; je m'étais figuré un homme impo-
« sant, ayant de la tenue et des manières. C'est tout
« le contraire. Ce petit curé n'a point de dignité ; il
« mange en pleine rue comme un mendiant : c'est
« une mystification! » Ces paroles furent rapportées au saint prêtre, qui s'en amusa beaucoup. Il aimait à rappeler cette histoire :« Ce bon monsieur, disait-
« il, a été bien attrapé ; il s'attendait à trouver
« quelque chose à Ars, et il n'y a rien trouvé. » Hâtons-nous d'ajouter cependant, qu'après une seconde entrevue, l'ecclésiastique sentit que l'admiration le gagnait avec la confiance. Il fit une bonne retraite et s'en alla sous le charme.

En ce temps-là, M. Vianney pouvait assister aux réunions périodiques du clergé cantonal, qui commençaient à s'établir sous le nom de conférences. Il se faisait une loi de n'y jamais manquer. Seulement, quand la série des questions venant à l'ordre du jour était épuisée et la dispute close, il s'esquivait discrètement, et, pour l'ordinaire, on ne le trouvait plus au moment du dîner. Lorsque le tour de la paroisse d'Ars arrivait, et que c'était à lui de recevoir ses confrères, le repas se donnait au château et mademoiselle d'Ars, toute fière de suppléer son curé, y présidait avec cette gaîté aimable et digne qui met tout le monde à l'aise.

Les vêtements de M. Vianney répondaient à sa

nourriture. Bien qu'il aimât l'ordre et la propreté, que saint François de Sales appelle des demi-vertus, toutefois, par esprit de pénitence et de détachement, il n'avait jamais qu'une soutane ; il la portait jusqu'à ce qu'elle tombât presque en lambeaux ; il consentait à la laisser raccommoder et laver quand elle en avait trop besoin, mais il n'en acceptait une neuve qu'après que la vieille n'était plus portable. Il s'en allait aux conférences et autres réunions ecclésiastiques, bravant les railleries de ses confrères, qui trouvaient matière à de joyeux commentaires sur le désordre de sa mise. Sa réplique était invariablement la même : « C'est assez bon pour « le Curé d'Ars ! qui voulez-vous qui s'en offusque ? « Quand on a dit : C'est le Curé d'Ars ! on a tout « dit. »

CHAPITRE II

Comment M. Vianney fut persécuté par les démons.

On ne peut prononcer le mot de tentation sans que le souvenir de la Thébaïde et de saint Antoine se présente aussitôt à l'esprit; car les tentations de cet homme célèbre sont devenues proverbiales. La vie de saint Benoît, de saint François d'Assise, de saint Antoine de Padoue, de saint Jean de Dieu, de saint Vincent Ferrier, pour ne nommer que les plus illustres; celle de sainte Madeleine de Pazzi, de sainte Catherine de Gênes, de sainte Marguerite de Crotone, de sainte Françoise Romaine, de sainte Rose de Lima, de sainte Hedwige, de sainte Lidwine, de sainte Térèse, et, à une époque plus rapprochée de nous, celle de Jean de Castillo et de Sébastien del Campo, jésuites, de Dominique de Jésus-Marie et de Franc, carmes déchaussés, de Christine l'Admirable, de la Solitaire des rochers, de Benoîte, la petite bergère du

Laus, celle enfin de Marie de Mœrl, l'extatique du Tyrol, offrent des similitudes frappantes avec ce que nous allons raconter.

Il y avait six ans que M. Vianney était à Ars ; il venait d'ouvrir aux petites orphelines du pays sa chère maison de refuge, quand des bruits étranges commencèrent à troubler le repos de ses nuits et le silence de son presbytère. Voici comment on lui a entendu raconter à lui-même l'origine de ces persécutions : « La première fois que le démon est « venu me tourmenter, c'était à neuf heures du « soir, au moment où j'allais me mettre au lit. « Trois grands coups retentirent à la porte de ma « cour, comme si on avait voulu l'enfoncer avec « une énorme massue. J'ouvris aussitôt ma fenêtre « et je demandai : « Qui est là ?... » mais je ne vis « rien, et j'allai tranquillement me coucher en me « recommandant à Dieu, à la très-sainte Vierge et « à mon bon ange. Je n'étais pas endormi que « trois autres coups plus violents, frappés non plus « à la porte extérieure, mais à celle de la montée « d'escalier qui conduit à ma chambre, me firent « ressauter. Je me levai et m'écriai une seconde « fois : « Qui est là ?... » Personne ne répondit.

« Lorsque ce bruit commença, je m'imaginai que « c'étaient des voleurs qui en voulaient aux beaux « ornements de M. le vicomte d'Ars, et je crus qu'il « était bon de prendre des précautions. Je priai

« deux hommes courageux de coucher à la cure
« pour me prêter main-forte, en cas de besoin.
« Ils vinrent plusieurs nuits de suite ; ils entendi-
« rent le bruit mais ne découvrirent rien et demeu-
« rèrent convaincus que ce vacarme avait une
« autre cause que la malveillance des hommes.
« J'en acquis moi-même bientôt la certitude ; car,
« pendant une nuit d'hiver qu'il était tombé beau-
« coup de neige, trois énormes coups se firent en-
« tendre vers le milieu de la nuit. Je sautai préci-
« pitamment à bas de mon lit ; je pris la rampe et
« descendis jusque dans la cour, pensant trouver
« cette fois les malfaiteurs en fuite et me proposant
« d'appeler au secours. Mais, à mon grand étonne-
« ment, je ne vis rien, je n'entendis rien, et, qui
« plus est, je ne découvris sur la neige aucune
« trace de pas... Je ne doutai plus alors que ce ne
« fût le démon qui voulait m'effrayer. Je m'aban-
« donnai à la volonté de Dieu, le priant d'être mon
« défenseur et mon gardien, et de s'approcher de
« moi avec ses anges quand mon ennemi viendrait
« de nouveau me tourmenter. »

Si le but du démon était de frapper de terreur le pauvre Curé, il n'avait que trop réussi ; car M. Vianney a avoué que dans les premiers temps, alors que la cause de ces bruits mystérieux, qui se renouvelaient toutes les nuits pendant des heures entières, n'était point connue, il mourait de peur

dans son lit ; sa santé ne pouvait manquer d'en être profondément altérée ; on le voyait sécher et dépérir. Des personnes charitables s'offrirent à faire le guet autour de la maison et à coucher dans la chambre voisine de la sienne. Quelques jeunes gens armés s'établirent en embuscade au clocher, afin de mieux surveiller les abords de la cure.

Il y en eut parfois qui furent très-effrayés, entre autres le charron du village, André Verchère. Une nuit que son tour de faction était venu, il s'installa, avec son fusil, dans une chambre du presbytère. Quand vint minuit, un bruit effroyable se fit entendre à côté de lui, dans la pièce même ; il lui sembla que les meubles volaient en éclats sous une grêle de coups. La pauvre sentinelle de crier au secours, et M. le Curé d'accourir. On regarde, on examine, on fouille les coins et les recoins, mais inutilement.

Quand M. Vianney se fut bien assuré que ces bruits n'avaient aucune cause humainement assignable, il prit le parti de congédier tous ces gardiens dont la présence lui était inutile, et finit par s'habituer à ce martyre, qui dura trente-cinq ans, avec des phases et sous des formes diverses, mais sans qu'il y eût presque jamais d'intermittence.

Ordinairement, à minuit, trois grands coups contre la porte du presbytère avertissaient le Curé d'Ars de la présence de son ennemi ; et, suivant

que son sommeil était profond ou léger, d'autres coups plus ou moins rudes se succédaient en approchant. Après s'être donné le divertissement d'un horrible tintamarre dans l'escalier, le démon entrait; il se prenait aux rideaux du lit et les secouait avec fureur, comme s'il avait voulu les arracher. Le pauvre patient ne pouvait comprendre qu'il en restât un lambeau. Il arrivait souvent que l'esprit malin heurtait comme quelqu'un qui veut entrer; un instant après, sans que la porte fût ouverte, il était dans la chambre remuant les chaises, dérangeant les meubles, furetant partout, appelant M. le Curé d'une voix moqueuse: « Vianney! Vianney! » et ajoutant à son nom des menaces et des qualifications outrageantes : « *Mangeur de truffes!* nous « t'aurons bien, va, nous t'aurons bien!... nous te « tenons! nous te tenons!... » D'autres fois, sans se donner la peine de monter, il le hélait du milieu de la cour, et, après avoir longtemps vociféré, il imitait une charge de cavalerie ou le bruit d'une armée en marche. Tantôt il enfonçait des clous dans le plancher, à grands coups de marteau ; tantôt il fendait du bois, rabotait des planches, sciait des lambris, comme un charpentier activement occupé dans l'intérieur de la maison; ou bien il taraudait toute la nuit, et il semblait à M. Vianney qu'il allait, le matin, trouver son plafond criblé de trous ; ou bien encore il battait la générale sur la table, sur

la cheminée et principalement sur le pot à eau, cherchant de préférence les objets les plus sonores.

Quelquefois le Curé d'Ars entendait, dans la salle basse au-dessous de lui, bondir comme un grand cheval échappé, qui s'élevait jusqu'au plafond et retombait lourdement, des quatre fers, sur le carreau. D'autres fois, c'était comme si un gendarme chaussé de grosses bottes en eût fait résonner le talon sur les dalles de l'escalier. D'autres fois encore, c'était le bruit d'un grand troupeau de moutons qui paissait au-dessus de sa tête. Impossible de dormir avec ce piétinement monotone. Une nuit que M. Vianney était plus agacé que de coutume, il dit: « Mon Dieu, je vous fais volontiers le sacrifice de « quelques heures de sommeil pour la conversion « des pécheurs. » Sur-le-champ, l'infernal troupeau s'en alla; le silence se fit, et le pauvre Curé put reposer un instant.

Pendant plusieurs nuits consécutives,— nous tenons tous ces détails de M. Vianney lui-même, — il entendit dans la cour des clameurs si fortes et si menaçantes qu'il en tremblait d'effroi. Ces voix parlaient dans une langue inconnue et avec la plus grande confusion, en sorte qu'elles réveillaient en lui le souvenir encore récent de l'invasion. Il comparait leur tumulte au bruit qu'aurait fait une armée d'Autrichiens, ou bien il se servait d'un autre

mot non moins caractéristique, disant que des troupes de démons avaient tenu leur *parlement* dans sa cour.

Ces histoires, on le pense bien, firent grand bruit; elles excitèrent, comme il arrive toujours, des rumeurs en sens divers et de vives contradictions. Toutefois il n'est pas permis de supposer que M. Vianney se soit trompé ni qu'il ait voulu tromper. Ceux qui l'ont connu savent que la mort eût été pour lui préférable au mensonge. Il n'avait pas le tempérament d'un visionnaire; il n'était point du tout crédule; il possédait toutes les qualités d'un bon témoin. Ces choses ne se passèrent pas une fois, mais cent et cent fois par an, pendant trente ans; elles furent attestées par lui des milliers de fois; il n'y avait rien dont il parlât plus volontiers.

N'importe! les démentis persévérèrent; ils partaient surtout des rangs du clergé. Les confrères du Curé d'Ars se montraient, en général, peu disposés à admettre la réalité de ces manifestations diaboliques; ils leur cherchaient des causes naturelles et physiologiques, et croyaient en trouver dans les jeûnes et les veilles immodérés du saint homme: explication sommaire et commode plus que satisfaisante. « Si le Curé d'Ars vivait « comme les autres, disaient-ils, s'il prenait sa « dose de sommeil et de nourriture, cette effer- « vescence d'imagination se calmerait, son cer-

« veau ne se peuplerait pas de spectres, et toute « cette fantasmagorie infernale s'évanouirait. »

Au plus fort de ces préventions, voici ce qui arriva: — ce drame infernal a été raconté de la même manière par les différentes personnes qui en furent témoins; un de ces témoins vit encore et s'est offert à en signer les détails. — C'était dans l'hiver de 1826, il y avait à Saint-Trivier-sur-Moignans un vénérable curé, nommé M. Granger, qui s'était mis en rapport avec l'abbé Vianney, dès les premiers jours de son ministère à Ars; il avait su l'apprécier et il le voyait souvent. Jaloux de procurer à ses paroissiens le bienfait de la présence au milieu d'eux d'un prêtre si mortifié et si zélé, il le pria de se joindre aux missionnaires qui donnaient alors les exercices du grand jubilé. M. Vianney consentit à tout ce que son voisin voulut: il resta trois semaines à Saint-Trivier, prêcha de temps en temps et confessa beaucoup.

Comme les vexations auxquelles il était en butte, de la part du démon, faisaient alors grand bruit, ses confrères s'en amusaient et lui disaient sur le ton du badinage: « Allons! allons! cher Curé, faites « comme les autres; nourrissez-vous mieux: c'est « le moyen d'en finir avec toutes ces diableries. » Un soir, on le prit sur une gamme plus haute; la discussion s'anima du côté des contradicteurs, et leur raillerie s'échappa en jets plus amers et moins

contenus. Il fut convenu que toute cette mystique infernale n'était que rêverie, délire, hallucination, et le pauvre Curé fut traité, en toutes lettres, de visionnaire et de maniaque. Il ne répondit pas un mot à ces savantes diatribes; il se retira dans sa chambre, insensible à tout, sauf à la joie d'avoir été humilié. Un instant après, Messieurs les rieurs se souhaitaient une bonne nuit et gagnaient leur appartement respectif, avec l'insouciance de philosophes qui, s'ils croyaient au démon, n'avaient du moins qu'une foi très-médiocre à son intervention dans les affaires du Curé d'Ars.

Mais voilà qu'à minuit ils sont réveillés en sursaut par un affreux vacarme : la cure est sens dessus dessous ; les portes battent ; les vitres frissonnent ; les murs chancellent ; de sinistres craquements font craindre qu'ils ne s'écroulent. En un instant, tout le monde est debout. On se souvient que le Curé d'Ars a dit : « Vous ne serez pas étonnés si, par hasard, vous entendez du bruit cette nuit. » On se précipite dans sa chambre... il reposait tranquillement. « Levez-vous, lui crie-t-on, la cure va tomber ! — Oh ! je sais bien ce que c'est, répond-il « en souriant Il faut aller vous coucher; il n'y a « rien à craindre. » On se rassure, et le bruit cesse. A une heure de là, quand tout est redevenu silencieux, un léger coup de sonnette retentit. L'abbé Vianney se lève et trouve à la porte un homme qui

avait fait plusieurs lieues pour venir se confesser à lui. Il se rend aussitôt à l'église et y reste jusqu'à la messe, occupé à entendre un grand nombre de pénitents.

Un des missionnaires, M. l'abbé Chevalon, de pieuse mémoire, ancien soldat de l'empire, demeura si frappé de cette étrange aventure qu'il disait, en la racontant : « J'ai promis au bon Dieu de « ne plus plaisanter sur ces histoires d'apparitions « et de bruits nocturnes ; et quant à M. le Curé « d'Ars, je le tiens pour un saint. »

Le lecteur aura remarqué, sans doute, la coïncidence des événements de la nuit avec l'arrivée soudaine d'un pécheur venu de loin pour se confesser. C'était chose ordinaire, qui après de nombreux précédents avait fini par devenir un indice presque infaillible. Chaque fois que les taquineries du démon redoublaient de fréquence et d'intensité, le Curé d'Ars prévoyait que la grâce lui amènerait bientôt quelque grand pécheur à convertir : ses pressentiments étaient rarement trompés; si bien que par la suite, au lieu de se troubler de cette recrudescence de colère infernale, il l'accueillait comme le signe avant-coureur des miséricordes de Dieu et des consolations réservées à son ministère. Souvent, quand il se levait après une nuit de lutte et d'insomnie cruelles, il trouvait, à la porte, des étrangers qui avaient marché toute la

nuit et qui le priaient d'entendre leur confession.

L'esprit du mal variait ses moyens d'attaque : il ne se contentait plus de frapper aux portes et de troubler le repos de M. Vianney par des bruits effrayants, il était sans cesse à imaginer de nouveaux tours dont l'audace déguisait mal la faiblesse. Souvent il se cachait sous son lit, voire sous son chevet, et faisait, toute la nuit, retentir à son oreille tantôt des cris aigus, tantôt des gémissements lugubres, des plaintes étouffées, de faibles soupirs ; quelquefois il l'entendait geindre bruyamment comme un homme qui se livre à un travail pénible, d'autres fois râler comme un malade à l'agonie.

« Le démon est bien fin, disait-il un jour, dans « son catéchisme, mais il n'est pas fort. Un signe « de croix le met en fuite. Tenez, il n'y a pas en« core trois jours qu'il faisait un grand tapage au« dessus de ma tête. On aurait dit que toutes les « voitures de Lyon roulaient sur le plancher... Pas « plus loin qu'hier soir, il y avait des troupes de « démons qui secouaient ma porte. J'ai fait le signe « de la croix; ils sont tous partis. »

Il y eut une nuit où il fut réveillé en sursaut et se sentit soulevé en l'air : « Peu à peu *je perdais mon* « *lit,* dit-il; je m'armai vitement du signe de la « croix, et le *grappin*[1] me laissa. »

[1] Nom de guerre sous lequel M. Vianney avait l'habitude de désigner le démon.

Une autre nuit, le diable imagina de prendre la forme d'un coussin très-doux, très-moelleux, dans lequel la tête du pauvre Curé enfonçait voluptueusement comme dans de la ouate ; en même temps il en sortait un gémissement plaintif. Il avoua que cette fois il eut grand' peur; il lui sembla que ce nouveau genre de piége mettait son âme en péril. Il invoqua le secours du ciel, et l'illusion disparut.

Ayant été appelé à Montmerle, le démon le suivit sur ce nouveau théâtre de son zèle, et comme il devait y faire beaucoup de bien, le mauvais esprit s'apprêta lui-même à lui faire le plus de mal qu'il pourrait : c'est pourquoi il le molesta de son mieux et sans répit. Dès la première nuit, il le traîna dans son lit tout autour de sa chambre, en sorte qu'il ne put pas fermer l'œil. Le lendemain, M. Vianney s'étant rendu à l'église de bonne heure, suivant son habitude, trouva la foule entourant son confessionnal; mais à peine y fut-il entré, qu'il se sentit soulevé et ballotté comme s'il avait été emporté dans une frêle barque sur un courant rapide.

Quand il alla à Saint-Trivier pour y prêcher le jubilé, il partit à pied, avant le jour, et sans être accompagné; il marchait en récitant son chapelet. L'air autour de lui était rempli de lueurs sinistres; l'atmosphère était comme embrasée, et, de chaque côté de la route, les buissons lui paraissaient en feu. C'était Satan qui, prévoyant les heureux fruits

que M. Vianney allait faire dans les âmes, enveloppé du fluide ardent qui le dévore, le suivait pas à pas, cherchant à l'effrayer et à le décourager. Lui, cependant, n'en continuait pas moins son chemin, ne voyant dans ces nouvelles manœuvres de l'ennemi que le présage des bénédictions de Dieu sur ses travaux. En effet, son passage à Saint-Trivier fut marqué par les plus consolants triomphes de la grâce.

Une des fantaisies les plus bizarres du démon, celle qui trahit le mieux ses ignobles instincts, est l'histoire du tableau contre lequel il s'est acharné si longtemps. M. le Curé avait sur son palier une image de la sainte Vierge qu'il aimait beaucoup ; tous les jours le démon la couvrait outrageusement de boue et d'ordure. On avait beau la laver, on la retrouvait, le lendemain, plus noire et plus maculée que la veille. Ces lâches insultes se renouvelèrent jusqu'à ce que M. Vianney, renonçant aux consolations qu'elle lui donnait, prit le parti de la faire enlever.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter la série entière de ces persécutions et de ces combats qui durèrent autant que la vie de notre héros. Il y avait peu de sujets de conversation sur lesquels il fût plus fécond et plus intarissable que sur celui-là. Il ne faisait aucune difficulté de répondre aux questions sans nombre qu'on lui adres-

sait à ce propos; quelquefois, il ne les attendait même pas: c'était lui, le premier, qui racontait sur un ton aimable et plaisant ses plus récentes aventures avec le *grappin*.

« Monsieur le Curé, lui disaient ses mission-
« naires, le démon nous laisse bien tranquilles.
« Nous avons beau vivre près de vous, nous ne
« voyons rien, nous n'entendons rien ; c'est appa-
« remment que nous n'en valons pas la peine. —
« Oh ! répondait-il, c'est que vous êtes bien sages.
« — Ces bruits, ces voix que vous entendez dans la
« nuit, tout ce tintamarre ne vous fait pas peur ? —
« Oh ! non, je sais que c'est le *grappin* : ça me
« suffit. Depuis le temps que nous avons affaire
« ensemble, nous nous connaissons; nous sommes
« camarades..... D'ailleurs, le bon Dieu est meil-
« leur que le diable n'est méchant ; c'est LUI qui
« me garde. Ce que Dieu garde est bien gardé. »

Que de fois, dans cette courte visite d'une heure après midi, où, pendant plusieurs années, il nous a été donné de voir de si près la sainteté, que de fois M. Vianney nous a dit gaîment à mes confrères et à moi, — il me semble l'entendre encore avec sa petite voix si faible et si douce : — « Aujourd'hui,
« le *grappin* est venu gratter à ma porte ; il ne m'a
« pas laissé dormir... » ou bien : « Aujourd'hui, il
« était bien en colère : c'est bon signe. Il soufflait
« comme un bœuf !... » Et, en disant cela, M. le

Curé imitait la respiration forte et bruyante du *grappin*.

Sur la fin de sa vie, les attaques du démon furent moins vives et moins continuelles ; elles cessèrent tout à fait les six derniers mois. Auparavant déjà, ses malices étaient moins noires et ses menées plus timides : c'étaient comme les derniers traits d'un ennemi qui se retire, désespérant de vaincre, ou comme les voix confuses d'une armée en déroute, qui se perdent et s'éteignent dans le lointain. Le prince des ténèbres ne venait plus guère l'importuner la nuit, il se contentait de troubler l'instant de repos que le Curé d'Ars prenait après son repas, et dont il avait un extrême besoin. Tantôt il lui donnait le charivari à sa porte, contrefaisant tour à tour le grognement d'un ours, le hurlement d'un loup, l'aboiement d'un chien, tantôt il l'appelait de sa voix rude et insolente : « Vianney ! Vian-« ney ! viens donc ! » lui donnant à entendre que de nombreux pénitents l'attendaient.

On est tenté de se demander si Satan a quelquefois pris un corps pour tourmenter sa victime, s'il lui est apparu visiblement et sous quelle forme. Nous ne pouvons répondre que par deux faits. M. Vianney vit, un jour, à trois heures du matin, un gros chien noir, les yeux flamboyants, le poil hérissé, grattant la terre du cimetière, à l'endroit où avait été déposé, quelques semaines aupara-

vant, le corps d'un homme mort sans confession. Il a encore raconté que le diable lui était apparu sous la forme de chauves-souris qui remplissaient sa chambre et voltigeaient autour de son lit ; les murailles en étaient toutes noires.

Il est une autre question que le lecteur se sera faite sans doute. M. le curé a-t-il été seul à entendre les bruits dont nous avons parlé, ou bien a-t-on des exemples que d'autres personnes aient été témoins immédiats de ces manifestations surnaturelles? Les exemples, il est vrai, ne sont pas très-nombreux. Il en est pourtant d'assez remarquables, sans parler de ceux que nous avons mentionnés en commençant.

En 1829, au plus fort de cette lutte, un jeune prêtre du diocèse de Lyon, le fils de la bonne veuve d'Écully avec laquelle nous avons fait connaissance, dès les premières pages de ce livre, et qui rendit de si touchants services à M. le Curé, vint à Ars faire une retraite auprès de l'homme de Dieu. M. Vianney, qui avait encouragé et guidé ses premiers pas dans la carrière sacerdotale, le reçut avec une extrême bonté, et voulut qu'il logeât chez lui. L'abbé Bibost assure qu'il a entendu le diable toutes les nuits : « Il avait, dit-il, une voix aigre « et sauvage imitant le cri d'une bête fauve. Il « s'attachait aux rideaux de M. le Curé et les agi- « tait avec violence. Il l'appelait par son nom; j'ai

« saisi très-distinctement ces paroles : «Vianney!
« Vianney! que fais-tu là? Va-t'en! va-t'en! »

En 1842, il vint à Ars un ancien militaire, attaché dans ce temps-là à une brigade de notre gendarmerie départementale. Ce brave homme s'était levé à minuit, et, mêlé à un groupe de pieux fidèles, il attendait, à la porte de l'église, l'arrivée de M. Vianney. Comme le saint Curé tardait à paraître, il avait senti le besoin de s'isoler, et, pour vaincre le sommeil, il avait fait quelques pas autour de la cure. Cet homme était triste : il avait eu de récents chagrins. Il lui en restait un sentiment vague d'inquiétude et de terreur religieuse dont il ne se rendait pas compte. Ce sentiment le poussait vers Dieu, mais il hésitait sur le seuil du confessionnal. La vérité l'attirait et elle lui faisait peur. Tout à coup, il est arraché à sa rêverie par un bruit étrange qui semblait partir de la fenêtre du presbytère. Il écoute... une voix forte, aigre et stridente répète, à plusieurs reprises, ces mots qui arrivent très-distinctement à son oreille : « Vian-« ney! Vianney! viens donc! viens donc!... » Ce cri le glace d'horreur. Il s'éloigne, en proie à la plus vive agitation. Une heure sonnait en ce moment à la grande horloge du clocher. Bientôt M. le Curé paraît, une lumière à la main. Il trouve cet homme encore tout ému; il le rassure, le conduit à l'église, et, avant de l'avoir interrogé et d'avoir

entendu le premier mot de son histoire, il le renverse par ces paroles : « Mon ami, vous avez des « chagrins ; vous venez de perdre votre femme, « à la suite de ses couches. Mais ayez confiance ; « le bon Dieu viendra à votre aide... Il faut d'a-« bord mettre ordre à votre conscience ; vous « mettrez ensuite plus facilement ordre à vos affai-« res. » — « Je n'essayai pas de résister, dit le gendarme, je tombai à genoux comme un enfant, et je commençai ma confession. Dans mon trouble, je pouvais à peine lier deux idées ; mais le bon Curé m'aidait. Il eut bientôt pénétré le fond de mon âme ; il me révéla des choses dont il ne pouvait avoir connaissance et qui m'étonnèrent au delà de toute expression. Je ne croyais pas qu'on pût lire ainsi dans les cœurs. »

A la *Providence*, au dire de Catherine et des autres directrices que nous avons interrogées, on entendait, la nuit, des bruits de pas dans les escaliers et dans les dortoirs ; on faisait enquête sur enquête, et l'on ne découvrait rien.

En 1857, un missionnaire d'Ars, que de cruelles douleurs tenaient éveillé, entendit, à minuit, des coups violents frappés contre le mur de son alcôve, à un endroit où personne ne pouvait avoir accès. La religieuse qui le soignait les a entendus comme lui.

Parmi tant d'âmes bourrelées qui ont trouvé le repos à Ars, nous savons deux malheureux qui, la

veille du jour où sont tombées leurs chaînes criminelles, ont entendu toute la nuit des bruits affreux, des coups frappés à la porte et contre le mur de l'appartement où ils avaient leur dernière entrevue. Le moment était grave et solennel : il décidait de leur éternité.

Cette étude scrait incomplètc si nous ne rappelions qu'il est venu à Ars, à diverses époques et de divers lieux, plusieurs personnes donnant des marques plus ou moins évidentes de possession. Deux de ces infortunés, un homme et une femme, sont connus de tous les habitants d'Ars; ils y ont fait de fréquentes apparitions et ont presque toujours trouvé, aux pieds de M. Vianney, un peu de soulagement et de réconfort, dans un état des plus extraordinaires. Sans sc prononcer d'une manière ouverte et sans consentir, pour des raisons fondées sur la prudence et l'humilité, à pratiquer les cxorcismes, M. Vianney les traitait au saint tribunal, l'un comme si le corps sculement, l'autre comme si l'âme et le corps eussent été possédés. Au milieu de crises violentes, nous les avons vus sc calmer instantanément sous la bénédiction et la parole du saint prêtre de Jésus-Christ.

Les faits qui viennent de passer sous nos yeux dans leur effrayante réalité, n'étonneront que ceux qui sont demeurés systématiquement étrangers à l'histoire de la sainteté dans le monde. Les légendes

du bréviaire en sont pleines. Il est peu de monuments hagiographiques qui n'en offrent les traces. La tradition de ces faits n'a jamais cessé dans le monde : plus nombreux et plus éclatants aux temps privilégiés, où la foi était plus vive et la piété plus tendre, ils deviennent plus rares et plus obscurs en nos jours de défaillance et d'affadissement, à aucun moment ils ne disparaissent tout à fait. Quelques-uns nous accuseront d'avoir bravé, en les rapportant, les règles du simple bon sens. Ils auraient raison, s'il s'agissait de choses renfermées dans le domaine du bon sens ; mais celles que nous venons d'exposer dépassent de beaucoup ses limites. Trop étroit pour les comprendre, il ne peut exiger qu'elles se raccourcissent pour se mettre à sa portée : c'est à lui de s'étendre et de se proportionner à elles, en complétant par l'expérience les lois qu'il s'est faites, et en se mettant ainsi en état de saisir ce qui lui échappait auparavant. Car de nier simplement serait ici comme ailleurs un procédé par trop puéril et antiphilosophique : c'en serait fait alors de toute vérité ; nous ne pourrions plus croire à notre propre témoignage.

Une fois que la critique s'est emparée de ces faits et a rempli son devoir en les discutant sincèrement, il faut se résigner à les adopter tels qu'ils se présentent ; il ne s'agit plus dès lors que de savoir comment la raison doit les comprendre. Or, il en

est de l'explication de ces phénomènes comme de leur acceptation : il ne s'agit pas de ce qui a dû être, mais de ce qui a été réellement. Si des perceptions aussi claires, aussi fréquentes, ne sont que des rêves, rien n'empêche de regarder comme un songe la vie tout entière. On aura beau faire et beau dire, il y aura toujours des choses qui resteront inexplicables autrement que par l'intervention d'une puissance au-dessus et en dehors de la nature. Et ce n'est pas une des moindres preuves de la grandeur de l'homme que le ciel et l'enfer se disputent ainsi sa conquête, et l'estiment assez pour entrer directement en lutte à cause de lui.

CHAPITRE III

Comment les hommes contredirent M. le Curé d'Ars.

La vertu de M. Vianney n'était pas ordinaire; aussi a-t-elle été extraordinairement persécutée. Le mépris, l'outrage, la calomnie, le soupçon, la dénonciation, la menace l'ont tour à tour ou simultanément assailli. Il a connu tous les procédés de l'injustice et de la haine ; il a été poursuivi, décrié publiquement, troublé jusque dans ses souffrances, dans sa pauvreté, dans l'exercice de son zèle, dans les œuvres de sa charité, dans le sanctuaire intime de ses plus humbles et de ses plus discrètes vertus, sans pitié pour sa douceur, sans égard pour sa simplicité et sa bonté. Dieu l'a permis, pour faire voir que les merveilles d'Ars furent toutes de sa main, et que les hommes n'y ont été pour rien, puisque ceux qui semblaient intéressés à favoriser ce mouvement ré-

générateur de tout un pays se sont efforcés au contraire de le combattre et de l'étouffer dans son germe.

Pendant que la renommée grandissante de M. Vianney amenait à ses pieds une foule de chrétiens toujours plus nombreux et plus charmés, ses confrères murmuraient. A leur insu et sans qu'ils s'en rendissent bien compte sans doute, ils puisaient, dans une pieuse inquiétude du salut et de la direction de leurs ouailles, un prétexte spécieux pour justifier parfois d'amères critiques et des sentiments d'humeur mal déguisés. D'autres, et il faut dire que c'était le plus grand nombre, s'alarmaient d'un engouement si nouveau et si étrange. Déshabitués qu'ils étaient des prodiges que la sainteté opérait autrefois au milieu des peuples, ils s'étonnaient ; ils ne comprenaient pas ; ils secouaient la tête d'un air incrédule ; ils redoutaient l'effet que pourrait produire sur une société sceptique et railleuse la réapparition soudaine d'une puissance oubliée et à laquelle on ne croyait plus guère.

Une chose contribua beaucoup aussi à fortifier les préventions. Parmi les étrangers qui affluaient à Ars, il y avait dès lors, en proportion considérable, de cette classe de pénitents et surtout de pénitentes, que nous retrouverons toujours plus tenaces et plus nombreuses autour du confes-

sionnal de M. Vianney, comme si elles avaient eu la mission de faire reluire sa patience par leur importunité. Ces victimes plus ou moins volontaires d'une fausse conscience et d'un faux christianisme, promènent leur incurable malaise de pèlerinage en pèlerinage et de confesseur en confesseur, partout où les pousse le vent de l'instabilité, soutenues par l'espoir de rencontrer non pas une parole qui les calme, car leur mal est de ne vouloir pas être calmées, mais une décision qui consacre leur plan de conduite, sanctionne leurs idées de perfection, justifie leurs alarmes et leur permette de continuer à trembler en liberté. Ars devint bientôt le refuge de ces imaginations tourmentées et le centre de leurs pérégrinations inquiètes. On comprend le tort que cela dut faire à M. Vianney avant qu'il fût parfaitement connu, et que, par des signes éclatants de sainteté, il se fût mis hors d'atteinte des morsures de l'opinion. Au retour de leurs voyages, ces habituées d'Ars faisaient parler le saint Curé à tort et à travers, dans un sens qu'elles s'efforçaient de rendre favorable à leurs étroites visées. Elles s'étayaient, contre leur confesseur ordinaire, de ce que M. Vianney avait dit et de ce qu'il n'avait pas dit, de ses avis bien ou mal traduits, de ses réponses bien ou mal interprétées.

C'est ainsi que d'excellents esprits, trompés par les clameurs qui commencèrent à assaillir le saint

prêtre, se trouvèrent amenés à prendre parti contre lui, et que ceux même qui rendaient justice à la droiture de ses intentions, ne laissèrent pas que de suspecter l'opportunité de son zèle, la sagesse de ses conseils et la prudence de ses moyens de direction.

Un jour que nous causions ensemble de cette époque douloureuse de sa vie, nous lui demandâmes si la contradiction ne l'avait jamais ému au point de lui faire perdre la paix. Nous n'avons pas oublié l'admirable réponse qu'il nous fit : « La « croix ! s'écria-t-il avec une expression céleste, « la croix faire perdre la paix ! C'est elle qui a « donné la paix au monde ; c'est elle qui doit la « porter dans nos cœurs. Toutes nos misères vien- « nent de ce que nous ne l'aimons pas. C'est la « crainte des croix qui augmente les croix. Une « croix portée simplement, et sans ces retours « d'amour-propre qui exagèrent les peines, n'est « plus une croix. Une souffrance paisible n'est plus « une souffrance. Nous nous plaignons de souf- « frir ! nous aurions bien plus de raison de nous « plaindre de ne pas souffrir, puisque rien ne nous « rend plus semblables à Notre-Seigneur que de « porter sa croix. Oh ! belle union de l'âme avec « Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'amour et la « vertu de sa croix !... Je ne comprends pas com- « ment un chrétien peut ne pas aimer la croix

« et la fuir! n'est-ce pas fuir en même temps « Celui qui a bien voulu y être attaché et y mourir « pour nous? »

Une autre fois il disait: « Les contradictions « nous mettent au pied de la croix, et la croix à « la porte du ciel. Pour y arriver il faut qu'on nous « marche dessus, que nous soyons vilipendés, « méprisés, broyés... Il n'y a d'heureux dans ce « monde que ceux qui ont le calme de l'âme, au « milieu des peines de la vie: ils goûtent la joie « des enfants de Dieu... Toutes les peines sont « douces quand on souffre en union avec Notre-« Seigneur... Souffrir! qu'importe? Ce n'est qu'un « moment. Si nous pouvions aller passer huit jours « dans le ciel, nous comprendrions le prix de ce « moment de souffrance. Nous ne trouverions pas « de croix assez lourde, pas d'épreuve assez « amère... La croix est le don que Dieu a fait à « ses amis.

« Que c'est beau de s'offrir tous les matins en « sacrifice au bon Dieu, et de tout accepter en ex-« piation de ses péchés!... Il faut demander l'amour « des croix: alors elles deviennent douces. J'en ai « fait l'expérience pendant quatre ou cinq ans. J'ai « été bien calomnié, bien contredit, bien bous-« culé. Oh! j'avais des croix... j'en avais presque « plus que je n'en pouvais porter! Je me mis à de-« mander l'amour des croix... alors je fus heureux.

« Je me dis : Vraiment, il n'y a de bonheur que « là... Il ne faut jamais regarder d'où viennent les « croix : elles viennent de Dieu. C'est toujours « Dieu qui nous donne ce moyen de lui prouver « notre amour. »

Avec de pareils sentiments, on conçoit que notre Saint restât calme au milieu des orages. La sagesse humaine la plus sublime n'a pu inspirer à l'homme que de la patience et une froide sérénité ; mais le Saint-Esprit, par la force de sa grâce, l'élève jusqu'au contentement dans les douleurs. M. Vianney acceptait les siennes avec une joie pieuse : « Oh ! quand le jour du jugement viendra, « disait-il, que nous serons heureux de nos mal« heurs, fiers de nos humiliations, et riches de nos « sacrifices ! »

Ces épreuves lui étaient encore bonnes et précieuses à un autre point de vue. Elles le délivraient de la crainte qu'il avait d'être hypocrite, quand il se voyait, lui si faible et si misérable, l'objet des empressements de la foule : « Au moins, se disait-il, « je ne trompe pas tout le monde. Il y en a qui « me mettent à ma place et m'apprécient à ma « juste valeur. Combien je leur ai d'obligation ! « car ce sont eux qui m'aident à me connaître. » En parlant d'une personne qui l'aurait fait mourir à petit feu, si son cœur avait été moins affermi dans la patience, il disait : « Je lui dois bien de la recon-

« naissance : je n'aurais pas su sans elle que j'ai-
« mais un peu le bon Dieu. »

Un jour, on lui remit une missive dans laquelle se lisait cette phrase : « Monsieur le Curé, quand on a aussi peu de théologie que vous, on ne devrait jamais entrer dans un confessionnal... » Le reste était à l'avenant. Cet homme qui ne trouva jamais le temps de répondre à aucune des lettres qui lui arrivaient tous les jours plus nombreuses, et qui faisaient incessamment appel à ses conseils, à son expérience, à sa sainteté, crut qu'il ne pouvait pas se dispenser de témoigner la joie et la reconnaissance qu'il éprouvait d'être traité enfin d'une manière conforme à ses mérites. Il prit immédiatement la plume et il écrivit : « Que j'ai de raisons de
« vous aimer ! VOUS ÊTES LE SEUL QUI M'AYEZ BIEN
« CONNU. Puisque vous êtes si bon et si charitable
« que de daigner vous intéresser à ma pauvre
« âme, aidez-moi donc à obtenir la grâce que je
« demande depuis si longtemps, afin qu'étant rem-
« placé dans un poste que je ne suis pas digne
« d'occuper, à cause de mon ignorance, je puisse
« me retirer dans un petit coin pour y pleurer ma
« pauvre vie... Que de pénitences à faire ! que de
« larmes à répandre !... »

Vers le même temps, il se tint, dans une cure importante, une réunion d'ecclésiastiques, au sein de laquelle, après mûre délibération sur tous les

griefs qu'on pensait avoir contre lui, il fut résolu, d'un commun accord, qu'on informerait le nouvel évêque de Belley des entreprises maladroites et du zèle intempestif d'un de ses curés, à qui son ignorance et son incapacité auraient dû inspirer une conduite plus prudente et plus discrète. Un des membres de la conférence crut devoir prévenir M. Vianney dans une lettre officieuse, véritable réquisitoire rempli des plaintes les plus dures et des récriminations les plus amères.

Comme ce n'était pas la première fois qu'on le menaçait de la disgrâce et des censures de son évêque, et que, d'ailleurs, il ne trouvait rien en lui-même qui ne fût digne des dernières rigueurs, le pauvre saint homme ne douta plus qu'on ne vînt un jour le chasser honteusement de sa cure : « Je m'atten-« dais d'un moment à l'autre, disait-il, à être mis « à la porte *à coups de bâton*, interdit et condamné « à finir mes jours dans les prisons. Il me semblait « que tout le monde aurait dû *me faire les cornes*, « pour avoir osé demeurer si longtemps dans une « paroisse où je ne pouvais être qu'un obstacle au « bien. » Une de ces pièces accusatrices tomba un jour entre ses mains; il l'envoya à ses supérieurs, après l'avoir lui-même apostillée : « Cette fois, dit-« il, ils sont bien sûrs de réussir, puisqu'ils ont « ma signature. »

Mgr Devie était l'homme le moins disposé à

se laisser prendre à de faux rapports et à d'iniques soupçons. Il n'eut pas plus tôt vu M. Vianney qu'il l'aima : il aima sa simplicité, sa mortification, sa piété ; il ne jugea pas qu'elle fût exagérée, il n'y vit rien de bizarre ni de ridicule. En toute rencontre, il se déclara pour lui et prit sa défense avec éclat : « Je vous souhaite, Messieurs, dit-il un jour, « dans une réunion nombreuse d'ecclésiastiques, « d'un ton qui ferma la bouche aux railleurs, je « vous souhaite un peu de cette folie dont vous « vous moquez : elle ne nuira pas à votre sagesse. « Le Curé d'Ars est un saint que nous devons admirer et prendre pour modèle. »

Quant à la question du zèle et de la science, avant de l'avoir approfondie par lui-même, Mgr Devie l'avait fait examiner par d'autres. Ses grands vicaires étaient venus à Ars ; ils avaient suivi de près le bon Curé, ils l'avaient vu à l'œuvre, ils l'avaient interrogé. Trop humble pour justifier sa conduite, M. Vianney s'était contenté de la leur exposer avec toute la candeur et la simplicité dont il était capable, les priant ensuite de lui permettre de résigner ses fonctions et de déposer un fardeau trop lourd pour lui : « Je voudrais, répétait-il, me « cacher dans un trou pour pleurer mes pauvres « péchés. »

On parlait une fois devant l'Évêque du peu de science et d'autorité du Curé d'Ars en matière de

casuistique : « Je ne sais pas s'il est instruit, reprit-
« il vivement, mais il est ÉCLAIRÉ. »

Nous trouvons dans une lettre quelques détails sur une visite que l'Évêque de Belley fit à Ars, en 1838 : « Le bon Curé, y est-il dit, n'a pas paru à dîner... Monseigneur a déclaré qu'il ne voulait plus le contrarier, et qu'il lui laissait toute sa sainte liberté. Il est toujours plus pénétré d'admiration pour lui, il n'en parle qu'avec une profonde estime. C'est un sentiment réciproque dans ces deux grandes âmes, car M. Vianney nous a affirmé, deux dimanches de suite, que notre Évêque était un saint. Nous sommes un diocèse privilégié... »

Cependant le Curé d'Ars continua d'opposer aux outrages qu'on faisait pleuvoir sur lui la même fermeté douce et inébranlable. Il sut agir avec cette noble indépendance qui place une âme au-dessus de toute crainte humaine, souffrant tout en silence, attribuant tout à ses péchés, ne répondant à tous que par des paroles respectueuses et bienveillantes.

Bientôt les épreuves devinrent plus sensibles. L'occupation d'un grand nombre de personnes, dont le serviteur de Dieu troublait le repos sensuel, en flagellant leurs vices, et en révélant l'hypocrisie de leurs vertus, en gênant leurs passions ou en leur enlevant des complices, fut d'épier et de faire épier ses discours et ses démarches. On

en vint à le décrier jusque dans ses mœurs ; on lui écrivit des lettres anonymes remplies d'ignobles injures ; on couvrit d'infâmes placards les murs de son presbytère, cet asile si pur de la pénitence et de la prière.

« De pareilles horreurs ne pouvaient être le fait « que d'hommes bien pervers, lui disions-nous un « jour pour éprouver sa charité.

« — Oh ! non, répondit-il avec une grande dou- « ceur, ils n'étaient pas méchants ; ils en savaient « plus que les autres ; ils me connaissaient mieux. « Que j'étais content, ajouta-t-il, de me voir ainsi « foulé aux pieds de tout le monde comme la boue « des chemins !

« — Mais enfin, monsieur le Curé, comment « pouvait-on vous reprocher votre mauvaise vie ?

« — Hélas ! ma vie a toujours été mauvaise. Je « menais, dans ce temps-là, la vie que je mène « encore. Je n'ai jamais rien valu. »

Un prêtre vint un jour demander des conseils au serviteur de Dieu : « Monsieur le Curé, lui dit-il, je « suis las d'être en butte à la calomnie et à la per- « sécution ; ma patience est à bout ; je veux me re- « tirer. Avant de prendre un parti, je désire avoir « votre sentiment. — Mon ami, faites comme moi, « répondit le saint Curé, laissez tout dire. Quand « on aura tout dit, il n'y aura plus rien à dire, et « l'on se taira. »

Au milieu de ce déchaînement continuel, rien n'interrompait en M. Vianney l'uniformité de ses habitudes. Il cachait dans son âme, désolée mais tranquille, toutes les douleurs dont il ressentait la pointe, et paraissait au dehors toujours aussi calme, aussi doux, aussi affable, aussi peu soucieux de sa propre gloire, aussi facile à aborder et à entretenir. Jamais on ne vit poindre dans ses paroles aucun sentiment d'aigreur, de mécontentement ou de tristesse. Il pratiquait à la lettre ce mot qui revenait souvent dans sa conversation: « Les saints ne se plaignent jamais. » Il ne connut pas même ce trouble et ces défaillances qui, dans les grandes crises, ôtent souvent la liberté d'action et la présence d'esprit nécessaires pour bien s'acquitter des emplois qu'on est appelé à remplir. Quand on lui demandait comment il avait pu, sous le coup d'une menace perpétuelle de changement, en butte à tant de tracasseries, conserver l'énergie de son âme et ce qu'il faut d'empire sur soi-même pour se livrer à ses travaux avec la même application et la même ardeur: « On fait beaucoup plus pour Dieu, « répondait-il, en faisant les mêmes choses sans « plaisir et sans goût. C'est vrai que j'espérais tous « les jours qu'on viendrait me chasser; mais en at« tendant je faisais comme si je n'avais jamais dû « m'en aller. »

C'est à ce prodigieux degré d'humilité, d'abné-

gation et d'aquiescement en Dieu que la grâce avait fait arriver le Curé d'Ars, et la force qu'elle lui communiquait est d'autant plus admirable que la violence et la continuité de ses douleurs étaient de nature à l'abattre davantage, et que sa sensibilité exquise, son extrême délicatesse, sa grande défiance de lui-même, les lui rendaient plus vives et plus pénibles à supporter. Mais au contraire, jamais son cœur n'était plus haut et plus ferme qu'aux heures où sa volonté se courbait plus humblement sous les coups redoublés qui l'accablaient. Comme sa confiance n'avait pour fondement que Dieu seul, rien de ce qui lui arrivait de la part des hommes ne pouvait en ébranler la solidité. Cette expérience de l'injustice des créatures devint comme un lien de plus entre Notre-Seigneur et lui ; il y puisa de nouvelles forces pour le servir et pour l'aimer. A la manière dont il parlait de cette époque de sa vie, on est autorisé à penser que ce fut celle où le ciel le favorisa des grâces les plus extraordinaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut le temps où le pèlerinage s'accrut au delà de toute proportion. Plus on attaque la sainteté, plus on la met en relief. On commença à venir de tous les pays, et des pays les plus lointains, à cet homme perdu, à cet ignorant, à ce fou, à cet hypocrite, pour lui découvrir ce qu'on avait de plus secret dans la conscience, pour le consulter dans

les situations les plus difficiles, pour se recommander à ses prières. C'était à qui le verrait le premier, obtiendrait de lui un conseil, une lumière, une décision, la promesse d'un souvenir devant Notre-Seigneur ; lui, de son côté, a souvent déclaré qu'il obtenait de Dieu et des hommes tout ce qu'il souhaitait. Ses grands miracles et ses grandes œuvres, alimentées par de grandes aumônes, datent de là.

Après avoir vu s'amonceler, sur cette douce et chère existence, tant de sombres nuages, il serait intéressant de savoir par quels moyens Dieu mit fin à la tourmente et dissipa l'aveuglement de ceux qui s'étaient laissé tromper ; mais cette action directe et souveraine de la Providence, qui opère le triomphe surnaturel du bien, n'est pas toujours visible ; le plus souvent Dieu cache sa main.

Hâtons-nous aussi de le dire : les passions soulevées contre le plus inoffensif et le plus vertueux des hommes fermentaient à l'ombre et au loin. Il n'était pas possible de l'insulter en face ; la touchante sérénité de son visage et la transparence de son regard faisaient tomber le soupçon. La foule de ses admirateurs se recrutait chaque jour parmi ceux qui étaient venus à Ars avec l'intention de railler et de blasphémer. Depuis huit ans que durait l'épreuve, on n'avait jamais vu M. Vianney descendre de ce degré sublime de résignation où il

n'est donné qu'à un saint d'arriver et de se maintenir. A peine avaient-ils contemplé de près ce spectacle que les détracteurs de la veille devenaient les amis du lendemain. Le clergé surtout a été remarquable dans ce retour. Le prêtre peut se laisser influencer par des sentiments humains ; il ne résiste pas à la vérité, quand elle se dégage des ombres qui l'enveloppent. Ainsi, tous les curés du voisinage, tous ceux du diocèse, furent bientôt gagnés à l'homme qu'ils avaient contredit ; s'ils ne donnèrent pas l'exemple d'une confiance aveugle et empressée, ils donnèrent, ce qui vaut mieux, celui d'une confiance éclairée et persévérante. Le simple cours des choses devait donc amener le terme de ces odieuses persécutions. La justice allait se retrouver pour notre Saint dans l'excès d'injustice avec lequel on le traitait. C'est la victoire promise à l'humilité, cette force miraculeuse de la faiblesse.

CHAPITRE IV

Maladie de M. Vianney, sa merveilleuse guérison. — Sa première fuite.

M. Vianney se livrait à un travail et à des mortifications qui auraient usé la vie de plusieurs hommes. Depuis longtemps déjà il était évident qu'il ne se soutenait que par miracle. « On me parle des choses merveilleuses qui se passent à Ars, disait un homme du monde, je ne doute pas de la puissance de Dieu : elle est aussi grande au XIXe siècle qu'à l'époque de l'établissement du christianisme. Je suis convaincu que les prières du saint prêtre qu'on y va voir peuvent obtenir des guérisons surprenantes, miraculeuses même ; mais pour croire ici à la présence du surnaturel, je n'ai pas besoin de tout cela. Le grand miracle d'Ars, c'est la vie si pénitente et si laborieuse du Curé. Qu'un homme fasse ce qu'il fait, le fasse tous les jours sans se lasser et sans arriver au bout de ses forces, voilà

ce qui me surpasse ! C'est à mes yeux le miracle des miracles. » Combien d'autres voix autorisées sont venues fortifier ce témoignage !

Il sembla pourtant que ce miracle allait cesser. Plusieurs fois déjà la santé de M. Vianney avait fléchi et donné de sérieuses inquiétudes. Il avait, à son arrivée à Ars, payé son tribut à l'insalubrité de la Dombes. La fièvre endémique qui résulte de l'humidité du sol, dans ce malheureux pays, était venue plusieurs fois le visiter. Depuis lors, il ne s'était jamais remis parfaitement. Il était sujet à des douleurs d'entrailles et à des maux de tête continuels. De cruelles infirmités survinrent bientôt.

Mais dans le temps que son *pauvre cadavre*, comme il l'appelait, était le plus torturé, son esprit était toujours libre, l'expression de son visage toujours calme et souriante, rien dans son humeur ou dans sa conversation ne trahissait ses douleurs même les plus vives. Il avait une constitution tellement forte et tellement mobile, que la guérison était aussi subite que la maladie. Au moment où l'on croyait qu'il allait succomber, il se trouvait tout à coup comme ressuscité par une puissance supérieure. Le soir il était excédé ; on le voyait, le lendemain matin, frais, dispos, aller et venir comme s'il n'avait pas souffert.

Au mois de septembre 1842, il fut atteint d'une fluxion de poitrine : on eut quelques craintes, qui

se dissipèrent promptement. « Je ne me trouble plus sur sa santé, disait le médecin; elle relève d'un autre que moi, et quand je ne peux plus rien, CET AUTRE peut encore. Au moment où il semble qu'il va nous échapper, il reprend soudain et comme par enchantement de nouvelles forces. »

On était aux premiers jours de mai de l'année 1843. La foule était plus grande qu'on ne l'avait encore vue. Seul et sans auxiliaire, M. Vianney succombait sous le poids de cet écrasant concours. Il avait coutume de monter en chaire, chaque soir du mois de Marie, et d'adresser la parole aux fidèles rassemblés. Le troisième jour, il se trouva si mal, au milieu de son exhortation, qu'il fut forcé de l'interrompre. Il essaya d'une lecture et ne put l'achever; il commença la prière, la voix et les forces lui manquèrent tout à fait. Il descendit de chaire à grand'peine et se mit au lit. Comme il arrive après des efforts excessifs, le premier instant de repos fut celui d'un perfide abattement : presque aussitôt les symptômes les plus graves se manifestèrent.

Les fragments de lettres qu'on va lire, et qui donnent de si intéressants détails sur cette maladie, sont empruntés à la correspondance d'une famille qu'il ne nous appartient pas de louer, mais dont le moins que nous puissions dire est qu'en

succédant à mademoiselle d'Ars, elle l'a remplacée dans son amour de Dieu et de l'Église et dans son dévoûment à M. Vianney.

« Ars, 6 mai 1843.

« .... Notre saint Curé est malade à nous faire penser que sa couronne est prête et que les cieux vont s'ouvrir pour lui. Je ne puis vous peindre la consternation et les larmes de toute la paroisse... Des cierges brûlent à tous les autels, les chapelets sont à toutes les mains. Les premiers jours, on fut obligé de mettre des gardes à la porte de la cure, pour retenir une foule indiscrètement empressée qui demandait à le voir encore, à recevoir une dernière bénédiction. On ne put calmer cette ferveur qu'en avertissant du moment où le Saint, se relevant sur son lit de douleur, donnerait une bénédiction générale...

« C'est vraiment un sentiment bien profond et bien indéfinissable que celui qui remplit nos âmes. Je comprends maintenant la tristesse des apôtres, lorsque le Seigneur leur annonça qu'il allait les quitter. »

Pour donner une idée de l'intérêt qu'inspirait l'état du saint Curé dans un grand nombre de familles chrétiennes, à une grande distance d'Ars, nous citons la réponse qui fut faite à ces lignes :

« Je pleure avec vous; je sens avec amertume l'étendue de votre perte; je vois avec douleur s'éteindre cet astre qui brillait avec tant d'éclat au milieu des ombres de la mort, cette vie surnaturelle, dégagée des sens, de la matière, au milieu d'un monde incroyant et matérialiste. Je regrette vivement l'influence salutaire qu'exer-

çait au loin le spectacle extraordinaire de foi et d'ardeur religieuse qui se manifestait autour de lui ; mais je n'ose, je l'avoue, demander la prolongation de ces jours laborieux qu'une éternité bienheureuse réclame. J'adore les desseins de Dieu toujours admirable dans ses saints, et j'ai la ferme confiance que celui-ci vous sera conservé ou enlevé, selon que son existence terrestre ou sa glorification céleste vous seront plus avantageuses. Hélas ! si vous le perdez ici-bas, ne le retrouverez-vous pas plus puissant encore là-haut? n'êtes-vous pas bien convaincus que les entrailles de sa charité se dilateront encore avec son bonheur, et qu'il en jaillira sur vous des flots de bénédictions et de grâces ? »

« Du fond de ma petite paroisse, écrit à son tour M. l'abbé Renard, j'eus bientôt appris cette triste nouvelle. Je partis sur l'heure même pour Ars. A mon arrivée, j'eus le bonheur d'embrasser le saint prêtre; je le trouvai dans un tel état de faiblesse que sa mort me parut imminente. « Vous voulez donc nous quitter, monsieur « le Curé? lui dis-je avec émotion. — Je vous laisserai « mon corps, et mon âme ira là-haut, me répondit-il en « me montrant le ciel de sa main défaillante. » Il y avait dans l'expression de sa figure et de son geste, dans son regard élevé vers le ciel, quelque chose de sublime que je ne saurais rendre, mais qui me remua profondément. Je n'eus pas la force d'ajouter un seul mot ; je sortis le cœur et les yeux pleins de larmes.

« Partout dans le village régnait un morne silence. La consternation était peinte sur tous les visages : on eût dit qu'il y avait un mort dans chaque maison. Les pèlerins erraient sur la place publique et autour de l'église comme un troupeau sans gardien, les regards tournés vers le

presbytère pour étudier le moindre incident et recueillir les moindres détails. Aussitôt que les garde-malades paraissaient, on se groupait autour d'eux : « Comment va « le saint Curé ? comment va le bon père ? demandait-on « avec anxiété. » Ils étaient là deux ou trois cents qui n'avaient pas fini leurs confessions commencées auprès de M. Vianney. Sur la réponse qu'il n'allait pas mieux, ils remplissaient l'église et redoublaient de supplications et de larmes, tâchant de faire violence au ciel et d'obtenir du Seigneur, par l'intercession de la sainte Vierge et de sainte Philomène, le rétablissement d'une santé si chère...

« Je ne dois pas omettre une circonstance qui me fit une vive impression. Pendant les quinze jours que je demeurai à Ars, je faisais au saint malade une visite quotidienne. J'étais toujours accueilli avec la même bonté, quel que fût son état de souffrance et de prostration. Un jour que je le quittais plus affligé qu'à l'ordinaire, la situation me paraissant tout à fait désespérée, je fus abordé dans la cour par une dame qui me dit les yeux en pleurs : « Le saint Curé va donc mourir ! nous ne le verrons donc « plus ! Oh ! Monsieur, que je suis malheureuse ! J'ai en-« trepris près de lui une très-longue confession : com-« ment vais-je faire ? — Il faut vous adresser au prêtre « que M. le Curé a fait venir pour le suppléer. — Je n'ai « pas le courage de recommencer... Permettez-moi de me « présenter à genoux sur le seuil de sa chambre, afin qu'il « me voie et me donne sa bénédiction... »

De pareilles scènes se renouvelaient cent fois par jour; leur répétition avait fini par fatiguer le saint malade, qui, à défaut de la voix, puisait dans sa charité expressive ce don de parler à ceux qui

le visitaient une langue sans mots, révélée par le cœur qui l'invente aux cœurs qui l'écoutent. Mais ces émotions continuelles le tuaient. Aussi M. Renard ajoute-t-il qu'il ne put, à son grand regret, enfreindre en faveur de cette dame la consigne sévère du médecin.

Dès le cinquième jour de la maladie, une consultation avait eu lieu. Reconnaissant dans les symptômes antérieurs et actuels de la maladie l'existence d'une pleuro-pneumonie, trois docteurs des plus accrédités du pays furent d'avis d'agir par de puissants réactifs. La violence et la continuité de la fièvre leur firent craindre en outre que le délire ne survînt ; ils défendirent, sous peine d'accidents très-graves, de faire parler le malade, et enjoignirent aux personnes qui lui donnaient des soins d'écarter de lui tout sujet d'émotion. En effet, le vénérable Curé éprouvait à chaque instant des faiblesses, des syncopes, des évanouissements. Il avait une si grande irritabilité nerveuse et la fibre si douloureusement impressionnable, que l'instituteur de la commune, M. Pertinant, son garde-malade ordinaire, était obligé de se tenir caché derrière les rideaux du lit pour éviter de fatiguer sa vue et de réagir sur son cerveau. Les personnes admises près de lui quittaient leur chaussure pour entrer dans sa chambre et pour circuler dans les pièces voisines. Cette précaution n'était pas dans

l'ordonnance, mais les égards et la vénération l'inspiraient à ses nombreux visiteurs.

En face des éventualités redoutables que les prescriptions des médecins et leur diagnostic faisaient pressentir, le confesseur de M. Vianney, le respectable abbé Valentin, curé de Jassans, crut devoir presser l'administration des derniers sacrements, avant l'emploi d'un remède qui pouvait provoquer des vomissements. Cette résolution fut soudaine, et au même moment, sept ecclésiastiques se trouvaient réunis pour donner une véritable solennité à la cérémonie.

Ces messieurs convinrent qu'ils y assisteraient seuls, et qu'on ne sonnerait pas les cloches pour ne pas augmenter le trouble et la désolation des habitants. Le saint malade entendit cette conversation de son lit, et se retournant vivement vers la personne qui était à ses côtés : « Allez faire sonner, dit-il; ne « faut-il pas que les paroissiens prient pour leur « Curé?... »

Les cloches n'avaient pas fait entendre leurs longs et tristes tintements que déjà le village était sur pied. Tous auraient bien voulu accompagner le saint Viatique jusque dans la chambre du malade, entendre ses dernières paroles, être témoins de sa joie, des ravissements et des transports d'amour avec lesquels cette âme si pure s'élancerait vers le divin Maître pour s'unir à lui dans un su-

prême et éternel embrassement, mais cette faveur ne put être accordée qu'à un très-petit nombre de privilégiés. La foule resta agenouillée le long de l'escalier, dans la cour et jusque sur la place, priant et répandant des larmes. Lorsqu'on fit à M. Vianney les questions ordinaires, et qu'on lui demanda s'il croyait à toutes les vérités de notre sainte Religion, il répondit : « Je n'en ai jamais douté; » s'il pardonnait à ses ennemis : « Je n'ai jamais, grâce « à Dieu, voulu mal à personne. »

Le lendemain de cette grave et imposante cérémonie, le curé de Fareins célébrait la messe à l'autel de Sainte-Philomène. Dans le moment même, le malade que la fièvre n'avait pas quitté s'endormit pour la première fois d'un paisible sommeil. « Je ne sais ce qui se passa, dit Catherine, mais depuis lors il a été de mieux en mieux jusqu'à son complet rétablissement. » La voix de tout le village, moins discrète que Catherine, prétend savoir ce qui s'est passé... C'est une opinion générale que sainte Philomène est apparue à M. Vianney, et qu'il s'est dit, dans ce colloque mystérieux, des choses qui ont fait, jusqu'au terme de sa longue vie, la consolation du saint prêtre.

Voici sur ce sujet le témoignage de l'instituteur, qui, jour et nuit, était à son chevet :

« Avant que le saint sacrifice commençât, M. le Curé me parut être dans l'attitude d'une personne

qui s'effraye. Je remarquai en lui quelque chose d'extraordinaire. J'observai tous ses mouvements avec un redoublement d'attention ; je crus que l'heure fatale était arrivée, et qu'il allait rendre le dernier soupir. Mais dès que le prêtre fut à l'autel, il se trouva tout à coup plus tranquille. Il me fit l'effet d'un homme qui voit quelque chose d'agréable et de rassurant. La messe était à peine finie, qu'il s'écria : « Mon ami, il vient de « s'opérer en moi un grand changement... Je suis « guéri !... » Ma joie fut grande à ces paroles. Je restai convaincu que M. Vianney venait d'avoir une vision, car je l'avais entendu murmurer plusieurs fois le nom de sa douce protectrice, ce qui me porta à croire que sainte Philomène lui était apparue, mais je n'osai pas l'interroger. »

A compter de ce moment, le Curé d'Ars entra en convalescence. Ses forces revinrent rapidement, comme l'atteste la lettre suivante :

« Voici deux jours que les médecins trouvent notre saint Curé beaucoup mieux. Nous jouissons d'autant plus de ce bonheur que nous étions loin de l'espérer...

« Le vénérable malade est d'une docilité exemplaire : il prend tout ce qu'on veut; hier il avait recommandé qu'on jetât son bouillon de poulet, mais son confesseur étant venu le gronder, il le prit sans mot dire. L'autre jour, en voyant toute la Faculté autour de son lit, il dit en riant: « Je soutiens en ce moment un grand combat. —

« Et contre qui donc, monsieur le Curé! — Contre quatre
« médecins. S'il en vient un cinquième, je suis mort. »

« J'avais là trois ou quatre médecins, disait plus « tard le saint Curé dans son catéchisme, voulant « montrer le peu qu'est la vie et combien sont « faibles et misérables les ressources de la science « humaine contre les mystérieux décrets qui en « ont marqué le terme, j'avais là trois ou quatre « médecins *qui me regardaient mourir.* »

Les jours suivants amenèrent une grande amélioration dans l'état du malade. On devine quel fut son plus pressant besoin dès qu'il se crut en état de se soulever et de faire un pas hors du lit, à qui sa première pensée, pour qui sa première sortie, et le premier usage de ses forces à peine revenues. Il y avait seize jours qu'il n'était pas monté à l'autel pour y offrir la Victime sainte. Il avait cruellement souffert de cette incomparable privation, et il lui semblait que la défaillance de son corps n'était rien auprès de celle de son âme.

Le vendredi 19 mai, il se fit porter plutôt que conduire à l'église. Il tomba à genoux devant l'autel et s'abîma dans un sentiment d'intarissable adoration, de gratitude et de conformité à la volonté du Maître qui l'appelait à vivre et à continuer ses travaux. Après avoir adoré Notre-Seigneur, il alla se prosterner dans la chapelle de sa *chère petite Sainte*

et y pria longtemps avec une ferveur et une consolation admirables. « Pendant huit jours, dit le bon instituteur, je conduisis moi-même M. le Curé à l'église, entre minuit et une heure. Il était si épuisé qu'il n'aurait pas pu attendre jusqu'au matin sans prendre quelque nourriture. Dès qu'il était entré, la cloche donnait le signal et toute la population accourait pour assister à sa messe. »

La paroisse d'Ars était encore tout entière à l'allégresse que lui causait le retour à la santé de l'homme qu'elle avait cru perdre ; elle en jouissait comme l'avare du trésor qu'il s'est presque vu enlever, quand de nouvelles alarmes se répandirent tout à coup.

« Nous avons grand'peur, écrivait-on le lendemain de l'Ascension, que notre saint Curé ne nous échappe et qu'il nous faille le pleurer vivant, après avoir salué avec tant de bonheur les joies de sa résurrection. Nous ne pouvons nous le dissimuler, le saint homme croit avoir fini sa journée de travail. Il s'était dit : « J'irai jusqu'à ce que je succombe. » Il a succombé sous le poids de sa mission. Il a demandé la vie pour lui, pour se préparer à la mort, dans le silence et la solitude. La vie lui a été rendue : et il lui semble qu'avec sa guérison le ciel lui a donné la liberté. Voilà ce qu'il pense, voilà à quoi il aspire....

« Ainsi nous n'avons pas longtemps goûté en paix la joie de le voir rendu à la vie, et Dieu nous ménage une épreuve peut-être plus cruelle que celle que nous craignions, il y a quelques jours. »

Nous venons de voir passer dans l'âme du Curé d'Ars un désir qui fut celui de toute sa vie, et plusieurs fois déjà nous avons surpris l'expression de la crainte que ce désir inspirait à ses paroissiens. Bientôt, ce qui n'avait été qu'une appréhension lointaine devint un malheur présent.

Après la guérison de M. Vianney, le pèlerinage avait pris une activité prodigieuse. Il semblait que la foule voulait se dédommager d'avoir été privée de son Saint par une recrudescence d'amour et de vénération, et par une impatience de le voir de jour en jour moins contenue. Mgr Devie, prenant en considération les fatigues excessives auxquelles une fois déjà le Curé d'Ars avait failli succomber, comprit qu'il était temps de le soulager. C'était tenter Dieu et lui demander des miracles que de laisser un homme seul aux prises avec un travail évidemment disproportionné aux forces humaines Plusieurs fois M. l'abbé Raymond, curé de Savigneux, s'était offert à son évêque, et lui avait manifesté le désir d'être associé au ministère du saint Curé. Monseigneur, en acceptant cette offre et en donnant à M. Vianney un auxiliaire de son goût dans la personne du prêtre qu'il paraissait le plus affectionner, pensa qu'il le ferait renoncer à ses projets de retraite. Il se peut que cette circonstance ait au contraire précipité l'événement. Le Curé d'Ars, en effet, voyant à ses côtés un prêtre jeune et ardent,

qu'il estimait valoir mieux que lui, crut qu'il pouvait enfin, puisqu'il laissait la paroisse en des mains plus habiles, chercher ce petit coin de terre inconnu où il avait rêvé depuis si longtemps d'abriter *sa pauvre vie.*

De tous les penchants de notre Saint le plus fort, le plus persévérant et le plus extraordinaire dans sa vocation, fut son attrait pour la solitude. Le temps de sa vie qu'il regrettait était celui où, petit berger, il fréquentait à la suite de son troupeau l'obscur et paisible vallon de *Chante-Merle.* Que de fois nous avons vu son visage s'illuminer, ses yeux se remplir de larmes à ce doux et touchant souvenir! Sans doute il y avait de l'intempérance dans cette aspiration : le démon s'en servait pour le tenter. Il en convenait. Mais enfin, l'excès même prouve la force du penchant que nous signalons. Cénobite par ce côté de sa nature, apôtre par tous les autres, c'est la grande contrariété dont il a souffert pendant tout le cours de sa longue carrière. Il mortifia son penchant, il le disciplina, il lui résista, mais sans le faire mourir; et, durant sa vie entière, il eut à lutter contre le même entraînement.

Peut-être aussi, qui sait? y eut-il là une disposition secrète et adorable de la divine Miséricorde. En sacrifiant son goût à l'obéissance, son plaisir au devoir, le Curé d'Ars avait occasion de se vaincre

à toute heure, de fouler aux pieds son jugement, sa volonté propre. En suivant son attrait dans la mesure de sa vocation, il avait le moyen de rester un homme contemplatif dans la vie active, se faisant au dedans de lui-même une solitude vivante, une cellule portative ; et les continuels retours de son cœur dans cette thébaïde intérieure étaient une sauvegarde contre les envahissements de la foule au milieu de laquelle il était enchaîné par son ministère. On n'y remarquait d'ailleurs aucun des signes par lesquels se trahissent les faiblesses de la nature. Ce n'était ni de la misanthropie, ni du marasme, ni de la lassitude, encore moins l'horreur de la peine qui le poussait à la retraite. Dans cette pente de son âme, il y avait une nuance qu'aurait eu de la peine à saisir celui qui aurait moins connu les profondeurs de son humilité. S'il rêvait la Trappe et le désert, c'était autant pour débarrasser les autres que pour s'affranchir lui-même. S'il avait pensé qu'il pût être bon à quelque chose en ce monde, il serait resté ferme à son poste; mais il avait l'intime conviction qu'il n'était propre qu'à tout gâter; qu'il ne savait rien dire, ni rien faire à propos ; qu'il était pour l'Église un fardeau inutile. Il résolut d'en finir, et le 13 septembre, on écrivait : « Notre saint Curé est parti. Il nous a quittés cette nuit, à une heure, quittés pour aller où? On n'en sait rien, mais,

ce qu'on ne sait que trop, probablement pour ne plus revenir. »

Voici sur ce mystérieux départ le récit de Catherine : « Ce fut dans la nuit du 11 au 12 septembre que M. Vianney, toujours pressé de se retirer pour ne plus être curé et pour se préparer à la mort dans les exercices de la pénitence, essaya de mettre à exécution la pensée dont il était tourmenté depuis longtemps. Il n'avait parlé de son projet à personne, excepté la veille au soir qu'il s'en ouvrit à sa maison de *Providence*, en nous recommandant le secret. Mais une personne du dehors qui se trouvait à la porte, par une permission de Dieu, entendit cette confidence et n'eut rien de plus pressé que de la répandre. Grande rumeur dans le village. On vint chez nous aux informations : on doutait de la vérité. Cependant on se tint sur ses gardes et on veilla toute la nuit. Tout à coup, entre une heure et deux heures, on aperçut une petite lumière et M. le Curé, qui sortait du presbytère par une porte de derrière. Une troupe de personnes qui attendaient autour de l'église le moment où l'on ouvrirait, pour entrer, se mettent à courir; M. le Curé court aussi; on court après lui. . . Les uns veulent encore lui parler, d'autres lui faire bénir des objets de dévotion : il continue sa route sans y prendre garde. Il portait sous son bras quelques linges pliés dans un

mouchoir de poche qui contenait aussi sa petite bourse.

« Dans le choix de son itinéraire, M. le Curé fit comme lorsqu'il désertait: il chercha à dérober sa piste à ceux qui auraient été tentés de le poursuivre, et, laissant la route ordinaire, il fit un assez long détour par Neuville et Poleymieux. Quand il arriva, il avait les pieds meurtris et déchirés ; il se trouva mal et fut obligé de se mettre au lit. »

Une lettre datée du 16 septembre complète cette relation :

« Je vous ai appris la fuite de notre Curé, le jour où elle a eu lieu. Depuis lors, nous avons même perdu les espérances qu'il nous semblait permis de conserver. Le pauvre saint homme espère fuir le concours et l'espèce de célébrité qui le poursuivait. Son humilité l'empêche de voir qu'il en sera obsédé, quel que soit le lieu qu'il choisisse pour être celui de sa retraite. M. des Garets, ne prenant conseil que de son zèle, et intervertissant les rôles de la parabole du bon pasteur à la recherche de sa brebis, a été bien vite sur les traces de son curé. Il a fait dix lieues dans la journée, et cela, pour apprendre que M. Vianney était parti une heure auparavant, sans dire où il allait, ni combien de temps il demeurerait absent ; il lui a écrit, de Dardilly même, une lettre que le Saint doit y retrouver. »

On a su de M. le Curé que cette lettre lui avait fait impression, et qu'il l'avait lue plusieurs fois.

Au reste, il n'avait pas quitté Dardilly, comme on avait lieu de le supposer. A peine installé chez son frère, il avait repris ses habitudes de vie pénitente et mortifiée. Après de courtes visites à d'anciennes connaissances, auxquelles il tenait à donner cette marque de bon souvenir, il n'était plus sorti que pour aller à la cure. Le jour où M. des Garets vint à sa recherche, prévoyant cette tentative dont il devinait l'objet et qu'il voulait esquiver à tout prix, parce qu'il doutait de son cœur et qu'il ne se sentait pas la force de résister à d'aussi touchantes sollicitations, M. Vianney prit le parti de disparaître le matin, sans dire où il allait; pour éviter qu'on eût recours à un mensonge, il avertit seulement son neveu d'avoir à répondre à ceux qui le demanderaient, qu'on ne savait pas où il était.

M. le Curé reçut aussi une lettre de Catherine; la digne fille était seule dans le secret; il ne lui cachait rien parce qu'il n'avait rien à redouter de cette âme façonnée à la plus douce et à la plus parfaite obéissance. Nul peut-être ne souffrait plus qu'elle des douleurs de la séparation, et cependant elle ne demandait rien au Seigneur, sinon que sa très-sainte volonté s'accomplît. Elle apprenait ensuite à M. le Curé qu'il leur restait encore *quinze petites;* elle le conjurait, au nom du bon Dieu, d'avoir soin de sa santé, enfin elle l'informait des démarches réitérées de M. l'abbé Raymond auprès de

Mgr Devie, pour régulariser la situation. N'ayant pas trouvé le prélat à Bourg, il était allé jusqu'à Belley. Il en revenait avec deux lettres. Il y en avait une à l'adresse de M. des Garets, dans laquelle Mgr Devie lui disait :

« Je déclare au bon Curé que mon désir est qu'il reste à Ars, malgré les motifs qu'il croit avoir d'aller ailleurs. J'espère qu'il se rendra à mes raisons. Cependant pour ne pas le heurter trop fort, je lui indique deux autres postes où je pourrais le placer. C'est en lui montrant des dispositions semblables que je le détournai du projet de s'éloigner d'Ars, il y a quelques années. J'espère un peu obtenir le même résultat. Vos instances, celles de vos paroissiens et des curés voisins contribueront, j'espère, à le fixer auprès de vous ; mais, dans tous les cas, il est persuadé aujourd'hui que je ne lui permettrai jamais de quitter le diocèse de Belley. Je croirais perdre un trésor. »

Cependant Ars n'était plus dans Ars. Ars, ou du moins son pèlerinage, était à Dardilly. M. des Garets y était allé le 14 : or, à partir du 15, M. Vianney ne prenant plus autant de précautions pour se cacher, les pèlerins qui avaient suivi sa piste et qui rôdaient aux environs, y affluèrent ; sa parenté la plus lointaine accourut aussi. L'humble maison des Vianney ne désemplissait pas. Le bon Curé fut obligé de demander des pouvoirs à l'archevêché afin d'entendre au moins les confessions qui avaient été commencées à Ars.

Le dimanche, le bruit de sa présence à Dardilly s'étant répandu dans Lyon, on vint en bandes nombreuses de cette ville où l'enthousiasme pour lui fut toujours très-vif. Un omnibus d'Ars apporta aussi son contingent. L'affluence augmentait toujours. C'est l'embarras des siens, en présence de ce concours d'étrangers, qui fit réfléchir M. le Curé et influa sur sa détermination. D'ailleurs M. Raymond était à Dardilly depuis le samedi, 16 septembre, résolu de mener à bonne fin sa mission, qui était de restituer au diocèse de Belley le trésor qu'il était menacé de perdre. Seulement le négociateur s'aperçut que cette victoire diplomatique serait vivement disputée. On n'eut pas plus tôt éventé ses projets d'enlèvement, qu'il se vit en butte à la méfiance universelle. Les habitants de Dardilly avaient comploté de garder le Saint et de le demander plus tard pour curé. Dès le premier pas, l'abbé Raymond s'embarrassa dans cette trame savamment ourdie: il ne rencontrait que des visages soupçonneux, il n'obtenait que des réponses dilatoires. C'est à peine si, à force de souplesse et de persévérance, en tendant tous les ressorts de sa politique, il put arriver le second jour jusqu'au Curé d'Ars. Le résultat de l'entrevue fut un rendez-vous, pour le lendemain, chez un confrère du voisinage. Dès lors la partie était gagnée. L'abbé Raymond prit congé de M. le

curé de Dardilly chez qui il était descendu ; celui-ci l'accompagna assez loin hors des confins de sa paroisse, pour être bien sûr que ce n'était point une retraite simulée, et qu'on n'avait pas à craindre, de la part du négociateur, un retour offensif.

Le lundi, de bonne heure, l'abbé Vianney alla réveiller son frère, lui fit part de son projet et le pria de l'accompagner. Ils se mirent en route, au petit jour, pour ne pas provoquer l'attention des habitants qui étaient sur le qui-vive. M. le Curé d'Ars était si accablé des efforts qu'il avait faits pour se rendre à Dardilly, qu'il lui eût été impossible de fournir la course à pied. Son frère fit seller un cheval qu'il conduisit lui-même par la bride jusqu'à l'entrée du village d'Albigny, où ils allaient. Là eut lieu la séparation. M. Vianney aborda seul l'abbé Raymond qui l'attendait, et, après avoir célébré la sainte messe, ils partirent ensemble pour visiter la chapelle de Beaumont, où Mgr Devie proposait au saint prêtre de transporter sa résidence.

La route éprouva beaucoup le pauvre fugitif, qui avait peine à marcher, et les cahots d'un dur et mauvais véhicule, qu'on lui avait procuré, ne le fatiguaient pas moins. On passa devant une église ; le Curé d'Ars dit : « Entrons. » Les deux voyageurs s'agenouillèrent pour réciter une partie de l'office. Quand ils se levèrent pour sortir, ils virent, à leur

grand étonnement, que l'église était pleine de fidèles, comme si on les eût appelés au son de la cloche. Alors, M. Raymond dit à son saint compagnon qu'il ne pouvait se dispenser d'adresser la parole à ces braves gens. M. Vianney se mit donc à parler, et le fit avec une force merveilleuse.

A quelque distance de là, ils s'arrêtèrent dans une cure voisine de Beaumont, pour y passer la nuit; et, le lendemain, au point du jour, ils dirent tous deux la sainte messe dans le vieux et rustique sanctuaire de la Mère de Dieu. Ils faisaient ensemble une dévote action de grâces, lorsque M. Vianney, se penchant tout à coup à l'oreille de l'abbé Raymond, lui dit du ton le plus résolu : « Retournons à Ars. »

Une voiture fut bientôt prête. On la prit jusqu'à Savigneux. Dans cette dernière paroisse, pendant que le saint Curé se reposait et réparait ses forces, l'abbé Raymond dépêcha, à la hâte, sa domestique pour annoncer aux habitants d'Ars que leur bien-aimé pasteur allait leur être rendu.

En un instant, la population fut sur les portes et dans une inexprimable attente. On allait, on venait, on se croisait, on s'attroupait, on s'interrogeait. « C'est M. le Curé ! » ce mot eut bientôt fait le tour du hameau : la place se couvrit de monde ; les ouvriers quittaient leur travail ; les batteurs de blé jetaient leur fléau ; les fem-

mes laissaient leur ménage... On avait échelonné sur la route des vedettes pour signaler de loin l'arrivée du saint homme, la foule se portait de préférence sur tous les points par où on s'attendait à le voir paraître. Enfin un grand cri s'élève : « Voilà le Saint! » On se précipite à sa rencontre : c'est à qui l'apercevra le premier ; c'est un empressement, un mélange, une confusion inouïe. On ne savait exprimer sa joie que par des pleurs; on se jetait à genoux devant lui pour recevoir sa bénédiction. Plus il s'humiliait, plus les marques de respect redoublaient. Les uns lui baisaient les pieds, d'autres cherchaient à toucher sa soutane, la plupart fondaient en larmes et se recommandaient à ses prières. Il fit le tour de sa place, appuyé sur le bras de M. Raymond, et répandant des bénédictions. Quand il lui fut possible de s'arracher aux étreintes de la foule, il entra à l'église et fit la prière du soir devant toute la paroisse, trop heureuse de pouvoir encore s'unir à son pasteur dans un profond sentiment de bonheur et de reconnaissance.

CHAPITRE V

Des circonstances qui amenèrent la chute de la Providence d'Ars.

Nous avons vu tout ce que Dieu avait fait jusque-là pour soutenir la *Providence* d'Ars : elle s'affermissait, elle faisait du bien ; soixante orphelines y trouvaient un abri, du travail, de tendres conseils, d'angéliques exemples. Ceux qui voyaient à l'œuvre les directrices de la maison, et dont l'intelligence ne s'élevait pas jusqu'à comprendre que le ciel un jour leur devrait des saintes, auraient dû convenir au moins que le monde leur devrait d'honnêtes femmes. Cependant, au lieu d'être encouragée et approuvée par les hommes, l'institution fondée par M. Vianney ne recueillait de leur part que la critique et le blâme. On y trouvait bien des choses à redire : l'entreprise était si nouvelle ! cette maison était si pauvre, son organisation si bizarre, la sagesse humaine et les règlements universitaires y étaient si scandaleusement foulés aux

pieds!... Le bien, comme le royaume des cieux dont il est la préparation, souffre violence en ce monde. Cela même était pour le fondateur du petit orphelinat un gage d'espérance: il y voyait le cachet ordinaire des œuvres de Dieu: « L'essentiel, « disait-il, est de savoir que ce que l'on fait est « bien. Après cela, il faut laisser dire, et mar- « cher en avant avec la prudence nécessaire. »

Mais le moment allait venir où les préventions qui s'étaient lentement amassées contre cet humble asile devaient en amener la transformation. Ç'a été là peut-être l'épreuve la plus dure de la vie du Curé d'Ars. Dieu ne pouvait l'atteindre plus profondément et à un endroit plus sensible que par la suppression d'une œuvre où son zèle puisait un aliment quotidien, en même temps que son esprit y trouvait une agréable diversion à des travaux plus pénibles, et son âme une consolation et un repos. Dans toutes les circonstances difficiles et importantes, il mettait en prière ses chères petites filles, et toujours, a-t-il avoué depuis, il était exaucé: le cri de l'innocence et de la faiblesse est si puissant auprès de Dieu! Les directrices nous ont dit que M. le Curé demandait souvent des neuvaines à la *Providence* pour la conversion des pécheurs. On voyait, à la suite de ces neuvaines, arriver à Ars des avalanches d'étrangers. C'est ainsi que le pèlerinage s'est formé durant les années 1825, 1826 et 1827.

Il faut donc, pour comprendre cette dure épreuve, remonter d'abord à la volonté adorable qui, pour enrichir de nouveaux mérites l'âme d'un saint, lui impose les sacrifices les plus navrants et les plus incompréhensibles au sens humain. Voulant ôter à cette âme prédestinée jusqu'aux derniers vestiges de l'amour-propre, Dieu permit que les préjugés contre la pauvreté de cette maison se répandissent et s'enracinassent partout. On n'appelait pas cela de la pauvreté : aux yeux du monde et de la société officielle de ce temps-là, c'était du désordre, de la mauvaise tenue, une intolérable hygiène, quelque chose enfin d'illégal... Que d'illégalités de ce genre n'y a-t-il pas dans l'Évangile ! Nous ne croyons pas aux pouvoirs humains la force de les supprimer.

A ces reproches, mis en circulation par les inspecteurs de l'Université soutenus de l'administration civile, le public faisait écho. Quelques-uns des habitants contribuèrent aussi, par un sentiment de vanité et d'orgueil mal entendu, à discréditer l'œuvre du saint Curé. Il leur répugnait d'envoyer leurs enfants en classe dans une maison où on élevait les pauvres. Toutes ces causes réunies devaient amener la nécessité d'un changement. Laissons ici parler Catherine. Jamais le langage de cette digne fille n'a eu un aussi touchant caractère de sincérité ; il revêt un charme de plus, quand on

songe qu'elle a eu une part si grande et si personnelle dans le sacrifice :

« Le démon, jaloux du bien qui s'opérait dans cette maison de *Providence*, commença à faire son possible pour rendre les efforts du saint homme inutiles. Au dehors, c'étaient des calomnies sans fin. Il semblait qu'on ne pouvait supporter ces pauvres petites; qu'elles étaient à charge à tout le monde; les plus âgées surtout attiraient la malveillance et les méchants propos du public : « N'est-« ce pas une honte, disait-on, de voir de grandes « filles, qui pourraient si bien gagner leur vie en « travaillant, n'être occupées du matin jusqu'au « soir qu'à marmotter des prières? » — Ce n'était pas vrai : la prière n'était pour elles qu'un délassement. L'oisiveté, le vagabondage et les vices auxquels on les avait arrachées valaient-ils donc mieux? — Les maîtres et maîtresses venaient en foule pour les louer. On plaçait bien celles qui avaient passé dans la maison le temps suffisant; mais on refusait les autres, ce qui faisait murmurer et railler à tout propos. Il est vrai, quelques filles, dont la conversion n'avait pas été sincère, se sont trouvées faibles et n'ont pas continué à donner le bon exemple. Toutefois le nombre en fut bien petit.

« Ce n'est pas tout : des personnes de marque, voire des ecclésiastiques, ont jugé que cette maison devenait trop nombreuse; qu'il ne convenait pas

que ce fussent des personnes séculières, dont le travail mourrait avec elles, qui la tinssent plus longtemps, mais une congrégation religieuse, qui ne meurt pas, et qui perpétuerait la bonne œuvre.

« On disait encore que les filles chargées des classes n'y entendaient rien ; qu'elles n'étaient pas instruites. Cela était vrai jusqu'à un certain point; mais pour élever de pauvres domestiques, des cuisinières et des filles de peine, est-il donc nécessaire d'en savoir si long? ne suffit-il pas de leur apprendre à lire, un peu à écrire et à travailler? »

Ces critiques, ces craintes manifestées de tout côté inquiétèrent le serviteur de Dieu. Il tenait beaucoup à sa *Providence,* mais il appréhendait que l'opinion qui s'était formée contre elle ne fût un grand obstacle à sa prospérité, qu'en voulant la conserver dans sa forme primitive, il n'entrât pas dans les desseins de Dieu, et que dans le cas où il cesserait de vivre, elle ne lui survécût pas. Y renoncer était pour lui un sacrifice immense, c'était renoncer à l'œuvre de son cœur. Cependant, tout considéré, il se décida avec son humilité habituelle à en céder la direction aux Sœurs de Saint-Joseph avec l'assentiment de l'autorité diocésaine. Au mois de novembre 1847, le grand vicaire du diocèse et la supérieure générale des Sœurs de Saint-Joseph, qui avaient été mandés à Ars, après quelques pourparlers rapides, passèrent un com-

promis et dressèrent un acte par lequel M. Vianney cédait à la congrégation de Saint-Joseph sa maison et sa chapelle.

Le Curé d'Ars semble avoir eu le pressentiment des destinées de sa *Providence* et de sa transformation finale. Il avait dit une fois à Catherine : « Saint Joseph m'a demandé quelque chose, « mais j'ai pensé qu'un autre le ferait après moi. » Sur quoi la bonne fille repartit : « Il faut bien « faire ce que veut saint Joseph. — David, ré- « pondit-il, voulait bâtir un temple au Seigneur; « il ne l'a pas fait : c'est Salomon qui l'a bâti. »

Cette conversation était-elle une échappée de vue sur l'avenir, une sorte d'intuition prophétique? En parlant de saint Joseph, qui lui demandait quelque chose, M. Vianney faisait-il allusion à la congrégation de Bourg? le projet de lui céder sa *Providence* était-il en germe dans ces paroles? Quoi qu'il en soit, ce que l'on ne peut dissimuler, c'est que le saint Curé ne se rendit qu'à la dernière extrémité, lorsque des avis qu'il devait respecter exercèrent sur lui, par une permission de Dieu, une action telle qu'il finit par consentir à la transformation jugée nécessaire.

La douleur qu'il en éprouva fut très-vive : Dieu veut que nos sacrifices nous coûtent; mais cette douleur resta sainte; il ne mêla pas d'amertume à sa sainteté. Bien des années après; s'ouvrant à une

personne qui possédait sa confiance, à propos d'un conseil qu'elle lui demandait, et qui avait quelque rapport à cela, il lui disait, avec sa figure souriante : « J'avais là soixante à soixante-« dix enfants ramassés dans les chemins de la « Dombes. Ces pauvres filles ignoraient les pre-« mières vérités de la religion : il y en avait qui « avaient fait leur première communion et ne sa-« vaient ni *Pater*, ni *Ave*, ni *Credo*. Il en est sorti « tant de religieuses, ajoutait-il, — un nombre con-« sidérable, — beaucoup d'excellentes domestiques, « de bonnes mères de famille. Le monde criait « contre les plus grandes, les traitant de fai-« néantes : ce sont celles qui ont donné le plus de « consolation. Je n'avais rien pour entretenir tout « cela que la Providence : elle ne m'a jamais fait « défaut. » Et il continua à parler un instant sur ce précieux abandon à la Providence qui n'est jamais trompé : « Que Notre-Seigneur, disait-il en finis-« sant, nous donne la joie du sacrifice ! jamais il « ne prouve son amour autrement que par les « souffrances. Il semble qu'il ne saurait parvenir à « son but sans cette voie : c'est la seule qui conduit « au ciel. Tout est bien si nous portons bien notre « croix. »

M. le supérieur des missionnaires et M. l'abbé Toccanier lui ont entendu répéter souvent : « Du « temps de ma *Providence*, j'avais soixante person-

« nes à nourrir : les choses allaient un peu à la « *bourdifaille,* mais l'argent venait de tous les « côtés; j'en avais plus qu'il n'en fallait. Depuis « qu'on a voulu mettre de l'ordre, les sources ont « bien diminué. »

Dieu ne laisse jamais l'épreuve sans consolation. Si le vénérable Curé d'Ars ne vit pas le bien sous la forme qu'il avait d'abord conçue, il le vit sous une autre forme. Sa *Providence,* devenue une école gratuite et un pensionnat dirigés par les bonnes Sœurs de Saint-Joseph, dont la France entière connaît et admire aujourd'hui le dévoûment, produisit parmi les jeunes filles d'Ars des fruits excellents, qui adoucirent un peu ses regrets. Son plan avait été restreint, mais il était réalisé dans une partie essentielle. Dieu lui accorda le surcroît promis à ceux qui ne cherchent que son règne et sa justice en lui inspirant de fonder des missions. Il avait semblé, dans ses conseils adorables, lui enlever le moyen de sauver des âmes, et c'est, au contraire, qu'il préparait le salut d'un plus grand nombre. A côté des grands sacrifices il y a toujours de grandes bénédictions.

Le pèlerinage d'Ars en est la preuve.

LIVRE QUATRIÈME

Vie apostolique de M. Vianney

DEPUIS L'ORIGINE DU PÈLERINAGE JUSQU'A SON APOGÉE (1826-1858).

—9—

CHAPITRE PREMIER

Origine du pèlerinage. — Sa physionomie pendant vingt-cinq ans.

Ils ne sont pas rares autour de nous les hommes qui, tout en ayant au fond du cœur le respect et l'amour des vérités religieuses, se laissent aller à penser et à dire qu'elles n'ont plus, de nos jours, l'influence que Dieu leur a donnée autrefois. Il n'y a, pour répondre à ces chrétiens timides et découragés, qu'à montrer les signes éclatants qui font de notre siècle un de ceux où Dieu a le plus manifesté son pouvoir. Parmi ces signes, je crois qu'il nous est permis de compter le pèlerinage d'Ars.

Sans doute ce n'était pas la première fois qu'on avait vu se produire dans le monde ce grand phénomène d'attraction qui soulève les masses, les arrache à leur indifférence et les précipite tout émues sur les pas d'un saint. Ces grands mouvements populaires remplissent le moyen âge. Dès qu'un homme paraît avec l'auréole de la sainteté, avec une grande réputation de savoir, avec une parole puissante, le bruit qui se fait autour de son nom, le courant qui s'établit autour de sa personne, continuent sur son tombeau. Tels furent Pierre l'Ermite, saint Bernard, saint Dominique, saint François d'Assise, et, à une époque moins éloignée de nous, saint François de Paule, saint Philippe de Néri, saint Vincent Ferrier, saint Jean-François Régis. Mais on pouvait croire que ces temps avaient fui sans retour; que l'affaiblissement où les cœurs étaient tombés protestait contre toute manifestion d'enthousiasme et de foi ; que, devant une génération désabusée, et à la lumière d'une impitoyable liberté d'examen, les peuples n'étaient plus susceptibles de ce degré d'exaltation qui permet de les dominer et de les conduire.

A cette opinion aussi fausse qu'affligeante le pèlerinage d'Ars est venu donner un solennel démenti. A une époque où l'indépendance de la pensée a été portée à ses dernières limites, n'est-ce pas chose merveilleuse que de voir, au sein du peuple

le plus spirituel et le plus éclairé de l'Europe, de hautes et fières intelligences se courber devant un pauvre curé de campagne comme devant un Père de l'Église? Je ne sais s'il y a eu un exemple d'une telle puissance depuis saint Bernard.

Les premiers qui vinrent à Ars furent des âmes d'élite, avides d'une direction plus haute et plus ferme, des âmes troublées cherchant le repos de la conscience, mais surtout des pauvres espérant recueillir une part dans les aumônes du saint Curé, et des malades en réclamant une autre dans ses prières. On commença à se dire dans le voisinage combien le Curé d'Ars était doux envers les coupables, patient envers les scrupuleux, indulgent envers les faibles, compatissant envers les malheureux, secourable envers tous. Les pécheurs venaient trouver ce bon prêtre, qui les accueillait en pleurant; les pauvres accouraient vers ses mains bienfaisantes, qui n'avaient rien à donner et qui donnaient toujours; les affligés savaient que ses lèvres étaient une source abondante de lumière et de consolations; ceux qui étaient agités de doutes savaient qu'elles donnaient une force victorieuse à la vérité. Les justes venaient aussi, car son cœur était un foyer d'amour auquel se réchauffaient tous les cœurs.

Connue d'abord d'un petit nombre, la vertu du serviteur de Dieu se répandit de proche en proche

et lui amena tous les jours de nouveaux admirateurs. Les exemples d'austérité que nous avons rapportés au livre précédent, les faits merveilleux qui se rattachent à la fondation de la *Providence*, d'autres encore que nous ne connaissons pas eurent bientôt fait le tour de la Bresse, du Beaujolais, du Lyonnais, du Forez, du Dauphiné et de la Bourgogne. Il y eut une chronique d'Ars qui se mit à courir de ville en ville, de chaumière en chaumière, déposant dans la mémoire du peuple un immortel fondement à la réputation de M. Vianney. C'est ainsi que le concours s'établit entre 1825 et 1830.

Plus tard, une guérison célèbre, qui fut d'abord accueillie avec enthousiasme et saluée du nom de miracle, vint donner un nouvel essor au pèlerinage. Bientôt, ainsi qu'on devait s'y attendre, car c'est le procédé ordinaire de l'esprit humain vis-à-vis des bontés de Dieu, il y eut contre ce fait éclatant la réaction de l'incrédulité, de la faiblesse et de la peur. Beaucoup de ceux qui avaient été les premiers à acclamer le miracle le nièrent à outrance pour se faire pardonner d'y avoir cru. Mais l'effet subsista dans les masses, et le bon sens populaire continua à y voir la manifestation d'un pouvoir qu'on ne peut venir à bout de méconnaître entièrement, et qui se venge de nos ingratitudes par ses bienfaits.

De nombreuses guérisons opérées coup sur coup devant les reliques de sainte Philomène, dans les années qui suivirent, amenèrent beaucoup de monde. « Mais ce qui a le plus augmenté l'affluence, c'est M. le Curé par ses prières pour la conversion des pécheurs. LA GRACE QU'IL OBTENAIT ÉTAIT SI FORTE QU'ELLE ALLAIT LES CHERCHER, SANS LEUR LAISSER UN MOMENT DE REPOS[1]. » Voilà en deux mots l'origine du pèlerinage d'Ars : la Providence a voulu que, pendant trente ans, les populations du XIX[e] siècle, si amoureuses de toutes les vanités, vinssent en foule rendre hommage à l'humilité et à la simplicité. Pendant que les beaux esprits de nos jours s'évertuaient contre la confession et ses influences, le peuple leur répondait en allant se confesser à Ars. C'est autour du CONFESSEUR que le mouvement s'est fait d'abord.

Les étrangers qui commencèrent à assiéger M. Vianney à son poste d'honneur et de souffrance, s'estimaient assez récompensés des privations et des longues fatigues du voyage par le bonheur de l'avoir vu, d'avoir déposé à ses pieds les secrets de leur cœur, et par la paix de la conscience qu'ils remportaient après être rentrés en grâce avec Dieu. Ils n'oubliaient plus sa bonté à les accueillir,

[1] Notes de Catherine.

sa patience à les entendre, sa douceur à les consoler.

La rareté et le peu de commodité des logements étaient capables d'arrêter les progrès du pèlerinage, si c'eût été une affaire de pure curiosité ou de fantaisie ; comme c'était l'œuvre de Dieu, non-seulement il se soutint, mais encore il augmenta miraculeusement. On a vu des personnes du plus haut rang, habituées aux raffinements du luxe dans leurs splendides demeures, se contenter, pendant plusieurs semaines, de cette pauvre hospitalité de village. Les pèlerins étaient souvent entassés les uns sur les autres. Les maisons d'Ars, petites et étroites, étaient peu propres au logement de tant d'étrangers. Dans une chambre de quelques mètres carrés, il y a eu jusqu'à huit ou dix personnes réunies à la fois. La nourriture était à l'avenant.

Un jour de l'été de 1832, une voiture de Lyon avait amené à Ars des religieuses hospitalières. Ces pauvres sœurs ne savaient où prendre un gîte. Toutes les maisons regorgeaient de pèlerins. Ce ne fut que vers dix heures du soir qu'elles furent enfin recueillies, par pitié, chez un brave homme qui leur céda son unique chambre où elles improvisèrent, comme elles purent, un dortoir avec des chaises et des matelas.

Cependant la foule toujours croissante deman-

dait qu'on pourvût aux nécessités matérielles les plus urgentes : les habitants d'Ars le comprirent, et peu à peu on vit s'élever des maisons plus commodes et plus spacieuses. La plupart des constructions qui se groupent autour du clocher, datent de ce temps-là. Un service régulier de voitures publiques, ayant ses bureaux à Lyon et à Ars, fut établi en 1835. De nouvelles routes furent créées. Toutes ces améliorations, coïncidant avec l'établissement des paquebots et la facilité de la navigation sur la Saône, fournirent aux pieux visiteurs des moyens de transport qui accrurent rapidement l'importance du pèlerinage. Dès lors l'ébranlement devint général et le mouvement vers Ars quasi européen.

On a calculé que, par les seuls omnibus qui mettent le village en communication avec la Saône et la gare de Villefranche, il était arrivé dans le cours d'une année ordinaire plus de 80,000 pèlerins. D'où venaient ces flots d'étrangers? De partout : de toutes les provinces de la France, de tous les points de la Savoie, de la Belgique, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Qui les avait conviés ? Personne, hormis ceux qui revenaient et qui avaient vu ; car les journaux n'avaient pas encore parlé du Curé d'Ars. Et remarquons que cette foule est composée comme le monde. Toutes les classes, toutes les conditions, tous les rangs y sont représentés et s'y donnent la main. Les pauvres, habitués à

vivre avec la douleur, y coudoient les riches qui ont épuisé les moyens de la repousser. Les uns apportent des offrandes, les autres demandent des aumônes, tous implorent la guérison des douleurs du corps et de l'âme. Des boiteux, des aveugles, des sourds, des épileptiques, des maniaques, des infirmes de toutes sortes arrivent de cent et de deux cents lieues, marchant à pied, soutenus par une invincible confiance. Nous ne ferons point passer sous les yeux de nos lecteurs ce long cortége de malheureux : les limites que nous nous sommes imposées ne nous le permettent pas, et nous craindrions de laisser croire, en énumérant tant de guérisons, que le but du pèlerinage, dans les desseins de Dieu, fût la santé du corps, tandis que la conversion des pécheurs a été l'œuvre par excellence de M. Vianney ; le reste est accessoire et tend à cette unique fin.

Les grands affluent à Ars comme les petits, pour peu que la main de Dieu ou celle des hommes les ait meurtris. Les veuves et les orphelins, les heureux et les malheureux, les jeunes gens pleins d'illusions et les vieillards blasés, les hommes dégoûtés du monde et les femmes lasses de frivolités, les pécheurs surtout y accourent en foule, attirés par une vertu et une science également surnaturelles à leurs yeux. On compte même beaucoup de curieux et quelques opposants. On y rencontre les

complications les plus bizarres et les contrastes les plus heurtés, des vertus au milieu des vices, sous des dehors qui font envie des misères qui font pitié, des situations sans issue si ce n'est par la voie du Calvaire, des malheurs sans espoir si ce n'est du côté du ciel.

Le Curé d'Ars voyait, tous les jours et tout le long du jour, défiler sous ses yeux ces interminables séries d'embarras et d'infortunes, ces variétés du monde, dont la tristesse est toujours le fond. Son âme en était douloureusement affectée, et, le soir venu, quand il se trouvait dans sa chambre, en compagnie des missionnaires, il se laissait aller à toute sa sensibilité ; il fondait en larmes : « Il faut « venir à Ars, disait-il, pour savoir ce que c'est que « le péché, pour juger du mal qu'Adam a fait à sa « pauvre famille. On ne sait qu'y faire : on ne peut « que pleurer et prier. »

La foule comprenait l'importance des bienfaits dont le vénérable Curé était le dispensateur, et rien ne peut donner une idée de son empressement à les recevoir. Si matinal que fût M. Vianney, les pèlerins l'avaient devancé et l'attendaient à la porte de son église. Un grand nombre passaient la nuit sous le porche, transformé en dortoir, pour être assurés de ne pas le manquer. On avait établi une certaine règle, et l'arrivée de chacun déterminait son rang. Mais il y avait les privilégiés ; quelque-

fois M. Vianney les distinguait au milieu de la foule et les appelait lui-même. Le peuple prétendait que le discernement du bon Père lui faisait reconnaître ceux que quelques obstacles eussent empêchés d'attendre ou qu'amenaient à Ars des besoins plus sérieux et des nécessités plus pressantes.

Souvent aussi les pèlerins recouraient d'eux-mêmes à diverses industries pour arriver plus tôt jusqu'au saint Curé. Il y avait les moyens humains qui consistaient à entretenir des intelligences avec les missionnaires, les frères de la Sainte-Famille, les logeurs et les logeuses, les gardiens et les gardiennes. Il y avait aussi les moyens surnaturels, que beaucoup de personnes assurent avoir employés avec succès. Elles s'adressaient au bon ange de M. Vianney et l'intéressaient à leur cause. Le saint Curé sortait alors du confessionnal et venait droit à elles, ou bien une circonstance heureuse et imprévue les plaçait sur son chemin, et amenait la rencontre désirée. En dehors de ces voies régulières, les passe-droits étaient rares : M. Vianney ne s'y prêtait pas. Ses préférences, lorsqu'il croyait devoir en faire, étaient pour les pauvres et les malheureux.

Dans le nombre des pèlerins d'Ars, il devait s'en trouver dont le but n'était que la satisfaction d'une curiosité tout humaine. La foule suit la foule, et

se porte là où il y a de la renommée et du bruit. M. Vianney eut à subir inévitablement bien des obsessions égoïstes, bien des engoûments ridicules, des fantaisies vaniteuses, des excentricités parasites qui ne manquent jamais de harceler les célébrités de tout genre. Mais ces *non-valeurs* étaient à l'instant écartées et remises à leur place avec l'ascendant d'une humilité polie, qui ne laissait ni l'espoir du succès ni la tentation du retour : « Il ne « valait pas la peine de vous déranger pour si peu, « disait le saint Curé.... ou bien : Vous ne serez « pas si content que la reine de Saba, et vous ne « direz pas comme elle en vous en allant : « Ce que « j'ai vu surpasse ce que j'avais ouï dire.... Ce sera « tout le contraire. »

Ordinairement les voyages à Ars avaient un meilleur motif. On venait y chercher des conseils et des prières, la paix du cœur et la grâce de Dieu. On était le bienvenu quand on apportait des doutes sincères à éclaircir, des difficultés sérieuses à résoudre, des complications à dénouer, des chagrins à partager, des plaies à guérir et surtout des péchés à pardonner. Comme le bon Curé se montrait alors sensible, affectueux, tendre et cordial ! comme les intérêts de ses clients devenaient aussitôt les siens ! comme il répandait avec eux de vraies larmes ! L'oubli de soi-même pour ne penser qu'à autrui semblait être son instinct, et il excitait d'autant

plus la reconnaissance qu'il comptait moins sur elle. N'étant distrait de l'attention à donner au prochain par aucun retour d'intérêt personnel, il avait tout le loisir d'être soucieux de ces douleurs étrangères, que sa charité faisait siennes. Il portait le dévoûment jusqu'à la sollicitude ; et son cœur, si paisible et si ferme, en était parfois troublé. Sa jouissance suprême était de rencontrer, çà et là, quelques saintes âmes, élevées par leurs aspirations au-dessus du torrent de la vie vulgaire, tourmentées du sentiment de l'infini, blessées du divin amour, éprises du désir du ciel, et, dans son estime, bien meilleures que lui : il les discernait aussitôt ; il se reposait à leur contact; il se sentait incliné vers elles ; il y allait comme un disciple à une école de vertu, pour s'éclairer, se convertir et se confondre; il était là sur son terrain et dans son élément, plus loin des hommes et plus près de Dieu.

Qu'on se figure maintenant, si l'on peut, les sentiments qui devaient agiter ces grandes foules composées surtout de malades et de pécheurs, surnaturellement guéris et convertis, rendus à la santé et à la grâce ! Là, on savait se frapper la poitrine et se prosterner sans l'avoir appris; là, on retrouvait tous les accents sublimes de l'âme pour gémir et chanter tour à tour, pour pleurer de joie et de douleur. Là, des personnes qui ne se seraient jamais rencontrées ni pénétrées ailleurs, se groupaient instincti-

vement à l'abri de cette bienveillance inépuisable, où chacun à son tour trouvait une affinité, un secours, une lumière, une force. Rien n'appelle la confiance comme la confiance : elle naissait à Ars naturellement de la sécurité que le bon Père répandait autour de lui. De même que dans ces lieux privilégiés, où la Providence, qu'on y méconnaît trop souvent, a donné aux eaux une vertu curative, les conversations roulent sur les infirmités du corps, là elles roulaient sur les infirmités de l'âme, sur les infortunes et les accidents de la vie qui y amenaient leurs victimes. Les amitiés qui se formaient, les correspondances qui se nouaient, les relations qui s'établissaient à la suite, n'en étaient que plus douces et plus durables. Les chrétiens se connaissent promptement : au premier regard, au premier salut, au premier mot, ils sentent entre eux le lien fraternel d'une même foi et d'un même amour. Il ne faut qu'un peu d'aménité et de savoir-vivre pour rendre intimes des rapports d'où le soupçon est naturellement exclu.

Après avoir été amenés à Ars par l'éclat des prodiges, les pécheurs y étaient retenus par un charme indéfinissable. L'incrédule ne pouvait pas plus méconnaître ce charme que s'en défendre. L'étranger, conduit par le hasard ou le caprice, le ressentait aussi bien que le pèlerin dévot attiré par l'espérance et l'amour. Ce charme allait droit au cœur, pour le

réjouir s'il était pur, et le renouveler s'il était coupable. Il y avait dans l'atmosphère de ce petit village quelque chose d'inexprimable et de divin qui pénétrait à la fois l'âme et le corps, reflétant dans le calme et le bien-être de l'un la paix et la sérénité de l'autre. Au milieu même du mouvement qu'y entretenait l'arrivée quotidienne de douze voitures publiques, c'était un cadre paisible et silencieux qui prédisposait aux pensées graves. Rien n'y ressemblait à ce qu'on voit ailleurs. Les figures y étaient reposées, les conversations sérieuses, l'animation même qui y régnait n'excluait pas le recueillement. On n'était plus en France et au XIXe siècle; on pouvait se croire en plein moyen âge, dans un de ces grands cloîtres au seuil desquels les bruits de la terre finissent.

Le paysage lui-même, par sa tranquillité et sa douceur, contribuait à former ces religieuses impressions. Elles devenaient plus vives à mesure qu'on approchait de l'église et du presbytère, en sorte que la source d'où elles découlaient paraissait être surtout dans ces lieux. On se trouvait si bien à Ars qu'on n'aurait plus voulu s'en aller, si ce n'est pour monter au ciel sans repasser par le monde. On aurait souhaité d'y finir sa vie, d'y avoir son tombeau. On ne se contentait pas de le désirer, plusieurs personnes de différentes conditions ont réellement quitté leur résidence et leurs

relations dans le monde pour s'ensevelir dans cette solitude, à l'ombre de la sainteté, et y préparer leur âme à la seconde vie. Ce n'est pas sans émotion que nous avons lu sur une croix de bois, qui marque au cimetière la sépulture d'un étranger, cette belle inscription : UBI CRUX, IBI PATRIA.

CHAPITRE II

Comment la vénération et la confiance publiques furent attestées par les lettres que M. Vianney recevait de toutes les contrées de l'univers.

Tous les jours, à l'heure du courrier, la petite table de chêne, qu'on voit encore dans la chambre du Curé d'Ars, se couvrait d'une masse de lettres venues des quatre parties du monde. M. Vianney les ouvrait en dînant et les parcourait d'un œil rapide. Quelques-unes de ces lettres commençaient par des formules laudatives : « La grande réputation de sainteté que vous vous êtes acquise... La vénération profonde que j'ai pour vous... L'estime que vous m'inspirez... La confiance que j'ai dans vos lumières... » Alors il n'en achevait pas la lecture, il les froissait avec une sorte d'indignation et les jetait au feu. Débuter par un compliment ou un hommage était, comme on voit, le bon moyen de n'être pas lu. Un grand nombre l'ignoraient, et, croyant écrire à un homme ordinaire, ils usaient

sans défiance des phrases élogieuses qui sont de mise dans le style épistolaire : il était rare qu'ils n'en portassent pas la peine.

Quelques-unes de ces missives renfermaient des valeurs : c'étaient des neuvaines de messes, ou de l'argent pour les pauvres et les fondations du Curé d'Ars. Quand elles étaient confidentielles, il les déchirait sur-le-champ ; quand elles ne l'étaient pas et qu'on y entrait dans de trop longues explications sur des affaires importantes, il s'en faisait rendre compte. Le dépouillement sommaire de cette correspondance durait autant que le repas du bon Curé. Les lettres qui n'avaient pas été décachetées à ce moment couraient risque de ne l'être jamais.

Il y a lieu de déplorer que tant d'autographes aient péri. Une partie de l'histoire que nous écrivons, la plus intéressante peut-être, a péri avec eux. Rien n'aurait mieux fait connaître que leur publication le crédit universel dont jouissait le serviteur de Dieu, son immense notoriété, le prestige qu'il exerçait au loin, la confiance dont il était l'objet partout où son nom avait pénétré. Parmi les rares échantillons de cette correspondance que nous avons pu sauver, il y en a qui nous ont été d'un grand secours pour analyser la physionomie de notre Saint et pour apprécier l'admirable puissance de consolation, d'intercession et de conver-

sion qui s'est manifestée en lui. Les révélations qu'ils contiennent font regretter qu'ils aient échappé en si petit nombre aux auto-da-fé qui ont dévoré le reste.

Cette correspondance est un nouveau chant au poëme de Job et comme l'écho douloureux de toutes les plaintes et de tous les gémissements de la terre. Elle donne le sens de cette parole du Curé d'Ars : « Il faut venir ici pour apprendre ce que « c'est que le péché originel... »

Les lettres qu'on adressait à M. Vianney étaient en général des demandes de prières. Plusieurs de ces lettres étaient en anglais et en allemand ; beaucoup venaient de la Belgique et de l'Irlande ; le plus grand nombre portaient le timbre de Paris, Lyon, Marseille, Nantes, etc.

Toutes les causes venaient au tribunal du Curé d'Ars. Ici on lui demande de vouloir bien prier Dieu, au saint sacrifice, pour qu'il éclaire le gouvernement sur une entreprise qui intéresse la prospérité et l'avenir de toute une contrée. Là, on appelle sa compassion sur des douleurs privées, sur des deuils de famille, sur des malheurs domestiques. C'est unc Chananéenne qui l'implore pour sa fille; c'est la veuve de Naïm qui lui redemande son fils; c'est le centenier dont le serviteur est malade; c'est la Samaritaine qui veut connaître le don de Dieu....

Ailleurs ce sont des généraux d'ordre, des supé-

rieurs de communautés, des mères de la Visitation, des filles de Sainte-Claire, de Sainte-Ursule, de Sainte-Térèse, qui le consultent sur les intérêts de leur congrégation, qui ont recours à lui dans leurs doutes, qui ne font rien sans son conseil : « J'ai tant de confiance aux prières du saint Curé, disait l'une d'elles, que la pensée seule qu'il parlera de mes peines à Notre-Seigneur m'en ôte tout le poids. »

C'est l'abbé d'un monastère célèbre qui déclare avoir éprouvé un bonheur indicible par les paroles rassurantes que l'homme de Dieu a daigné lui adresser : « J'en suis vraiment indigne, ajoute-t-il, je me repentais presque de la témérité que j'avais eue d'écrire à ce saint prêtre. »

C'est l'héritier d'un très-beau nom qui lui demande s'il croit qu'il doive abandonner ses désirs de vie religieuse et rester dans le monde pour chercher à y faire une alliance. On voit par cette lettre que ce jeune gentilhomme s'est converti à Ars, et qu'il a fait une retraite chez les pères jésuites, d'après le conseil du saint Curé. Ce sont trois vieillards, bien respectables d'ailleurs, et très-honorés dans le pays qu'ils habitent, qui refusent les secours de la religion. Leur famille se désole pour eux à la pensée que le grand jour approche, et les recommande avec instances aux prières du saint Curé.

Ce sont des présidents de conférences de Saint-Vincent de Paul qui supplient M. Vianney de vouloir bien les aider de ses conseils pour la direction de leur œuvre, afin de correspondre le plus possible aux vues de Dieu.

Là, c'est une pauvre victime du monde, une jeune fille gâtée par les lectures qui voudrait revenir à Dieu; mais les passions les plus violentes la retiennent à l'entrée de la route étroite. Elle tourne autour de la vertu, voulant la connaître et n'osant l'approcher: « O vous qui êtes l'ami de Dieu, dit-elle, et qu'il écoute favorablement, priez-le pour moi; obtenez que mes pensées incertaines se fixent en lui... Le monde m'appelle, il me sourit... Je suis encore jeune; on dit que j'ai de l'esprit. De faux amis ont applaudi à mes premiers essais littéraires et m'engagent à écrire encore... Mon Père, que Dieu ait pitié de moi! Si cette lutte se prolonge, je deviendrai folle... J'avais eu la pensée d'aller à Ars pour vous raconter ma vie, — c'est une lamentable histoire! — pour prendre vos conseils, entendre ce que votre expérience sacerdotale vous suggérerait... Au nom de Dieu, mon Père, dites-moi: Venez!... et je suis à vos pieds recueillant vos saintes paroles. »

Là, c'est une malheureuse fille, infirme, âgée, sans ressource, presque délaissée, avilie par des épreuves sans nombre, affligée dans son corps par

des douleurs et des infirmités cruelles, dans son âme par de terribles tentations, dans son esprit par des troubles, des ennuis, des tourments indéfinissables, qui conjure le saint Curé d'Ars d'user envers elle de cette charité dont tant d'autres ont éprouvé les effets consolants : « Elle ne cherche son secours nulle part ailleurs que dans la prière, et ne veut tenir son salut que de Dieu seul. S'il plaît à Notre Seigneur de la retirer, par le ministère de son grand serviteur, de la situation lamentable où elle est plongée, elle promet à M. Vianney non pas une vaine reconnaissance, dont sa parfaite abnégation se soucie peu, mais le zèle le plus ardent pour faire servir à la gloire de Dieu la santé et les facultés qu'elle aura recouvrées. »

C'est un homme de lettres, rédacteur en chef d'un journal de province, dont la vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes. Il a des dettes; il voudrait les payer. L'idée de mourir insolvable le désole. La vieillesse, pour lui, avance à grands pas avec le cortége des infirmités qui l'accompagnent. Il craint jusque-là de s'être fourvoyé, car toutes ses entreprises ont échoué. Il sait qu'il a mérité ces épreuves et de plus grandes encore; que le bon Dieu, en le châtiant, exerce envers lui une œuvre de miséricorde. Depuis que les yeux de son âme se sont ouverts aux admirables lumières de la foi, il n'a pas cessé de demander la grâce de con-

naître la sainte volonté de Dieu. Les ténèbres persévèrent, et avec les ténèbres les tribulations. Il s'est dit : « Je suis indigne d'obtenir du bon Dieu la faveur que je lui demande; mais si un saint la demande pour moi, elle me sera accordée. » Fort de cette espérance, il s'adresse au vénérable Curé d'Ars. Ce qu'il lui dira de faire, il le fera. Il acceptera la position qu'il voudra bien lui assigner de la part de Dieu; elle ne sera jamais assez humiliante pour lui; mais il voudrait du moins savoir si la route qu'il suit est la bonne.

C'est la supérieure d'un monastère de sœurs Augustines qui demande, du fond de l'Allemagne, la guérison d'une de ses chères filles en Jésus-Christ qu'elle désire vivement, tout en se soumettant au bon plaisir de Dieu.

Un chef d'institution adresse au Curé d'Ars cette naïve supplique :

« Mon cher et vénéré Père,

« J'ai une grâce à solliciter; votre inépuisable charité ne me la refusera pas: c'est d'être assez bon pour me promettre de demander au bon Dieu, quand vous serez en paradis, de m'y mettre à côté de vous, avec mon frère, ma sœur, mes nièces, tous mes parents et tous mes élèves, de lui en faire déjà la demande d'avance et de le prier de nous accorder en attendant des grâces efficaces de salut. »

Un jeune homme de dix-huit ans écrit de Lon-

dres au saint Curé, pour qu'il veuille bien demander à Dieu, si c'est sa volonté, la cessation d'une peine morale qui le fait cruellement souffrir.... « Peut-être cette épreuve m'est-elle bonne, ajoute ce pieux jeune homme, mais peut-être aussi notre grand Dieu, qui est riche en miséricorde, pourrait-il me procurer par d'autres moyens le bien qu'elle me fait, c'est-à-dire m'accorder gratuitement les mêmes avantages, en retour demes prières. »

Un pauvre déporté lui écrit du camp de Sidi-Brahim, le 28 décembre 1854 :

« Monsieur le Curé,

« Ma sœur me mande combien elle a été heureuse de passer huit jours près de vous. Elle a fait vœu, aux pieds de sainte Philomène, si je recouvrais la liberté, de m'amener la remercier à Ars. Ne pourrais-je moi-même réclamer vos prières auprès de votre vénérée sainte et lui promettre, si j'obtiens cette chère liberté, d'aller, avant de voir ma sœur, rendre grâce à la glorieuse martyre et recevoir votre bénédiction ?

On s'adressait surtout à M. Vianney pour obtenir le soulagement des douleurs de l'âme ; on lui demandait souvent des conseils de direction avec la certitude qu'il lisait dans les cœurs et qu'il avait le don de la pénétration des esprits. On lui mandait de Paris :

« On dit, mon Père, que vous lisez à livre ouvert dans les

consciences. Ah! regardez dans la mienne, et aidez-moi à découvrir quel mal secret m'ôte la paix de l'âme. En apparence, je remplis mes devoirs; je jouis d'une considération que je ne mérite point. Des peines très-vives m'ont désillusionnée de tout. Je méprise la vie, et j'ai peur de la mort. Il me semble que quelque chose met en moi obstacle à la grâce de Dieu, et je ne puis me le définir. Souvent je pense que c'est un orgueil raffiné, quelquefois un péché que je me déguise à moi-même. O vous pour qui les cœurs n'ont point de secret, ne craignez pas de me dire mon mal et sa dangereuse profondeur!... Je ferai tout ce que vous me conseillerez....

M. Vianney recevait encore de Paris, la veille d'une communion générale à Notre-Dame, la lettre suivante d'un nouveau converti :

« Vénérable Père en Notre-Seigneur Jésus-Christ,

« Un grand pécheur vient se jeter à vos pieds et vous supplie de lui obtenir par vos puissantes prières le pardon de ses iniquités... Le prodigue veut retourner à son père, mais il est si faible, si misérable, si couvert de péchés, qu'il a grand besoin des prières des justes pour qu'il lui soit permis d'espérer que le bon Dieu voudra bien l'accueillir et le recevoir dimanche à sa table.

« Priez, vénérable Père, pour qu'après avoir obtenu la grâce de la réconciliation, j'obtienne aussi la lumière qui éclaire la route où je dois marcher, et la force d'y entrer courageusement, quelle qu'elle soit... Il me semble que je suis disposé à faire tout ce que le bon Dieu voudra de moi après que j'aurai reçu l'absolution de mes fautes.

« Je baise vos mains évangéliques avec le sentiment du plus profond respect et de la plus filiale affection. »

La voix de l'Épiscopat ne pouvait manquer à ce concert. Les princes de l'Église écrivaient au Curé d'Ars pour réclamer une part dans ses prières et ses sacrifices, quelques-uns même pour le consulter dans des questions délicates concernant l'administration de leurs diocèses. Nous avons des lettres de Nosseigneurs les Archevêques et Évêques de Lyon, d'Aix, d'Orléans, de Dijon, d'Annecy, de Grenoble, d'Autun, de Valence, d'Evreux, de Gap, de Rodez, de Châlons-sur-Marne, etc.

Le supérieur général d'une société de Missionnaires, qui compte plusieurs établissements en France et aux États-Unis, lui écrivait dans un moment où il avait à prononcer sur l'existence de ces établissements lointains : « Veuillez, monsieur et vénérable confrère, porter cette intention spéciale aux pieds de Notre-Seigneur, et si dans sa miséricorde il daignait vous communiquer *quelque lumière*, j'ose espérer que vous voudrez bien me la transmettre. Il y va de l'intérêt d'un grand nombre d'âmes. »

Il ne s'établissait nulle part une œuvre importante sans qu'on eût recours à ses conseils et à ses prières. Lorque la fête de Saint-Jean-Baptiste arrivait, les adresses pleuvaient de tous les côtés ; elles étaient pleines des expressions de la reconnaissance la plus vive.

Quelquefois, dans les lettres qui venaient de

loin, on insistait pour obtenir une réponse; comme si le commerce épistolaire, même restreint, n'eût pas été chose parfaitement incompatible avec cette série d'occupations qui commençaient à une heure de la nuit et se prolongeaient, sans la moindre interruption, jusqu'à huit ou neuf heures du soir, ne laissant au martyr du zèle et de la charité que le temps de se recueillir devant Dieu, de faire sa lecture ordinaire dans la *Vie des Saints*, de prendre un peu de sommeil et de nourriture! Mais, à moins d'avoir observé de près les habitudes du Curé d'Ars, il était difficile de se faire même une idée vague et implicite d'un genre de vie aussi extraordinaire.

CHAPITRE III

Des guérisons obtenues à Ars.

Nous savons qu'il est très-facile de faire hausser les épaules à une foule ignorante en prononçant devant elle le mot de miracle. Mais qu'est-ce que cela prouve contre la raison, contre l'histoire et contre la toute-puissance de Dieu ? Dieu peut-il faire des miracles et peut-il, comme il l'a promis, accorder le don des miracles à qui il lui plaît ? Cette question est résolue en même temps qu'elle est posée, pour quiconque croit à l'existence de Dieu. Et quant à la réalité du miracle, c'est un fait qui se constate, comme tous les autres faits extérieurs, par le témoignage.

Ce chapitre ne sera donc qu'une longue audition de témoins, devant lesquels nous nous hâtons de laisser la plume, heureux de n'avoir pour le moment qu'à écouter.

C'est d'abord Catherine Lassagne que nous allons entendre : c'est le plus ancien et le mieux renseigné des témoins. « M. le Curé, écrivait, dès 1830, cette simple et digne fille, cache autant qu'il peut les grâces de guérison qu'il obtient, mais il en obtient beaucoup... Je crois qu'il aimerait mieux guérir les âmes. » Catherine ne se trompait pas, et M. Vianney disait souvent dans son langage naïf : « J'ai de-« mandé à sainte Philomène de ne pas tant s'occu-« per des corps, et de penser aux âmes, qui ont « bien plus besoin d'être guéries. »

« Une des directrices de la Providence se mourait d'une fièvre maligne accompagnée de délire et de transport au cerveau. Les médecins l'avaient abandonnée. Elle ne voyait plus, n'entendait plus ; on pensait qu'elle ne passerait pas la journée. C'était un samedi. Quand l'heure de l'agonie parut arrivée, on lui fit la recommandation de l'âme ; elle ne s'en aperçut pas. Mais voilà que tout à coup elle ouvre les yeux et dit : « Je suis guérie !... » Le cierge, qui devait éclairer ses derniers moments et veiller auprès de son cadavre, brûlait encore. Elle demanda : « Qu'est-ce que ce cierge ? » On lui dit que M. le Curé venait de réciter les dernières prières pour son âme. Elle voulut se lever, ce qu'elle fit avec l'aide de sa compagne ; elle resta assise un moment, ne sentant plus aucun mal. On appela le médecin, qui ne lui trouva point de fièvre et ne voulait

pas en croire ses yeux. Il déclara que c'était un miracle. M. le Curé avait dit la veille : « J'ai presque « grondé sainte Philomène. J'ai été tenté de lui re- « procher la chapelle que j'ai bâtie en son hon- « neur. » Ce qui fait voir qu'il avait prié pour cette guérison. Elle arriva en 1838.

« Une de nous, continue Catherine, fit un jour à une pauvre femme l'aumône d'un vieux bonnet qui ne servait plus à M. le Curé. Cette femme, en coiffant de ce bonnet la tête de son fils, pensait : « Le Curé d'Ars est un saint. Si j'avais la foi mon enfant guérirait. » Cet enfant s'était fait une blessure à la tête. Quand la mère voulut visiter l'abcès et faire le pansement, le mal avait disparu et la plaie était sèche. »

Deux protestants de marque vinrent à Ars et furent introduits dans la pauvre chambre du serviteur de Dieu. L'un d'eux, ministre de la religion réformée, mit la conversation sur les miracles, et ne voulait pas les admettre : « Comment ! dit le saint « Curé, vous niez les miracles? Mais je puis vous « certifier que j'en ai vu moi-même, et des plus « étonnants. » Où avait-il vu des miracles, si ce n'est à Ars ? Nous prenons acte de cet aveu qui confirme les faits que nous allons raconter.

« Au mois de juillet 1842, nous écrit un respectable curé de notre diocèse, je fis le pèleri-

nage d'Ars pour la première fois; je n'oublierai jamais l'impression que j'en ai rapportée. Le saint Curé faisait son catéchisme dans une grande salle de la *Providence;* j'eus le bonheur d'y assister en compagnie de quatre-vingts orphelines. Au sortir de là, j'eus un quart d'heure d'entretien avec M. Vianney. J'avais entendu parler beaucoup et diversement de la guérison miraculeuse d'une dame de Bourg; je lui fis part de quelques velléités d'opposition que ce fait avait rencontrées.

« Mon ami, me répondit-il, laissons dire les « gens du monde. Hélas! comment verraient-ils? « ils sont aveugles. Notre-Seigneur ferait au- « jourd'hui tous les miracles qu'il a faits en Ju- « dée, qu'ils n'y croiraient pas. Celui à qui tout « pouvoir a été donné, n'a pas encore perdu sa « puissance. Par exemple, la semaine dernière, un « pauvre vigneron, de l'autre côté de la Saône, a « apporté sur ses épaules un petit garçon de douze « ans, estropié des deux jambes, qui n'avait ja- « mais marché. Ce brave homme a fait une neu- « vaine à sainte Philomène, et son petit a été guéri « le neuvième jour; il s'en est allé en galopant de- « vant lui... Autrefois Notre-Seigneur redressait « les boiteux, guérissait les malades, ressuscitait « les morts. Il y avait des gens qui étaient présents, « qui voyaient de leurs yeux ces prodiges et qui « n'y croyaient pas. Mon ami, les hommes sont

« toujours et partout les mêmes. Si le bon Dieu est « puissant, le diable a aussi son pouvoir; il s'en « sert pour aveugler le pauvre monde. »

Un homme se présente un jour à M. Vianney pour implorer la guérison de son enfant qui était estropié. Le Curé d'Ars l'engage à se confesser. Il a de la peine à s'y résoudre, parce que son métier est de faire danser les villageois et qu'il ne veut pas l'abandonner. Cependant il s'exécute, et la grâce parle à son cœur, ainsi qu'il arrive toujours après cet acte d'humilité et de repentir. De retour chez lui, il prend son violon, le met en pièces sous les yeux de sa femme et en jette les débris au feu. A l'heure même son enfant saute de joie et s'écrie : « Je suis guéri ! »

La guérison suivante reporte naturellement nos souvenirs sur l'officier de Capharnaüm, qui demande au divin Maître avec une confiance si ferme et une humilité si touchante, la guérison de son fils. L'homme dont nous allons parler n'était qu'un simple gendarme, mais sa foi était aussi vive que celle du centenier. Il venait de perdre sa femme et n'avait qu'un fils âgé de six ans, dont les jambes étaient nouées, et qui ne marchait pas. Son humble solde ne lui permettant pas de payer une domestique, il allait être forcé de quitter le service pour

prendre soin de son petit orphelin. Heureusement la religion vint à son secours. Il eut l'idée de faire le pèlerinage d'Ars ; il obtint une permission de trois jours et se rendit à Lyon. Quand il fut au bureau des voitures, quelques personnes le virent portant son enfant sur ses bras et lui dirent : « Où allez-vous avec ce petit malheureux ? Vous « êtes bien simple ! Le Curé d'Ars n'est pas méde- « cin. C'est aux incurables qu'il faut le porter. » L'honnête gendarme ne se laissa pas détourner par ce persiflage ; il se rendit auprès de M. Vianney et lui raconta ses malheurs : « Mon cher ami, lui dit « le saint Curé, votre fils guérira. »

Cette phrase n'était pas achevée qu'un léger craquement se fit entendre ; la jambe infirme se redressa, et l'enfant se mit à marcher.

En 1848, un jeune homme fit une chute de cheval qui occasionna des lésions graves. Après avoir inutilement fait appel à l'art des médecins, ses parents prirent le parti de le conduire à Ars. Ce malheureux jeune homme souffrit cruellement pendant le trajet. Le saint Curé ayant conseillé une neuvaine en l'honneur de la sainte Vierge et de sainte Philomène, chaque jour on le portait à l'église pour y faire les prières prescrites. Ses douleurs étaient parfois si aiguës qu'elles lui arrachaient des cris à fendre l'âme. Dès les premiers jours, il avait com-

mencé sa confession, mais de grands obstacles s'opposaient à son retour à Dieu. La première neuvaine fut inutile. Le malade en commença une seconde avec des dispositions moins équivoques. Son état s'améliora sensiblement. Il put marcher à l'aide de béquilles. Un sentiment de reconnaissance le porta à faire une troisième neuvaine, au bout de laquelle il finit sa confession, communia avec beaucoup de piété et recouvra en même temps la santé de l'âme et du corps. Il voulut rester encore quinze jours à Ars pour recevoir les conseils de son bienfaiteur; il y édifia tout le monde par son recueillement, sa ferveur, sa présence continuelle à l'église. Plusieurs temoins disent avoir vu ce jeune homme après sa guérison. Rien dans sa démarche ne trahissait les suites de son terrible accident.

Dans les premiers jours de mai 1851, il vint à Ars un homme dans la force de l'âge, dont les yeux étaient malades par suite d'une congestion. Les médecins avaient épuisé sur lui tous les genres de traitement. Après deux jours passés à Ars, il ne se trouva point soulagé et partit sous le poids d'un découragement profond. Une jeune nièce, fort pieuse, qui l'accompagnait, ne partageant pas sa défiance, le suivit au départ; mais elle revint presque aussitôt, et, sur l'avis de M. le Curé, elle fit une neuvaine à l'intention de son oncle. Cette neuvaine

touchait à son terme, et il n'arrivait aucune nouvelle satisfaisante. Tout à coup M. Vianney lui dit : « Ma petite, je crois que vous pouvez partir. La « personne à laquelle vous vous intéressez ne « souffre plus. » C'était vrai. Arrivée chez son oncle, la jeune fille eut la joie de le trouver parfaitement guéri.

Cet homme ne fut point ingrat ; il vint à plusieurs reprises remercier Dieu de sa guérison dans le lieu où il l'avait obtenue. Il avait déjà fait trois fois le pèlerinage d'Ars, en 1855. Ses yeux étaient parfaitement sains : « Je suis convaincu, disait-il, que « c'est aux prières du vénérable Curé d'Ars et de « mon angélique nièce que je dois ma guérison. Je « l'attribue aussi à la sainte Vierge que j'ai toujours « invoquée, même quand le souci des affaires me « détournait de mes devoirs. C'est pour m'y ra- « mener que Dieu a permis cette épreuve... Je ne « veux plus m'occuper désormais que du salut de « mon âme. »

Une jeune veuve, du Puy-en-Velay, était venue à l'hôpital de Lyon demander sa guérison à la science des médecins. Depuis six mois, elle souffrait cruellement d'une tumeur au genou et ne marchait qu'avec des anilles. N'obtenant rien des remèdes et des soins prodigués par les Sœurs de l'hospice, elle arrive à Ars. Pendant quinze jours,

elle prie; elle se recommande à M. le Curé, à sainte Philomène, à Notre-Seigneur, avec qui elle s'était mise en grâce par le bienfait de l'absolution et de la communion. Enfin elle s'en va guérie, ayant déposé ses bâtons sur l'autel de Sainte-Philomène.

Pendant son séjour à Ars, cette veuve avait parlé d'un de ses cousins, atteint depuis dix ans d'une affection de la peau. Tout le monde admirait sa patience; mais personne ne pouvait l'approcher, tant ses plaies étaient infectes et repoussantes. « Il est peut-être mort maintenant, disait-elle, ou abandonné de tous... S'il guérissait, ce serait un des plus grands miracles qu'on ait vus. » Encouragée par la bonté de M. le Curé, elle lui recommanda son parent, en lui dépeignant sa triste situation : « Oui, mon enfant, dit M. Vianney, je prierai « pour lui. Vous lui remettrez, de ma part, une « médaille de sainte Philomène, en lui conseillant « de faire une neuvaine à cette bonne petite sainte.» Elle partit tout heureuse, et en arrivant au Puy, sa première visite fut pour son cousin. « Je suis « guérie, lui dit-elle, mais l'hôpital de Lyon n'y « est pour rien. Je ne dois ma guérison qu'à M. le « Curé d'Ars. Tenez, voici une médaille qu'il m'a « chargée de vous remettre. Faites une neuvaine à « sainte Philomène et ayez confiance. Celui qui « m'a guérie priera pour vous. » Le malade com-

mença sa neuvaine avec ferveur. Bientôt il se trouva mieux. Trois mois après il vaquait à ses travaux.

Au mois de février 1857, une femme du peuple vint à Ars, portant à son cou un enfant de huit ans qui ne marchait pas. Pendant vingt-quatre heures, cette femme s'attacha avec l'opiniâtreté du désespoir à tous les pas de M. le Curé, faisant sentinelle aux abords de son confessionnal, se précipitant à sa rencontre dès qu'il apparaissait, et lui montrant son enfant avec un geste et un regard si expressifs dans leur suppliante énergie, qu'on en était ému jusqu'au fond des entrailles. Rien d'aussi misérable et d'aussi touchant que ce groupe, et nous n'avions pas le courage de faire comme les apôtres, qui s'indignaient des cris de la Chananéenne et auraient voulu que le Maître la renvoyât.

M. Vianney avait souvent béni cet enfant, et il avait adressé à la mère des paroles de consolation et d'espérance. Après qu'ils furent rentrés tous deux dans le gîte qu'ils avaient choisi pour la nuit: « Mère, dit l'enfant, vous m'achèterez des sabots, « parce que M. le Curé m'a promis que je marche- « rais demain. » Soit que vraiment le saint Curé eût fait cette promesse au petit malheureux, soit que celui-ci l'ait conclu, dans sa naïve confiance, des paroles et des regards d'encouragement qu'il

avait reçus, quoi qu'il en soit, les sabots furent achetés d'après le conseil des habitants chez qui ce couple infortuné logeait.

Or, le lendemain, à la stupéfaction générale, l'enfant qu'on avait vu porté si péniblement sur les bras de sa mère, courait dans l'église comme un lièvre, disant à qui voulait l'entendre : « Je suis « guéri !... Je suis guéri ! » La pauvre mère cachait dans l'ombre d'une chapelle sa joie, son trouble et ses larmes. Nous la vîmes, nous l'interrogeâmes, nous voulûmes la présenter au saint Curé, au moment où il se préparait à dire la messe. Cette femme avait besoin de le voir, de lui parler, de se jeter à ses pieds... Sa reconnaissance l'étouffait. M. Vianney accueillit notre demande avec un silence froid et presque sévère qui ne nous permit pas d'insister. Après la messe nous fîmes une nouvelle tentative plus heureuse. « Monsieur le Curé, lui dîmes-nous, « cette femme vous prie de l'aider à remercier « sainte Philomène. » Il se retourna et bénit silencieusement la mère et l'enfant. Puis, de l'air le plus désappointé et sur le ton du mécontentement le plus sincère : « *Sainte Philomène*, dit-il, *aurait bien « dû guérir ce petit chez lui !..* »

Au mois de décembre 1857, une religieuse de la Sainte-Enfance de Valence vint à Ars. Elle était complétement paralysée du bras droit ; ses doigts

crispés et noués ne lui étaient d'aucun usage. Il fallait l'habiller, lui couper son pain, l'aider en tout... Elle fit une neuvaine qui finissait le jour de la fête des Saints-Innocents. Or, ce jour-là même, pendant qu'elle priait dans la chapelle de Sainte-Philomène, le livre qu'elle tenait de la main gauche lui échappa; sa main droite, immobile depuis si longtemps, se tendit aussitôt comme par un mouvement instinctif pour le ramasser... Elle était guérie.

A peu près à la même époque, une femme vint avec son enfant qui avait une grosse verrue sur l'œil. Elle se tint dans le passage de l'église à la cure, présenta son petit garçon au Curé d'Ars, et lui demanda de vouloir bien toucher la loupe qui défigurait son fils. M. Vianney posa son doigt sur cette loupe; elle disparut à l'instant.

Dans l'été de 1858, il y eut une guérison soudaine dont furent témoins tous les pèlerins et tous les habitants d'Ars. C'était un jeune homme du Puy-de-Dôme qui ne marchait qu'avec peine, à l'aide de béquilles. Il se présenta au serviteur de Dieu en disant : « Mon père, croyez-vous que je « puisse laisser ici mes béquilles ? — Hé là ! mon « ami, vous en avez bien besoin, répondit le saint « Curé. » Le pauvre infirme ne se rebuta point. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il renouvelait

sa demande. Enfin le jour de l'Assomption, à l'heure où la foule s'assemblait pour l'exercice du soir, il saisit encore M. Vianney au passage de la sacristie à la chaire, et lui fit son éternelle question : « Mon « père, faut-il quitter mes béquilles ? — Eh bien ! « oui, mon ami, lui fut-il répondu, oui, si vous « avez la foi.... » A l'instant, le jeune homme se mit à marcher, au grand étonnement de tout le monde ; il alla déposer ses béquilles au pied de l'autel de Sainte-Philomène, et oncques n'en eut besoin. Par reconnaissance, il a fait depuis profession à Belley, dans l'institut des frères de la Sainte-Famille.

Le 28 du même mois, une paralytique vint à Ars. L'infortunée était de Cette ; elle ne pouvait faire aucun mouvement ; ses articulations étaient horriblement nouées et gonflées. Après avoir vu M. le Curé, elle assista à la messe, dans la chapelle de la Sainte-Vierge ; elle s'approcha de la sainte table en se traînant péniblement sur ses potences. Mais à peine eut-elle reçu Notre-Seigneur qu'elle se trouva guérie. Il y eut dans l'église un mouvement d'admiration si peu contenu, que M. Vianney fut forcé de s'interrompre ; il acheva de donner la communion après la messe.

Le 9 septembre 1858, M. le Curé de Cébazat, au diocèse de Clermont, écrivait à l'abbé Toccanier :

« Mon vénéré confrère, permettez que je vous demande

de m'aider à remercier le bon Dieu, qui a daigné, il y a trois semaines, par l'intercession de sainte Philomène, rendre miraculeusement la santé à un de mes jeunes paroissiens. »

Un mois après on recevait le certificat suivant :

« Nous, curé de Cébazat, avons l'honneur de certifier que le nommé Charles Blazy, âgé de dix-neuf ans, fils de Jean et de Marie Verdier, a été privé de l'usage de ses jambes depuis le 2 mai 1855 ; qu'à dater de cette époque jusqu'aux premiers jours d'avril de la présente année 1858, il a gardé le lit, incapable de supporter d'autre position que la position horizontale, éprouvant de violentes coliques et ne recueillant aucun bénéfice des différents traitements qu'il a suivis, et notamment de l'emploi des eaux thermales de Royat et du mont Dore ;

« Que, dans les premiers jours d'avril, après une neuvaine à sainte Philomène, faite en union avec le saint Curé d'Ars, il a pu faire quelques pas à l'aide de béquilles, et se traîner à grand'peine jusqu'à l'église, qui est peu distante de son habitation ;

« Qu'au commencement du mois d'août, ayant eu le désir d'aller à Ars pour se recommander au vénérable Curé de cette paroisse, il a été obligé de se faire transporter en voiture à la gare du chemin de fer de Clermont, parce que ses jambes ne pouvaient le soutenir;

« Qu'enfin ledit Charles Blazy est revenu d'Ars parfaitement guéri, ayant laissé ses béquilles dans la chapelle de Sainte-Philomène, après la communion qui a clos les exercices de sa neuvaine; que depuis la fête du 15 août il n'a ressenti aucune douleur; qu'à son retour il a pu faire à pied et sans fatigue une route de dix-huit kilomètres; qu'il jouit d'une santé plus forte que jamais.

« J'aime à proclamer le caractère manifestement miraculeux de cette guérison. Ce que j'affirme peut l'être par tous les habitants de Cébazat, qui ont connu comme moi le pitoyable état de ce jeune homme.

« C'est pour rendre gloire à Dieu, dont la bonté est immense et la puissance infinie, que je délivre le présent certificat.

« BAZIN, curé de Cébazat. »

Voici un rapport non moins intéressant que nous devons à la reconnaissance de la personne même qui a été l'objet du miracle :

Lapalud, le 2 octobre 1858.

« Mon père,

« Ma maladie, qui durait depuis près de huit ans, était jugée incurable par les médecins que j'ai consultés et qui en ont suivi le cours. Le seul espoir qu'ils m'aient donné, c'est que les soins pourraient améliorer un peu ma santé et me procurer un léger soulagement. C'est au mois de décembre 1850 que j'en ressentis les premiers symptômes. Je commençai à éprouver des douleurs d'estomac et de violents maux de tête; je devins d'une impressionnabilité telle, que la moindre contrariété ou la moindre surprise m'affectait au point de me causer les plus vives souffrances. Je perdis l'usage de mes jambes et fut sujette à des spasmes et des évanouissements, qui se succédaient d'heure en heure. Cet état dura huit ans avec des phases et des alternatives diverses, mais sans amélioration définitive; et si la science a pu, par intervalle, et pour un temps bien court, me procurer quelque soulagement, elle a été impuissante à me guérir. Je n'avais plus

de recours qu'à Dieu et de remède que dans la patience et la résignation. Je méditais depuis longtemps le projet d'aller aux pieds du vénérable Curé d'Ars ; diverses circonstances m'avaient retenue. Peut-être Dieu l'a-t-il voulu ainsi, afin de me forcer à épuiser tous les moyens humains, et par l'impuissance reconnue de ces moyens m'amener à mettre en lui tout ma confiance.

« Je partis pour Ars, le 18 août dernier. Il y avait un mois environ que j'étais revenue des eaux de Lamalou, et déjà le faible bénéfice que j'avais cru retirer de mon traitement avait disparu. Ce ne fut que le 21 que je pus voir M. Vianney. Je lui expliquai le but de mon voyage, et lui demandai instamment le secours de ses prières, afin d'obtenir la grâce de pouvoir me mettre à genoux, lire et entendre lire, assister à la sainte messe et au sermon. Il me donna une médaille de sainte Philomène, m'engagea à faire une neuvaine en l'honneur de cette sainte, et dit en me quittant : « Je penserai à vous. Si vous avez la foi, vous guérirez. » Ces dernières paroles me rappelèrent celles du Sauveur : « Tout est possible à celui qui croit. » Et je demandai au bon Jésus d'augmenter ma foi.

« Le même jour, je commençai ma neuvaine : c'était un samedi. Le vendredi suivant, je fus assez heureuse pour voir M. le Curé. Je lui demandai s'il pensait que sainte Philomène m'accordât bientôt les grâces que je sollicitais : « Oui, mon enfant, me répondit-il, oui, si vous avez la foi. » Effectivement, ces grâces ne furent pas longues à venir. Dès le lendemain, je sentis la vérité de la promesse qui m'avait été faite ; je pus me tenir à genoux le temps nécessaire pour réciter les prières de la neuvaine. Vint enfin le dimanche, jour où cette neuvaine finissait. Le matin, je voulus avoir le bonheur d'assister à la messe du saint Curé. A l'élévation, je pus me mettre à genoux

sans difficulté ; je me sentis alors transportée hors de moi, et je voulus aller seule à la sainte table : j'y arrivai, malgré la foule qui me poussait et me pressait de toutes parts. Après la sainte communion, je revins seule à ma place et y restai quelques instants à genoux.

« Dans le cours de cette mémorable journée, j'ai fait bien des choses qui ne m'ont plus laissé d'incertitude sur la réalité de ma guérison : j'ai marché seule à diverses reprises; je suis allée à l'église; je me suis agenouillée sur le pavé et suis restée longtemps dans cette posture pénible ; le matin j'ai entendu le prône; à une heure j'ai assisté au catéchisme de M. le Curé, et le soir j'étais au sermon. Il y avait huit ans que je n'avais pas entendu prêcher. Depuis lors, je n'ai plus ressenti aucune douleur; mes forces, si rudement éprouvées par huit années de souffrances, sont complétement revenues et ne m'ont plus trahie. Gloire à sainte Philomène ! Puisse cette chère et bien-aimée sainte mettre le comble à ses faveurs, en m'obtenant la grâce de ne me servir de la santé qu'elle m'a rendue que pour la gloire de Dieu !

« Zoé Pradelle. »

A côté et au-dessus de ces témoignages, dont la série est loin d'être épuisée, les dominant de sa grande voix, l'opinion publique a proclamé qu'il y avait à Ars une puissance surhumaine qui s'est manifestée par des prodiges. Chaque année, des milliers de malades y sont accourus des contrées les plus lointaines, avec une confiance qui ne s'est pas démentie pendant trente ans, et que Dieu s'est plu souvent à récompenser. Sans doute, tous n'en

ont pas rapporté la santé qu'ils étaient venus chercher, mais tous y ont trouvé, dans la mesure de leur foi, des grâces de résignation et de force, une notion plus chrétienne de la douleur et une vue plus claire des prérogatives qui y sont attachées. Nul, que nous sachions, ne s'en est allé déçu.

Dans le monde peut-être on ne croira pas ces choses; les chrétiens qui savent ce que vaut l'humilité devant Dieu les croiront. Ils n'ignorent pas ce qu'il en coûte pour faire un saint, et ils estiment que la guérison d'un malade désespéré est un miracle moins grand que celui d'un homme complétement mort à lui-même, ne se recherchant jamais en rien, humble sans murmure dans l'humiliation même, heureux de souffrir au milieu de continuelles souffrances. A ceux qui feraient quelque difficulté d'admettre les récits et les preuves que nous venons d'accumuler, nous nous contenterons de rappeler qu'il y eut à Ars, pendant un demi-siècle, un miracle plus surprenant que tous les faits sur lesquels leur doute et leur négation s'exercent : le miracle de la vie de cet homme si austère et si bon, si doux et si fort, si simple et si éclairé, si plein de candeur, d'aimable gaîté et d'invincible courage; qui souffrit toutes les contradictions et supporta toutes les douleurs sans se plaindre et sans être un seul jour différent de lui-même; qui fut humble dans la plénitude des dons de Dieu et

dans le rayonnement d'une popularité à laquelle nulle renommée contemporaine ne peut se comparer; qui vécut quarante ans sans nourriture, sans sommeil et sans repos, dans un labeur de seize à dix-huit heures par jour, et qui acheva sa carrière de souffrance, de fatigue et de gloire sans avoir laissé échapper un signe d'impatience ou un mouvement d'orgueil... En vérité, s'il faisait des miracles, le bon Saint, ce n'était pas sa faute, et surtout ce n'était pas à son profit : de toutes les croix qu'il porta, ce fut assurément la plus lourde. A cause du don des miracles, il fut cruellement exercé dans sa patience, effrayé dans son humilité, tyrannisé par les exigences de la foule. Certes, nous concevons qu'il se soit plaint à sainte Philomène qu'elle les multipliât trop ; qu'il l'ait conjurée de les faire plus loin, à huis clos, sans que le monde s'en aperçût ; de ne pas tant s'occuper des corps, mais plutôt de signaler sa puissance sur les âmes ; et qu'enfin il ait traduit et résumé ces sentiments dans un mot d'une incomparable et ravissante naïveté : SAINTE PHILOMÈNE AURAIT BIEN DU GUÉRIR CE PETIT CHEZ LUI.

CHAPITRE IV

Des conversions opérées à Ars.

Dans le chapitre précédent, nous avons exposé les faits, cité les noms et les dates, fourni les preuves et les témoins, et toutefois nous ne nous flattons pas d'avoir convaincu une foule de lecteurs désireux de croire en Dieu, mais à condition que Dieu ne fera point de miracles.

Nous nous permettrons, à ce sujet, une simple remarque, c'est qu'en niant les guérisons opérées à Ars, en luttant contre l'évidence des faits et la force des témoignages, on n'en a pas fini avec les miracles. Au fond de l'âme humaine les miracles abondent. Tout homme, en qui la foi chrétienne était éteinte, et qui, par une soudaine éclosion, l'a sentie renaître, quand il se considère de bonne foi, devient pour lui-même un vivant miracle. Cet homme était sourd, et il entend; aveugle, et il voit; paralytique, et il marche ; sa langue était muette,

elle se délie; il était mort, et une parole d'en haut l'a fait revivre. Aucun prodige, à notre sens, n'est comparable à ce prodige. Eh bien! voilà quels faits se sont accomplis à Ars pendant trente ans, dans des milliers et des milliers d'âmes; voilà ce que l'incrédulité du lecteur aurait à combattre.

Je ne sais plus qui a dit, que pour celui qui aimait Dieu véritablement il n'y avait qu'un seul mot dans toutes les langues: CONVERTIR. Aussi, est-ce à la conversion des pécheurs que tous les saints se sont voués. C'était le but vers lequel convergeaient toutes les pensées du Curé d'Ars, et l'œuvre dans laquelle il dépensait tout son temps et toutes ses forces. En supposant que pendant les quinze ou seize heures qu'il passait journellement au confessionnal, il entendît, en moyenne, cent pénitents, évaluation qui n'est qu'approximative et dans tous les cas très-modérée, quel chiffre au bout de l'année!... Et il a vécu trente ans de cette vie! Les annales du sacerdoce catholique offrent-elles rien de semblable?

En général, le Curé d'Ars a trouvé les hommes faciles, bienveillants, préparés à la conquête qu'il souhaitait faire de leur âme à Dieu et à la vérité. Le Seigneur Jésus voulut que ce cœur si humble et si doux entrât en jouissance de l'empire promis à la douceur. Réservant pour lui les saintes violences qui gagnent le ciel, M. Vianney répandait

sur ceux qui l'approchaient cet esprit de mansuétude et de paix qui possède la terre. Avec quelle tendresse son âme s'ouvrait sur les pauvres pécheurs ! le besoin de pleurer était toujours le premier qu'il éprouvait en leur présence. Il y avait dans ses yeux, continuellement voilés de larmes, quelque chose de si doux et de si pénétrant, qu'il convertissait par le regard autant que par la parole. Mais quand il parlait, c'était avec des mots qui faisaient fondre les cœurs :

« Que c'est dommage ! Encore si le bon Dieu
« n'était pas si bon !... mais il est si bon !... Non,
« on ne peut pas comprendre tant de méchanceté
« et d'ingratitude !... C'est que la foi manque...
« Nous comprendrons cela un jour, mais il ne sera
« plus temps.

« Mon Dieu ! qu'aimerons-nous donc, si nous
« n'aimons pas l'amour ?... Nous fuyons notre ami
« et nous aimons notre bourreau... Que c'est dom-
« mage !... Le pécheur est vraiment trop malheu-
« reux !... »

Et sa voix s'éteignait dans les larmes, et il les essuyait sur ses joues du revers de sa main. Un jour qu'elles coulaient avec plus d'amertume sur un pauvre pécheur agenouillé à ses pieds, celui-ci, dont le cœur était demeuré sec et froid, se sentit remué à la fin. Regardant son confesseur avec étonnement : « Mais, mon père, dit-il, qu'avez-vous

« tant à pleurer? — Ah! mon ami, lui répondit le « saint prêtre, je pleure de ce que vous ne pleurez « pas. »

On le voit, c'est bien moins par les séductions et les artifices du langage, que par toute cette vie de la parole humaine, par tout ce feu qui sort du cœur et des yeux d'un apôtre, par cette grâce divine que les œuvres de la foi et de l'amour font surabonder dans les saints et qu'ils répandent sur leurs auditeurs, que le Curé d'Ars atteignait les âmes, qu'il les éclairait, les touchait, les transformait. Un mot, un simple mot sorti de la bouche de ce saint prêtre, produisait en un instant des miracles que tous les livres et tous les discours n'auraient jamais opérés.

La première conquête que M. Vianney fit à Notre-Seigneur fut une femme janséniste de Fareins, imbue de tout l'esprit de la secte. Cette femme, à qui son orgueil et son entêtement tenaient lieu de science, était connue pour son attachement à l'erreur et l'ardeur indiscrète de son prosélytisme. Elle vint à Ars, on ne sait pourquoi, un jour de fête de la sainte Vierge. Elle observa beaucoup le nouveau Curé pendant les vêpres. Quel ne fut pas l'étonnement du public en la voyant après l'office s'approcher du saint tribunal! La séance qu'elle y fit fut longue naturellement. Chacun se disait: « Notre saint Curé viendra-t-il à bout

de faire entendre raison à cette entêtée ? » Il y parvint à force de patience. Ses paroles achevèrent ce que son seul aspect avait commencé. Après les épreuves nécessaires, cette femme reçut les sacrements de pénitence et d'eucharistie ; elle se convertit solidement. Afin d'échapper aux sollicitations de ses coreligionnaires, elle prit le parti de se fixer à Ars, où elle fut un sujet d'édification pour tout le monde. Elle ne cessait de gémir sur le malheur de son infidélité passée et de remercier Dieu d'avoir daigné ouvrir ses yeux à la lumière. Elle mourut dans le baiser du Seigneur, avec les sentiments de la foi la plus vive et de la charité la plus ardente.

Quelque temps après, la réputation de M. Vianney commençant à s'étendre, il y eut un événement qui émut beaucoup les esprits : ce fut la conversion d'un savant lyonnais, nommé Maissiat. Un curé de nos amis se trouvait à Ars dans le moment ; il désira savoir de cet homme les détails de son retour à Dieu. Voici ce que le nouveau converti lui raconta :

« Il y a huit jours que je quittai Lyon pour faire une excursion géologique d'un mois à travers les montagnes du Beaujolais et du Mâconnais. Dans la voiture qui me conduisait à Villefranche se trouva, par hasard, un vieillard qui se rendait à

Ars; il me fit des instances pour que je l'y accompagnasse : « Venez, me dit-il, vous verrez un Curé « qui fait des miracles. — Des miracles ? répondis- « je en riant. Je ne crois pas aux miracles. — « Venez, vous dis-je; vous verrez et vous croirez. « — Oh ! pour le coup, si vous réussissez à faire « de moi un croyant, c'est alors qu'il faudra crier « au miracle !... Eh bien ! va pour une promenade « à Ars... Ars n'est pas loin du pays que je dois ex- « plorer; je vous accompagne. »

« Arrivé ici, mon ami me case chez la veuve Gaillard ; nous occupons la même chambre. De grand matin il me réveille et me dit : « Maissiat, « voulez-vous me faire un plaisir ? c'est de venir à « la messe avec moi. — A la messe ? je n'y ai pas « été depuis ma première communion. Ne pourriez- « vous pas me demander autre chose ? — Vous y « viendrez pour me faire plaisir. C'est là que vous « pourrez voir et juger le Curé d'Ars. Je ne vous « demande que de le bien regarder. Je vous cher- « cherai une place d'où vous puissiez le faire à « votre aise. — Quant à cela, j'y tiens fort peu ; « mais je tiens à ne pas vous désobliger. Vous « voulez me mener à la messe? Soit; je suis à vos « ordres. »

« Nous voilà dans l'église : mon vieil ami m'installe dans le banc qui fait face à la sacristie. Bientôt la porte s'ouvre, et le Curé d'Ars en sort avec les

ornements sacrés. Ses yeux rencontrèrent les miens: ce ne fut qu'un regard, mais il pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Je me sentis écrasé sous ce regard; je m'inclinai profondément, je cachai ma tête dans mes deux mains. Pendant toute la messe je restai immobile ; après la messe, j'essayai de soulever ma tête appesantie et je voulus sortir; mais en passant devant la sacristie, où se pressait la foule, j'entendis ces mots: « Sortez tous, sortez tous! » En même temps une main osseuse se posa sur ma main, et je fus attiré comme par une force invincible. La porte se referma sur moi; je me trouvai vis-à-vis de ce regard qui m'avait foudroyé. Je balbutiai quelques mots: « Monsieur le Curé, j'ai sur les épaules un poids qui m'écrase. » Une voix d'une douceur angélique, d'un timbre inconnu, qui ne me semblait pas sortir d'une poitrine humaine, me répondit:
« Mon ami, il faut vous en débarrasser au plus vite.
« Mettez-vous à genoux ; vous me raconterez
« votre pauvre vie, et Notre-Seigneur se chargera
« de votre fardeau, car il a dit : « Venez à moi, vous
« tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

« Alors mon trouble disparut un peu, et sans penser que je faisais une confession, je me mis à raconter à ce saint homme l'histoire de ma vie, depuis ma première communion. Pendant ce temps-là, il m'arrosait de ses larmes, et par moments il s'écriait: « Que le bon Dieu est bon ! comme il vous

« a aimé ! » Et moi, je ne pleurais pas; mais mon énorme fardeau disparaissait; je finis par en être entièrement soulagé. « Mon ami, ajouta le Curé « d'Ars, vous reviendrez demain. Allez devant « l'autel de Sainte-Philomène ; vous lui direz de « demander à Notre-Seigneur votre conversion. » Je n'avais pas pleuré à la sacristie ; mais j'avoue que je pleurai beaucoup aux pieds de sainte Philomène. Oh ! qu'il y a de volupté dans les larmes !...

« Monsieur l'abbé, ajouta le converti en s'adressant à son interlocuteur, c'est demain que je dois recevoir mon pardon, et, après mon pardon, le corps de Jésus-Christ; auriez-vous la bonté de dire la messe pour moi, afin que je ne sois pas tout à fait indigne d'une si grande faveur ? »

M. Maissiat assista au saint sacrifice que le Curé offrit à son intention, et alla recevoir la grâce à laquelle il se préparait depuis neuf jours. Il demeura encore quelque temps à Ars ; il renonça à son exploration savante et retourna chez lui pour savourer dans la solitude les joies de son retour à Dieu.

En 1838, un homme, attaché à la navigation de la Saône, avait accompagné à Ars quelques personnes de sa connaissance. Ce marinier payait un large tribut à l'indifférence et aux préjugés des gens de sa classe et de son époque. Il avait en horreur les prêtres et la confession, et il s'emportait contre

ceux qui osaient lui en parler. Les sophismes, les railleries et les blasphèmes ne lui faisaient jamais défaut en pareil cas; il en avait un assortiment complet. A son arrivée à Ars, un simple mouvement de curiosité le porta à visiter l'église. Il s'avança jusque dans le chœur où le saint Curé entendait alors la confession des hommes; mais saisi tout à coup d'une espèce de vertige, il fut obligé de sortir pour prendre l'air. Cela ne l'empêcha point de revenir: un secret instinct le poussait là où la miséricorde de Dieu était prête pour le recevoir. Dès les premiers pas, il éprouva comme un frisson dans tout le corps. Son agitation fut remarquée d'une personne pieuse qui se trouvait là. Elle l'aida à se remettre et le conduisit à M. Vianney, qui lui fit un accueil très-propre à le calmer. La vue de ce prêtre à la figure austère et mortifiée, au corps ruiné par le jeûne et le travail, fit sur ce pécheur endurci une si vive impression, qu'il se décida à commencer immédiatement sa confession générale. Pendant tout le temps que dura cette confession, on le vit pieux, recueilli, prosterné dans une prière continuelle, et récitant son chapelet avec la ferveur d'un religieux. Il reçut enfin la grâce de la réconciliation et de la communion, et s'en alla changé.

Un jeune homme vint à Ars en 1840. Il avait été élevé sur les genoux d'une mère chrétienne; il

avait reçu les leçons du catéchisme, mais envoyé de bonne heure dans un collége de l'État, comme tant d'autres jeunes gens de son âge il avait été mis en contact avec tous les genres d'incrédulité. Pendant huit ans, l'erreur lui fut présentée sous les formes les plus variées et en même temps les plus imposantes. Les bonnes habitudes qu'il avait contractées au foyer de la famille tournèrent bientôt contre lui. Les sentiments de déférence et de respect qu'on lui avait inspirés pour les hommes âgés, le livrèrent sans défense aux enseignements de ses maîtres. Il ne put échapper à une influence qui l'enveloppait de toutes parts; il commença par être honteux de ses croyances; puis il devint matérialiste et sceptique. Sorti récemment de l'école, il était en train de faire des essais, lorsqu'il entendit parler du saint pèlerinage. Il vint à Ars comme un chercheur de vérité, ne s'attendant guère à la trouver là, et disposé plutôt à rire du *comédien* et de la *comédie.*

Deux guérisons eurent lieu le jour de son arrivée. Il voulut nier, mais plus il examina, plus il interrogea, moins il lui fut possible de douter que deux personnes étrangères comme lui, venues malades à Ars, s'en fussent retournées guéries. Il se décida à avoir une conférence avec le saint Curé : « Monsieur, lui dit-il en l'abordant, je n'ai pas la « foi ; pourtant je dois vous avouer que je suis un

« peu embarrassé pour expliquer les guérisons « dont je viens d'être témoin. Je ne demanderais « pas mieux que de croire à quelque chose, et je « vous serais obligé de me dire comment il fau- « drait que je m'y prisse pour cela. — Mon ami, « lui répondit le saint Curé, *approchez-vous de « Dieu, il s'approchera de vous.* Sa grâce éclairera « votre esprit, et vous croirez. Il faut vous con- « fesser. »

Ces paroles, aidées sans doute de la prière intérieure du saint prêtre, allèrent droit à l'âme du jeune incrédule. Il se troubla, il balbutia, et, après un court moment d'hésitation, il tomba à genoux. On le vit sortir du saint tribunal les yeux en larmes, un chapelet à la main. Il fit à Ars un séjour d'un mois pour achever de s'instruire et de s'affermir dans la pratique du bien. A son départ, Jésus-Christ était formé en lui.

Une dame incrédule, — hélas! il y en a : c'est une des anomalies de ce monde, — une dame de haut parage, victime dans son enfance d'une éducation qui n'avait développé en elle que les instincts, et plus tard, dans le monde, victime de ces pratiques corruptrices et de ces maximes complaisantes qui divinisent tous les mauvais penchants et encouragent toutes les faiblesses, en était venue à blasphémer les vérités qui la condamnaient, les vertus qu'elle n'a-

vait pas, les devoirs dont elle s'était affranchie. Elle fut amenée à Ars par un sentiment de curiosité, ou plutôt parce que l'heure de la miséricorde avait sonné pour elle, sans qu'elle s'en doutât ni qu'elle l'eût mérité. Elle chercha, dès son arrivée, à obtenir une audience du saint Curé. Ce qui s'est passé dans cette entrevue, nul ne le sait. On sait seulement que l'homme de Dieu avait parfois, vis-à-vis des femmes du monde, de ces paroles qui les terrassaient. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette femme, si haute et si fière, se jeta à ses pieds comme Madeleine aux pieds du Sauveur, et qu'elle promit tout ce qu'il voulut. Après une retraite à Ars, elle alla, sans repasser par le monde, se renfermer dans une maison religieuse où, depuis seize ans, elle se dévoue au service des pauvres de Jésus-Christ. Cette conversion date de 1845.

Un mari indifférent, une femme chrétienne : telles sont trop souvent les conditions du mariage à notre époque. On ne sait pas ce qu'il y a de douleurs au fond de ces contrastes, comme notre société en offre à chaque pas. L'homme dont nous voulons parler était le plus tendre et le plus coupable des maris, et la femme qui lui était unie était la plus aimante et la plus malheureuse des femmes. Son malheur n'avait d'égal que son dévoûment, lequel était sans bornes. Il y avait dix ans que ses

larmes et ses prières sollicitaient le ciel en faveur de cette âme tant aimée. Dans son amère affliction, elle osait presque quereller Dieu qui lui faisait attendre si longtemps cette grâce. Quelquefois elle s'abandonnait à un véritable débordement de pleurs et de prières. Quand elle avait ainsi déchargé son cœur, elle se trouvait plus calme. Celles de nos lectrices qui ont demandé à Dieu le salut d'un père, d'un époux, d'un fils ou d'un frère, se représenteront, mieux que nous ne saurions la décrire, la violence de cet état. Une circonstance vint tout à coup faire briller à ses yeux quelque lueur d'espoir. Des intérêts commerciaux appelèrent M. N... à Lyon ; elle l'y accompagna. Ses affaires terminées, elle lui dit au moment du départ : « Mon ami, si vous vouliez, nous passe-« rions par Ars, en nous en allant : l'itinéraire n'est « pas plus long. Il y a ici des voitures qui y con-« duisent. Nous verrions ce bon Curé dont on parle « tant. » La proposition fut acceptée : ce fut une première grâce du bon Dieu.

En arrivant à Ars, madame N... eut une entrevue avec M. Vianney. De retour à l'hôtel, elle dit à son mari : « Mon ami, vous devriez aller voir M. le Curé. « C'est un homme extraordinaire, un saint du temps « passé ; vous ne serez pas fâché de le connaître. » Le mari ne se fit pas prier : la grâce était présente, et c'est à elle qu'il cédait pour la seconde fois sans

s'en douter. Introduit à la sacristie, seul en face de M. le Curé, il lui offrit ses civilités, comme pouvait le faire un homme bien élevé, et le complimenta sur sa réputation. Le bon Curé reçut cet hommage en rougissant, avec la timidité d'un enfant qui s'ignore. On parla de choses indifférentes. Le visiteur se disposait à prendre congé, lorsque M. Vianney le retint en lui disant : « Mon ami, vous partez « déjà? Mais vous avez encore quelque chose à me « dire. — Monsieur le Curé, je vous demande par- « don ; je n'ai plus rien à vous dire. Je ne suis venu « ici que pour avoir l'honneur de vous présenter « mon respect. » Le saint prêtre arrêta sur lui un regard profond, un de ces regards humides et perçants dans lesquels il y avait toute la tendresse d'un père et toutes les lumières d'un prophète : « Mettez-vous là, lui dit-il en lui montrant son « confessionnal. — Monsieur le Curé, lui répondit « son interlocuteur visiblement ému, je ne suis pas « venu pour me confesser ; je le ferai peut-être un « jour, mais je ne suis pas disposé pour le moment. »

Cependant le regard de l'homme de Dieu était toujours fixé sur lui, et il lui semblait lire dans la flamme expressive de ce regard : « Pourquoi diffé- « rer, mon enfant? Je n'accepte point votre refus, « et vous ne me quitterez pas que vous ne soyez à « Dieu. » Il reprit : « Mais, monsieur le Curé, je ne « peux pas... Je n'y ai pas songé... Il faut que j'y ré-

« fléchisse. » Et, tout en disant: « Je ne peux pas,» il tombait involontairement à genoux et commençait son *Confiteor*. Le lendemain, il y eut une seconde séance, dans laquelle le pénitent fit les derniers efforts pour lutter contre la grâce. A peine fut-il demeuré quelques minutes au saint tribunal, qu'il sortit brusquement de la sacristie et traversa le chœur sans saluer l'autel. Sa pauvre femme était prosternée dans un coin de l'église. En le voyant sortir si précipitamment, elle ne savait que craindre ou qu'espérer. Elle le suivit, dans un trouble extrême : « Qu'avez-vous? lui dit-elle, êtes-vous « malade? — Non, répondit le mari d'un ton de « mauvaise humeur voisin de l'exaspération, « mais partons vite... »

Bouleversée par ces paroles, madame N... mit tout en œuvre pour calmer son mari et pour le distraire; quelques personnes se joignirent à elle. Cette grande émotion s'apaisa : M. N.... ne parla plus de partir. Le jour suivant, il consentit à entendre la messe du saint Curé; il ne l'eut pas plus tôt vu à l'autel que son cœur se trouva changé. Il se rendit spontanément à la sacristie pour continuer sa confession interrompue la veille. A partir de ce moment, ce ne fut plus le même homme. On le vit, pendant une longue suite de jours, dans la chapelle de la Sainte-Vierge, un catéchisme à la main, étudiant, sous les yeux de la

céleste Avocate des pécheurs, ces vérités sublimes auxquelles il n'avait pas accordé depuis si longtemps un seul quart d'heure d'attention sérieuse. Il acheva sa confession et communia avec une ferveur édifiante. Nous renonçons à peindre la joie de sa femme. Pour perpétuer le souvenir d'une si grande faveur, elle fit construire dans sa maison un petit oratoire où elle plaça la statue de la sainte Vierge. Chaque jour, la prière s'y faisait en commun. Et quand des amis venaient le voir, M. N.... ne manquait jamais de les conduire devant la sainte image et de leur demander un *Ave, Maria* pour sa persévérance.

En 1842, un personnage important vint à Ars attiré par la grande réputation du Curé. Il fut introduit dans la sacristie où M. Vianney confessait. Je ne sais ce qui se passa en ce moment dans l'âme du visiteur, mais il sauta au cou du saint prêtre en l'abordant et le tint embrassé quelques secondes. Le Curé d'Ars se laissa faire, sans témoigner ni embarras ni surprise. Après cette étreinte, il montra son prie-dieu et dit : « Mon ami, mettez-vous « à genoux ; je vais entendre votre confession. » L'étranger n'objecta pas un seul mot. La vue du serviteur de Dieu, sa parole et son geste, avaient plus fait en un instant que tous les efforts. Cet homme, qui ne s'était pas confessé depuis quarante

ans, fut tellement touché de l'onction du curé d'Ars, qu'il fit une retraite de plusieurs jours sous sa direction, et ne partit qu'après avoir rempli tous ses devoirs de chrétien.

Au mois de mai 1855, nous fûmes témoins de la conversion subite d'un vieillard octogénaire. Il était très-impie, et il ne faisait que blasphémer. Le nom de Dieu et celui du Curé d'Ars le mettaient en fureur. Il appelait M. Vianney *un vieux sorcier, un vieil hypocrite*... Le bon Père, qui avait été prévenu, eut la charité de venir voir à son hôtel ce malheureux endurci ; car il était impossible de l'amener à l'église. Il monta dans sa chambre, se jeta à genoux devant lui en pleurant à chaudes larmes, et en lui disant : « Sauvez votre pauvre âme ! ! ! sauvez votre « pauvre âme ! ! ! » Le vieillard se mit à pleurer et à réciter l'*Ave, Maria*, qu'il n'a presque pas cessé de dire jour et nuit, pendant le temps qu'il est resté à Ars. M. le Curé venait le confesser matin et soir. Une bonne et fervente communion a consacré le retour à Dieu de ce pauvre ouvrier de la onzième heure.

Sylvain Louis-François Dutheil, né à Clermont (Hérault), était soldat à seize ans. A la suite de ses excès, il avait contracté une maladie de poitrine et d'autres infirmités qui mirent sa vie en danger et le

forcèrent de rentrer au domicile paternel. Un jour, en passant dans une rue de Montpellier, il aperçut derrière la vitrine d'un libraire une image du Curé d'Ars ; il crut devoir s'en moquer. Sa sœur, qui l'accompagnait, l'en reprit : « Tu as tort, lui dit« elle; si tu avais confiance en ce saint homme, « tu pourrais peut-être obtenir par lui ta guérison.» « Le militaire rit de l'observation et y trouva matière à de nouvelles plaisanteries. La nuit, il eut un rêve étrange. Le Curé d'Ars lui apparut tenant à la main une pomme qu'il lui présentait en souriant. Cette pomme commençait à se gâter, mais elle avait encore quelques parties saines.

Le jeune poitrinaire demeura très-frappé de ce songe, et dit à sa mère : « Ce vieux Curé n'est pas « si terrible que je me l'étais figuré; je veux l'aller « voir. » C'était tout ce que la pauvre mère souhaitait; elle se mit en route avec son fils, et ils descendirent à l'hôtel Pertinant. Chaque jour M. Vianney allait visiter le malade, dont l'état s'aggravait. Le samedi matin, on l'amena au chœur, et, après avoir reçu la sainte communion sur le marchepied de l'autel, il fut porté dans la sacristie, auprès du poêle. Il s'écria alors : « Que je suis heu« reux ! je n'ai jamais éprouvé de ma vie une pa« reille félicité!... » Reconduit à l'hôtel, il se jeta dans les bras de sa mère, et lui dit en pleurant : « La joie de cette communion m'a fait oublier mes

« souffrances. Je ne veux plus quitter ce saint « homme. Je veux mourir ici. » La nuit suivante, il rendit son âme à Dieu.

Le lendemain était un dimanche, le 6 décembre 1855, et M. le Curé, dans son catéchisme, fit allusion à la mort de ce jeune homme : « Pauvre « enfant, dit-il, il est bien heureux maintenant! « C'était juste. Il a dit beaucoup de mal de moi, je « lui devais de prendre soin de lui. Oh! qu'il est « heureux! »

Une autre fois, le Curé d'Ars vit entrer dans sa sacristie un personnage en qui il était facile, à son air, à sa tenue, à son langage, de reconnaître l'homme du grand monde. L'inconnu s'approche avec respect, et le bon Saint croyant deviner son intention, lui montre, de la main, la petite escabelle où avaient coutume de s'agenouiller ses pénitents : « Monsieur le Curé, se hâte de dire l'homme aux belles manières, qui comprit parfaitement ce que ce geste signifiait, je ne viens point me confesser; je viens raisonner avec vous.

— Oh! mon ami, vous vous adressez bien mal; je ne sais pas raisonner... mais si vous avez besoin de quelque consolation, mettez-vous là... (son doigt désignait l'inexorable escabelle), et croyez que bien d'autres s'y sont mis avant vous et ne s'en sont pas repentis.

— Mais, monsieur le Curé, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je ne venais pas pour me confesser, et cela par une raison simple et décisive : c'est que je n'ai pas la foi.

— Vous n'avez pas la foi, mon ami ? Oh ! que je vous plains ! vous vivez dans le brouillard... Un petit enfant de huit ans en sait plus que vous avec son catéchisme. Je me croyais bien ignorant, mais vous l'êtes encore plus que moi, puisque vous ignorez les premières choses qu'il faut savoir... Vous n'avez pas la foi? Eh bien ! mettez-vous là, je vais entendre votre confession. Quand vous vous serez confessé, vous aurez la foi.

— Mais, monsieur le Curé, ce n'est ni plus ni moins qu'une comédie que vous me conseillez de jouer avec vous. Je vous prie de croire que je n'en ai pas le goût; je ne suis pas un comédien.

— Mettez-vous là, vous dis-je ! »

La persuasion, la douceur, le ton d'autorité tempéré par la grâce avec lesquels ces mots furent répétés, firent que cet homme se trouva à genoux sans s'en douter et presque malgré lui. Il fit le signe de la croix qu'il n'avait pas fait depuis longtemps, et commença l'humble aveu de ses fautes. Il se releva, non-seulement consolé, mais parfaitement croyant, ayant éprouvé que, pour arriver à la foi, le plus court chemin et le plus sûr est d'en faire les œuvres, selon l'éternelle parole du Maître

des hommes : « CELUI QUI FAIT LA VÉRITÉ VIENT A LA LUMIÈRE[1]. »

En sortant de cette petite sacristie où il avait retrouvé la paix de l'âme si longtemps et si vainement cherchée ailleurs, l'incrédule de tout à l'heure ne pouvait contenir sa joie : « Quel homme ! « disait-il... Si on s'y était pris de la sorte, il y a « longtemps que je me serais confessé. »

Ces scènes étaient de tous les jours et de tous les instants. Un curé nous a dit qu'il comptait dans sa paroisse dix hommes convertis par le serviteur de Dieu. Un autre assurait qu'il lui était facile de discerner parmi ses ouailles celles qui avaient fait le pèlerinage d'Ars ; que c'était sans contredit ce qu'il y avait de mieux dans le pays.

Nous ne savons pas si jamais personne a échappé, près de M. Vianney, à cet invisible réseau de la persuasion que le divin Maître a donné pour toute arme à ses disciples quand il les envoya par le monde en leur annonçant qu'ils seraient *pêcheurs d'hommes*, et que notre humble apôtre lançait autour de lui avec tant d'adresse et de bonheur.

C'est aux grands coupables que s'adressaient de préférence son zèle et sa sollicitude. Plus une âme était enfoncée dans le vice, plus sa pitié pour elle était vive et tendre, plus il tâchait, à force de pa-

[1] S. Jean, x, 21.

tience, de bonté, de charité et d'effusion, de l'arracher à Satan, pour la jeter dans les bras du Seigneur Jésus-Christ, le divin ami des pécheurs. Il comprenait que si dans sa détresse l'innocent a deux aides qui ne peuvent lui manquer, Dieu et sa conscience, le coupable n'en a point : il n'ose lever les yeux vers Dieu qu'il a offensé ; il n'ose descendre en lui-même où il est sûr de rencontrer le remords ; son seul et dernier asile est la pitié du prêtre.

Les larmes du bon Père tombaient sur les plaies de la conscience comme l'huile du Samaritain. En même temps qu'il sondait ces plaies, le saint Curé les guérissait ; il guérissait avec la même facilité et les blessures les plus récentes et les affreux ravages de la corruption la plus ancienne et la plus profonde. Les conversions qui se faisaient à Ars avaient cela de particulier qu'elles étaient solides et durables. Des hommes abandonnés à leur sens réprouvé, enclins à des passions jugées communément inguérissables, comme l'intempérance et la luxure, des êtres immoraux tombés au dernier degré de l'abrutissement, cédaient tout à coup à la force de la grâce qui agissait et exhortait en lui.

Ceux même dont l'intelligence était moins appliquée aux choses divines, ceux que les erreurs du monde rendaient incapables de bien comprendre le Curé d'Ars, éprouvaient, sous la suave autorité de sa parole, un charme qui les troublait doucement

et les invitait à une vie meilleure. Notre âme porte si bien en elle-même, malgré ses ténèbres et ses souillures, les germes de toute vérité et de toute vertu, que quand le beau passe devant elle, elle le reconnaît et l'acclame par cette intuition soudaine qui faisait dire à l'Apôtre bien-aimé au moment où Jésus lui apparut sur le bord de la mer de Tibériade : « C'est LUI ! *Dominus est !* »

Le beau porte au bien; il élève et purifie. Beaucoup sentaient le besoin d'avoir la conscience pure pour s'approcher du serviteur de Dieu, de la garder pure après l'avoir vu et entendu. L'image resplendissante que la vue de la sainteté avait laissée en eux les protégeait contre toute pensée mauvaise, tout désir bas et honteux. Leur âme rendue délicate était plus craintive du mal et plus accessible au bien. Tous se sentaient subjugués près de lui; ils n'auraient plus voulu s'en aller. Une force mystérieuse enchaînait leur âme et leur corps. Ils n'étaient pas partis qu'ils songeaient à revenir. Il était plus facile de vivre sans connaître ce bon, cet aimable Saint, que de se résigner à ne plus le revoir quand on l'avait connu.

Pour d'autres, l'éclat de sa vertu était un remords. Ils rapprochaient involontairement leur vie du type si pur qu'ils avaient sous les yeux, et les laideurs en ressortaient par le contraste : de là un malaise et un embarras douloureux. L'admiration

n'était point un sentiment auquel ils pouvaient livrer leur âme en liberté ; ils se reconnaissaient trop différents et trop indignes de leur objet.

M. le Curé aimait à citer ce mot d'un pauvre pécheur qui lui disait, au milieu des transports de la joie la plus démonstrative : « Mon père ! mon père ! « que je suis heureux ! je ne voudrais pas pour « 1,000 francs ne m'être pas confessé !... Jusqu'à « présent, j'avais un creux ici, — il montrait son « cœur, — vous avez rempli ce creux ; je ne le sens « plus. Il ne me manque rien. Tout est plein.... » ITA GAUDIUM ERIT IN COELO.

CHAPITRE V

De la puissance de consolation que Notre-Seigneur avait mise en M. Vianney.

Ce qui affluait en plus grand nombre autour du vénérable M. Vianney, outre les malades et les pécheurs, c'étaient les affligés. Dans cette pauvre enceinte de l'église d'Ars se pressaient, jour et nuit, toutes les conditions de l'humanité, mais surtout ses infortunes et ses plaies. Les extrémités du luxe et de la misère, de la puissance et de la faiblesse, s'y coudoyaient incessamment, et quelquefois s'y rencontraient pour se rapprocher et se faire du bien : car les uns apportaient ce que venaient chercher les autres.

Rien n'était plus saisissant que ce mélange des rangs et des classes, ce contraste des situations les plus diverses se touchant en un seul point : l'égalité devant la douleur. Tous avaient souffert de la vie ; tous avaient été meurtris dans la lutte ; tous avaient

à se plaindre de la destinée ; tous étaient accueillis avec la même affabilité compatissante, et s'il y avait quelque nuance dans cette impartiale tendresse, elle était en faveur du petit, du pauvre, du déshérité, de celui sur qui s'était amoncelé le plus d'orages, qui avait à porter la plus grande somme de misères et d'infortunes.

Chagrins domestiques, revers de fortune, désastres soudains, ménages troublés, réputations compromises, ambitions déçues, affections trahies, cœurs désenchantés, désirs inquiets, regrets stériles, faibles opprimés, innocents persécutés, existences brisées, tous les genres de disgrâces étaient représentés dans cette foule qui entourait le Curé d'Ars et remplissait sa petite église. Que de confidences ces murs ont reçues ! que de pleurs ils ont vu répandre ! M. Vianney entendait des choses qui fendaient l'âme. Alors il s'arrêtait, il joignait les mains, il levait au ciel ses yeux humides de larmes et pleins d'une ardente supplication ; puis il les rabaissait sur les malheureux, qui trouvaient un commencement d'espérance et de consolation dans la profonde sympathie de ce regard tout chargé de bénédictions célestes et de divines promesses. Il y avait là comme une source intarissable où chacun venait puiser des rafraîchissements pour son âme : le jeune homme la force contre ses penchants ; la jeune fille le dernier mot de sa vocation ; la mère

de famille le secret du dévoûment, le conseil des situations difficiles et la consolation des jours mauvais; l'homme mûr le pardon des erreurs de sa jeunesse ; le vieillard la grâce de bien mourir. L'inquiétude y laissait ses agitations, le vice ses souillures et ses hontes, la faiblesse ses tentations de découragement, et le désespoir ses projets de suicide. Tous emportaient de leur visite des pensées plus sereines, une attente plus douce et plus paisible de l'avenir, plus de courage à supporter les tristesses présentes.

La puissance de consolation du bon Saint était immense. Il n'avait qu'à parler, et d'un mot il atteignait le mal dans sa racine ; il cicatrisait la blessure ; il endormait la douleur; il adoucissait tout ce qu'il y avait de cuisant et d'enflammé dans les regrets, d'âpre et de rongeur dans les ressentiments et les colères, et cela sans faste et sans emphase, sans ces dehors qui aident le discours, qui imposent, qui persuadent ou qui gagnent les cœurs. Il ne cherchait rien et ne disait rien de lui-même : c'est Dieu qui parlait par lui et qui rendait sa parole efficace.

Une jeune mère de famille ne pouvait se résigner à laisser après elle sur la terre cinq petits orphelins. Le Curé d'Ars vint auprès de la mourante; quand il l'eut exhortée, non-seulement elle était disposée à vouloir ce que Dieu voudrait, mais elle

avait fait le sacrifice de sa vie; elle désirait la mort et l'appelait de tous ses vœux, « heureuse, disait-elle, de confier l'avenir de ses enfants à la sagesse et à la providence d'un Être en qui tout est parfait. »

Nous avons connu une femme qui avait perdu son fils unique. Son déscspoir était comme celui de Rachel. M. Vianney sut calmer cette inconsolablc douleur maternclle par des paroles venues du ciel.

Madame de C... en mourant avait laissé sept petits enfants. Cette troupe d'orphelins fut amenée à Ars par leur malheureux père. Le saint Curé aurait connu la jeune comtesse de C..., il l'aurait dirigée, qu'il n'aurait pas mieux parlé de cette vie angélique qui faisait tant de vide sur la terre... Il montra au père et aux enfants la place près de Dieu de celle qu'ils avaient perdue. Il releva leurs pensées affaissées sur la tombe, et, sans les arracher de ce lieu où elles voulaient rester, il les tourna du côté du ciel. Cette famille s'en alla consolée.

Un jour, deux femmes en deuil se rencontrèrent à Ars, deux mères qui avaient l'une et l'autre enseveli toutes leurs espérances d'ici-bas. Elles ne s'étaient jamais vues, mais les grandes infortunes

se comprennent. Au premier coup d'œil, ces deux femmes se connurent, se tendirent la main, s'embrassèrent et pleurèrent ensemble. Avant d'avoir vu le saint Curé, elles avaient ainsi déjà trouvé l'une et l'autre, sinon un adoucissement, du moins un encouragement dans leurs peines.

Une de ces deux affligées était une vraie chrétienne : sa vie s'était consumée dans la pratique assidue des vertus, des prières et des bonnes œuvres. C'était au pied des autels, où se passait la plus grande partie de ses jours, qu'elle avait été frappée coup sur coup et avec une persévérance extraordinaire. Elle avait vu mourir tour à tour ses trois fils : et au dépouillement où elle se trouvait désormais et à son immense douleur, se joignait le chagrin de toute une famille dont le nom illustre allait s'éteindre. L'autre malheureuse était une de ces créatures frivoles qui laissent sommeiller la foi qu'elles ont reçue au baptême et qu'une éducation chrétienne a nourrie quelque temps dans leur cœur. Elle courait aux plaisirs, et, au milieu des délices du monde, des honneurs de la terre, des sourires et des fêtes, elle avait été atteinte dans ses affections et avait vu mourir son fils unique. Celle-ci fut la première introduite auprès du bon Curé.

Le serviteur de Dieu écouta ses gémissements et gémit lui-même ; il pleura, lui parla un langage

tendre et compatissant, et la faisant mettre à genoux, s'agenouilla et pria avec elle. Un père n'aurait pas eu pour sa fille des recherches plus affectueuses. Auprès de la chrétienne, au contraire, le sage directeur fut sinon sévère, au moins austère et ferme. Il ne lui reprocha pas ses larmes, mais il la mit en garde contre l'excès de sa douleur : et comme elle avait pour ceux qu'elle pleurait des assurances de salut, il la réprimanda de cette affection naturelle, égoïste et rabaissée, qui lui faisait envisager avec regret le bonheur de ses enfants. Il replaça ce pauvre cœur, un instant étonné et renversé, dans les hautes et sublimes régions de la foi, présentant à son courage les amertumes fortifiantes de la croix, comme il avait offert à l'autre malheureuse le lait et le miel destinés aux petits enfants.

Produisons ici quelques lettres où des âmes éprouvées rendent hommage à cette puissance consolatrice qu'elles avaient trouvée à Ars. Nous citons au hasard : c'est par milliers qu'on pourrait compter les témoignages.

« Depuis de si longues années, écrivait l'un, que je me désole de l'état de ma pauvre sœur, le moment où j'ai reçu votre précieuse et consolante réponse a été le seul où j'ai pu vraiment concevoir un peu d'espérance.

« Que M. le Curé soit béni pour sa charité et sa compassion ! Hélas ! je n'en trouvais chez personne; au contraire, quand je cherchais quelque appui et encouragement pour ma sœur, on la jugeait avec sévérité, on la condamnait, on ne comprenait pas que son état est indépendant de sa volonté et que les hommes n'y peuvent rien... Ah ! c'étaient les prières d'un saint qui devaient apporter un peu de réconfort à cette chère âme. »

« Les paroles du vénérable Curé, disait un autre, ses prières m'arrivent comme une rosée du ciel. Je n'essaye pas de vous en remercier. Vos cœurs comprendront le mien. Après tant d'émotions, tant d'angoisses, c'est du baume que vous m'envoyez. Demain, je commencerai avec bonheur cette neuvaine où nous serons unies de cœur, et je suivrai les conseils du saint Curé. Ce sont ses prières et le souvenir de ses paroles qui m'ont donné du calme, ces jours-ci, au milieu d'inquiétudes suffocantes. Soyez béni pour la consolation que votre lettre m'a apportée dans un moment où j'en avais un si pressant besoin ! La phrase du saint Curé d'Ars : *voir Dieu en tout et jouir de tout ce que Dieu veut,* est un inépuisable sujet de méditations ; j'espère que le bon Dieu me fera la grâce d'en profiter.

« La pensée qu'un aussi saint homme va prier

pour moi me donne un nouveau courage. Le bon Dieu frappe bien fort sur notre famille, mais avec une miséricorde évidente.

« Je me prosterne respectueusement aux pieds du saint Curé, en lui rappelant sa promesse. »

Les lignes suivantes nous ont été adressées quelques jours après la mort du serviteur de Dieu :

« Je prie Notre-Seigneur de me permettre de retourner encore à Ars. J'ai besoin de respirer cet air si pur... Pendant la vie du cher Saint, rien ne m'effrayait : j'étais assurée de trouver auprès de lui conseil et force. Trois ou quatre fois chaque année, je revenais me retremper à cette source vive et y puiser le courage de cheminer dans la vie en surmontant mieux les peines qui s'y rencontrent à chaque pas. Car on ne le quittait jamais que le cœur rempli de force et d'espoir. Aujourd'hui, je suis comme un vaisseau démâté...

« On ne saurait dire le vide que l'absence d'un pareil homme fait dans le monde... »

CHAPITRE VI

Comment les prières de M. Vianney étaient exaucées.

Tous ceux qui venaient à Ars ne se confessaient pas; tous n'avaient pas des doutes à soumettre au saint Curé, des lumières et de la force à puiser dans ses conseils. Mais tous voulaient lui être recommandés; tous désiraient avoir part à ses suffrages; tous comprenaient que sa véritable puissance était dans la prière. Les personnes qui le voyaient le plus souvent et qui l'entouraient de plus près étaient convaincues que Notre-Seigneur ne lui refusait rien, et que, pour obtenir une grâce quelconque, M. Vianney n'avait qu'à la demander. Cette confiance naissait naturellement, pour peu qu'on l'entendît répéter la divine oraison que le Maître nous a apprise de sa bouche adorable, et qui contient tout, depuis la sanctification du nom de Dieu jusqu'à l'humble demande du pain quotidien. On sentait qu'il y avait là une force immense d'impétration.

« Pour me rendre l'usage de mes yeux, disait « un jeune homme aveugle, M. le Curé n'aurait « cependant qu'à dire une fois : Je veux. » Beaucoup de malades, d'infirmes et d'affligés tenaient le même langage. Nous aimons ce mot d'un bon paysan du Beaujolais, qui disait un jour en parlant du Curé d'Ars et des miracles qu'il faisait : « Quand « on est serviteur de Dieu, Dieu obéit à son servi- « teur..... Le Curé d'Ars est un serviteur de « Dieu. »

Les faits ne manquent pas à l'appui de cette croyance. Nous en citerons quelques-uns. On se souvient, à Ars, qu'une maison du hameau des Gardes s'étant écroulée, l'aïeule et la petite-fille furent prises sous les décombres. La jeune mère échappa au danger, mais elle était folle de douleur. Elle courait par le village en criant : « La petite ! la petite est tuée !! » et elle voulait s'arracher la vie... Son mari, quand il la vit venir à lui, crut que la malheureuse avait perdu l'esprit, et que, dans un moment de délire, elle avait donné la mort à son enfant. On alla en toute hâte avertir M. le Curé. A cette nouvelle, il se mit à genoux et fit une prière, puis il se rendit sur le lieu de l'accident, et, arrivé en face des ruines, il donna sa bénédiction. On n'eut pas de peine à retirer la grand'mère, qui n'avait que de légères contusions, mais on ne trouvait pas l'enfant, on n'entendait

pas ses cris. M. Vianney priait d'un air de compassion et encourageait les fouilles, donnant bon espoir à tous. Enfin on découvrit la petite fille, qui se mit à sourire en revoyant la lumière, et qui demanda aussitôt, par ses pleurs, le sein de sa mère. Elle n'avait pas la moindre blessure.

M. Vianney guérissait, convertissait et consolait de loin par l'efficacité de ses prières.

Une personne d'Ars reçut un jour une lettre par laquelle on lui demandait d'intéresser le saint Curé en faveur d'un jeune homme malade depuis longtemps. La commission fut faite et M. le Curé répondit : « J'y penserai. » Quelque temps après, nouveau message : « Vous avez donc oublié notre « pauvre malade? Nous croyons que si le Saint « d'Ars avait parlé de lui au bon Dieu, il en aurait « ressenti les effets. » Nouvelle démarche auprès de M. Vianney, qui répond encore : « J'y penserai.» Le malade était toujours plus souffrant. On écrit une troisième fois ; on n'épargne pas les reproches; on donne à entendre que si la grâce n'est pas obtenue, le jeune homme se perd pour l'éternité.

Ému à cette lecture, effrayé des suites que pouvait avoir sa négligence, le correspondant court à M. le Curé : « Mon père, voilà trois fois que je viens « vous supplier de prier Dieu pour un pauvre ma-

« lade digne de votre compassion : vous avez dû
« penser à lui, puisque vous me l'avez promis ; et
« cependant le mal persévère. Je vous conjure de
« me dire pourquoi Dieu ne veut pas avoir pitié
« de cet infortuné. — Le bon Dieu ne peut pas
« prendre patience plus longtemps. Il ne veut pas
« que ce jeune homme périsse, et il lui envoie
« cette maladie pour l'arrêter dans ses désordres.
« — Mon père, demandez à Dieu, s'il vous plaît,
« qu'il le guérisse pour cette fois ; il sera bien re-
« connaissant; il aura une meilleure conduite. —
« Non, il ne sera pas reconnaissant; au contraire,
« il désire sa guérison pour continuer à offenser
« Dieu. A l'heure qu'il est, il murmure, il blas-
« phème... — Mon père, voulez-vous que je lui
« transmette vos paroles ? — Non, cela ne servirait
« qu'à l'irriter. — Eh bien ! puisqu'il en est ainsi,
« demandez à Dieu d'augmenter ses souffrances,
« de l'éprouver longtemps, jusqu'à ce qu'il se con-
« vertisse, mais de lui envoyer en même temps la
« patience et la résignation. Qu'il lui fasse con-
« naître pourquoi il souffre ; et lorsqu'il l'aura
« purifié, qu'il le reçoive dans le ciel ! — J'y pen-
« serai, je vous le promets. »

Quelque temps après, la personne charitable qui sollicitait au nom du jeune malade vint à Ars. Elle avait reçu, pour toute réponse à sa dernière lettre, le conseil de faire une neuvaine à

sainte Philomène. « Comment va votre jeune « homme, lui demanda-t-on ? — Oh ! répondit- « elle, mon jeune homme est plus souffrant que « jamais, et il demande à Dieu de le faire souffrir « davantage. C'est un ange de patience. Ceux qui « l'ont connu autrefois et qui le voient mainte- « nant, ne peuvent revenir de leur admiration. »

Les prières du serviteur de Dieu avaient obtenu à ce jeune homme une grâce qui passe avant la santé, la grâce de bien user de la souffrance.

En 1845, une religieuse carmélite du monastère du Saint-Esprit, à Amiens, dont les austères attraits avaient quelque rapport avec ceux du serviteur de Dieu, fit une très-grave maladie. Deux médecins que leur expérience et leur savoir faisaient regarder comme des oracles, avaient déclaré qu'il ne restait aucune chance de salut ; qu'il n'y avait rien à faire sur un petit corps si frêle et si exténué. La malade fut recommandée aux prières de M. Vianney. En peu de jours, sa guérison fut si parfaite que, pour correspondre à cette grâce, on crut qu'on devait lui laisser reprendre ses austérités, dans lesquelles elle persévère encore.

Le 15 février 1857, pendant que nous prêchions à Ars la station quadragésimale, nous recevions ces lignes d'une mère :

« Je suis bien inquiète et bien affligée. Mon petit Joseph

est malade. Cet enfant, jusqu'à présent si beau de santé, est en proie à une fièvre violente qui ne le quitte pas depuis quatre jours. L'idée m'est venue ce matin de le recommander aux prières du saint homme que vous avez le bonheur d'admirer tous les jours, et j'ai compté sur vous pour l'y intéresser d'une manière plus intime et plus particulière.

« Je sens que ni mon pauvre mari ni moi nous n'aurions la force de supporter une épreuve comme celle que j'entrevois avec terreur. »

Suivait cette apostille :

« La lettre de ma femme a été portée trop tard, hier, à la poste. L'intention y était... Puisse Dieu nous en tenir compte ! Une nuit s'est écoulée. Rien de changé dans la position de notre bien-aimé petit malade. Évidemment nous nous trouvons en face d'une fièvre continue du caractère le plus grave. Que le tout-puissant médecin en modère les ravages et nous garde cet enfant, sur lequel se concentrent tant d'affections ! Je l'ai donné à Dieu quand il est venu au monde, et Dieu sait que je désirais en faire un instrument de son règne et de sa gloire!... Je lui en demande la conservation à ce titre, sans qu'il en rejaillisse rien sur ses parents. Faites prier le saint Curé ; obtenez-nous la conservation de notre enfant ou la résignation. Ah ! qu'elle sera difficile si Dieu ne nous en fait la grâce et le don !

Nous lûmes cette lettre à M. le Curé ; il versa des larmes en nous écoutant, et promit une messe pour le lendemain. Il nous chargea d'écrire aux parents d'avoir confiance et nous donna pour eux une médaille de sainte Philomène.

Lundi matin, nous rappelâmes sa promesse à M. le Curé. « Ah ! mon ami, nous répondit-il, je suis obligé de dire la sainte messe pour ce monsieur, — c'était, à ce que l'on nous assure, un évêque qui, désirant garder l'incognito, était venu à Ars sous un costume ordinaire, — mais ce sera assez tôt demain. »

Or, voici les nouvelles que nous reçûmes le mercredi :

« Je viens immédiatement vous faire part, à vous, promoteur de cette grâce éclatante, de la guérison de mon petit Joseph. Je dis *guérison* et non convalescence, car la transition a été si brusque, si soudaine, que d'un état alarmant, je l'ai vu hier, mardi, vers huit heures du matin, — l'heure précise où le Curé d'Ars disait la messe, — pour ainsi dire transformé. La journée du lundi avait été très-accablée. Il ne paraissait pas souffrir beaucoup, mais il avait des anxiétés pénibles au réveil et une fièvre intense... J'appelle cela d'un nom que je crois vrai, un *miracle*, ou une grâce accordée d'une manière et dans des circonstances telles, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître une intervention de l'ordre surnaturel. Il n'y avait pas besoin d'être médecin pour voir ce qu'il y a eu de saillant dans ce fait.

« Veuillez dire à M. le Curé, à ce saint et vénérable prêtre, que Dieu l'a exaucé; que mon enfant est *sauvé;* j'ose dire ce mot, bien que nous ne soyons qu'au lendemain de la transformation. Qu'il continue de prier pour l'âme comme il a prié pour le corps. Hélas! je désirais qu'il priât pour le corps en vue de l'âme, non que mon petit Joseph doive jamais avoir une plus belle âme qu'à

l'heure présente... mais enfin, pour qu'il ait une âme méritante et dévouée au salut d'autres âmes et à la gloire de Dieu. Mille louanges à Dieu! mille bénédictions à son grand serviteur et fidèle ami! »

Une femme, dont les dérèglements faisaient la honte et la douleur de sa famille, fut recommandée aux prières de M. Vianney. A peine cette recommandation eut-elle été faite, que le remords s'empara de la coupable et ne lui laissa plus un instant de repos. Le désespoir la conduisit à Ars, où elle retrouva la paix du cœur après une bonne confession. Elle a avoué qu'elle avait eu comme une intuition qu'on avait parlé d'elle au saint Curé et qu'il priait pour son retour à la vertu: « Je m'en « prenais au Curé d'Ars, ajoutait-elle, je le rendais « responsable des tourments affreux que j'endu- « rais. C'était quelquefois de la rage que je ressen- « tais contre lui. Il me semblait que si je l'avais « tenu, je l'aurais écrasé... »

Nous pourrions nommer ici un grand nombre de curés qui, depuis qu'ils sont venus recommander leurs paroisses aux prières du serviteur de Dieu, ont attesté qu'elles n'étaient plus reconnaissables; qu'elles offraient le plus heureux contraste avec les populations environnantes.

Il ne se passait pas de jour que, dans la volumineuse correspondance dont nous avons mis des extraits sous les yeux de nos lecteurs, des lettres

nombreuses n'apportassent l'expression de la reconnaissance de ceux que les prières du saint Curé avaient soulagés, guéris, consolés, ramenés à Dieu.

« Mon vénérable Père, écrivait une noble dame sur le point de quitter Ars, où elle venait d'obtenir sa guérison, je ne veux pas m'éloigner sans vous témoigner ma reconnaissance. Vous avez voulu de la foi, mon Père, et vous en avez trouvé en moi, si je ne m'abuse. Oui, je crois que votre prière a fait descendre du ciel la santé. Je l'ai compris, mais j'avais besoin de vous l'entendre affirmer. Je n'oublierai jamais un pareil moment, et celui où vous m'avez dit que le bon Dieu m'aimait. Je tâcherai de conserver cet amour, et qu'il soit le seul qui remplisse mon cœur sur la terre. Pardon si j'ai dit à ma famille que j'étais guérie ! votre humilité n'a pu le supporter. C'est un grand chagrin pour moi de ne plus avoir votre bénédiction, mais je me recommande à vos prières. Ne m'oubliez pas et priez notre Jésus bien-aimé de bénir toutes mes actions.

« Je reviendrai, dans l'année, apporter ma reconnaissance aux pieds du bon Maître. Je vous enverrai mon jeune fils, pour que vous le bénissiez et semiez en lui l'intelligence des choses du ciel.

« Aidez-moi : soyez le pont protecteur qui m'aide à traverser la vie.

« Adieu, mon Père, l'ami de mon âme, qui l'avez consolée et encouragée, l'ami de ma famille, de mes enfants, car vous leur avez rendu une mère.

« Louise de M... »

Nous avons sous les yeux une lettre de la supé-

rieure d'un monastère de Dublin, dans laquelle la révérende mère s'excuse de n'être pas venue plus tôt annoncer la guérison subite d'une jeune personne complétement sourde. Cette lettre se termine par ces mots : « Je ne puis vous faire comprendre « toute la vénération que notre ville a vouée au « saint Curé. »

La supérieure d'une communauté de religieuses, dans le diocèse de Nîmes, écrit :

« C'est avec une satisfaction bien sentie que je viens vous dire que sainte Philomène a entendu les prières de votre saint Curé, et que notre chère malade est en pleine convalescence.

« Encore un petit mot à la bonne Sainte, et toutes nos alarmes seront dissipées. »

Citons encore :

« Permettez-moi de vous dire que, depuis que vous avez prié sainte Philomène pour mon enfant, il est beaucoup mieux. J'espère qu'elle achèvera son œuvre. Veuillez la remercier pour moi. »

« La reconnaissance me fait un devoir de rendre des actions de grâce à Dieu d'abord, puis au vénéré Curé d'Ars. A la fin de septembre 1858, je lui recommandai deux de mes sœurs par l'entremise de Mgr l'évêque de Belley; la première menacée d'une cataracte, et l'autre affectée d'un kyste; toutes deux très-pieuses et bien résignées à la volonté du bon Dieu. Nous avons fait la neuvaine en même temps pour nos deux sœurs. La seconde,

qui n'est pas près de nous, n'a pas été immédiatement informée de nos démarches, ni des prières qui se faisaient à son intention. Après la neuvaine, les douleurs ont diminué; elle s'est trouvée dans son état ordinaire, qu'elle supporte avec une indifférence absolue.

« Quant à Adèle, sa vue s'est bien fortifiée. Elle peut remplir tous les devoirs d'une maîtresse de maison, aller et venir partout où elle veut : c'est déjà un immense bienfait. Espérons que le reste viendra. »

« Votre bénédiction et vos prières ont rendu à ma pauvre et très-chère mère le calme et la force!... Soyez mille fois remercié devant Dieu et mille fois béni!... Votre sainte médaille a réveillé la vie qui s'éteignait, et nous voyons notre bien-aimée malade revenir à la santé à mesure que nous avançons dans la prière! »

« Depuis quatre ans que votre Saint prie pour moi, je me sens tout autrement disposée; j'ai retrouvé le bonheur en priant Dieu. Je suis mieux physiquement. Je sens que si le serviteur de Dieu voulait m'accorder la faveur de recommencer une seconde neuvaine au saint Cœur de Marie, je serais sûre de ma guérison. »

« Il y a plusieurs années que je désire aller trouver votre vénérable Curé. La sœur de lait de ma femme y est allée très-malade, il y a deux ans et demi, de crises nerveuses extrêmement violentes, et dont elle vous a donné le spectacle dans l'église même. Elle est revenue guérie, et depuis ce temps elle se porte bien.

« Précédemment, je désirais faire ce voyage pour ma guérison. Aujourd'hui, éprouvé par de cruels malheurs survenus dans ma famille et approchant de soixante ans, je voudrais chercher auprès de M. le Curé d'Ars plus de

foi, plus de piété, et arriver à fin de ma carrière avec les sentiments qui peuvent me rendre Dieu propice. »

« Permettez-moi de venir encore à vous. J'y suis venu d'abord avec les sentiments du centenier de l'Évangile : aujourd'hui, j'y reviens avec ceux du lépreux guéri, rendre grâces à Dieu de ce qu'il a bien voulu exaucer les prières de son grand serviteur. Veuillez encore une fois être assez bon pour remercier Dieu, non-seulement de ce qu'il a rendu la santé à cette pauvre malade que les médecins avaient condamnée, mais de ce que ceux qui l'ont soignée n'ont pas été atteints de cette cruelle maladie, comme on nous l'avait fait craindre. Quelle reconnaissance nous devons à Dieu pour avoir été préservés d'un si grand malheur ! »

« Merci de vos bonnes prières et de celles de M. le Curé ! Mathilde avait une fièvre pernicieuse qui nous alarmait beaucoup ; le médecin lui-même était inquiet. Or, le 8, jour où vous avez parlé d'elle à M. Curé, elle a éprouvé un grand mieux, et le lendemain samedi 9, jour où M. le Curé a dit la messe pour elle, la fièvre l'avait complétement abandonnée. La voilà en pleine convalescence. »

CHAPITRE VII

Comment le vénérable Curé d'Ars fut visité par des peines intérieures très-vives et très-continuelles.

Quand on cherche la raison qui a valu au Curé d'Ars un rôle si important dans l'Église de France et une si belle place dans l'amour et la vénération des peuples, on la trouve dans les deux grands attributs du prêtre, la prière et le sacrifice. Pour attirer les âmes à lui, pour les pénétrer et les transformer au foyer de sa charité, pour rendre plus facile aux pécheurs l'aveu de leurs fautes et leur faire ressaisir le pouvoir auguste et surnaturel d'agir en chrétiens, il n'eut pas seulement à exhorter, il eut à prier et à expier. Le disciple dut comme le Maître s'offrir en holocauste, donner du trop-plein de sa vie sainte, pour que cette séve exubérante instillée dans les âmes flétries y fît circuler la lumière avec l'amour. Tout ce que la croix touche, elle le féconde. Là est le secret de ces longues

immolations volontaires et aimées qui ont été dites au livre précédent, et dont plus d'un lecteur se sera peut-être étonné. En ce temps de faible intelligence et de plus faible courage, le monde ne sait pas qu'un grand cœur ne s'arrête point dans l'amour, et que l'amour sans mesure produit le sacrifice. Aussi Notre-Seigneur vient-il souvent en aide, dans ses apôtres, à cette soif de souffrances, en y ajoutant un surcroît de douleurs très-saintes, quoique très-amères et très-incisives, qui viennent directement de lui.

M. Vianney devait passer par cette initiation laborieuse. Après qu'il se fut consacré comme une hostie offerte sur l'autel; après qu'il eut livré son corps aux jeûnes, aux veilles et aux privations, ses sens à la pénitence, toute sa vie aux travaux ingrats d'un apostolat de campagne, il fut encore visité par des peines intérieures si continuelles et si vives, qu'on n'en pourra jamais dire qu'imparfaitement le nombre et l'intensité.

Nous tenons du prêtre qui a été mieux que personne en position de lire dans cette âme héroïque et de la pénétrer jusqu'au vif, qu'il y régnait habituellement une amère désolation. Afin d'augmenter ses mérites et de désintéresser son zèle, Notre-Seigneur lui mettait un voile sur les yeux, en sorte que le Curé d'Ars n'apercevait pas le bien immense qui s'opérait par lui. Il se croyait un être inutile;

il se voyait sans foi, sans piété, sans intelligence, sans savoir, sans discernement, sans vertu. Il n'était bon qu'à tout gâter, à tout compromettre, à mal édifier tout le monde; il était un obstacle au bien. L'humilité de son cœur lui faisait répandre de vraies larmes sur sa misère, son indévotion et son ignorance; ces larmes ne pouvaient être essuyées que par la générosité de son courage, qui le pressait de se jeter à corps perdu avec toutes ses impuissances entre les bras de Notre-Seigneur.

« Dieu m'a fait, disait-il, cette grande miséri-
« corde de ne rien mettre en moi sur quoi je puisse
« m'appuyer, ni talent, ni science, ni sagesse, ni
« force, ni vertu... Je ne découvre en moi, quand
« je me considère, que mes pauvres péchés. En-
« core le bon Dieu permet-il que je ne les voie pas
« tous, et que je ne me connaisse pas tout entier.
« Cette vue me ferait tomber dans le désespoir. Je
« n'ai d'autre ressource contre cette tentation du
« désespoir, que de me jeter au pied du tabernacle,
« *comme un petit chien aux pieds de son maître....* »

Ainsi, chose à peine croyable! cet homme, la merveille de son siècle, l'admiration de tous, l'objet de si unanimes respects, d'un culte si populaire, qui n'a attendu ni la mort ni les décisions de l'Église pour éclater autour de lui avec une spontanéité sans exemple, cet homme, que nous avons entendu appeler une RELIQUE VIVANTE, près de qui

tant d'hommes sont venus chercher appui, lumière et consolation, était sous le pressoir d'un ennui et d'un dégoût de lui-même accablants.

Le véritable motif de cet ennui, ce n'était pas la lassitude, la satiété de la vie, la fatigue d'esprit ou de corps, le besoin invincible de tranquillité et de repos qui est au fond de toutes les existences trop occupées; ce n'était pas même le chagrin de se voir si imparfait : c'était la crainte de mal faire en toute rencontre. Il aurait supporté volontiers la vue de sa laideur et de ses difformités spirituelles, le poids de ses aridités et de ses sécheresses, l'horreur de ses ténèbres intérieures , le sentiment de son incapacité jointe à la redoutable nécessité d'agir quand même, de parler, d'exhorter, de résoudre, de faire comme si tout dépendait de son initiative personnelle ou de l'assiduité et de l'excellence de son travail. Il se serait volontiers résigné à toutes les souffrances qui résultent du mécontentement de soi-même, s'il avait pu croire que Dieu fût content; mais cette consolation ne lui était pas même laissée. Quand la ferveur sensible souffre ces douloureuses interruptions, en l'absence de la grâce et sous le poids des peines intérieures, le juste n'a plus la conscience de sa vertu. Dans l'incertitude poignante, si ce qu'il fait est agréable à Dieu, s'il est digne d'amour ou de haine, son humilité penche toujours du côté de la défiance et de la

sévérité. De là naissait tour à tour, chez M. Vianney, la confusion d'une faute commise ou la frayeur d'une faute à commettre. C'est au prix de ces douleurs qu'il acquit ces trois choses qui rendirent son ministère si sûr, si suave et si fructueux : la science des voies divines, l'indulgence avec laquelle il jugeait tous les autres meilleurs que lui, la compassion qu'il ressentait pour des épreuves semblables aux siennes.

Sans doute, dans ces heures troublées, la grâce venait, comme l'ange à Notre-Seigneur, apporter au Curé d'Ars un peu de réconfort. Pour lui le Thabor était toujours près du Jardin des Olives; l'oraison fortifiait son âme et allégeait ses peines, mais sans les faire disparaître. Il avait la vertu du secours sans la sentir; tandis qu'il sentait très-bien la persistance de la désolation. Une grande et profonde tristesse remplissait le fond de son âme; une de ces tristesses sans remède, parce que, bien qu'on en souffre, on ne voudrait jamais en guérir : elles tiennent à ce qu'on a de meilleur. Parfois, il lui arrivait d'en laisser transpirer quelque chose dans ses conversations intimes, ainsi qu'on peut le voir par l'entretien que nous allons rapporter.

M. Vianney parlait un jour, avec une douleur profonde, inexprimable, de la difficulté pour le prêtre de correspondre à la sainteté de sa vocation. Son interlocuteur, lui dit : « Monsieur le

« Curé, il y a pourtant de très-braves gens dans le « clergé.

« — Que dites-vous, mon ami? répondit M. Vianney; bien sûr qu'il y a d'honnêtes gens parmi « nous! Où seraient-ils, grand Dieu! s'ils n'é- « taient pas là?... Mais, continua-t-il en s'animant, « POUR DIRE LA MESSE IL FAUDRAIT ÊTRE UN SÉRA- « PHIN!... » Et il se mit à pleurer à chaudes larmes... Il reprit après un moment de silence : « Ah! « mon ami, SI ON SAVAIT CE QUE C'EST QUE LA MESSE, « ON MOURRAIT! On ne comprendra le bonheur « qu'il y a de dire la messe que dans le ciel!... « Hélas! mon Dieu! qu'un prêtre est à plaindre « quand il fait cela comme une chose ordinaire!... « (Ici les larmes du saint Curé redoublèrent.) « Oh! que c'est malheureux un prêtre qui n'est « pas intérieur!... Mais pour cela il faut la tran- « quillité, le silence, la retraite, mon ami, la re- « traite!... C'est dans la solitude que Dieu parle... « Je dis quelquefois à Mgr Devie : « Si vous vou- « lez convertir votre diocèse, il faut faire des saints « de tous vos curés... » Ah! mon ami, que c'est « effrayant d'être prêtre! La confession! les sacre- « ments! quelle charge! Oh! si on savait ce que « c'est que d'être prêtre, on s'enfuirait comme les « saints dans les déserts pour ne pas l'être!... Le « moyen d'être bon prêtre serait de vivre en sé- « minariste... Mais on ne peut pas toujours... Ce

« qui est un grand malheur pour nous autres cu-
« rés, c'est que l'âme s'engourdit. Au commen-
« cement, on était touché de l'état de ceux qui
« n'aimaient pas Dieu ; après on finit par dire :« En
« voilà qui remplissent leur devoir, tant mieux!
« en voici qui s'éloignent des sacrements, tant
« pis !... » Et l'on n'en fait ni plus ni moins... »

M. Vianney confiait un jour ses peines à un confrère qu'il aimait : « Je sèche d'ennui sur cette
« pauvre terre, lui disait-il, mon âme est triste
« jusqu'à la mort. Mes oreilles n'entendent que des
« choses pénibles et qui me navrent le cœur... Je
« n'ai pas le temps de prier le bon Dieu. Je ne
« peux plus y tenir. Dites-moi, serait-ce un grand
« péché que de désobéir à mon Évêque en partant
« d'ici secrètement? — Monsieur le Curé, lui ré-
« pondit son confident, si vous voulez perdre d'un
« seul coup tout le fruit de vos travaux, vous
« n'avez qu'à succomber à cette tentation. »

En approchant de sa fin, les douleurs du saint homme l'ont pressé plus que jamais. Il répétait, quelques mois avant de mourir, avec une douceur voilée d'une ineffable peine : « Oh ! que la vie est
« triste ! Quand je suis venu à Ars, si j'avais prévu
« les souffrances qui m'y attendaient, je serais
« mort d'appréhension sur le coup... »

Mais du moins le travail assidu, sans relâche, de la chaire et du confessionnal, ne devait-il pas le

distraire ? On pouvait le penser ; il n'en était rien. Cette confiance qu'on lui témoignait était un fardeau sous lequel il ployait et gémissait sans cesse. Même dans le coup de feu, il restait avec le sentiment de l'épreuve, souffrant alors doublement et de son intime douleur et de la violence qu'il était obligé de se faire. Ce prodigieux concours ouvrait dans son âme une source nouvelle et toujours renaissante d'inquiétude et d'effroi ; il blessait son humilité ; il redoublait sa crainte de mal faire et augmentait le poids déjà si lourd de sa responsabilité pastorale. Au lieu d'en conclure qu'il y avait en lui une grâce particulière, une vertu, un charme, quelque chose enfin, ne fût-ce qu'un don du ciel, qui attirait les multitudes, il en concluait qu'il était un hypocrite... Impossible d'expliquer autrement la persistance de tant d'étrangers à venir le voir, l'entendre, le consulter. Évidemment ce peuple était trompé : par qui et comment ? Il n'en savait rien ; mais ce qu'il ne savait que trop, c'est qu'il était, lui, le plus indigne et le plus misérable des prêtres.

Enfin une chose le désespérait plus que tout le reste. Il acceptait bien l'anxiété, l'humiliation, la tristesse, mais il ne pouvait accepter le péché. La vue du mal excitait en lui les mouvements d'un fils qui voit outrager son père. Elle lui arrachait des cris de douleur et lui causait des défaillances mor-

telles. Chaque coup qui tombait sur Dieu l'atteignait dans la partie la plus vive et la plus sensible de son être. Le sentiment qu'il éprouvait à ce spectacle ne s'attiédit jamais par l'habitude; il était de ceux que rien n'épuise, que rien n'endort, qui éclatent d'eux-mêmes et quoi qu'on fasse. Cela explique ce qu'il répétait souvent, qu'il ne connaissait personne de si malheureux que lui.

« Mon Dieu! s'écriait-il un jour, que le temps « me dure avec les pécheurs! Quand donc serai-je « avec les saints !... On offense tant le bon Dieu, « disait-il d'autres fois, qu'on serait tenté de de- « mander la fin du monde !... S'il n'y avait pas, « par là, quelques belles âmes pour reposer le cœur « et consoler les yeux de tant de mal qu'on voit et « qu'on entend, on ne pourrait pas se souffrir en « cette vie... Encore si le bon Dieu n'était pas si « bon! mais il est si bon!... Quelle honte nous « aurons, quand le jour du dernier jugement nous « fera voir toute notre ingratitude! Nous compren- « drons alors, mais il ne sera plus temps. »

Ces considérations se terminaient par l'éternel cri de douleur : « Non! les pauvres pécheurs « sont trop malheureux!... trop malheureux!... »

« Voyez, disait-il dans ses catéchismes, voyez « Notre-Seigneur couronné d'épines. Le sang dé- « goutte de toutes parts : c'est une pensée mau- « vaise à laquelle vous consentez. Voyez-le après

« la flagellation : toute sa chair est emportée, *déchi-*
« *quetée ;* tout son corps est *dévoré ;* on ne trouverait
« pas une place large comme une tête d'épingle
« qui soit entière : ce sont vos péchés d'impureté
« qu'il expie...

« Non, disait-il encore, le visage inondé de lar-
« mes, et avec l'accent de la plus amère désolation,
« non ! il n'y a rien au monde de si malheureux
« qu'un prêtre ! A quoi se passe sa vie ? A voir le
« bon Dieu offensé : toujours son saint nom blas-
« phémé ! toujours ses commandements violés !
« toujours son amour outragé ! Le prêtre ne voit
« que cela ; il n'entend que cela... Il est toujours
« comme saint Pierre au prétoire de Pilate ; il a
« toujours sous les yeux Notre-Seigneur insulté,
« méprisé, raillé, couvert d'opprobres... Les uns
« lui crachent au visage, les autres lui donnent
« des soufflets ; d'autres lui mettent une couronne
« d'épines ; d'autres frappent sur lui à grands
« coups. On le pousse ; on le jette par terre ; on le
« foule aux pieds ; on le crucifie ; on lui perce le
« cœur... Ah ! si j'avais su ce que c'était qu'un
« prêtre, au lieu d'aller au séminaire, je me serais
« bien vite sauvé à la Trappe. » — A quoi une voix
inconnue, partie tout à coup du milieu de la foule,
répondit une fois : « Mon Dieu, que c'eût été dom-
« mage !... » Ces scènes n'étaient pas rares à Ars.
Les émotions les plus profondes y étaient si vive-

ment excitées, qu'à chaque instant la situation tournait au drame.

Ces douleurs divines augmentaient d'intensité à certains jours plus spécialement consacrés à la mémoire des souffrances de Notre-Seigneur. Le vendredi, par exemple, on remarquait que la physionomie du saint Curé était toute changée; on lisait sur son visage pâle et dans son regard voilé de larmes l'expression d'une pensée amère et profonde.

Pour l'ordinaire, cependant, rien ne perçait au dehors de ses luttes avec lui-même, tant il possédait son âme dans une patience énergique. On ne voyait que le calme et la sérénité là où il n'y avait que la tempête. Seulement ses traits, dont la bienveillance était le plus vif reflet quand il regardait les autres, s'imprégnaient d'une morne et involontaire tristesse, quand il se recueillait en lui-même, parce qu'il se retrouvait en face de ses défauts, de ses faiblesses *et de toutes les misères de sa pauvre vie.* Que faisait alors notre bon Saint? Il courbait la tête ; il laissait passer l'orage; il ne changeait rien, absolument rien à ses résolutions et à sa conduite. Il priait plus qu'à l'ordinaire; il redoublait ses jeûnes, ses disciplines, ses macérations; il se tenait plus uni à Dieu, et il ne travaillait pas moins. Quel que fût l'aspect du ciel et l'état de son cœur, il allait dans sa voie, du même pas allègre et du même air

tranquille et satisfait. Jamais la tourmente ne lui a fait lâcher pied ou ne l'a forcé de dévier de son droit chemin.

Ce martyre intérieur se compliquait souvent de causes particulières, qui en augmentaient la rigueur, au milieu du courant toujours plus large et plus profond qui lui apportait les misères et les scandales du monde entier : « Ah ! c'est ici, disait-il, « qu'il faut venir pour savoir le mal que le péché « d'Adam nous a fait ! »

Une épreuve n'était pas finie qu'une autre commençait. On ne saura jamais ce que la seule circonstance relative à une apparition célèbre, dont on a fait tant de bruit, sous le nom d'*incident d'Ars*, lui a causé de troubles, de perplexités et d'ennuis. C'est le lieu de parler de cet incident autour duquel l'esprit de parti s'est plu à amonceler tant d'ombres et de nuages. Nous le ferons d'autant plus librement, que notre intention n'est pas de juger les faits, mais de les exposer avec la plus grande bonne foi et dans toute leur simplicité, comme notre rôle d'historien nous y oblige.

CHAPITRE VIII

Le vénérable Curé d'Ars et la Salette.

Il est certain que le Curé d'Ars a été des premiers à croire que la très-sainte Vierge était apparue aux petits bergers des Alpes, et à se réjouir de ce gage d'espérance donné au monde. Nous en avons pour preuve une lettre adressée à Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, dans laquelle M. Vianney déclare avoir eu une grande confiance à Notre-Dame de la Salette, avoir béni et distribué un grand nombre d'images et de médailles représentant la scène de l'apparition.

Dans l'automne de 1850, Maximin vint à Ars. M. l'abbé Raymond remplissait alors les fonctions de coadjuteur du saint Curé. Dans le but de mettre à l'épreuve la bonne foi du petit berger, il lui fit un accueil sévère, se posa comme incrédule, et, entre autres paroles peu encourageantes, lui dit qu'il

avait bien pu tromper les autres, mais qu'on ne trompait pas le Curé d'Ars. Il lui objecta une histoire de jeunes filles qui avaient aussi inventé une apparition, trente ans auparavant, et qui étaient venues ensuite avouer leur imposture. Maximin, poussé à bout, repartit avec humeur, comme il l'avait fait, dit-on, d'autres fois : *Eh bien ! mettons que je suis un menteur et que je n'ai rien vu.*

Le lendemain, il eut avec M. le Curé deux entrevues différentes. Que s'est-il passé alors ? Ce qu'il y a d'avéré pour nous, c'est que M. Vianney refusa désormais de signer les images de la Salette et d'en donner des médailles : c'est comme cela qu'on apprit qu'il ne croyait plus au miracle. Quand on lui demandait des explications, il répondait invariablement : « Si ce que l'enfant m'a dit est vrai, on ne peut pas y croire. »

Cette nouvelle se répandit bien vite, à la joie des uns et à l'étonnement douloureux des autres. Mais enfin, qu'avait donc dit Maximin ? On a beaucoup écrit là-dessus. Peut-être M. l'abbé Toccanier et les missionnaires du diocèse de Belley ont-ils été mieux placés que les autres pour connaître la vérité. Deux fois nous avons eu nous-même sur ce sujet délicat un entretien à fond avec M. le Curé, en présence d'un petit nombre de témoins qui doivent se rappeler aussi bien que nous les termes de cette conversation confidentielle. Les voici dans toute leur

simplicité : si nous y changeons malgré nous quelque chose, c'est le peu que notre mémoire en a laissé échapper depuis six ans.

« Monsieur le Curé, que faut-il penser de la Salette?

— Mon ami, vous pouvez en penser ce que vous voudrez : ce n'est pas un article de foi. Moi, je pense qu'il faut bien aimer la sainte Vierge.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander de vouloir bien nous raconter ce qui s'est passé entre vous et Maximin dans cette entrevue dont on a fait tant de bruit?

— Si Maximin ne m'a pas trompé, il n'a pas vu la sainte Vierge.

— Mais, monsieur le Curé, on dit que M. Raymond avait poussé à bout cet enfant, et que c'est pour se débarrasser de ses obsessions qu'il a dit n'avoir rien vu.

— Je ne sais pas ce que M. Raymond a fait ; mais je sais bien, moi, que je ne l'ai pas tourmenté. Je n'ai fait que lui dire, quand on me l'a amené : « C'est donc vous, mon ami, qui avez vu la sainte « Vierge? »

— Maximin ne disait pas qu'il avait vu la sainte Vierge ; il disait seulement qu'il avait vu une grande dame!... Il y a peut-être là-dessous un malentendu?

— Non, mon ami, le petit m'a dit que ce n'était pas vrai ; qu'il n'avait rien vu.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas exigé de lui une rétractation publique?

— Je lui ai dit : « Mon enfant, si vous avez menti, « il faut vous rétracter. — Ce n'est pas néces« saire, m'a-t-il répondu, ça fait du bien au peuple. « Il y en a beaucoup qui se convertissent... Alors, « j'ai repris : Mon ami, ça ne peut pas aller comme « ça; il faut que je consulte mon Évêque. — Eh « bien! monsieur le Curé, consultez. Mais ce n'est « pas la peine. » — Là-dessus, Maximin a fait sa confession.

M. Vianney ajoutait : « Il ne faut pas se tour« menter de cela... Si ce n'est pas vrai, ça tombera « tout seul. Si c'est l'œuvre de Dieu, les hommes « auront beau faire, ce ne sont pas eux qui la dé« truiront. »

Nous avons recueilli toutes ces paroles de la bouche du vénérable M. Vianney, et il n'a jamais parlé autrement. Il a cru, c'est incontestable, que Maximin lui avait affirmé *qu'il n'avait pas vu la sainte Vierge; qu'il n'avait rien vu.* Et cette déclaration nette et catégorique l'a mis dans une grande perplexité.

Il inclinait à croire, et par le penchant de son cœur, et, après le mandement de Mgr l'évêque de Grenoble, par le respect qu'il avait pour l'autorité

épiscopale; mais dans sa droiture et sa simplicité il lui était impossible de se persuader qu'il n'avait pas entendu ce qui avait été si clairement et si distinctement articulé, et il luttait sans espoir contre les doutes cruels causés par les paroles de Maximin. C'est là ce qui explique des réponses qui s'accordent peu. Quand il envisageait la conduite de l'évêque de Grenoble et la valeur de son approbation, M. Vianney répondait qu'on pouvait croire; il permettait le pèlerinage, il l'encourageait au besoin. Si on le pressait de donner son opinion personnelle, il évitait de répondre; s'il ne pouvait, à cause du rang des questionneurs, refuser de s'expliquer, il retombait dans ses hésitations et répondait que *si ce que l'enfant lui avait dit était vrai, on ne pouvait croire*. Lorsqu'il était vivement sollicité par des personnes qui ne s'apercevaient pas qu'elles étaient indiscrètes, de leur confier les détails de son entrevue avec Maximin et de répéter les paroles qu'il avait entendues, nous l'avons vu quelquefois par un mouvement nerveux passer sa main crispée sur son front, comme pour en effacer un douloureux souvenir, et dire d'un ton suppliant qui semblait demander grâce : « Ça m'ennuie ! ça « me fait mal à la tête !... »

« Le Curé d'Ars avait trop de connaissance des choses divines pour n'être pas touché des caractères empreints dans les événements de la Salette;

sa piété l'eût porté à se fier avec bonheur à ce témoignage de miséricorde donné aux hommes. Mais la rétractation qu'il croyait avoir entendue retentissait à son oreille et froissait son âme. Il eût voulu l'effacer de son souvenir. Il savait l'abus que l'on faisait de son nom; il sentait intérieurement et vivement que la Mère de Dieu pouvait en être contristée ; il entrait dans des angoisses, des perplexités, des troubles inouïs.

L'épreuve dura huit ans : puis vint un jour où l'on apprit que les incertitudes et les fluctuations du saint prêtre avaient cessé; on refusa d'abord de croire à ce changement, mais il fallut se rendre à l'évidence des preuves et des témoignages. Au mois d'octobre 1858, M. l'abbé Toccanier écrivait à un membre du barreau de Marseille, connu par différents ouvrages sur la Salette :

« Depuis ma dernière lettre, j'ai reçu de M. le Curé une explication plus claire sur son retour à sa foi primitive que lui avait enlevée la malheureuse rétractation de Maximin. En voici les détails, qui vous feront plaisir :

« M. le Curé m'a dit qu'il avait prié le bon Dieu de le délivrer de ce doute qu'il refoulait dans son esprit, par respect pour l'autorité épiscopale. « Pendant quinze jours, « a-t-il ajouté, j'ai éprouvé un grand trouble qui n'a cessé « que lorsque j'ai eu dit : CREDO. J'ai souhaité de trouver « une occasion de manifester ma foi à un personnage du « diocèse de Grenoble, et voilà que le lendemain arrive à « la sacristie un prêtre que je ne connaissais pas et qui me

« demande si on peut et doit croire à la Salette. J'ai ré-
« pondu : OUI. J'ai demandé une grâce temporelle à Dieu
« par l'intermédiaire de la sainte Vierge, invoquée sous le
« titre de Notre-Dame de la Salette ; je l'ai obtenue. »

« En dépit de la rétractation de Maximin, M. le Curé d'Ars croit donc à la Salette. Voilà *un nouvel incident d'Ars* qui est de nature à causer autant de joie que l'ancien a causé d'inquiétude. »

M. l'abbé Gerin, archiprêtre de la cathédrale de Grenoble, étant venu à Ars, le 12 octobre, voici, d'après le relevé qu'il en a fait, les paroles par lesquelles le saint Curé l'accueillit :

« Je vous remercie d'être venu me voir. J'ai bien
« des choses à vous dire de Notre-Dame de la Sa-
« lette. Je ne saurais vous exprimer par quelles
« angoisses, par quels tourments mon âme a
« passé à ce sujet. J'ai souffert au delà de tout ce
« qu'on peut dire. Pour vous en donner une idée,
« imaginez-vous un homme dans un désert, au
« milieu d'un affreux tourbillon de sable et de
« poussière, ne sachant de quel côté se tourner.
« Enfin, au milieu de tant d'agitations et de souf-
« frances, je me suis écrié tout haut : CREDO !...
« Et à l'instant même j'ai retrouvé la paix, le repos
« que j'avais entièrement perdus. J'ai demandé à
« Dieu de m'envoyer de Grenoble un prêtre in-
« struit et capable pour verser dans son âme mes
« dispositions et mes sentiments à ce sujet. Le

« prêtre est venu le lendemain. — Comment l'ap-
« pelez-vous? — Je ne me souviens pas de son
« nom; c'est un professeur de séminaire. Mainte-
« nant il ne me serait pas possible de ne pas croire
« à la Salette. J'ai demandé des signes pour croire,
« je les ai obtenus. On peut et on doit croire à la
« Salette. »

CHAPITRE IX

Des honneurs rendus à la sainteté de M. Vianney et de quelques visites célèbres qu'il a reçues.

Nous ne savons pas si un homme a joui, dans notre siècle, d'une renommée aussi populaire et aussi universelle que le Curé d'Ars. Et quand on songe que cet homme n'a eu d'autre titre à l'admiration de ses contemporains que son éminente piété; que, chez lui, aucune auréole d'aucune sorte ne s'ajoutait à celle de la vertu ; que sa vertu même, pour imposer au monde, a dû triompher de cette simplicité qu'il appelait son *ignorance*, et qui, avant d'avoir reçu la consécration des miracles, du don de prophétie et des qualités infuses, pouvait en effet paraître excessive et lui valoir bien des rebuts; quand on a reconnu ce prodige renouvelé des âges les plus beaux du christianisme ; quand on a vu de près les précautions que M. Vianney n'a cessé de prendre pour éviter l'éclat

et le bruit, le supplice que toute marque de respect trop directe et trop démonstrative infligeait à sa modestie, le fait de cette célébrité hors de pair devient quelque chose de plus caractéristique. On se prend à croire que le sens moral des peuples n'est pas aussi profondément affaibli qu'il le paraît, et qu'il suffirait peut-être de la présence de quelques saints dans cette société décrépite, pour y renouveler la foi qui sauve le monde.

Les étrangers venus à Ars, pendant que le Curé vivait, quel qu'ait été l'état de leurs convictions, et à quelque classe de la société qu'ils appartinssent. en ont rapporté la même impression. Tous contemplaient, sinon avec les yeux de la foi, — beaucoup n'avaient pas ce bonheur, — du moins avec le respect qu'inspire une incontestable supériorité morale, les combats de ce vaillant athlète de la pénitence et de la charité apostolique. On ne s'arrachait pas facilement à ce spectacle. On y trouvait réunis le merveilleux, le pathétique, le simple, le sublime, et, pour tout dire, la grandeur épique d'une race d'hommes oubliés, naïfs comme des enfants et forts comme des géants. Plus l'intelligence était élevée, plus l'effet produit par ce spectacle était considérable.

Un poëte célèbre voulut connaître le Curé d'Ars, et n'étant plus maître de son émotion après l'avoir vu et entendu, il s'oublia jusqu'à dire en sa pré-

sence : « Jamais je n'ai contemplé Dieu de si « près ! — C'est vrai, mon ami, reprit M. Vian- « ney, en lui montrant le saint sacrement exposé « sur l'autel, Dieu n'est pas loin. Nous l'avons là « dans le sanctuaire de son amour. » Comme le poëte enchérissait sur sa première exclamation par des phrases de plus en plus louangeuses, le Curé lui prit les mains, et l'interrompant doucement : « Mon ami, j'aime ces paroles de saint Jean : « Si on nous connaissait, on dirait de nous beau- « coup moins de bien et beaucoup plus de mal. » En se retirant, après avoir reçu la bénédiction du Curé d'Ars, Jasmin disait : « Quel type de sainteté ! « cet homme est plus grand que son nom ! Je « n'oublierai jamais cette tête ceinte déjà de l'au- « réole des bienheureux, ce regard de feu, cette « simplicité d'enfant..... »

Marceau, le marin missionnaire, vint à Ars, au retour de son dernier voyage dans les îles de l'Archipel océanien. On lui demanda ce qu'il pensait du vénérable Curé, s'il avait trouvé en lui de la science : « De la science humaine, non, dit-il, mais « de la science DIVINE, oh ! oui !... Le prodige qui « m'a frappé, c'est que j'ai vu dans le Curé d'Ars « un enfant comme Notre-Seigneur les aimait. « C'est un des plus beaux modèles de l'enfance « chrétienne : c'est pour cela que Dieu est avec « lui. »

Nous n'essayerons pas d'énumérer les marques de confiance et les témoignages de vénération et d'amour que M. Vianney a reçus dans le cours de son apostolat. Nous avons dit, et tout le monde sait, qu'Ars a été, pendant trente ans, un centre si couru de visites, de demandes, de prières et de consultations, que la gloire des plus anciens pèlerinages en a été un instant éclipsée. La liste des hommes éminents, magistrats, militaires, littérateurs, religieux, prêtres, évêques qui s'y sont rencontrés, est infinie. Nous avons eu la curiosité de parcourir un jour quelques pages d'un registre d'hôtel; nous y avons vu figurer les noms les plus illustres de France, de Belgique et d'Angleterre, des notabilités de Londres, de Dublin, d'Édimbourg, de Bruxelles, de Cologne, de Munich, des voyageurs venus des rives du Mississipi, de l'Ohio et de la Plata.

Parmi les princes de l'Église dont la présence à Ars a été un hommage rendu à l'humble prêtre par ce qu'il y a de plus élevé dans la hiérarchie sacrée, nous pouvons citer NN. SS. de Lyon, d'Aix, de Meaux, d'Autun, de Valence, de la Basse-Terre, de Birmingham, Mgr de Brésillac, Mgr Guillemin, Mgr Bataillon, etc. Mgr Dupanloup, le grand évêque d'Orléans, est venu plusieurs fois s'édifier à Ars ; il a vu M. Vianney au saint tribunal, et il a confié à des amis que le bon Curé avait essayé de

calmer ses craintes à propos de la charge pastorale dont s'effrayait l'illustre prélat, en lui disant : « Il « y a beaucoup d'évêques dans le martyrologe, et « il n'y a presque point de curés. C'est à moi, « Monseigneur, de trembler... »

Mgr Lyonnet, en allant prendre possession du siége de Valence, vint demander la bénédiction du serviteur de Dieu. M. Vianney ne pouvait supporter l'idée de voir un évêque incliné devant lui, et comme Sa Grandeur insistait, il consentit à faire sur elle le signe de la croix; mais aussitôt tombant à genoux lui-même : « Monseigneur, dit-il, cette « bénédiction va rejaillir sur moi. »

Le 3 mai 1845, le Curé d'Ars venait de terminer l'exercice du mois de Marie. La foule des pèlerins stationnait autour de l'église, en attendant que le Saint parût, lorsqu'on vit arriver, dans une modeste voiture, un prêtre enveloppé d'un manteau noir. Bientôt, sous les plis du manteau, on aperçut une robe blanche, et chacun de s'écrier: « Voilà le P. La« cordaire! » C'était lui, en effet, et le lendemain, les habitants d'Ars purent contempler l'illustre Dominicain écoutant dans un humble recueillement et avec une attention respectueuse le prône de leur Curé. Le génie s'oubliait devant la sainteté lui apparaissant sous sa forme la plus simple. M. Vianney fut touché et il dit à quelqu'un : « Savez-vous la

« réflexion qui m'a frappé, pendant la visite du « P. Lacordaire? Ce qu'il y a de plus grand dans la « science est venu s'abaisser devant ce qu'il y a de « plus petit dans l'ignorance... Les deux extrêmes « se sont rapprochés.... »

Le P. Lacordaire fut très-ému de la chaleureuse exhortation dans laquelle il avait entendu l'homme de Dieu presser et conjurer ses paroissiens d'invoquer le Saint-Esprit, et d'appeler en eux la plénitude de ses dons. Il ajouta qu'il était heureux de pouvoir se dire que, s'il avait à traiter un semblable sujet, il le ferait non pas dans les mêmes termes, mais sous la même inspiration : « Ce saint prêtre « et moi nous ne parlons pas la même langue ; mais « j'ai le bonheur de pouvoir me rendre ce témoi- « gnage que nous sentons de même, encore que « nous ne disions pas de même. » L'orateur avait entendu le Saint, mais le Saint voulait entendre l'éloquent religieux : aussi annonça-t-il que le soir, aux vêpres, *on dirait bien mieux que lui*. Le R. Père hésita et ne consentit que lorsqu'il fut bien persuadé que céder au désir du Curé d'Ars était envers lui une marque de respect et de soumission. Mais il se plaignit de *parler, au lieu d'écouter encore :* « J'étais venu, dit-il, pour demander des conseils « et pour m'édifier. » Il se mit aux pieds de la vertu du serviteur de Dieu avec une humilité si profonde et une si entière conviction que chacun des parois-

siens prenait sa part de bonheur dans la gloire qui rejaillissait sur leur Saint.

Lorsque le vénérable P. Muard, fondateur des Bénédictins de la *Pierre-qui-vire,* vint à Ars, toute son âme se sentit inclinée vers celle du bon Curé. Les grands serviteurs de Dieu ne se rencontrent point sans s'unir. Ils ont un instinct pour se reconnaître, et un attrait réciproque pour se communiquer leurs pensées.

Un jour, le missionnaire d'Ars, qui devait dire la messe de cinq heures, trouva à genoux sur le prie-dieu de la sacristie, le front dans ses mains et le visage baigné de larmes, un prêtre respectable, qui se levant à son approche lui montra une belle et majestueuse figure, pleine d'intelligence et de vivacité, entourée d'une couronne de cheveux blancs. Ce prêtre s'écria en l'étreignant : « Mon « Dieu ! quel homme vous avez là ! Est-il possible « que j'aie laissé blanchir ma tête sans venir le « voir ! Oh ! je reviendrai ! je reviendrai !!! » Et l'abbé Combalot ne se lassait pas d'entendre le récit des merveilles d'Ars ; il se faisait redire les mots du serviteur de Dieu ; il y reconnaissait l'esprit des saints, et son immense mémoire, toute remplie de la lecture de saint Bernard et de saint Bonaventure, faisait d'heureux rapprochements et découvrait d'intéressantes harmonies entre le langage de ces grands mystiques et celui du Curé d'Ars.

Les chaires de Paris et de la province retentirent souvent du nom de M. Vianney et de son panégyrique anticipé. Quelques années avant la mort de M. Vianney, le R. P. Petetot prêchait à Saint-Sulpice, en l'honneur de saint Charles, patron du séminaire. Il parlait de la gloire des saints, et de ce que Dieu fait pour ceux qui se donnent à lui sans réserve. Tout à coup il s'interrompit pour dire d'une voix émue : « J'ai « vu un saint dans ma vie ; je l'ai entendu exhorter « la foule... Toute son éloquence consistait à dire : « MES ENFANTS, AIMEZ BIEN LE BON DIEU... IL EST SI « BON !... AIMEZ-LE BIEN... » Puis s'adressant aux séminaristes groupés en face de la chaire, le vénérable oratorien ajouta : « Eh bien ! Messieurs, le « saint que j'ai le bonheur de connaître, convertit « plus d'âmes avec ces simples paroles, que nous « n'en convertissons, nous autres, avec de longs « discours... »

Nous aurions à signaler, s'il ne fallait nous restreindre, bien d'autres rencontres intéressantes qui ont eu lieu à Ars. Les pères y amenaient leurs enfants, les époux chrétiens leurs femmes ; les chefs d'institution y conduisaient leurs élèves, les supérieurs de communautés leurs religieux et leurs novices. Les conférences de Saint-Vincent de Paul en faisaient le but de leurs pèlerinages.

Ce serait ici le cas de nous étendre sur les ma-

nifestations éclatantes qui accueillaient le serviteur de Dieu, lorsqu'il faisait un pas hors de son confessionnal ou de son église : disons seulement qu'elles étaient un des côtés les plus extraordinaires et les plus saisissants du tableau que l'on venait contempler à Ars. Nous connaissons un général qui avait accompagné le préfet du département, dans une visite à la famille des Garets. C'était un dimanche, et les hôtes du château durent suivre les exercices religieux de la journée. Ce que le vieux militaire avait vu jusque-là l'avait médiocrement touché. Le catéchisme du Curé l'avait laissé froid et inattentif. Mais, lorsqu'au sortir de l'église, il fut témoin des marques de vénération qui éclatèrent sur le passage de M. Vianney; lorsqu'il vit cette multitude haletante, ces bras tendus, ces fronts inclinés, ces regards suppliants, et le saint vieillard adressant une parole à tous, souriant à tous, répandant ses bénédictions sur tous, les larmes lui vinrent aux yeux, et il resta tellement impressionné que, pendant longtemps, il ne parla plus d'autre chose.

L'ambition des pèlerins ne se bornait pas à voir le saint Curé, à lui parler et à entendre une réponse à leurs paroles; elle allait encore à vouloir posséder un souvenir de lui, un objet qu'il avait bénit, une image qu'il avait signée, quelque chose qui lui avait appartenu. De là, l'habitude prise par

M. Vianney, bien qu'il en coûtât de continuels efforts à son humilité, de bénir, après la messe, les croix, les médailles et les chapelets, et de mettre les initiales de son nom sur les images et sur les livres qu'on lui présentait.

Au commencement, lorsque le Curé d'Ars quittait un instant l'église, il ôtait son surplis et le déposait sur le mur du cimetière pour le reprendre ensuite ; mais il a été bientôt forcé de ne plus s'en séparer : on le coupait par morceaux. On faisait de même de son chapeau qu'il ne pouvait, pendant les longues séances du confessionnal, défendre contre ce pieux vandalisme ; c'est pourquoi il résolut de ne plus s'en servir. Plusieurs fois on a donné des coups de ciseaux à sa soutane. Des femmes, pendant son catéchisme, se glissaient auprès de sa stalle et avisaient à lui couper quelques mèches de cheveux ; de temps en temps, lorsqu'elles tiraient trop fort, il se retournait et leur disait d'un ton calme : « Laissez-moi tranquille ! » Ordinairement il feignait de ne pas s'en apercevoir, mais il en souffrait intérieurement. On a souvent détaché des pages de son bréviaire, qu'il était obligé de soustraire à la vue des pèlerins. Il est inutile de parler de l'avidité avec laquelle on se disputait les choses qui avaient été à son usage, ou qu'il avait simplement touchées. Les meubles de sa pauvre chambre ont tous été vendus plusieurs

fois. Nous ne pouvions faire visiter la cure aux étrangers sans avoir à constater ensuite quelques dégâts ou quelques larcins. On enlevait la paille de son lit, on mutilait ses chaises, on entaillait sa table, on déchirait ses livres, on ouvrait ses tiroirs pour lui voler ses plumes, ses crayons, son papier; on s'arrachait ces trésors. Quand on n'avait pas eu part au butin, on brisait en passant une branche de la touffe de sureaux qui croissaient dans sa cour; les plus discrets cueillaient une des petites fleurs qui s'y épanouissaient sous l'herbe.

Ceux qui ne pouvaient jouir de la présence du Curé d'Ars voulaient avoir son portrait. L'exhibition continuelle de ce portrait, s'étalant sous toutes les formes et quelquefois sous les formes les plus ridicules, aux portes de toutes les maisons du village, offusquait la vue du bon Curé et blessait son âme. Ce dut être pour lui, dans le commencement, une véritable obsession. Il avait fini par s'y habituer comme à tant d'autres souffrances; pourtant, quand il faisait son petit trajet journalier du presbytère à l'église, en passant par la maison des missionnaires, poursuivi le long du chemin par les ovations de la foule, on aurait pu remarquer qu'il baissait la tête et ne savait que faire de ses yeux; il avait l'air d'un patient. S'il lui arrivait, par mégarde, d'apercevoir une de ces

images qui tapissaient les murs, il échappait à cette importune vision par une aimable saillie : « Tou-« jours ce vilain portrait[1] !... Voyez comme je « suis malheureux ! On me pend, on me vend !... « Pauvre Curé d'Ars ! »

En 1852, un artiste avignonnais, frappé de l'air de sainteté répandu sur la figure de M. Vianney, réussit à la reproduire de mémoire, d'une manière assez heureuse. Ce fut, avant l'œuvre si remarquable de M. Cabuchet, ce que l'on posséda de mieux. On en fit une lithographie qui se vendait 2 ou 3 francs. En voyant apparaître cette nouvelle édition de son portrait, le Curé d'Ars dit, avec le sourire malin dont il assaisonnait une réflexion piquante : « Hélas ! on est bien averti, à « chaque instant, du peu qu'on vaut. Quand on me « donnait pour 2 sous, j'avais encore des ache-« teurs ; depuis qu'on me vend 3 francs, je n'en « ai plus. »

Nous ne parlerons ici que pour mémoire du camail que M. Vianney reçut des mains de Mgr Chalandon et de la croix d'honneur qui lui fut envoyée, sur le rapport du comte Emmanuel de Coëtlogon, préfet de l'Ain, à la demande du marquis de Castellane, sous-préfet de Trévoux. Le bon Curé ne

[1] M. Vianney, pour marquer le mépris qu'il faisait de son portrait, l'appelait en riant son *carnaval*.

porta son camail qu'à la cérémonie de réception, et il en souffrit plus qu'il n'aurait souffert, quelques années auparavant, *des coups de bâton* qui devaient le mettre hors de chez lui. Quant à la croix d'honneur, il fallut, pour qu'on pût dire qu'il l'avait acceptée, lui faire croire que c'étaient des reliques qu'on lui offrait.

« Hé! là! fit-il avec un soupir de désappointe-« ment lorsqu'il eut ouvert l'écrin qui la renfer-« mait... ce n'est que ça!... » Puis la passant à son vicaire : « Tenez, mon ami, lui dit-il, l'Em-« pereur s'est trompé. Ayez autant de plaisir à « la recevoir que j'en ai à vous la donner. »

Rappelons, avant de clore ce chapitre, que des débats singuliers qui ne semblaient pas de notre temps et qui font ressouvenir de ceux qui suivirent la mort d'un des plus grands saints de la France, de l'admirable saint Martin, eurent lieu autour du serviteur de Dieu. L'affaiblissement de la foi dans nos contrées et dans notre siècle n'empêchait pas les habitants de Dardilly de jeter des regards de convoitise sur le trésor possédé à Ars, et ils songèrent au moyen de s'en assurer quelque chose. On alla trouver M. Vianney, on le supplia de faire son testament. On savait qu'il ne gardait rien des sommes que la piété des fidèles pouvait remettre entre ses mains. On lui demandait quelque chose de plus précieux que l'or et l'argent; on le suppliait

de rendre sa dépouille mortelle à sa paroisse natale. Le bon Curé ne refusa pas, il ne savait pas refuser ; il fit le testament comme on le désirait. Le secret transpira, et l'alarme fut grande à Ars et dans tout le diocèse de Belley. L'évêque dut intervenir; il demanda au Curé pourquoi il voulait quitter, après sa mort, la paroisse où il avait tant travaillé, et quelle raison il avait de désirer que son corps reposât à Dardilly.

« Ah! dit le bon Curé, pourvu que mon âme « soit auprès de Dieu, peu importe le lieu où sera « le reste. »

Alors Mgr Chalandon réclama ce pauvre corps, et le Curé, mortifié et honteux de telles prétentions, promit de faire un autre testament. La veille de sa mort il le refit, selon le désir qui lui en fut manifesté, et disposa définitivement de ses restes en faveur de la paroisse d'Ars. Mais Dardilly ne se tint pas pour battu et multiplia les démarches. Si étrange que cela paraisse dans les mœurs du XIXe siècle, les notables de l'endroit firent entre eux une souscription pour soutenir ce qu'ils appelaient leurs droits. Ils recoururent aux diverses autorités et, un instant, ils crurent avoir gain de cause. Ils voulurent une part de ce trésor qu'ils regardaient déjà comme une relique; on eut grand'peine à leur faire entendre raison. Pendant tout ce débat, l'inquiétude à Ars était au comble. Les imaginations

s'étaient-elles trop émues? je ne sais : mais on pensa que le tombeau du serviteur de Dieu avait besoin d'une surveillance particulière, et on craignit que les transports de la vénération n'amenassent de fâcheuses tentatives.

De pareils faits révèlent mieux que tout ce qu'on pourrait dire le sentiment populaire, et donnent la mesure du respect et de la confiance qui entourèrent, de son vivant et après sa mort, l'homme prodigieux dont nous écrivons l'histoire.

CHAPITRE X

M. Vianney au milieu de la foule distribuant ses conseils.

Le Curé d'Ars était, pour nous servir d'une comparaison de saint François de Sales, comme ces grands abreuvoirs publics où tout le monde a le droit de puiser. Lorsque, dans une situation difficile, on avait besoin de lumière et de conseil, on venait les chercher près de lui. Beaucoup n'ayant que peu de mots à dire au saint prêtre et désespérant de percer la foule qui environnait son confessionnal d'un cercle impénétrable, se contentaient d'épier ses mouvements et s'efforçaient de le saisir au passage.

C'était un des spectacles les plus extraordinaires et les plus émouvants qu'on pût voir que celui de M. Vianney, accomplissant à midi son trajet ordinaire de la cure à l'ancienne maison de la *Providence* où logeaient les missionnaires, escorté des hom-

mages, des respects et des empressements de la foule. Dès qu'il paraissait, toutes les têtes se découvraient, toutes les bouches acclamaient son nom, tous les bras étaient tendus vers lui, tous les cœurs volaient à sa rencontre. Sa présence effaçait tout, dominait tout. Les regards, les aspirations, les pensées ne gravitaient plus que vers cette physionomie transfigurée par la pénitence, la contemplation et les ardeurs de l'amour divin. Le désir de l'approcher n'était pas moindre que celui qui éclatait sur le passage des saints les plus illustres, et notamment de saint Dominique, qui ne pouvait se montrer nulle part sans être suivi des grands et du peuple, qu'on s'estimait heureux de toucher et à qui on coupait des morceaux de sa chape pour en faire des reliques. La même chose est arrivée souvent à M. Vianney. Mais lui, comme si ces marques de vénération se fussent adressées à un autre, s'enveloppant de son humilité, s'en allait sans paraître touché de ce qui se passait ou se disait autour de lui, attentif seulement aux questions dont on l'accablait en ce moment.

Au reste, le bon Père, — c'est ainsi que l'appelaient tous ces étrangers, venus de diverses contrées du monde et le voyant pour la première fois : *Mon Père, le bon Père, le saint Père;* ils comprenaient que ce nom cher et vénérable était celui qui exprimait le mieux les sentiments que sa présence

faisait naître : l'homme qui a renoncé à la paternité du sang pour se faire sur les âmes, par la fécondité du sacrifice, une paternité plus généreuse, porte devant nos respects ce titre glorieux et doux, — le bon Père se prêtait, de la meilleure grâce du monde, à toutes les exigences de la foule, de quelque nature qu'elles fussent. Jamais une interrogation, à moins qu'elle ne fût par trop absurde et ridicule, ne restait sans réponse. Rien n'égalait la promptitude et la netteté de ces réponses, qui n'attendaient pas toujours pour se formuler que la question fût achevée : particularité d'autant plus remarquable que le Curé d'Ars était aussi modeste que consciencieux, et qu'il s'agissait souvent des intérêts les plus graves et des solutions les plus importantes.

Il excellait à tirer chaque question du faux jour où l'avaient placée la passion, l'amour-propre et l'intérêt; il la regardait au grand jour pour la mieux voir; le grand jour d'une sainte âme, c'est l'éternité. Aussi était-on sûr, après avoir recueilli en chemin tout ce qui se disait à haute voix ou se murmurait à voix basse, de rencontrer près de lui une face nouvelle et inédite de la vérité, quelque chose qu'on n'avait pas entendue, qui n'appartenait qu'à lui seul, parce qu'il ne l'avait cherchée qu'en Dieu. Cette lucidité ne lui était pas toujours départie dans la même mesure; il n'était que l'instrument

des grâces divines, et ces grâces étaient surtout accordées à la bonne foi des personnes qui venaient l'interroger. Dieu l'éclairait par compassion pour elles, et lui octroyait en faveur de ces âmes les lumières qu'elles désiraient.

Ordinairement, il conseillait une neuvaine au Saint-Esprit ou au saint Cœur de Marie pour les nécessités de l'âme, et à sainte Philomène pour les nécessités du corps.

Quiconque apportait à Ars de vrais besoins et un désir sincère d'obtenir des lumières et des grâces, les obtenait, dans la mesure de ses besoins et de ses désirs. Mais une fois que l'éclair avait lui, une fois que le trait de lumière était parti, il fallait s'en contenter. Beaucoup se recherchant eux-mêmes, trouvant leur volonté dans leurs sacrifices, s'obstinaient, attendaient, revenaient à la charge, insistaient avec importunité pour avoir une décision qui contentât leur vanité, répondît à leurs vues ambitieuses et à leur besoin d'être ou de paraître. Il y en a qui semblaient vouloir monopoliser le saint homme avec toutes ses grâces et tous ses priviléges. Ces ardélions du pèlerinage n'obtenaient rien que de vague et d'évasif. Ou M. Vianney ne répondait pas, ou sa réponse ne renfermait aucune lumière. Il arrivait à ces personnes comme aux mendiants indiscrets : le riche qu'ils poursuivent de leurs adjurations, et qui s'est déjà montré

généreux, les repousse en leur disant : « Je ne peux pas vous donner. »

Tout était pour le serviteur de Dieu l'occasion de placer un bon conseil et une pieuse pensée. Le sermonneur ne paraissait pas, le maître ne se faisait pas sentir; mais sa parole affectueuse, appropriée à chacun, s'insinuait dans les cœurs et y traçait un sillon lumineux. On était vaincu avant d'avoir songé à se défendre. Les saints, qui savent la puissance d'une parole dite au nom de Jésus-Christ, même à qui ignore le doux Maître, se regardent comme envoyés par lui vers toute créature qu'ils rencontrent, et ils s'efforcent de ne pas la quitter sans avoir déposé en elle un germe de salut. M. Vianney avait à l'adresse de tous des mots inoubliables. Il lui suffisait souvent d'un seul de ces mots pour infiltrer dans une âme la lumière et la vie. Ce mot détruisait le mal dans son principe ou l'arrêtait dans ses progrès ; il rompait le charme de l'erreur et signalait la vérité ; il fermait des blessures anciennes ou il indiquait les remèdes les plus efficaces pour en réparer les suites. Soit que la parole du Curé d'Ars fût empreinte de plus d'onction ou de plus de sécheresse, de plus de douceur ou de plus de sévérité, elle était toujours ce qu'il fallait ; elle manquait rarement son effet. Dieu seul connaît ce qui s'est passé dans ces entrevues fugitives, ce qui s'est fait obscurément pour son ser-

vice et pour sa gloire, dans le secret de ces confidences par lesquelles le saint Curé préparait les changements qui s'achevaient ensuite dans les entretiens plus intimes du confessionnal.

Il était impossible que l'extrême défiance que M. Vianney avait de lui-même, son détachement absolu de son propre sens, son humilité d'esprit, ne fussent pas récompensés par un discernement et une prudence célestes. Que de fois ne lui est-il pas arrivé de voir réunies autour de lui des personnes qui avaient toutes un grand désir de servir Notre-Seigneur dans l'état le plus parfait! Chose étonnante! il conseillait à l'une d'entrer en religion, à l'autre de se marier, à une autre de vivre dans le célibat sans sortir du monde. L'avenir faisait voir que chacune, en suivant son conseil, avait été fidèle à la voix de Dieu.

Un professeur de petit séminaire écrivait à M. Toccanier, le 6 avril 1856 : « J'ai besoin de parler au Curé d'Ars, et je n'ai qu'un jour à ma disposition, le jour de la Pentecôte. Il me serait dur de manquer mon but, après un voyage long, dispendieux et fatigant. Puis-je avoir la certitude d'être admis auprès de M. Vianney, et à quelle heure? »

Ce jeune ecclésiastique était à Ars au jour et à l'heure dits. Il avait fait cent lieues pour avoir trois minutes d'audience. Nous le vîmes ensuite. Il

descendait du Thabor; son visage était lumineux. « Quel homme! s'écria-t-il. Votre Saint a tranché « en deux mots une question que personne n'avait « voulu résoudre avant lui. Il a fixé toutes mes « incertitudes. »

Un curé du diocèse d'Autun avait à résoudre un cas de justice et de restitution très-embrouillé. Il avait beaucoup fait en vain pour s'éclairer; il avait lu, réfléchi, consulté; le doute persévérait. Il vint à Ars, où sa question fut résolue d'emblée : ce fut comme si un nuage se déchirait. M. Vianney ne lui dit qu'un mot, mais ce mot si simple et si péremptoire, personne ne le lui avait dit auparavant; il ne l'avait trouvé dans aucun traité; et toutefois ce mot répondait à tout. Il jeta une clarté si vive et si instantanée sur le point le plus obscur de la question, que l'interlocuteur du Curé d'Ars ne put s'empêcher de dire, en se parlant à lui-même : « Eh bien! vous, il y a certainement quelqu'un qui « vous conseille! vous avez un *souffleur...* » Et il ajouta à haute voix : « Monsieur le Curé, où avez-« vous donc fait votre théologie? » M. Vianney lui montra silencieusement son prie-dieu.

On ne peut pas dire que chez le Curé d'Ars cette sûreté de vue, cette rapidité de coup d'œil et cette rectitude de sens vinssent d'une grande perspicacité naturelle, ni qu'elles fussent un bienfait de sa première éducation. Cette faculté était encore

moins le résultat de lectures suivies, d'études sérieuses, de longues réflexions ou de connaissances acquises. Il semblait y avoir plutôt dans l'esprit de l'humble prêtre un type de vérité, un critérium latent mais infaillible, une clef qui lui servait à ouvrir les portes du cœur les plus secrètes et les mieux gardées, un fil qui l'aidait à se retrouver dans le dédale des consciences, une corde qui vibrait à l'unisson de tout ce qui était droit et juste, et qui résonnait en désaccord de tout ce qui était mal et inexact.

A côté de questions vulgaires ou se rattachant à des intérêts privés, M. Vianney avait à en résoudre de plus graves. Grâce à la présence du bon Père, Ars a été pendant longtemps l'officine où le génie de la foi et de la charité a préparé et fait consacrer ses bienfaisantes conceptions. Qui pourrait dire combien d'œuvres catholiques sont nées là? combien, nées ailleurs, ont reçu là le baptême et la fécondité?

De toutes parts on appelait les encouragements du saint prêtre, ses bénédictions et ses suffrages sur des fondations, sur des établissements, sur des communautés, sur des écrits, sur des œuvres destinés quelquefois à une grande célébrité. Dieu montrait visiblement par lui son pouvoir souverain. D'une parole, il faisait ce qu'il disait, ce qu'il voulait, ce qu'il demandait. Il décidait une

vocation, il faisait bâtir un monastère, sortir de terre une école, une *Providence*, une salle d'asile, un hospice.

Son merveilleux bon sens apercevait du premier coup d'œil les difficultés d'une entreprise, les raisons pour et contre sa création. Il rejetait impitoyablement les projets sans portée, sans utilité réelle, qui viennent d'un zèle indiscret, de la volonté propre, de l'amour du bruit ou de l'activité inquiète d'un esprit sans discipline. Mais ses sympathies les plus chaleureuses et son concours le plus efficace étaient toujours au service des institutions dont la pensée était pure et le but franchement chrétien. On retrouvait quelque chose de lui, une inspiration, un conseil, une prière, une bénédiction, une aumône, dans la plupart des œuvres contemporaines. Il félicitait les fondateurs ; il les remerciait de leurs peines ; il se réjouissait de leur mérite ; il les traitait avec des égards particuliers ; il les encourageait et les prémunissait contre les désenchantements et les mécomptes inséparables de tout commencement.

Ici nous aurions trop à raconter. Bornons-nous à parler d'une congrégation que M. Vianney a spécialement aimée. On peut dire qu'il a présidé à sa naissance, et qu'il en a été le parrain.

Le 1er novembre 1853, une chrétienne géné-

reuse, se sentait inspirée, en présence du Très-Saint Sacrement, d'établir une association de prières pour les âmes du purgatoire. Elle demanda à Notre-Seigneur une marque de sa volonté à cet égard : ce signe lui fut donné comme elle l'avait souhaité. Le lendemain, jour des Morts, pendant son action de grâces, elle réfléchit qu'il y avait des ordres religieux pour tous les besoins de l'Église militante, qu'il n'y en avait pas pour ceux de l'Église souffrante. Il lui sembla que Dieu la sollicitait de combler ce vide. Elle fut d'abord effrayée de la mission qui venait de lui apparaître, et elle pria le Seigneur Jésus, par ses cinq plaies, de lui accorder encore des preuves visibles de sa volonté sur ce point.

Du mois de novembre 1853 au mois de juillet 1855, cette pensée ne la quitta plus. Elle obtint les manifestations demandées. Elle se sentait invinciblement poussée vers le but qu'elle n'osait regarder en face, lorsqu'elle se souvint du Curé d'Ars, dont elle avait entendu parler quelque temps auparavant pour la première fois. L'idée que ce saint prêtre était l'homme choisi par la Providence pour l'aider à faire son œuvre, devenant de plus en plus fixe, elle désira qu'un moyen lui fût donné par Notre-Seigneur d'entrer en rapport avec lui. Après neuf jours d'attente, une de ses amies lui proposa de se charger de ses commissions pour Ars. Cette

amie lui communiqua, au mois d'août, une réponse favorable du serviteur de Dieu.

Le 30 octobre, elle suppliait M. Vianney de méditer son projet, le jour des Morts. Le saint Curé resta longtemps la tête entre ses mains; il pleura et dit ensuite : « Voici l'œuvre que Dieu demandait depuis si longtemps. » Il fit répondre, le 11 novembre, que l'idée de fonder un ordre pour les âmes du purgatoire venait directement du Cœur de Notre-Seigneur, et qu'il bénirait ce sublime dévoûment.

La fondatrice, prévoyant des obstacles du côté de sa famille, recourait encore au Curé d'Ars, et recevait cette réponse, le 25 novembre : « A ma grande surprise, M. Vianney qui ne conseille pas aux jeunes filles de contrarier leurs parents, mais d'attendre plutôt leur consentement et de patienter jusque-là, n'a pas hésité pour vous. Il dit que *les larmes de la tendresse naturelle seront plutôt taries que celles qu'on répand en purgatoire*. Il priera pour que ce duel terrible de la nature et de la grâce se termine par le triomphe de la grâce. »

Sur le conseil de M. le Curé, la fondatrice se rendit à Paris, le 19 janvier 1856. Des croix de tous genres assaillirent le début du petit groupe d'auxiliatrices qu'elle réussit à former : pas de travail, pas d'argent, beaucoup de souffrances. Au récit de ces épreuves, le saint Curé se contenta de

sourire. « Elle a bien réfléchi avant de prendre une « détermination, dit-il à son missionnaire, elle a « prié, consulté, pesé d'avance dans sa pensée « les sacrifices à faire; elle a toutes les garanties « possibles : que lui manque-t-il? Il ne lui man- « quait que des croix : elle en a. Dites-lui que ces « croix sont des fleurs qui bientôt donneront des « fruits. »

Soutenue par ces vivifiantes paroles, la petite communauté redoubla ses prières. Peu après, elle trouva la maison qu'elle occupe aujourd'hui. Elle en prit possession le 1er juillet 1856. Depuis cette époque, elle a vécu, recevant du Père qui est aux cieux le pain de chaque jour et consacrant au soin des malades pauvres le temps que ne réclament pas les exercices religieux. A mesure que le nombre des sœurs augmente, la Providence augmente ses dons, et de nouveaux effets de sainteté naissent de ce double accroissement. Les dames auxiliatrices de la rue de la Barouillère remplissent le sens complet de la devise qu'elles ont adoptée : « PRIER, SOUFFRIR, AGIR pour les âmes du purgatoire. »

M. Vianney quittait rarement les hauteurs où son âme planait au milieu des joies pures de la contemplation, pour redescendre parmi les hommes et se mêler à leurs affaires. On l'y contraignait à force de questions. C'est ainsi qu'on a eu, de loin

en loin, son jugement sur les choses du temps, et qu'on a recueilli de lui quelques cris d'alarme sur l'imminence de telle ou telle crise politique et de tel ou tel danger social, signalés de loin par l'homme de Dieu.

Le Curé d'Ars a été très-réservé sur les temps où nous sommes. Cependant il pressentait dans cette situation, qu'aucune sagesse humaine ne pouvait prévoir, le côté qui en est le plus douloureux. Il voyait la défaillance des bons et les esprits tourner au mal avec hypocrisie et lâcheté. La tristesse de son âme s'échappait en accents profonds; sa parole jetait parfois des lueurs prophétiques.

Nous nous rappelons ses angoisses mortelles au moment de la guerre d'Italie. Nous ne les comprenions pas parfaitement, hélas ! lui-même était censé ignorer le premier mot de la question politique. Mais ce qu'il voyait, ce qui était pour lui un sujet d'incomparable douleur, c'était la lutte engagée entre deux nations catholiques, c'étaient les armées de la croix foulant et ensanglantant un sol catholique. Ce qu'il redoutait, c'était que les torches de l'incendie, qu'on promenait au delà des Alpes, ne volassent jusque sur la demeure sacrée du Père de la famille chrétienne.

Il savait que la cause que nous allions défendre était celle d'un gouvernement qui avait persécuté et spolié l'Église. Il regrettait qu'avant d'accorder

à ce gouvernement parricide le bénéfice de son alliance, la fille aînée de l'Église ne l'eût pas obligé à se réconcilier avec sa mère. A mesure que la lutte se prolongeait, son trouble et son anxiété augmentaient. Il pleura beaucoup pendant le chant du *Te Deum* qui suivit la bataille de Magenta et de Solferino. Quelques jours avant la paix de Villafranca, il nous disait, lui si réservé sur l'appréciation des événements de ce monde, auxquels il ne prenait d'ordinaire aucun intérêt : « Est-ce que ça « va continuer encore longtemps?... CE SERAIT DE « L'ÉGAREMENT. » Nous lui avions demandé nous-même, trois jours auparavant, combien de temps durerait cette guerre? « AUSSI LONGTEMPS QUE NOS « PÉCHÉS! » avait-il répondu. Le lendemain, c'était l'octave de la Fête-Dieu, nous lui dîmes : « Mon-« sieur le Curé, vous allez tenir tout à l'heure dans « vos mains le Dieu de paix; dites-lui donc de « nous donner la paix. — Ah! mon ami, il faudrait « d'abord la faire en soi-même... »

Lorsque cette paix si désirée eut été conclue entre les empereurs, nous nous en réjouissions avec M. Vianney, qui prenait plaisir à nous entendre exprimer les espérances nées de cet accord des deux grandes puissances catholiques. Tout à coup il nous arrêta pour nous dire avec un profond soupir : « Ah ! mon ami, ce n'est pas fini. »

La science de Dieu donne à qui la possède saga-

cité et force, parce que tout à la fois elle aiguise et dilate l'esprit. « Ce qu'il y a de plus admirable pour moi dans la Vie des Saints, a dit un éminent chrétien qui fut aussi un grand politique, c'est une circonstance qui, je crois, n'a pas encore été convenablement appréciée. L'homme habitué à converser avec Dieu, toutes circonstances égales d'ailleurs, surpasse les autres par la force de sa raison, mais surtout par ce sens pratique et sage qu'on appelle *le bon sens*. Parmi les personnes que je connais, les seules en qui j'ai trouvé un bon sens imperturbable, une véritable sagacité, une merveilleuse aptitude pour donner des solutions pratiques et sages aux problèmes les plus difficiles, et pour trouver toujours une échappée ou une issue dans les affaires les plus ardues, sont celles qui ont mené une vie contemplative et retirée[1]. »

[1] Donoso Cortès, *Essai sur le Catholicisme, etc.*, l. VIII, c. II.

CHAPITRE XI

Le vénérable Curé d'Ars au saint tribunal.

Le Curé d'Ars avait d'autres titres, sans doute, à la vénération de ses contemporains, il en aura d'autres devant l'histoire, mais le caractère de confesseur dominait tout aux yeux des pèlerins. C'était principalement au confesseur que ces flots d'étrangers, arrivant à Ars des quatre coins du monde, voulaient avoir affaire. La vie de M. Vianney s'est passée dans le confessionnal. Sur les dix-huit ou vingt heures qui composaient sa journée de travail, il ne prenait que le temps de vaquer à l'oraison, de prier dans le missel et dans le bréviaire, et de faire à midi un semblant de repas. On a peine à comprendre qu'il sortît de séances aussi longues sans fatigue et sans brisement de tête, avec la plénitude et le libre exercice de ses facultés. On peut exceptionnellement supporter une journée de seize heures au confessionnal; mais qui ne serait ef-

frayé à la pensée de recommencer le lendemain et les jours suivants, et cela non pas une semaine, non pas un mois, mais trente ans, mais toute une vie?

Lorsque le serviteur de Dieu avait fini sa journée à neuf heures en été et à sept heures en hiver, on voyait la foule des femmes, qui n'avait pu passer, s'agglomérer dans le petit vestibule de l'église qui fait face au presbytère. Chacune gardait sa place avec une sollicitude jalouse jusqu'à l'ouverture des portes, qui avait lieu le plus souvent à minuit, quelquefois à une heure, à deux heures au plus tard. Nous connaissons de grandes dames, qui ambitionnant une de ces places ont offert de l'argent à de pauvres paysannes pour l'acheter et ont été refusées par ces simples paroles : « Merci, Madame, mais chacun est ici pour son compte. » D'autres personnes se relevaient après un court sommeil et venaient faire sentinelle, aux abords de la cure, pour saisir le saint homme au passage et échanger avec lui, ne fût-ce qu'un mot à la dérobée. Il leur répondait sans s'arrêter.

M. Vianney avait parfois beaucoup de peine à pénétrer dans l'église, où la foule s'engouffrait tumultueusement avec une vivacité qui témoignait du désir que chacun avait d'occuper les premières places autour du confessionnal. C'était un tourbillon, au milieu duquel il a toujours été difficile aux

personnes chargées officieusement de la police, « de faire de l'ordre avec le désordre. » L'empressement était parfois si grand, qu'il y avait des chutes, des épisodes comiques, une indescriptible confusion qui ne cessait qu'au moment où le Curé d'Ars apparaissait.

Par la suite, afin que chacun pût conserver son rang, on faisait entrer les femmes une à une, au moyen d'une barre de fer, qui remplaçait un ingénieux et célèbre mécanisme moderne. Le même système était mis en usage à l'entrée de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, qui sans cela eût été prise d'assaut. Le trop-plein s'alignait sur deux rangs en travers de la nef. Il n'était pas toujours facile de faire admettre cet arrangement, et l'on rencontrait souvent des caractères rétifs et des gens sans éducation qui ne respectaient aucune consigne. M. Vianney a dû beaucoup souffrir de ces exigences tyranniques. Il fallait qu'il eût continuellement près de lui une personne de bonne volonté préposée à la garde de la chapelle. Huit ou dix femmes dévouées remplissaient tour à tour ces ingrates fonctions.

Un jour, les prétentions déraisonnables d'une étrangère, qui pour passer avant son tour avait brusquement écarté ses voisines, amena dans la foule rangée autour du confessionnal des murmures, des plaintes, des protestations énergiques,

jusqu'à des voies de fait, et il devint impossible à M. Vianney d'entendre sa pénitente et d'en être entendu. Jusque-là il avait pris patience, mais enfin il se leva tranquillement de son tribunal de miséricorde, traversa avec dignité la bruyante cohue et alla se prosterner au pied de l'autel de Sainte-Philomène, pour la prier d'apaiser ce tumulte inconvenant. Il avait à peine commencé sa prière, que les indiscrètes causeuses, rougissant d'elles-mêmes, reprirent leur place dans un religieux silence.

Quelquefois il arrivait que des personnes, moins audacieuses, qui n'osaient employer la force pour s'ouvrir un passage à travers la mêlée, ou pour se défendre contre ses envahissements, après avoir passé plusieurs nuits sous le porche, n'étaient pas plus avancées que le premier jour. M. le Curé les discernait, et, lorsqu'elles pouvaient le joindre et lui faire connaître leur position, il usait envers elles de la plus douce condescendance.

A six ou sept heures du matin, suivant la saison, M. Vianney sortait du saint tribunal pour monter à l'autel. La foule en ce moment était si épaisse sur son passage, qu'on était obligé de lui frayer un chemin et de le garantir des entreprises intempérantes de certaines personnes qui le tiraient par le bras, par son rochet ou par sa soutane. Que de fois on a failli le faire tomber ! que de fois on l'a poussé

violemment! que de fois on a déchiré ses habits! Il ne se plaignait jamais. Arrivé à grand'peine dans le sanctuaire, il s'agenouillait devant le maître-autel et restait un instant immobile comme ravi en la présence de Notre-Seigneur. On eût dit qu'il le voyait. Un homme était toujours près de lui pour contenir la multitude. M. le Curé revêtait ensuite ses ornements sacerdotaux, et l'on se disputait le bonheur de servir sa messe. Le plus souvent ce privilége était accordé à des personnages éminents ou sollicité même par des prêtres.

Après la messe, M. Vianney bénissait les objets de piété qu'on lui présentait, puis il rentrait au presbytère et prenait un peu de lait : c'était son déjeuner, depuis qu'on avait obtenu de lui qu'il déjeunât. Il confessait ensuite quarante à cinquante hommes qui, rangés sur deux lignes dans le chœur, attendaient, depuis l'ouverture des portes, que leur tour arrivât.

A dix heures, il interrompait son travail, s'enfermait dans la sacristie, et, à genoux par terre, sans point d'appui, il récitait dévotement ses heures. L'office terminé, il passait dans la petite pièce, qui est à droite sous le clocher, pour confesser les infirmes et d'autres personnes qu'il savait ne pouvoir prolonger leur séjour à Ars. Il fallait voir comme la foule s'encombrait à l'entrée! On avait besoin parfois d'user de beaucoup de fermeté pour dé-

gager le saint homme et empêcher que la vieille sacristie ne fût envahie. Souvent l'autorité des gardiens était méconnue et leurs efforts pour contenir tout ce monde restaient impuissants.

A onze heures, le serviteur de Dieu faisait le catéchisme. En descendant de sa petite chaire, il était plus que jamais entouré et pressé de toutes parts; il avait besoin plus que jamais d'un secours étranger pour s'ouvrir une issue à travers tous les obstacles. On l'interpellait, on le tirait par ses habits; on le forçait à recevoir des lettres, de l'argent, des objets précieux. On lui demandait sa bénédiction; on le harcelait pour avoir une médaille, un chapelet, une image, un souvenir. Des mères lui apportaient leurs enfants, des infirmes se mettaient à genoux devant lui et lui barraient le passage. Ceux qui n'avaient pas encore pu l'aborder lui faisaient des gestes suppliants. Il était difficile de percer ce rempart humain et de conduire M. Vianney dans une des chapelles du bas de l'église, où il donnait encore audience à quelques personnes. On s'y portait à sa suite avec une telle impétuosité, que deux hommes étaient presque toujours nécessaires pour contenir et régulariser ce mouvement.

Le Curé d'Ars rentrait chez lui pour prendre son repas en fendant les rangs d'une foule toujours plus compacte à mesure qu'il avançait. Quelquefois il trompait l'attente des pèlerins, soit en allant visiter

un malade, — et encore sa cohorte le suivait-elle, — soit en rentrant au presbytère par un chemin détourné. Souvent il trouvait dans la cour quelques privilégiés qu'on y avait furtivement introduits, afin qu'il les vît à l'insu des autres.

Pendant que le saint Curé dînait, une multitude impatiente stationnait au dehors, surveillant toutes les issues, et, lorsqu'à unc heure moins un quart, il passait sur la place pour se rendre à la *Providence*, où l'attendaient ses missionnaires, afin de s'entretenir avec eux dc ce qui intéressait la paroisse et le pèlerinage, on se précipitait à sa rencontre, on se ruait sur lui. Il fallait habituellement deux hommes pour le protéger.

Il ne faisait que traverser la salle à manger des missionnaires et ne s'y asseyait jamais. Les quelques minutes qu'il consacrait à cette visite étaient partagées entre ses collaborateurs et les pèlerins qui avaient obtenu une entrée de faveur de la complaisance des personnes de la maison, et qui remplissaient sur son passage les chambres, les corridors et les couloirs.

Lorsqu'il revenait à l'église, il trouvait les deux inévitables lignes de fortifications vivantes qui s'étaient reformées en son absence. C'est là surtout que l'emploi de la force devenait nécessaire pour comprimer de véritables émeutes , et installer M. Vianney dans sa chapelle à travers les murmures

des uns, et les violences des autres. Il disait d'abord ses vêpres à genoux, et confessait ensuite jusqu'à cinq heures. De là il passait à la sacristie, où déjà, le matin, il avait entendu les hommes, et, par intervalle, il recevait encore derrière le maître-autel quelques femmes qui ne pouvaient pas attendre. Il y avait toujours presse devant ses pas lorsqu'il se portait d'un endroit de l'église à un autre.

Le grand nombre de ceux qui venaient à Ars y faisaient une confession générale. M. Vianney se prêtait volontiers à ce rude ministère. Il savait que c'était le moyen d'arracher bien des âmes à l'enfer par la réparation des sacriléges. Peut-être ce résultat a-t-il été le plus consolant du pèlerinage. On a souvent comparé l'église à un hôpital : Ars était vraiment le grand hôpital des âmes. Toutes les infirmités, toutes les plaies morales, toutes les formes et toutes les variétés de la casuistique s'y étalaient, comme dans un cabinet d'anatomie s'étalent les membres humains avec leurs maladies et leurs lésions diverses. Malgré la sublime sainteté du serviteur de Dieu, les pécheurs se sentaient attirés à lui comme en dépit d'eux-mêmes, et tous recevaient de ce contact béni quelqu'une de ces heureuses blessures qui ne se ferment plus.

On pourrait supposer que des travaux si absorbants et si continuels détournaient forcément le

Curé d'Ars de l'attention à donner à chaque âme en particulier : on se tromperait. Il n'était pas un seul de ses pénitents qui ne pût se croire l'objet d'une sollicitude spéciale. Au milieu de cette presse toujours près de dégénérer en cohue, il entendait la personne qui était à ses pieds comme s'il n'avait rien eu d'autre à faire ; il donnait, il est vrai, peu de temps à chacun de ses pénitents, afin d'en avoir pour tous ; il préférait les revoir plus souvent et les entendre moins longtemps. La grâce accompagnait ses moindres paroles. Il savait l'endroit du cœur où il fallait frapper ; et le trait manquait rarement son but. Il y a des hommes à qui Notre-Seigneur accorde, dès cette vie, une intuition des choses divines qui imprime à leur voix un accent surnaturel et un irrésistible ascendant. On pouvait dire de M. Vianney ce que l'Esprit-Saint dit du prophète Élie, « que sa parole était de feu, et brûlait comme une torche enflammée [1] ; » ou encore, « qu'elle était comme un marteau qui brise la pierre [2]. » Ce que d'autres n'auraient pu par de longs discours, il l'opérait d'un seul mot. Ce mot était si plein de grâce et d'onction, qu'il lui suffisait pour entr'ouvrir une âme et y faire pénétrer les rayons de la lumière éternelle.

[1] Eccli., XLVIII, 1.
[2] Jerem., XXIII, 29.

« Par le péché, disait-il, nous méprisons le bon « Dieu, nous crucifions le bon Dieu! Que c'est « dommage de perdre des âmes qui ont tant coûté « de souffrances à Notre-Seigneur!... Dites-moi, « mon ami, quel mal vous fait Notre-Seigneur pour « le traiter de la sorte?... Si les pauvres damnés « pouvaient revenir sur la terre!... s'ils étaient à « notre place!...

« Oh! que nous sommes ingrats! Le bon Dieu « nous appelle à lui et nous le fuyons. Il veut nous « rendre heureux et nous ne voulons point de son « bonheur; il nous commande de l'aimer et nous « donnons notre cœur au démon. Nous employons « à nous perdre un temps qu'il nous a ménagé « pour nous sauver. Nous lui faisons la guerre « avec les moyens qu'il nous a donnés pour le « servir...

« Quand nous offensons le bon Dieu, si nous « regardions notre crucifix, nous entendrions « Notre-Seigneur nous dire au fond de l'âme : « Tu veux donc te mettre aussi du côté de mes « ennemis? tu veux donc me crucifier de nouveau? « Jetez les yeux sur Notre-Seigneur attaché à la « croix, et dites-vous : Voilà ce qu'il en a coûté « à mon Sauveur pour réparer l'injure que mes « péchés ont fait au bon Dieu!... Un Dieu qui « descend sur la terre pour être victime de nos « péchés, un Dieu qui souffre, un Dieu qui meurt,

« un Dieu qui endure tous les tourments parce « qu'il a voulu porter le poids de nos crimes... « A la vue de cette croix, comprenez la malice du « péché et la haine que vous devez en avoir. Ren- « trez en vous-même ; voyez ce que vous avez à « faire pour réparer votre pauvre vie...

« Que c'est dommage ! Le bon Dieu vous dira « à la mort : Pourquoi m'as-tu offensé, moi qui « t'aimais tant?... O mon enfant ! offenser le bon « Dieu qui ne nous a jamais fait que du bien ! « contenter le démon, qui ne peut nous faire que « du mal !... quelle folie ! »

Ces paroles, sorties du cœur et prononcées d'une voix qui se perdait dans les larmes, brisait les natures les plus fières et les plus rebelles.

Quand après l'accusation de ses fautes le pécheur disait qu'il n'avait que cela : « Quoi! s'écriait le « Curé d'Ars, vous n'avez que cela? que voudriez- « vous donc avoir fait de plus? »

Quelquefois Dieu venait en aide à l'éloquence de son ministre et hâtait le triomphe de la grâce par des signes éclatants qui terrassaient le coupable et le forçaient de se jeter dans les bras de la miséricorde. Un jour que ni ses prières, ni ses adjurations, ni ses larmes n'avaient pu vaincre l'obstination d'un malheureux pécheur, le saint Curé le vit tout à coup tomber à genoux en sanglotant et promettre de s'amender. Le serviteur de Dieu venait

d'apparaître à cet endurci, la tête environnée d'un nimbe lumineux, et il n'avait pu résister à ce spectacle.

Le curé d'Ars était bon envers tous, et nous avons dit ailleurs ses condescendances pour les pécheurs; mais cette bonté universelle avait un caractère plus touchant à l'égard des personnes consacrées à Notre-Seigneur par le vœu de chasteté et par la profession des vertus évangéliques. Il reconnaissait en elles l'hôte des régions que son âme habitait. Il les recevait avec une véritable effusion, comme un ami reçoit son ami. Il y avait dans cet accueil plus que de la bienveillance, il y avait de la cordialité, cette joie du cœur qui éclate à la vue d'une personne tendrement aimée.

Ceux qui avaient besoin d'un guide pour monter vers les hauteurs de Dieu, ne se lassaient pas de venir à Ars, d'y revenir sans cesse. Quel autre pouvait mieux les y conduire que le saint Curé? On savait qu'il était du pays. Semblable à ces montagnards des Alpes qui accompagnent le voyageur dans ses courses à travers leurs âpres sommets, et qui lui découvrant un immense horizon n'imaginent point d'en tirer gloire et vanité pour eux-mêmes, le Curé d'Ars menait à Dieu toute âme qui lui demandait son chemin, et, s'oubliant aussitôt, il ne songeait qu'à la féliciter de son bonheur et à se réjouir avec elle.

Toutes les douleurs qui venaient s'épancher dans son confessionnal, les faiblesses qui demandaient du courage, les inquiétudes qui cherchaient la paix, les doutes qui sollicitaient la foi, les efforts qui appelaient la victoire, trouvaient le langage qui leur convenait, et l'admirable confesseur changeait de ton selon le besoin des âmes. La merveille était que ses avis s'adaptassent parfaitement aux plus intimes faiblesses de tous ceux qui s'adressaient à lui et qu'il voyait pour la première fois.

Ce qui rendait à notre Saint cette tâche plus facile, c'est qu'il avait reçu à un très-éminent degré le don du discernement des esprits. Il lisait à livre ouvert dans le cœur de ses pénitents, et découvrait leurs fautes cachées dans les derniers replis de la conscience. Il a fait connaître à un grand nombre qu'ils le trompaient en confession. C'est journellement qu'il disait, à première vue, à ceux qui venaient à lui quels étaient leurs attraits, leur vocation, et par quelles voies Dieu voulait les conduire.

Un vieux pécheur vint un jour à Ars : nul ne savait dans sa paroisse depuis combien de temps il ne s'était confessé. M. Vianney, en fondant en larmes, l'engageait à remplir ce devoir : il résistait. Le serviteur de Dieu lui dit en lui mettant la main sur le cœur : « Il y a là quelque chose qui ne va « pas bien. Depuis combien de temps ne vous êtes- « vous pas confessé? — Depuis quarante ans. —

« Mon ami, il y a plus que cela : il y a quarante-
« quatre ans. »

Un ouvrier du chemin de fer, déshabitué depuis bien longtemps des pratiques les plus importantes de la religion, se sent porté par une inspiration subite à aller voir lui-même si tout ce que l'on disait du Curé d'Ars était vrai. Il arrive et tout ce qu'il voit le charme. Il se présente à la sacristie, où M. Vianney reçoit les hommes. « Mon ami, depuis combien d'an-
« nées ne vous êtes-vous pas confessé? — Ma foi,
« monsieur le Curé, il y a si longtemps que je ne
« m'en souviens plus. — Réfléchissez un peu, mon
« ami, recueillez vos souvenirs... il y a vingt-huit
« ans...— Vingt-huit ans?... vingt-huit ans?... c'est
« bien vrai ! — Et encore vous n'avez pas commu-
« nié ; vous avez seulement reçu l'absolution. —
« C'est encore vrai !... » Cette double révélation acheva de lever tous les obstacles qui s'opposaient dans cet homme à son retour au bien. Il est resté un chrétien exemplaire.

Un mauvais sujet que chacun redoutait, après avoir volé l'or et l'argent des voyageurs sur les grands chemins et commis bien d'autres excès, avait contracté des infirmités cruelles. Apprenant que les malades, qui venaient à Ars, obtenaient leur guérison, il veut en faire l'essai : il se présente à M. le Curé, qui d'abord refuse de le recevoir. Cet homme fort mécontent se disposait à repartir, lors-

que l'idée lui vient de retourner à l'église. M. Vianney le voit et le fait appeler. Il entre dans la sacristie, se disant à lui-même : « M. le Curé veut que tu te confesses; mais tu le feras bien comme tu l'entendras. » Quand il a fini sa prétendue confession, M. Vianney, qui jusque-là avait gardé le silence, lui dit : « Est-ce tout? — Oui, répond le « pénitent. — Mais, réplique M. le Curé, vous « ne m'avez pas dit que tel jour, en tel endroit, « vous aviez commis tel crime. » Et il se met à lui faire l'histoire de sa vie mieux qu'il ne l'aurait faite lui-même. Inutile de dire que cet homme changea, et qu'il fit un aveu sincère de ses fautes. Il obtint de plus sa guérison, et, de retour dans son pays, il fut un modèle de pénitence et de religion.

Une orpheline de la *Providence* avait été renvoyée plusieurs fois du saint tribunal sans recevoir l'absolution. Ne la voyant pas communier, les maîtresses s'inquiétèrent et lui dirent : « Vous allez « vous confesser aussi souvent que vos compagnes, « pourquoi ne faites-vous pas vos dévotions avec « elles? Vous n'êtes peut-être pas franche au con- « fessionnal; vous ne dites pas tout? » L'enfant rougit, elle avoua qu'elle cachait un péché grave, et que depuis qu'elle l'avait commis, M. le Curé ne lui donnait plus l'absolution. Elle prit son grand courage et fit cette accusation pénible. Le saint

Curé changea aussitôt de conduite à son égard et l'envoya à la table sainte.

En 1847, trois dames, la mère, la fille et la petite-fille étaient à Ars depuis plusieurs jours. Ennuyées d'une longue et stérile attente, à la suite d'une séance de plusieurs heures à l'église, elles avaient pris mentalement la résolution de partir, mais elles ne s'étaient point communiqué leur pensée. Au même instant, le Curé d'Ars sort de son confessionnal; il fixe sur elles son regard étincelant et fait signe à la jeune fille de le suivre à la sacristie. Cette enfant était dans une situation de conscience délicate; elle s'était laissé entraîner, à l'insu de ses parents, dans une de ces impasses qui mettent en péril la réputation et le salut... Elle avait été devinée. Elle n'eut presque pas besoin de faire de révélation. Elle mit ordre aux affaires très-compliquées de son âme. Elle s'en alla, consolée, raffermie et éclairée.

Un jeune homme de Rive-de-Gier voulait tromper M. Vianney en simulant le repentir, et pensait se flatter ensuite d'avoir mis sa perspicacité en défaut. Il aborde le Saint d'un air contrit : « C'est un grand pécheur, lui dit-il, qui vient à « vous, la douleur dans l'âme. » M. le Curé d'Ars, au lieu de lui ouvrir ses bras, le reçoit très-sèchement et lui répond : « Mon ami, je n'ai pas le « temps. Il ne manque pas ailleurs de prêtres pour

« vous entendre. » Puis il lui tourne le dos. Le jeune homme fait part de son étonnement; on lui répond que M. le Curé a lu sans doute au fond de son âme, et qu'il n'y a pas vu de disposition au repentir; on l'exhorte à changer; il retourne à l'église : c'est là que l'attendait un de ces coups décisifs qui forcent un homme à se souvenir de Dieu. Il ne s'est pas plus tôt mis à genoux qu'il se sent pénétré d'un désir sincère de conversion. Il se présente de nouveau au saint Curé qui le reçoit avec une tendresse et une effusion de cœur admirables, et qui est, vis-à-vis de lui, cette fois, ce qu'il était toujours, lorsque le vice repentant, le vice qui se frappe la poitrine et qui a honte de lui-même, était à ses pieds.

Dieu donne sa grâce aux humbles, mais il résiste aux superbes. Le vénérable Curé d'Ars leur résistait aussi; son cœur restait fermé; son accueil était froid, sa parole brève; ses yeux n'avaient pas de larmes. Plusieurs ont expérimenté cette conduite si différente de ses procédés habituels.

Il nous souvient d'une personne, que des revers exceptionnels après de grands égarements avaient amenée à Ars, et qui souffrait plus de ses humiliations que de ses remords. Cette femme s'étonnait de ne pas trouver dans le saint Curé la tendresse de cœur et l'indulgente bonté qu'elle avait entendu célébrer par d'autres. Elle s'en plaignit un jour. « Je

« sens, dit-elle, que je fais horreur à ce saint « homme. » On lui répondit : « Non; mais il y a « en vous quelque chose qui lui déplaît instincti- « vement... Humiliez-vous, regardez vos mal- « heurs d'un œil plus calme et moins révolté; « rattachez-les à vos fautes; multipliez les actes « de soumission et d'abaissement volontaires; et « vous verrez que M. le Curé changera. » Le conseil fut suivi, et le bon Père trouva dans son cœur, pour cette malheureuse, des trésors de sensibilité, d'onction et de miséricorde.

On a de nombreux exemples de pécheurs auxquels M. Vianney a dit après leur confession : « Vous ne m'avez pas tout déclaré : vous ne m'avez « pas parlé de cette faute... Vous ne vous êtes pas « accusé d'avoir trompé jusqu'ici vos confesseurs, « d'avoir été en tel lieu avec telle personne, d'avoir « commis telle injustice, d'être enclin à telle pas- « sion. » D'autres fois, il disait simplement : « Ce « n'est pas tout; il vous reste encore quelque chose « à dire. » Ou bien : « Vous oubliez une faute. » Il ne se passait pas de jour où, discernant dans la foule quelque pécheur plus coupable, plus aveugle, plus endurci que les autres, il ne lui fît signe de s'approcher, ou n'allât le prendre par la main pour l'amener au confessionnal. Les principales conversions qui se sont opérées à Ars ont été le fruit de ces appels directs de la miséricorde.

CHAPITRE XII

Le vénérable Curé d'Ars dans ses Catéchismes.

On a représenté le Curé d'Ars comme un homme sans moyens : c'est une erreur. Si la nature avait peu fait pour lui, la grâce avait refait l'œuvre de la nature, et en l'enrichissant des dons les plus éminents de l'Esprit-Saint, elle l'avait encore pourvu des qualités et des talents que le monde recherche et honore. « Quel maître avez-vous eu en « théologie, lui disait-on un jour avec une inten- « tion légèrement ironique ? — Le même Maître « que saint Pierre, » répondit avec une simplicité vraie le serviteur de Dieu.

Comment pourraient en douter ceux qui ont eu le bonheur d'assister à quelques-uns de ses catéchismes, d'entendre cette parole étrange qui ne ressemblait à aucune parole humaine, qui ont vu l'effet irrésistible produit sur les auditeurs de toute

classe par cette voix, cette sensibilité, cet élan, cette intuition, cette flamme et l'éclatante beauté de ce français inculte, presque trivial, mais transfiguré et pénétré du feu sacré jusque dans la forme, l'arrangement, l'harmonie des mots et des syllabes? Et pourtant il ne disait pas des mots; la véritable éloquence est dans les choses; il disait des choses, et il les disait dans un style prodigieux. Son âme tout entière passait dans celle de la foule pour la faire croire, aimer, espérer avec lui. C'est là le but suprême et aussi le triomphe de l'éloquence évangélique.

Il est arrivé souvent aux personnes qui ont entendu M. Vianney discourir du ciel, de l'humanité sainte de Notre-Seigneur, de son amère passion, de sa présence réelle au Très-Saint Sacrement de nos autels, de la bienheureuse Vierge Marie, de ses amabilités et de ses grandeurs, du bonheur des saints, de la pureté des anges, de la beauté des âmes, de la dignité de l'homme, de tous ces sujets qui lui étaient familiers, il leur est arrivé de sortir de cet entretien, convaincus que le bon Père voyait les choses dont il venait de parler avec une telle plénitude de cœur, une éloquence si émue, des accents si passionnés, une si grande abondance de larmes; et de fait, sa parole s'imprégnait alors d'un caractère de tendresse divine, de suave douceur et d'onction pénétrante auquel on ne peut rien com-

parer. Il y avait dans sa voix, dans son geste, dans son regard, sur sa face transfigurée, un éclat si extraordinaire, une puissance si merveilleuse, qu'il était impossible de rester froid en l'écoutant. Les vues et les pensées que la lumière divine communique ont une bien autre portée que celles qu'on acquiert par le travail. En présence d'une exposition si simple et si lumineuse à la fois, devant une certitude si grande, le doute s'en allait des cœurs les plus rebelles, et les admirables clartés de la foi prenaient sa place.

La parole du Curé d'Ars avait d'autant plus d'efficacité, qu'il prêchait par tout son être. Sa présence seule était déjà une apparition de la vérité. C'est bien de lui qu'on pouvait dire qu'il était l'*orateur des yeux*, et qu'il aurait ému et convaincu même par son silence. Quand on voyait apparaître en chaire ce visage pâle, osseux, diaphane ; quand on entendait cette voix grêle, perçante, ressemblant à un cri, jeter à la foule des pensées sublimes sous une enveloppe naïve et populaire, on croyait être en présence d'une de ces grandes figures bibliques parlant aux hommes la langue des prophètes. On était déjà saisi de respect, rempli de confiance et disposé à entendre, non pour jouir, mais pour profiter.

Avant de commencer, le vénérable catéchiste promenait sur l'auditoire son regard, qui préparait

le chemin à sa parole. Quelquefois ce regard devenait fixe ; il semblait fouiller jusqu'au fond d'une âme que le Saint avait entrevue tout à coup, et dans laquelle on eût dit qu'il allait chercher le texte de son entretien. Combien ont pu croire qu'il n'avait parlé que pour eux ! combien se sont reconnus dans la peinture qu'il faisait de leurs faiblesses ! combien y ont retrouvé l'histoire secrète de leurs défaillances, de leurs séductions, de leurs combats, de leurs troubles et de leurs remords !...

Pour ceux à qui il a été donné d'assister à ces catéchismes, il y avait deux choses également remarquables : le prédicateur et l'auditeur. Ce n'était pas une parole que faisait entendre le prédicateur, c'était plus qu'une parole, c'était une âme, une âme sainte, toute trempée de foi et d'amour, qui s'épanchait devant vous, dont vous subissiez le contact immédiat, dont vous sentiez le rayonnement sur votre âme. Quant à l'auditeur, il n'était plus sur la terre ; il était transporté dans ces pures régions d'où descendent les dogmes et les mystères. A mesure que le saint parlait, de nouveaux et clairs horizons s'ouvraient à la pensée : le ciel et la terre, la vie présente et la vie future, les choses du temps et les choses de l'éternité se montraient sous un jour qu'on n'avait pas encore aperçu.

Lorsqu'un homme venu du monde et en rapportant les idées, les sentiments, les impressions qu'on

y respire, s'asseyait pour entendre cette doctrine, elle l'étourdissait, le terrassait... elle jetait un si poignant défi au siècle et à tout ce que le siècle croit, aime et préconise! C'était d'abord du vertige et de la stupeur qu'il éprouvait, puis l'attendrissement le gagnait peu à peu, et il se surprenait à pleurer comme les autres. Quelle éloquence a provoqué plus de larmes! quelle parole a pénétré plus avant dans les cœurs! Elle s'y ouvrait une issue par le feu et par la flamme; les plus endurcis se fondaient comme la cire à ses ardeurs; elle brûlait, elle rayonnait, elle triomphait; elle faisait mieux que de charmer l'esprit, elle dominait l'âme tout entière et la ramenait à Dieu, non par la voie souvent longue et difficile de la discussion, mais par les sentiers de l'émotion, qui abrégent et conduisent directement au but.

Un médecin distingué de Lyon nous a raconté que la première fois qu'il fit, avec une caravane de parents et d'amis, le pèlerinage d'Ars, il y a de cela vingt ans, il n'était pas incroyant, il avait reçu de bons principes, mais il n'avait pas la moindre idée de ce que c'était qu'un saint et du spectacle qui l'attendait. Le catéchisme commença, et, dès les premiers mots, le nouvel auditeur fut pris d'une envie de rire immodérée. Ne voulant pas scandaliser la foule des bonnes gens qui l'entouraient, il cacha son visage dans ses mains. Au bout de cinq

minutes, il ne riait plus : des larmes, de vraies larmes, qu'il ne songeait même pas à dissimuler, coulaient le long de ses joues. Ce qu'il entendait était si loin de ce qu'il avait imaginé, qu'il croyait faire un rêve. Ce qui l'impressionnait surtout, c'était la conviction qui accompagnait chaque parole et la gravait au plus profond de l'âme des auditeurs, en qui toute l'âme du Saint passait.

On écoutait M. Vianney comme un nouvel apôtre que Jésus-Christ envoyait à son Église, pour y renouveler la sainteté et la ferveur de son divin Esprit, en un siècle dont la corruption l'a si profondément altéré dans l'âme de la plupart des hommes. Et c'est une grande merveille que ne proposant, comme les apôtres, qu'une doctrine incompréhensible à la raison humaine et très-amère au goût dépravé du monde, — car il ne parlait que de croix, d'humiliations, de pauvreté, de pénitence, — cette doctrine fût si bien accueillie. Ceux qui ne l'avaient pas encore dans le cœur étaient bien aises d'en nourrir leur esprit. S'ils n'avaient le courage d'en faire la règle de leur conduite, ils ne pouvaient s'empêcher de la trouver admirable et de désirer la suivre.

Il n'est pas moins remarquable que, ne parlant que son idiome naturel, c'est-à-dire le français incorrect et grossier des gens élevés à la campagne, on pût cependant presque dire de M. Vianney, comme des apôtres, qu'il a été entendu de toutes

les nations du monde, et que sa voix a résonné par toute la terre. Il était l'oracle que l'on allait consulter pour apprendre à bien connaître Jésus-Christ. Non-seulement les simples, mais les savants, non-seulement les parfaits, mais les indifférents, y trouvaient je ne sais quelle onction divine qui les pénétrait et leur faisait désirer de la goûter encore. Plus on l'entendait, plus on voulait l'entendre, et l'on revenait toujours avec amour au pied de cette chaire, comme en un lieu où l'on avait trouvé le beau et le vrai. Rien ne faisait mieux voir que le Curé d'Ars était plein de l'Esprit de Dieu, qui seul est plus grand que notre cœur : on a beau puiser en lui, on ne l'épuisera jamais, et la divine satiété qu'il donne ne fait qu'exciter un plus grand appétit, qui nous laisse toujours plus affamés.

Le saint Curé parlait sans autre travail préparatoire que sa continuelle application à Dieu ; il passait sans délai et sans transition du confessionnal à la chaire, et toutefois, il y apportait une imperturbable assurance, une merveilleuse impassibilité qui ne naissait nullement de la certitude, mais plutôt de l'oubli complet et absolu de lui-même. Au reste, on n'était pas tenté de le juger. Les hommes ne jugent d'ordinaire que ceux à qui il n'est point indifférent d'être jugés par eux. On avait bien autre chose à faire quand on entendait le Curé d'Ars : il fallait se juger soi-même.

M. Vianney n'avait aucun souci de ce qu'on pouvait dire ou penser de lui. Quelle que fût la composition de son auditoire, bien que des évêques et d'autres illustres personnages soient venus souvent se mêler à la foule qui entourait sa chaire, jamais sa parole n'a trahi la moindre émotion, ni le moindre embarras provenant d'une crainte humaine. Lui, si timide et si modeste, quand il traversait les rangs pressés de l'assistance, souvent imposante, qui remplissait l'église à l'heure du catéchisme, il n'était plus le même homme; il avait l'air d'un triomphateur. Il portait la tête haute; son visage était illuminé; ses yeux lançaient des éclairs.

« Votre auditoire ne vous a jamais fait peur? lui « demandait-on un jour. — Non, répondait-il; au « contraire. Plus il y a de monde, plus je suis « content. » Pour donner le change, il ajoutait : « Les orgueilleux croient toujours bien faire. » Il aurait eu le pape, les cardinaux, les rois, au pied de sa chaire, qu'il n'aurait dit ni plus ni moins, ne pensant qu'aux âmes et ne faisant penser qu'à Dieu. Cette véritable domination oratoire suppléait chez lui le talent et la rhétorique; elle donnait aux choses les plus simples, sorties de cette bouche vénérable, une majesté singulière et une irrésistible autorité.

Ce qui ne fortifiait pas moins les discours de

M. Vianney, c'est la haute opinion que les pèlerins avaient de sa sainteté. Dans le catéchiste d'Ars, c'était la vertu qui prêchait la vérité. Lorsqu'il parlait amour de Dieu, humilité, douceur, patience, mortification, sacrifice, pauvreté, désir de la souffrance, ses exemples donnaient un poids immense à ses paroles. Un homme est bien fort pour convaincre et pour persuader, quand on voit qu'il pratique tout ce qu'il enseigne.

La forme qu'employait le Curé d'Ars n'était pas autre chose que l'enveloppe la plus transparente que prenne l'idée afin de paraître le plus possible telle qu'elle est, créant elle-même l'expression qui lui convient. Il savait mettre les vérités de l'ordre le plus élevé à la portée de toutes les intelligences; il les revêtait d'un langage familier; il attendrissait par la simplicité; il ravissait par la doctrine. La science qui n'est pas cherchée est celle qui abonde: elle coule comme l'eau de la source vive que la Samaritaine ne connaissait pas et dont le Sauveur lui enseigna la vertu. Ainsi, les considérations sur le péché, sur l'injure qu'il fait à Dieu et le mal qu'il fait à l'homme n'étaient pas un jeu de son esprit, mais le travail douloureux de sa pensée; elles le pénétraient, le consternaient: c'était le trait de feu enfoncé dans sa poitrine. Il soulageait son âme en l'épanchant.

M. Vianney appréciait et goûtait dans les autres

les dons de l'éloquence : il bénissait Dieu, qui pour sa gloire accorde à l'homme de si beaux priviléges, mais il les dédaignait pour lui-même. Il ne se faisait pas scrupule de blesser outrageusement la grammaire et la syntaxe dans ses discours; on pouvait croire qu'il le faisait exprès par humilité, car il y avait des fautes qu'il aurait pu éviter. Cela n'empêchait pas ce langage simple et incorrect de pénétrer dans les cœurs, de les éclairer et de les convertir.

La parole du Curé d'Ars avait de la soudaineté et du trait; il la décochait comme une flèche, et toute son âme semblait partir et s'élancer avec elle. Il y avait dans ces effusions de belles et saisissantes choses. Le pathétique, le profond, le sublime s'y rencontraient souvent à côté du simple et du vulgaire. On y retrouvait tout l'abandon, tout le désordre, mais aussi toute la spontanéité et toute la puissance d'une improvisation. Nous avons essayé quelquefois d'écrire ce que nous venions d'entendre : il nous a été impossible de saisir les choses qui nous avaient le plus ému, et de leur donner une forme. Elles se figeaient au bout de la plume : c'était une lave refroidie.

Voici pourtant quelques paroles que nous avons recueillies, et dans lesquelles nous retrouvons plus qu'un souvenir et un écho, le Curé d'Ars lui-même, son âme et son cœur dans leur naïve expression. Il

avait parfois de hautes et profondes pensées comme celles-ci :

« AIMER DIEU : OH ! QUE C'EST BEAU ! !... IL FAUT LE CIEL POUR COMPRENDRE L'AMOUR :... LA PRIÈRE AIDE UN PEU, PARCE QUE LA PRIÈRE, C'EST L'ÉLÉVATION DE L'AME JUSQU'AU CIEL... »

« Plus on connaît les hommes, moins on les aime. C'est le contraire pour Dieu : plus on le connaît, plus on l'aime. La connaissance de Dieu embrase l'âme d'un si grand amour, qu'elle ne peut plus aimer ni désirer que Dieu... L'HOMME A ÉTÉ CRÉÉ PAR AMOUR : C'EST POURQUOI IL EST SI PORTÉ A AIMER. D'UN AUTRE CÔTÉ, IL EST SI GRAND QUE RIEN NE PEUT LE CONTENTER SUR LA TERRE. IL N'Y A QUE LORSQU'IL SE TOURNE DU CÔTÉ DE DIEU QU'IL EST CONTENT... Tirez un poisson hors de l'eau, il ne vivra pas. Eh bien ! voilà l'homme sans Dieu. »

« Il y a des gens qui n'aiment pas le bon Dieu, qui ne le prient pas et qui prospèrent : c'est mauvais signe ! Ils ont fait un peu de bien à travers beaucoup de mal. Le bon Dieu les récompense en cette vie. »

« La terre est un pont pour passer l'eau; elle ne sert qu'à soutenir nos pieds... Nous sommes en ce monde, mais nous ne sommes pas de ce monde, puisque nous disons tous les jours : NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX... Il faut donc attendre notre récompense quand nous serons CHEZ NOUS, dans la maison paternelle. C'est pour cela que les bons chrétiens sont dans les croix, les contradictions, les adversités, les mépris, les calomnies : tant mieux !... Mais on s'étonne de cela. Il semble que parce qu'on aime un peu le bon Dieu, on doit n'avoir rien qui contrarie, rien qui fasse souffrir... Nous disons : « En voilà un qui n'est pas

sage, et cependant tout lui réussit; moi, j'ai beau faire ce que je peux, tout va de travers. » C'est que nous ne comprenons pas le prix et le bonheur des croix. On dit quelquefois : « Dieu châtie ceux qu'il aime. » Ce n'est pas vrai. LES ÉPREUVES, POUR CEUX QUE DIEU AIME, NE SONT PAS DES CHATIMENTS, CE SONT DES GRACES.... Il ne faut pas considérer le travail, mais la récompense. Un négociant n'envisage pas la peine qu'il a dans son commerce, mais le gain qu'il en retire... Qu'est-ce que vingt ans, trente ans, comparés à l'éternité?... Qu'avons-nous donc tant à souffrir? Quelques humiliations, quelques froissements, des paroles piquantes : CELA NE TUE PAS. »

« C'est beau de pouvoir plaire à Dieu, si petits que nous sommes ! »

« Notre langue ne devrait être employée qu'à prier, notre cœur à aimer, nos yeux à pleurer. »

« Nous sommes beaucoup, et nous ne sommes rien... Il n'y a rien de plus grand que l'homme, et rien de plus petit. Il n'y a rien de plus grand, quand on regarde son âme; rien de plus petit, quand on regarde son corps... On s'occupe de son corps, comme si on n'avait que cela à soigner : on n'a au contraire que cela à mépriser... »

« Nous sommes l'ouvrage d'un Dieu... On aime toujours son ouvrage... Comprendre que nous soyons l'ouvrage d'un Dieu, c'est facile; mais que le crucifiement d'un Dieu soit notre ouvrage ! voilà qui est incompréhensible... »

« Dans le monde, on cache le Ciel et l'Enfer : le Ciel,

parce que si on en connaissait la beauté, on voudrait y aller à tout prix; on laisserait bien le monde tranquille! l'Enfer, parce que si on connaissait les tourments qu'on y endure, on ferait tout pour ne pas y aller. »

« Dans le ciel, on sera nourri du souffle de Dieu... Le bon Dieu nous placera comme un architecte place les pierres dans un bâtiment, chacun à l'endroit qui lui convient.

« Le ciel se fondait dans l'âme des saints. C'était un écoulement du ciel, dans lequel ils se baignaient et se noyaient... Comme les disciples sur le Thabor ne virent plus que Jésus seul, les âmes intérieures, sur le Thabor de leur cœur, ne voient non plus que Notre-Seigneur. Ce sont deux amis qui ne se lassent jamais l'un de l'autre !...»

« Il y en a qui perdent la foi et ne voient l'enfer qu'en y entrant.

« Les damnés seront enveloppés dans la colère de Dieu, comme le poisson dans l'eau.

« Ce n'est pas Dieu qui nous damne, c'est nous par nos péchés. Les damnés n'accusent pas Dieu; ils s'accusent eux-mêmes; ils disent: « J'ai perdu Dieu, mon âme et le ciel par ma faute... » Jamais personne n'a été damné pour avoir fait trop de mal ; mais beaucoup sont en enfer pour un seul péché mortel dont ils n'ont pas voulu se repentir

« Si un damné pouvait dire une seule fois:« Mon Dieu, je vous aime!» il n'y aurait plus d'enfer pour lui... Mais, hélas! cette pauvre âme! ELLE A PERDU LE POUVOIR D'AIMER QU'ELLE AVAIT REÇU, ET DONT ELLE N'A PAS SU SE SERVIR. SON COEUR EST DESSÉCHÉ COMME LA GRAPPE QUAND ELLE A PASSÉ SOUS LE PRESSOIR. Plus de bonheur dans cette âme, plus de paix, parce qu'il n'y a plus d'amour. . »

« L'enfer prend sa source dans la bonté de Dieu. Les damnés diront : Oh ! si du moins Dieu ne nous avait pas tant aimés, nous souffririons moins ! l'enfer serait supportable !... MAIS AVOIR TANT ÉTÉ AIMÉS ! QUELLE DOULEUR ! ! ! »

A côté des pensées profondes, M. Vianney en avait de fortes et de saisissantes.

« Nous ne sommes sur la terre, disait-il, que par entrepôt, pour un tout petit moment... Il semble que nous ne bougeons pas, et nous marchons à grands pas vers l'éternité, *comme la vapeur*. »

« On disait à un mourant : « Que faudra-t-il mettre sur « votre tombe ?—Vous mettrez : CI-GÎT UN INSENSÉ, QUI EST « SORTI DE CE MONDE SANS SAVOIR COMMENT IL Y EST ENTRÉ. » Il y en a beaucoup qui sortent de ce monde sans savoir ce qu'ils y sont venus faire, et sans s'en inquiéter davantage. Ne faisons pas de même. »

« Si les pauvres damnés avaient le temps que nous perdons, quel bon usage ils en feraient ! S'ils avaient seulement une demi-heure, cette demi-heure dépeuplerait l'enfer. »

« En mourant nous faisons une restitution : nous rendons à la terre ce qu'elle nous a donné... Une petite pincée de poussière grosse comme une noix : voilà ce que nous deviendrons. Il y a bien de quoi être fier ! »

« Il faut travailler en ce monde, il faut souffrir et combattre. On aura bien le temps de se reposer toute l'éternité. »

« Si nous comprenions bien notre bonheur, nous pourrions presque dire que nous sommes plus heureux que les saints dans le ciel. ILS VIVENT DE LEURS RENTES ; ils ne peuvent plus rien gagner ; tandis que nous, nous pouvons à chaque instant augmenter notre trésor. »

« Les commandements de Dieu sont les enseignements que Dieu nous donne pour suivre la route du ciel, comme les écriteaux qu'on pose à l'entrée des rues et au bout des chemins pour en indiquer les noms.

« La grâce de Dieu nous aide à marcher et nous soutient. Elle nous est nécessaire comme les béquilles à ceux qui ont mal aux jambes. »

« Quand on va se confesser, il faut comprendre ce qu'on va faire. On peut dire qu'on va DÉCLOUER Notre-Seigneur.

« Quand vous avez fait une bonne confession, vous avez enchaîné le démon.

« Les péchés que nous cachons reparaîtront tous. Pour bien cacher ses péchés, il faut bien les confesser. »

« Nos fautes sont un grain de sable à côté de la grande montagne des miséricordes du bon Dieu. »

M. Vianney donnait beaucoup de place dans son enseignement aux comparaisons et aux images ; il les empruntait à la nature aimée et connue de la foule à laquelle il s'adressait, aux peintures de la campagne, aux émotions de la vie rurale. Les souvenirs de son enfance avaient conservé toute leur fraîcheur, et il ne pouvait résister à l'innocente joie de revivre un moment encore, dans ses entretiens

de vieillard, au milieu des plus vives sympathies de son jeune âge. A la manière de Notre-Seigneur, il prenait les événements les plus connus, les faits les plus vulgaires, les incidents qui se produisaient sous ses yeux pour images de la vie spirituelle, et en faisait le thème de ses instructions. Son esprit s'était fait une habitude de s'élever à Dieu et aux choses invisibles à l'occasion des choses visibles. Il n'y avait pas un seul de ses catéchismes dans lequel il ne fût plusieurs fois question de ruisseaux, de forêts, d'arbres, d'oiseaux, de fleurs, de rosée, de lis, de baume, de parfum et de miel. Tous les contemplatifs ont aimé ce langage, et l'innocence de leurs pensées s'est attachée avec prédilection aux choses charmantes et pures dont l'Auteur de la création a embelli son œuvre. Les suaves écrits de saint François de Sales sont un modèle de ce genre, cher à tous les mystiques. On ne s'étonne pas de trouver ces grâces du langage et ce goût exquis chez l'évêque de Genève. Mais ce pauvre curé de campagne, où avait-il appris à former ces splendides gerbes? qui lui avait fait pénétrer ces finesses? qui lui avait donné de s'en servir avec un tact si délicat et un si ingénieux à-propos? Écoutons :

« COMME UNE BELLE COLOMBE BLANCHE, QUI SORT DU MILIEU DES EAUX ET VIENT SECOUER SES AILES SUR LA TERRE, L'ESPRIT-SAINT SORT DE L'OCÉAN INFINI DES PERFECTIONS DIVINES ET

VIENT BATTRE DES AILES SUR LES AMES PURES, POUR DISTILLER EN ELLES LE BAUME DE L'AMOUR... »

« LE SAINT-ESPRIT REPOSE DANS UNE AME PURE COMME SUR UN LIT DE ROSES.

« IL SORT D'UNE AME OU RÉSIDE LE SAINT-ESPRIT UNE BONNE ODEUR COMME CELLE DE LA VIGNE, QUAND ELLE EST EN FLEUR. »

« Celui qui a conservé l'innocence de son baptême est comme un enfant qui n'a jamais désobéi à son père...

« QUAND ON A CONSERVÉ SON INNOCENCE, ON SE SENT PORTÉ EN HAUT PAR L'AMOUR COMME UN OISEAU EST PORTÉ PAR SES AILES.

« Ceux qui ont l'âme pure sont comme des aigles et des hirondelles qui volent dans les airs... Un chrétien qui a la pureté est sur la terre comme un oiseau qu'on tient attaché par un fil. Pauvre petit oiseau ! il n'attend que le moment où on coupera le fil pour s'envoler. »

« Les bons chrétiens sont comme ces oiseaux qui ont de grandes ailes et de petites pattes, et qui ne se posent jamais par terre, parce qu'ils ne pourraient plus s'élever et qu'ils seraient pris. Aussi ils font leurs nids sur la pointe des rochers, sur le toit des maisons, dans les lieux élevés. De même le chrétien doit toujours être sur les hauteurs. Dès que nous rabaissons nos pensées vers la terre, nous sommes pris. »

« UNE AME PURE EST COMME UNE BELLE PERLE. TANT QU'ELLE EST CACHÉE DANS UN COQUILLAGE, AU FOND DE LA MER, PERSONNE NE SONGE A L'ADMIRER. MAIS SI VOUS LA MONTREZ AU SOLEIL, CETTE PERLE BRILLE ET ATTIRE LES REGARDS. C'EST AINSI QUE L'AME PURE, QUI EST CACHÉE AUX YEUX DU MONDE,

BRILLERA UN JOUR DEVANT LES ANGES, AU SOLEIL DE L'ÉTERNITÉ. »

« L'âme pure est une belle rose, et les trois personnes divines descendent du ciel pour en respirer le parfum. »

« La miséricorde de Dieu est comme un torrent débordé : elle entraîne les cœurs sur son passage... »

« Le bon Dieu aura plus tôt pardonné à un pécheur repentant qu'une mère n'aura retiré son enfant du feu. »

« Les élus sont comme les épis de blé qui échappent aux moissonneurs et comme les grappes de raisin après la vandange. »

« Figurez-vous une pauvre mère obligée de lâcher le couteau de la guillotine sur la tête de son enfant : voilà le bon Dieu quand il damne un pécheur. »

« Quel bonheur pour les justes quand, à la fin du monde, l'âme embaumée des parfums du ciel viendra chercher son corps pour jouir de Dieu pendant toute l'éternité ! Alors nos corps sortiront de la terre comme le linge qui a passé par la lessive... Les corps des justes brilleront au ciel comme de beaux diamants, *comme des globes d'amour !* »

« Quel cri de joie quand l'âme viendra s'unir à son corps glorifié, à ce corps qui ne sera plus pour elle un instrument de péché ni une cause de souffrance ! ELLE SE ROULERA DANS LE BAUME DE L'AMOUR, COMME L'ABEILLE SE ROULE DANS LES FLEURS.... Voilà l'âme embaumée pour l'éternité !... »

On voit que le Curé d'Ars était poëte sans s'en douter, poëte dans la plus haute et la plus sincère acception du mot : c'est-à-dire que, doué excellemment de la faculté de sentir, son cœur s'ouvrait pour laisser échapper la note juste et l'accent vrai. C'est bien la plus simple et la meilleure manière d'être poëte.

« Une fois, disait-il, j'allais voir un malade ; c'était au printemps ; les buissons étaient remplis de petits oiseaux qui se *tourmentaient la tête à chanter.* Je prenais plaisir à les écouter et je me disais : *Pauvres petits oiseaux, vous ne savez pas ce que vous dites ! que c'est dommage ! Vous chantez les louanges de Dieu...* »

M. Vianney mêlait à ses discours d'heureuses réminiscences de sa vie de berger :

« Il faudrait faire comme les bergers qui sont en champ pendant l'hiver, — la vie est bien un long hiver ! — ils font du feu ; mais de temps en temps ils courent ramasser du bois de tous les côtés pour l'entretenir. Si nous savions comme les bergers toujours entretenir le feu de l'amour de Dieu dans notre cœur par des prières et de bonnes œuvres, il ne s'éteindrait pas. »

« Quand vous n'avez pas l'amour de Dieu, vous êtes bien pauvres. Vous êtes comme un arbre sans fleurs et sans fruit. »

« Dans l'âme unie à Dieu, c'est toujours le printemps. »

« Une fois, il passa chez nous un loup enragé qui dévorait tout. Trouvant sur son chemin un enfant de deux ans, il le prit entre ses dents et l'emporta : mais des hommes qui taillaient la vigne lui coururent sus et lui arrachèrent sa proie. C'est ainsi que le sacrement de pénitence nous arrache des griffes du démon. »

« Je ne trouve rien de si à plaindre que ces pauvres gens du monde. Ils ont sur les épaules un mateau *doublé d'épines* : ils ne peuvent pas faire un mouvement sans se piquer, tandis que le bons chrétiens ont un manteau *doublé de peau de lapin.* »

« Le bon chrétien ne fait pas de cas des biens de la terre : il s'en sauve *comme un rat qui sort de l'eau.* »

« QUAND NOUS NOUS ABANDONNONS A NOS PASSIONS, NOUS ENTRELAÇONS DES ÉPINES AUTOUR DE NOTRE CŒUR. »

« Nous sommes *comme des taupes de huit jours.* Nous ne voyons pas plus tôt la lumière que nous nous enfonçons dans la terre. »

« Quand on meurt, on EST SOUVENT COMME UNE LAME DE FER TOUTE ROUILLÉE QU'IL FAUT METTRE AU FEU. »

« Les pauvres pécheurs sont engourdis comme des serpents pendant l'hiver. »

« Que diriez-vous d'un homme qui travaillerait le champ du voisin et laisserait le sien sans culture ? Eh bien ! voilà ce que vous faites. Vous fouillez continuellement dans la conscience des autres, et vous laissez la vôtre en friche. Oh ! quand la mort arrivera, quel regret nous aurons

d'avoir tant songé aux autres et si peu à nous ! car c'est de nous et non des autres qu'il faudra rendre compte... Pensons à nous, à notre conscience, que nous devrions toujours regarder, comme nous regardons nos mains pour savoir si elles sont propres. »

« Nous avons toujours deux secrétaires, le démon qui écrit nos mauvaises actions pour nous accuser, et notre bon ange qui écrit les bonnes pour nous justifier au jour du jugement Quand toutes nos actions nous seront présentées, qu'il y en aura peu d'agréables à Dieu, même parmi les meilleures ! Tant d'imperfections, tant de pensées d'amour-propre, de satisfactions humaines, de plaisirs sensuels, de retours égoïstes qui s'y trouvent mêlés ! Elles ont bonne apparence, mais elles n'ont que l'apparence, comme ces fruits qui semblent plus jaunes et plus mûrs, parce qu'un ver les a piqués. »

On voit par ces fragments que M. Vianney était de l'école de saint François d'Assise, de saint Bonaventure, du bienheureux Suso, et de tous ces aimables contemplatifs qui ne dédaignaient pas de parer des grâces naïves de l'expression l'austérité de leurs idées, soit par une miséricordieuse condescendance pour leurs disciples, soit par un attrait naturel qu'éprouvent ceux qui sont bons pour ce qui est beau. Le christianisme, si souvent accusé de fouler aux pieds la nature, a seul appris à l'homme à la respecter et à l'aimer véritablement, en faisant paraître le plan divin qui la soutient, l'éclaire et la sanctifie. C'est à cette lumière que M. Vianney

considérait la création : il en parcourait tous les degrés pour y adorer les traces de son Dieu. Il retrouvait CELUI qui est souverainement beau dans les créatures belles ; il ne dédaignait pas les plus petites. En paix avec toutes choses, et revenu en quelque sorte à l'innocence primitive et à la condition de l'Éden, lorsque Adam voyait les créatures dans la clarté divine et les aimait d'une fraternelle charité, son cœur débordait d'amour non-seulement pour les hommes, mais pour tous les êtres visibles et invisibles. On sentait respirer dans ses paroles une affectueuse sympathie pour la création entière, qui lui apparaissait sans doute dans sa noblesse et sa pureté originelles. Il voyait en elle une sœur qui, d'une autre manière, exprimait les mêmes pensées qne lui, et chantait le même amour. On se rappelle son apostrophe aux petits oiseaux. Là où d'autres yeux n'apercevaient que des beautés périssables, il découvrait, comme d'une seconde vue, les saintes harmonies et les rapports éternels qui lient l'ordre physique avec l'ordre moral, les mystères de la nature avec ceux de la foi. Il en usait de même dans le domaine de l'histoire. Les siècles, les événements et les hommes n'étaient pour lui que symboles et allégories, prophéties et accomplissements, voix qui interrogent et se répondent, figures qui mutuellement se répètent.

Je ne sais rien de beau, de touchant et de pathétique comme l'application que M. Vianney faisait de la légende de saint Alexis à la présence réelle de Notre-Seigneur. Au moment où la mère de saint Alexis reconnaît son fils dans le corps inanimé du mendiant qui a vécu trente ans sous l'escalier de son palais, elle s'écrie : « O mon fils ! fallait-il vous « connaître si tard !!!... » L'âme, au sortir de cette vie, verra enfin Celui qu'elle possédait dans l'Eucharistie ; et, à la vue des consolations, des beautés, des richesses, qu'elle a méconnues, elle s'écriera aussi : « O Jésus ! ô mon Dieu ! fallait-il vous « connaître si tard !... »

Nous n'entreprendrons pas une étude sur l'ensemble de la doctrine du Curé d'Ars. Il y avait bien une sorte d'enchaînement qui en liait les parties, mais non les inspirations soudaines qui s'en échappaient, les jets de lumière qui se croisaient en tous sens. En général, ses catéchismes défiaient l'analyse, et nous craindrions de les défigurer en leur prêtant l'unité d'un système théologique.

L'esprit de Dieu s'était plu à graver dans le cœur de ce saint Prêtre tout ce qu'il devait savoir et enseigner aux autres, et d'autant mieux l'y avait-il gravé, que ce cœur était plus pur, plus libre, plus simple, plus vide de la vaine science des hommes : c'était comme un marbre bien net et bien poli qui n'attend que le burin de l'ouvrier.

La foi du bon Curé d'Ars était toute sa science; son livre, c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne cherchait pas la sagesse ailleurs qu'en Jésus-Christ, dans sa mort et dans sa croix. Il n'y avait pas pour lui d'autre sagesse véritable, pas d'autre sagesse utile. Ce n'est pas dans la poussière des bibliothèques, ce n'est pas à l'école des savants, c'est dans la prière, à genoux aux pieds du Maître, en couvrant ses pieds divins de larmes et de baisers; c'est en présence des saints tabernacles, où il passait ses jours et ses nuits, dans le temps que la foule ne lui avait point encore ôté la liberté de ses jours et de ses nuits, c'est là qu'il avait tout appris.

CHAPITRE XIII

Le vénérable Curé d'Ars dans ses Homélies du dimanche.

Tous les dimanches, à l'*Angelus*, paroissiens et étrangers remplissaient l'église d'Ars. Il était plus que jamais difficile, même en devançant l'heure, de se faire une place dans les rangs serrés et impénétrables de cette foule, où les conditions et les classes se trouvaient confondues, et qui offrait, comme le pèlerinage lui-même, l'image des variétés et des dissonances sociales les plus étranges. Après une attente plus ou moins longue, abrégée par le chant des cantiques, on voyait apparaître le vénérable Curé, passant immédiatement du confessionnal à la chaire pour y parler sur l'Évangile du jour.

Ceux qui n'ont entendu M. Vianney que dans ses catéchismes ne le connaissent qu'à moitié. Ils savent ce qu'il y avait dans sa parole de lumière in-

fuse, de grâce surnaturelle, de solidité, de transparence, et parfois d'élévation, de profondeur et d'originalité ; ils ne savent pas ce qu'il y avait de vie, de mouvement, de chaleur et d'onction. C'est dans ses homélies du dimanche que le missionnaire, l'homme apostolique, l'oracle, le prophète inspiré, le saint consumé de la soif du salut des âmes, se montrait sous son rare et inimitable aspect, dans toute la force et tout le prestige de sa puissante individualité. Ce qui caractérisait ces discours, c'était un mélange d'exaltation et de sensibilité, de foi vive et ardente, de zèle impétueux, d'où résultait, dans le prédicateur, l'onction à sa plus haute puissance, et dans l'auditeur, l'émotion à son plus haut degré. De là, ces merveilleux effets qu'on a eu si souvent l'occasion de remarquer à Ars : ce changement des cœurs, cet assouplissement des volontés, cet attendrissement, ces larmes, ce travail profond qui commençait au pied de la chaire et qui s'achevait dans les secrets entretiens du confessionnal.

Ce qui ajoutait à l'éloquence de la voix, c'était l'éloquence du corps : ce front large, entouré d'une auréole de cheveux blancs, ces traits fortement profilés, cette expression béatifique qui faisait le fond de la physionomie du saint homme, et surtout le feu incessamment mobile de son regard portait avec soi une sorte de fascination surnaturelle,

sous laquelle nous avons vu souvent les plus fiers esprits se courber irrésistiblement, et le scepticisme se déclarer vaincu.

Le genre que M. Vianney avait adopté dans ses homélies, intéressait, captivait, instruisait les auditeurs, quels qu'ils fussent. Cependant, il faut avouer que l'éloquence du saint Curé était dépourvue de tous les ornements étrangers, qui sont pour beaucoup dans le succès d'un prédicateur. C'est une preuve de plus de la force surnaturelle et du charme divin de l'Évangile, qui, prêché dans toute sa simplicité, ne triomphe pas moins de la pauvreté de celui qui l'annonce, que des exigences diverses et souvent exagérées de ceux qui l'écoutent.

Les prédications du Curé d'Ars commençaient par Notre-Seigneur Jésus-Christ et finissaient par lui. Il l'avait toujours devant les yeux; il l'avait toujours sur les lèvres, parce qu'il l'avait toujours dans le cœur.

Un jour de fête de la Présentation, il disait :

« Avez-vous médité sur l'amour dont était dévoré le cœur du vieillard Siméon, pendant son extase? Car, bien sûr qu'il était en extase, quand il avait l'enfant Jésus dans ses bras. Il avait demandé au bon Dieu de voir le Sauveur d'Israël, le bon Dieu le lui promit. Il passa cinquante ans dans cette attente, appelant ce moment de tous ses vœux, se consumant de désirs. Lorsque Marie et Joseph entrè-

rent dans le temple, Dieu lui dit : « LE VOICI !... » Prenant alors dans ses bras, et pressant, sur son cœur inondé d'amour, l'enfant Jésus qui brûlait ce cœur et l'enflammait, ce bon vieillard s'écria : « Maintenant, Seigneur, laissez-moi mourir !... » Puis, il rendit Jésus à sa mère ; il ne put le garder qu'un instant. Mais nous, mes frères, ne sommes-nous pas bien plus heureux que Siméon? Nous pouvons le garder toujours, si nous voulons... Il ne vient pas seulement dans nos bras, mais dans notre cœur. »

« O homme, que tu es heureux, mais que tu comprends peu ton bonheur ! Si tu le comprenais, tu ne pourrais pas vivre... Oh ! non ; bien sûr, tu ne pourrais pas vivre !... (Ici les larmes étouffèrent la voix du saint Curé.) Tu mourrais d'amour !... Ce Dieu se donne à toi... tu peux l'emporter si tu veux... où tu veux... il ne fait qu'un avec toi !... »

Le reste du sermon ne fut plus qu'une suite d'exclamations entrecoupées de larmes et de sanglots. Il arrivait souvent que, vaincu par son émotion, le saint homme était forcé de s'arrêter. Quelquefois son discours n'était qu'un cri, un cri sublime d'amour, de joie ou de douleur. Il nous souvient que, lorsqu'il expliquait l'Évangile du deuxième dimanche de carême, le ravissement des apôtres sur le Thabor réveillant en lui l'idée du bonheur de l'âme appelée à jouir de la sainte humanité de Notre-Seigneur dans la claire vision du ciel, il s'écria, transporté hors de lui-même : « NOUS LE « VERRONS ! NOUS LE VERRONS !... O mes frères ! y « avez-vous jamais pensé ? Nous verrons Dieu !

« nous le verrons tout de bon ! nous le verrons tel « qu'il est... face à face ! » Et pendant un quart d'heure, il ne cessa de pleurer et de répéter : « Nous le verrons ! nous le verrons!!! »

Une autre fois, il avait pris pour sujet de son instruction le jugement dernier, et, s'arrêtant tout à coup sur les termes de la terrible sentence : « Allez, maudits ! » il éclatait en larmes, en gémissements, en sanglots, et ne pouvait plus que redire : « Mau- « dits de Dieu !!! comprenez-vous, mes frères, « maudits d'un Dieu qui ne sait que bénir ! mau- « dits d'un Dieu qui ne sait qu'aimer et pardon- « ner ! maudits, maudits sans rémission ! pour tou- « jours ! Ah ! quel horrible malheur!!! » L'auditoire était atterré.

Ses discours s'imprégnaient quelquefois de la couleur des événements contemporains et réfléchissaient tour à tour les joies et les tristesses de son âme. Il disait en 1849 :

« Il semble qu'en l'absence de son Vicaire, Notre-Seigneur vient lui-même sur la terre; il reprend son humanité pour se montrer aux hommes. Car vous savez ce nouveau miracle qui vient d'arriver à Rome : on avait exposé le voile avec lequel sainte Véronique a essuyé la sainte face de Notre-Seigneur, mais qui était presque effacée par le temps. Pendant que les cardinaux étaient agenouillés devant cette divine image, on a vu reparaître toute la sainte face, triste, répandant des larmes. Il y en a qui ne voudront pas le croire : faites distinguer les

couleurs à un aveugle! Par cette apparition et ces larmes, Notre-Seigneur disait aux cardinaux : « Où est mon fils, votre père? On l'a chassé ; où est-il? » Comme Marie disait à saint Pierre après la mort de Jésus : « Où est votre père et mon fils? Je ne le vois plus. » Notre-Seigneur a pleuré son Vicaire comme un père qui a perdu son fils, comme un époux qui a perdu son épouse ; il a fait ce miracle en faveur du pape. Combien il faut que le pape soit saint! Aussi quelle aumône agréable à Dieu que de donner au saint-père! Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais vous n'aurez pas toujours l'occasion de donner au saint-père. Vous aurez part à ses saintes prières. Notre-Seigneur a toujours montré de la déférence pour son Vicaire : il est le dépositaire de tous ses trésors. Aussi nous ne pouvons rien faire de plus agréable à Dieu que de prier pour lui, jusqu'à ce qu'il soit rentré dans ses États. C'est ce que Jésus-Christ nous demande par ses larmes. »

En 1830, ayant appris que sur quelques points de la France on avait abattu les croix : « Ils auront « beau faire, s'écria-t-il au milieu de son caté- « chisme dans un mouvement de sublime indi- « gnation, qui impressionna vivement son audi- « toire, ils auront beau faire ! la croix est plus « forte qu'eux, ils ne la renverseront pas tou- « jours. Quand Notre-Seigneur paraîtra sur les « nuées du ciel, ils ne l'arracheront pas de ses « mains! »

Trois années après, c'étaient les représailles de Dieu. Le choléra avait visité Marseille, Paris, et

menaçait Lyon. Le saint Curé commençait son instruction par ces graves paroles : « Mes frères, « *Dieu est en train de balayer le monde...* » On raconte que ce simple mot et le ton dont il fut prononcé impressionnèrent profondément un artiste qui se trouvait dans l'auditoire, et qu'ils furent le point de départ de sa conversion.

LIVRE CINQUIÈME

Vie intime de M. Vianney

SON PORTRAIT. — SES QUALITÉS NATURELLES ET INFUSES. — SES VERTUS. — SES DONS.

CHAPITRE PREMIER

Portrait de M. Vianney.

Le vénérable Curé d'Ars présentait dans sa personne tous les caractères qui constituent, s'il est permis de parler ainsi, la *physiologie du saint*. On se rappelait en le voyant cet éloge que M. Olier a fait du P. de Condren : « Il n'était qu'une apparence et une écorce de ce qu'il paraissait être. Il était comme une hostie de nos autels : au dehors, on voit les accidents et les apparences du pain, mais au dedans c'est Jésus-Christ[1]. » Le Curé d'Ars fut fa-

[1] *Mém. aut.* de M. Olier, t. I, p. 238.

vorisé à un très-haut degré de ce don merveilleux de paraître aux yeux de tous l'image de Jésus-Christ, un autre Jésus-Christ. C'est là ce qui explique l'étonnante puissance qu'il avait sur les cœurs. Lorsqu'on avait une fois rencontré son regard ou entendu sa parole, cette parole et ce regard vous fascinaient. L'œil restait comme ébloui et l'oreille sourde à tout le reste. On ne voyait, on n'entendait plus rien. Des hommes du monde, accoutumés à subir d'autres séductions, ont souvent avoué que depuis qu'ils avaient approché le Curé d'Ars, cette image ne les quittait plus; ce souvenir les suivait en tous lieux; ils ne pouvaient penser à autre chose. On aurait eu peine, en effet, à se représenter une figure qui éveillât plus vivement dans l'esprit l'idée du SAINT.

M. Vianney était petit de taille; ses formes étaient grêles, sa complexion, sans exclure l'idée d'une certaine vigueur, indiquait une nature éminemment nerveuse. L'âge et les travaux n'avaient rien enlevé à ses membres de leur souplesse et de leur élasticité : les ressorts étaient neufs, les articulations libres et les mouvements vifs et prompts. On voyait à l'agilité de ses membres que son enfance robuste s'était développée au milieu des mâles exercices de la vie champêtre. Par un rare privilége, il conserva jusqu'au dernier moment le plein exercice des organes et des facultés dont il avait besoin pour

remplir sa mission. Ainsi l'ouïe chez lui avait toute sa finesse, la vue toute sa netteté, l'esprit toute sa lucidité et la mémoire toute sa fraîcheur. Pourtant son corps était arrivé à ce degré d'exténuation qu'on l'aurait cru presque immatériel. La soutane du Curé d'Ars semblait ne rien cacher sous ses larges plis. Sa démarche, quoique pesante, était rapide comme celle de l'homme qui compte les heures et qui, épuisé, se hâte néanmoins de reprendre le service de Dieu. Sa tête allongée, anguleuse, empreinte de la pâleur des macérations et des veilles, tombait légèrement sur sa poitrine par l'habitude du recueillement et de l'adoration. Sa chevelure était restée abondante : c'était une sorte de blanche auréole entourant cette tête calme, expressive, rayonnant d'une majesté douce, où l'on pouvait démêler peut-être quelques traits de la rudesse primitive propre à l'habitant des campagnes, mais d'une rudesse désormais vaincue et tempérée par la bienveillance. Sur cette face amaigrie et détruite, pour ainsi dire, on ne lisait rien de terrestre ni d'humain, on ne voyait que le sceau de la grâce divine : c'était comme l'enveloppe fragile et diaphane d'une âme qui ne tient plus à la terre. Les yeux seuls marquaient la vie; ils brillaient d'un incomparable éclat. Ce qui caractérise l'âme, le regard, était en M. Vianney je ne sais quel éclair d'un feu surnaturel qui variait d'intensité et d'expres-

sion. Ce regard se dilatait et dardait des étincelles, quand le saint Curé parlait de l'amour de Dieu; il se voilait d'un nuage de larmes, quand c'était du péché; il était tour à tour perçant et doux, terrible et caressant, naïf et profond. C'était un foyer de tendresse et de miséricorde, quand il se fixait sur quelqu'un. Il avait alors cette puissance mystérieuse et cette candeur attractive que le Seigneur accorde à ceux qui lèvent souvent leurs yeux vers lui. Chose admirable! ce regard, qui scrutait les cœurs et sous lequel les fronts s'inclinaient, n'a jamais effrayé personne.

Ce que le Curé d'Ars avait de plus remarquable après les yeux, c'était le profil, dont les lignes étaient grandes, harmonieuses et fortement accusées. Quoiqu'on devinât, à la douceur et à la sérénité de son visage, la paix divine dont il jouissait intérieurement, le cachet propre de sa physionomie, lorsqu'elle était au repos, son expression la plus familière était cette mélancolie surnaturelle que donne le sentiment des choses invisibles. Le contact assidu de tant de misères et la vue de tant de péchés augmentaient encore cette disposition et le plongeaient souvent dans d'amères pensées : leur reflet triste apparaissait alors sur sa figure, dont le réseau nerveux et mobile traduisait dans ses plus délicates nuances toutes les émotions de son âme. Mais quand il sortait de son recueillement

pour converser avec la foule, il se présentait « gracieusement orné de l'Esprit-Saint, » suivant le mot d'un Père des premiers siècles. Il avait un sourire de bonté qui répondait de côté et d'autre à tous les regards. Il n'y avait pas un seul de ses traits qui ne semblât sourire.

Tout le monde a remarqué la prodigieuse conformité que le masque de M. Vianney offrait avec celui de Voltaire. Nous disons *le masque*, car pour la physionomie, elle était bien autre. On peut encore aujourd'hui rapprocher le buste du Curé d'Ars de cette statue effrayante de vérité qui orne l'antichambre du château de Ferney : on sera frappé de la ressemblance des lignes ; mais une chose n'étonnera pas moins, c'est le contraste des expressions. N'est-ce pas une chose digne de remarque, que, dans la même contrée, à un siècle de distance, deux hommes soient arrivés à une éclatante renommée par des voies si différentes? qu'ils aient attaché leur souvenir à deux villages inconnus avant eux, devenus célèbres depuis? ARS et FERNEY, les deux extrémités des choses, les deux pôles de l'humanité, l'amour et la haine!... Le XVIIIe siècle courait à Ferney; le XIXe à Ars. En dépit de symptômes contraires, malgré les tristesses qui décolorent le présent et les nuages qui assombrissent l'avenir, il est permis de voir là un triomphe de la vérité dans notre siècle. Ars a été la re-

vanche de Ferney. Mais que ces deux hommes, en qui se sont personnifiés l'amour et la haine de Jésus-Christ à leur plus haut degré, aient eu la ressemblance que nous avons signalée, c'est là un de ces jeux de la sagesse divine qui font penser au mot de Salomon dans les proverbes : *Ludens in orbe terrarum.* Ajoutons que Ferney a eu bien vite oublié Voltaire, et qu'Ars n'est pas si près d'oublier son Curé. Longtemps encore, non-seulement à Ars mais dans le monde entier, on parlera de l'humble prêtre, on racontera ses œuvres, on exaltera ses vertus, on glorifiera sa mémoire; on gardera son image en des lieux où ni l'image de Voltaire ni celle d'aucun personnage de notre époque n'entreront jamais. Toutes les choses contemporaines estimées les plus grandes, les plus belles, les plus stables, auront péri, et le Curé d'Ars vivra... Il vivra de cette vie de la mémoire promise au juste, et qui est la récompense du temps, avant-courrière de celle de l'éternité.

CHAPITRE II

Qualités naturelles de M. Vianney. — La vivacité de son esprit et les grâces de sa conversation. — Ses reparties aimables.

C'est une grande erreur de se figurer que la piété nuit dans l'homme au développement régulier de ses qualités naturelles ; qu'elle comprime et étouffe l'essor de la pensée; qu'elle est incompatible avec une certaine étendue d'esprit.

On ne suppose pas qu'il puisse y avoir chez les personnes vouées à Dieu une intelligence élevée, un cœur noble et généreux. Quelle singulière distraction ! comme si l'idéal de la beauté des sentiments humains ne se formait pas de leur lutte contre eux-mêmes, en présence du devoir qui les exalte et les domine ! Ce n'est pas tarir les sources que de les sanctifier. La sainteté ne déflore pas ce qu'elle touche, elle l'élève et le purifie. Elle ajoute aux heureuses dispositions qui sont en nous l'œuvre

de la nature, un surcroît de force et de sagesse qui est l'œuvre de l'Esprit-Saint.

Ce perfectionnement intellectuel et moral, cet agrandissement des facultés humaines sublimisées par la grâce était frappant chez M. Vianney. Nous avons vu ce qu'il était, jeune homme; nous l'avons suivi dans sa maturité. Nous ne faisons aucune difficulté d'avouer qu'il n'avait pas des connaissances humaines variées et étendues; où, quand et comment les aurait-il acquises? Mais il avait, ce qui supplée le savoir et au besoin l'expérience, la foi qui a tout prévu et qui sait tout; il avait une grande sagesse pratique, un sens profond des voies de Dieu et des misères de l'homme, une sagacité admirable, un coup d'œil sûr et prompt, un esprit fin, judicieux, pénétrant. Il était, en outre, doué d'une mémoire surnaturelle, d'un tact exquis et d'une faculté d'observation qui aurait pu devenir redoutable aux personnes qui l'approchaient, si sa grande charité n'avait pas été là pour imprimer à tous ses jugements le cachet de l'indulgence.

Du petit coin de terre ignoré où la Providence l'avait placé, plutôt sous le boisseau que sur le chandelier, il n'a pas laissé que de briller aux yeux du monde d'un incomparable éclat; il a montré en lui-même une triple représentation de Notre-Seigneur, en portant devant les âmes, avec la bonté

qui captive et la vertu qui édifie, la vérité qui éclaire.

« Il y a de la sainteté dans le Curé d'Ars, disait-on devant un savant professeur de philosophie, mais il n'y a que de la sainteté.

— Il y a, répondit-il, des lumières, de grandes lumières... Il en jaillit de ses entretiens sur toute espèce de sujet, sur Dieu et sur le monde, sur les hommes et sur les choses, sur le présent et sur l'avenir... » Oh ! que l'on voit clair et beau quand on voit par le Saint-Esprit ! à quelle hauteur de sens et de raison la foi nous élève ! »

Bien qu'absorbé par les fonctions de son ministère de prière, d'enseignement et de direction, le Curé d'Ars ne restait indifférent à aucune des questions extérieures qui intéressent soit directement, soit indirectement, l'ordre religieux et l'ordre social. Il avait des aperçus clairs et nets sur une multitude de questions, indécises souvent pour les plus habiles, qui se résolvaient toujours, dans sa pensée, au point de vue de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Au sortir d'une entrevue avec M. Vianney, un homme d'une grande distinction écrivait : « Nous avons été dans l'admiration de l'esprit *progressif* de votre Saint. Rien de tel que la sainteté pour élever très-haut les idées du plus humble des hommes ! »

Cet homme, si dur à lui-même, qui portait sur toute sa personne les traces des plus effroyables pénitences, était aimable; il savait sourire; il avait des paroles gracieuses, des à-propos charmants, des reparties fines et spirituelles. La séduction la plus douce reposait sur ses lèvres en même temps que la vérité et la consolation s'en échappaient. Quand il se trouvait avec des prêtres ou des chrétiens qu'il connaissait et qu'il aimait, il s'ouvrait volontiers. Il apportait dans ce commerce intime une aisance parfaite, une gaîté de bon goût, un tour naïf, une ingénuité pleine de grâce, le don heureux de raconter en souriant, en s'attendrissant, ces vives saillies, ces mots bienvenus, qui vont au cœur de tous et qui font le charme de la conversation du monde, avec la raillerie de moins et de plus la tendre effusion de la charité.

Il y aurait ici un chapitre admirable et doux à faire. Que de traits ravissants! que de délicieuses paroles à enregistrer! que de parcelles d'or à recueillir!... Malheureusement il nous manque beaucoup de détails qui porteraient la lumière jusque dans les derniers replis de cette belle et sainte intelligence. Eussions-nous tous ces détails, la tâche resterait encore au-dessus de nos forces. Le sourire ne se raconte pas, et les conversations du Curé d'Ars étaient comme le sourire de son âme.

Il ne riait jamais sinon de ce sourire de l'âme qui quittait rarement ses lèvres, encourageant la gaîté, inspirant la confiance et provoquant l'abandon. L'esprit de Dieu qui était en lui donnait à ses moindres paroles une justesse, une simplicité et une opportunité incomparables. Les mots heureux viennent du cœur; comme le cœur de M. Vianney était doué d'une sensibilité exquise, cette sensibilité se faisait jour à travers l'expression; elle l'animait, l'échauffait, la colorait. On ferait un recueil de ces mots.

Ainsi, le bon Curé pleura longtemps mademoiselle d'Ars; il lui garda toujours un souvenir plein de tendresse et de vénération. Lorsqu'il fit sa première visite aux nouveaux habitants du château, il se laissa aller devant eux à toute la vivacité de ses regrets, disant : « Pauvre demoiselle! que c'est « triste de ne plus la voir à l'église, dans son pauvre « banc!... » Puis, craignant d'avoir manqué de délicatesse envers les héritiers de sa bienfaitrice, il se reprocha tout à coup sa sensibilité et ses larmes, ajoutant avec un tact suprême : « Et ce« pendant!... nous avons tort de nous plaindre. « Le bon Dieu nous traite comme il a traité son « peuple : en lui retirant Moïse, IL LUI LAISSA CALEB « ET JOSUÉ. » Peu de temps après, en répondant à des souhaits de nouvel an, il disait encore à la famille qui allait bientôt prendre place dans son cœur

à côté de mademoiselle d'Ars : « Je voudrais être « saint Pierre; je vous donnerais pour étrennes « les clefs du paradis. » Ses bien-aimés paroissiens lui ayant présenté un jour une portion de leur nombreuse parenté en lui demandant pour elle une bénédiction spéciale, le saint Curé la donna gracieusement : « Oh! les cousines de M. des Garets, « dit-il, sont déjà bénies! »

A Mgr de Langalerie, qui dans une de ses fréquentes visites lui dit avec cette bonne grâce qui relève les plus petites choses : « Mon bon Curé, « vous me permettrez bien de célébrer la sainte « messe dans votre église? » il répondit aimablement : « Monseigneur, je regrette que ce ne soit « pas Noël pour que vous puissiez en dire trois. »

Lorsque le P. Hermann parut à Ars pour la première fois, on voulait le faire prêcher. Le bon Curé lui offrit de catéchiser la foule à sa place. Le R. Père se garda bien d'accepter; il consentit seulement (c'était déjà beaucoup pour son humilité) à dire quelques mots, après que le serviteur de Dieu aurait parlé. M. Vianney fit son instruction comme à l'ordinaire, et la termina ainsi : « Mes « enfants, il y avait une fois un bon saint qui « aurait bien voulu entendre chanter la sainte « Vierge. Notre-Seigneur, qui prend plaisir à faire « la volonté de ceux qui l'aiment, daigna lui ac- « corder cette faveur. Il vit alors une belle dame

« qui se mit à chanter devant lui. Il n'avait jamais « entendu une si belle voix. Il était dans le ra- « vissement, et il s'écria : « C'est assez ! c'est as- « sez ! Si vous continuez, je vais mourir !... » La « belle dame lui dit : « Ne te presse pas d'admirer « mon chant, car ce que tu as entendu n'est encore « rien. Je ne suis que la vierge Catherine, et tu « vas entendre la Mère de Dieu... » En effet, la « sainte Vierge chanta à son tour. Et ce chant « était si beau, si beau! que le saint s'évanouit et « tomba mort de plaisir..., noyé dans le baume « de l'amour !... Eh bien ! mes enfants, ce sera la « même chose aujourd'hui... Vous venez d'en- « tendre sainte Catherine; vous allez entendre la « sainte Vierge. »

Un jour d'octave de la Fête-Dieu, le saint Curé étant allé visiter les apprêts du magnifique reposoir qu'on avait coutume d'élever au château, on se prit à regretter devant lui que le vent, qui régnait depuis quelques heures, fût venu déranger un beau projet d'illumination formé la veille. Le saint Curé dit en montrant la jeune famille qui entourait les degrés du trône préparé à Notre-Seigneur : « Voilà des flambeaux ardents et luisants que le « vent n'éteindra pas. » En s'en allant, après avoir réjoui tous les cœurs par sa présence, il ajoutait : « Cette maison change d'habitants; les généra- « tions s'y succèdent; mais c'est toujours la maison

« du bon Dieu. » Au retour de la procession, qui avait été très-longue, on voulut lui faire prendre des rafraîchissements : il les refusa, disant : « C'est « inutile : je n'ai besoin de rien. Comment serais-je « fatigué? JE PORTAIS CELUI QUI ME PORTE. »

Pendant les inondations du mois de mai 1856, il se trouva qu'une nuit les pèlerins, qui attendaient dans l'église, avaient tiré sur eux le verrou de la porte. A une heure du matin, M. le Curé se présente et heurte doucement; on ne l'entend pas; il heurte encore. La pluie tombait par torrents : il la reçoit pendant quelques minutes, et se met au confessionnal sans s'inquiéter davantage des suites de sa mésaventure. A l'heure de la messe, quand il vient à la sacristie pour revêtir les ornements sacrés, on s'aperçoit que l'eau ruisselle de sa soutane. On le presse de se changer; on lui fait mille questions. Il se contente de répondre en souriant : « Laissez, laissez donc! ce n'est rien... Cela prouve « que je ne suis pas de sucre. »

M. Vianney faisait un jour sa tournée de malades par un rude soleil du mois de juillet. Le prêtre qui l'accompagnait, voyant sa tête nue, lui offrit son chapeau. « Vous feriez mieux, mon ami, lui dit « M. Vianney, de me donner votre science et vos « vertus. » Voilà à quoi on était exposé, lorsqu'on lui faisait des avances de politesse. C'était bien autre chose, quand on y joignait une phrase

agréable ou qu'on cherchait à lui tourner un compliment!

« Que vous êtes heureux d'être jeune, disait-il à quelqu'un! Vous avez, sans compter le reste, tant de forces et tant de zèle à dépenser au service du bon Dieu!...

— Monsieur le Curé, repartit son interlocuteur, vous êtes plus jeune que moi.

— Oui, mon ami, en vertu... »

« Monsieur le Curé, lui disait-on une autre fois, vous aimez vos missionnaires : en partant pour le ciel, vous leur laisserez bien, n'est-ce pas, le manteau d'Élie?

— Mon ami, il ne faut pas croire qu'on héritera d'un manteau là où il n'y a pas même une chemise. »

A propos de ce camail qui a été une touchante inspiration du cœur de l'Évêque, mais une rude humiliation pour le cœur du bon Curé, quelqu'un crut devoir, en donnant à sa pensée un tour flatteur, lui faire observer qu'il était resté jusque-là le seul chanoine créé par Mgr Chalandon. M. Vianney vit le piége, et il repartit aussitôt : « Je le crois « bien, Monseigneur a eu la main trop malheu-« reuse... Il a vu qu'il s'était trompé la première « fois, il n'ose plus recommencer. »

Un jour, il aperçut un de ses portraits au bas duquel on avait fait figurer maladroitement son camail et sa croix d'honneur. « Pour que ce fût

« complet, dit-il, il faudrait écrire dessous : VA-
« NITÉ, ORGUEIL, NÉANT. »

Une autre fois, on faisait encore allusion à ces différentes dignités : « Oui, répondit-il, je suis « chanoine honoraire par la trop grande bonté de « Monseigneur, chevalier de la Légion d'honneur « par une méprise du gouvernement, et... berger « d'un âne et de trois brebis par la volonté de mon « père. »

M. Vianney savait faire à propos des réponses auxquelles on ne résistait pas. Un soi-disant esprit fort vint lui déclarer un jour qu'il y avait dans la religion des choses auxquelles il lui était impossible de croire.

« Par exemple? lui dit le bon Curé.

— Par exemple : l'éternité des peines.

— Mon ami, je vous conseille de ne jamais parler de religion.

— Et pourquoi n'en parlerais-je pas?

— Parce qu'il faudrait auparavant apprendre votre catéchisme. Que dit le catéchisme? Qu'il faut croire à l'Évangile, parce que c'est la parole de Notre-Seigneur. Croyez-vous à l'Évangile?

— Oui, monsieur le Curé.

— Eh bien! l'Évangile a dit : « Allez au feu éternel! » Que voulez-vous de plus? Il me semble que c'est assez clair. »

M. Toccanier fut un jour témoin d'une entrevue

ménagée à un riche protestant avec le Curé d'Ars. Le serviteur de Dieu ignorant que l'homme à qui il venait de parler de Notre-Seigneur et des saints comme il savait en parler, eût le malheur d'appartenir à une secte dissidente, lui mit en finissant une médaille dans la main. Celui-ci dit en la recevant :

« Monsieur le Curé, vous donnez une médaille à un hérétique; du moins je ne suis qu'un hérétique à votre point de vue. Malgré la diversité de nos croyances, j'espère qu'un jour nous nous retrouverons au ciel. »

M. Vianney prit la main de son interlocuteur, et fixant sur lui des yeux dans lesquels se peignaient la vivacité de sa foi et l'ardeur de sa charité, il lui dit avec un profond sentiment de tendresse compatissante :

« Hélas! mon ami, nous ne serons unis là-haut qu'autant que nous aurons commencé à l'être sur la terre; la mort n'y changera rien. Où l'arbre tombe, il reste.

— Monsieur le Curé, je me fie au Christ, qui a dit : « Celui qui croira en moi aura la vie éternelle. »

— Ah! mon ami, Notre-Seigneur a bien dit autre chose. Il a dit que celui qui n'écoutait pas l'Église devait être regardé comme un païen. Il a dit qu'il ne devait y avoir qu'un troupeau et qu'un pasteur, et il a établi saint Pierre pour être le chef de ce troupeau. » Puis, prenant une voix plus douce et

plus insinuante : « Mon ami, il n'y a pas deux manières de servir Notre-Seigneur, il n'y en a qu'une bonne : c'est de le servir comme il veut être servi. »

Là-dessus, le Curé d'Ars disparut, laissant cet homme pénétré d'un trouble salutaire, avant-coureur de la grâce divine, dont on nous a dit qu'il fut plus tard l'heureux vaincu.

Le fondateur d'un orphelinat célèbre consultait M. Vianney sur l'opportunité de se concilier par la voie de la presse l'attention et les faveurs du public. « Au lieu de faire du bruit dans les journaux, « répondit le serviteur de Dieu, faites-en à la porte « du tabernacle. — Monsieur le Curé, reprit cet « homme de bien, je serais heureux de faire mon « noviciat près de vous. — Soyez tranquille, on « vous le fera faire, » répliqua-t-il aussitôt par une allusion aux épreuves qui attendaient la fondation naissante.

Une prétendante qui venait de quitter la congrégation de la Charité eut un jour un entretien à Ars avec un prêtre qui arrivait de l'Orient. Ce prêtre disait à M. Vianney qu'il avait conseillé à cette enfant d'aller en Syrie pour y utiliser ses forces et son zèle; le bon Curé, qui connaissait l'inconstance de la jeune fille, répondit : « Envoyez-la en pa-« radis; au moins, elle n'en sortira plus. »

On voit que M. Vianney ne manquait pas de finesse, et que la riposte ingénieuse et piquante

lui venait aisément. Il y mêlait dans l'occasion un brin de douce malice.

« Monsieur le Curé, lui disait un personnage dont la face épanouie et la forte santé offraient un singulier contraste avec la pâleur et l'exténuation du saint vieillard, je compte un peu sur vous pour être bien accueilli là-haut. J'espère que vous n'oubliez pas vos amis, et que vous leur faites une part dans le mérite de vos jeûnes et de vos sacrifices. Quand vous irez au ciel, je tâcherai de m'accrocher à votre soutane.

— O mon ami! gardez-vous-en bien, repartit le bon Saint. L'entrée du ciel est étroite, — et il jetait un petit regard malin sur les larges épaules de son interlocuteur, — nous resterions tous deux à la porte. »

Il craignit ensuite que ces paroles, dites en riant et de la meilleure grâce du monde, n'eussent affecté son visiteur; il lui en fit ses excuses dans les termes les plus humbles et les plus polis.

Malgré son goût prononcé pour la solitude, M. Vianney avait un esprit ouvert et prodigue d'épanchements. Dans la conversation, il était à la fois abondant et réservé. Pour éviter les remarques dont son humilité aurait eu à souffrir et auxquelles, par expérience, il savait être exposé, il n'interrogeait jamais et ne donnait pas aux questions le temps d'arriver; il gardait, le plus qu'il pouvait,

la parole, et paraissait craindre de fournir la réplique. S'il parlait de lui, ce qui arrivait rarement, l'amour-propre dont il n'avait plus même le germe, n'embarrassait pas la spontanéité de ces communications : au contraire, c'était de son humilité que provenait en partie son besoin d'expansion. La liberté de s'ouvrir à quelques-uns lui semblait un appui accordé à sa faiblesse. Ne pouvant pas dire à tout le monde ce qu'il pensait de lui, il se soulageait en le confiant à des cœurs discrets ; et la matière de ces confidences était toujours ce qui l'effrayait et l'humiliait le plus. D'ailleurs, il ne se révélait jamais tout entier ; il vous conduisait jusqu'à la porte de son âme et vous arrêtait là.

A la fin de ces journées lourdes, fatigantes, laborieuses, c'était le moment où le Curé d'Ars se manifestait avec le plus de familiarité, de chaleur et d'abandon. Debout, au coin de la cheminée ou devant sa petite table, suivant le besoin qu'il avait de sentir la flamme du foyer sur ses membres engourdis, le visage rayonnant, le regard dilaté, l'air heureux, l'innocence et la joie de son âme s'épanouissaient en mille jets étincelants, en mille propos pleins d'images et de suavité.

Nous avons remarqué que, suivant le conseil de saint Paul, il évitait les discours vains et profanes, les questions oiseuses qui prêtent à la controverse et qui passionnent plus qu'elles n'édifient. Si quel-

que léger débat s'engageait devant lui, il gardait un modeste silence, comme s'il eût craint, en se prononçant, de désobliger l'une des parties. Lorsqu'il en était prié, il intervenait par un mot gracieux et conciliant, ou par un de ces grands principes qu'on ne discute pas, et qui remettent la paix entre les adversaires, en les amenant non sur le terrain qui divise, mais sur celui qui unit et où la lutte n'est plus possible. Son âme planait toujours comme un être angélique au-dessus de la mêlée des passions et des intérêts vulgaires. Il envisageait tout de ce point de vue, familier aux saints, où réside la lumière sans ombre. La conscience était son seul horizon. Le monde extérieur n'existait pas pour lui.

Depuis la maladie si grave qu'il avait faite, au mois de mai 1843, après laquelle il passa quinze jours de convalescence et de demi-repos dans sa famille, à Dardilly, il n'avait plus quitté sa cure et son église ; il n'avait pas dérogé un seul jour, une seule heure, à son mode de vivre habituel, que tout le monde connaît. Son unique récréation était la visite des malades et une courte apparition chez ses bien-aimés missionnaires. Il ne trouvait de bon, d'agréable, d'intéressant, que ce qui lui parlait de Dieu. Le cœur est là où est le trésor. Le Souverain Bien l'attirait à ce point qu'il ne pouvait en détourner sa pensée. Sa conversation était plus

divine qu'humaine ; elle était tellement dans le ciel qu'elle en exhalait tous les parfums. Il parlait des mystères de l'autre monde comme s'il en fût revenu, et des vanités de celui-ci avec une ironie si douce et si plaisante qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rire. A mesure qu'il parlait, l'intimité se faisait plus grande, la chaleur de son âme augmentait et l'effusion coulait à plein bord.

Si quelque fâcheux, — car il y avait bien des variétés dans l'espèce des pèlerins qui se faisaient jour jusqu'à M. Vianney, et la variété que nous signalons se glisse partout, — si quelque fâcheux venait à parler des choses humaines, pour sérieuses et importantes qu'elles fussent, le saint Curé ne l'interrompait pas, il était trop honnête et trop condescendant pour cela, mais il souffrait visiblement; il était mal à l'aise; il se taisait, et rien ne saurait mieux peindre son état que le dicton populaire du poisson hors de l'eau. Du reste, ces rencontres étaient rares. Il régnait autour de lui je ne sais quelle atmosphère divine qui ne permettait pas d'y introduire des questions de l'ordre profane, de peur d'en troubler la pureté.

Dans ce siècle de mouvement, de nouveauté et de progrès industriel, en des temps si laborieux et si troublés, le Curé d'Ars ne formait aucun souhait; il n'éprouvait aucun désir, il ne sentait aucun besoin de rien connaître de ce monde, dont la figure

passait autour de lui sans qu'il y fît la moindre attention ; tant il en était venu à user des choses comme n'en usant pas, à jouir comme ne jouissant pas; tant son esprit, son cœur, son âme étaient tendus et appliqués à un autre objet!

« Vous parlez quelquefois de chemin de fer, monsieur le Curé, lui disait-on, savez vous ce que c'est?

— Non, ni je n'ai envie de le savoir; j'en parle parce que j'en entends parler. »

Cet homme, à qui les chemins de fer amenaient tous les jours de deux à trois cents étrangers, est mort sans avoir jamais vu un chemin de fer et sans être à même de s'en faire une idée.

Mais, s'il demeurait étranger aux choses du monde matériel, tout ce qui lui venait au contraire de cet autre monde divin qui est l'Eglise de Jésus-Christ l'intéressait, le passionnait, faisait battre son cœur.

Si sublime que fût l'entretien, le bon Curé y conservait la simplicité qui est le vrai caractère des enfants de Dieu. Tout en parlant des saints, du ciel et des choses divines, il gardait son langage familier et ne connaissait que les comparaisons populaires. Dans ces longs et doux épanchements, les délices eucharistiques, la félicité des bons, le malheur des méchants, l'attente des joies éternelles se mêlaient à de nobles sollicitudes pour l'accroissement du règne de Jésus-Christ, l'exal-

tation de la sainte Eglise et le triomphe de la justice et de la vérité dans le monde.

« Etre roi, disait-il, triste place! on est roi pour les hommes!... Mais être à Dieu, être à Dieu tout entier! être à Dieu sans partage : le corps à Dieu, l'âme à Dieu !... Un corps chaste, une âme pure! oh! il n'y a rien de si beau! » Et les pleurs étouffaient sa voix.

« Aujourd'hui, disait-il un jour de fête du Sacré-Cœur, Notre-Seigneur nous met sur son Cœur... Ah! si nous pouvions toujours y rester!... » Puis joignant les mains et élevant au ciel ses yeux pleins de larmes : « O Cœur de Jésus, s'écriait-il, Cœur d'amour! fleur d'amour!... Le cœur, c'est tout ce qui restait d'entier dans le très-saint corps de Notre-Seigneur, après que Longin l'eut percé pour en faire sortir l'amour!... Si nous n'aimons pas le Cœur de Jésus, qu'aimerons-nous donc? Il n'y a que de l'amour dans ce cœur! Comment fait-on donc pour ne pas aimer ce qui est si aimable? »

Une autre fois, il nous parlait des joies de la prière et de la vie intérieure : c'est un sujet qu'il n'abordait jamais sans que son cœur entrât aussitôt en fusion : « La prière, disait-il, voilà tout le bonheur de l'homme sur la terre. O belle vie! belle union de l'âme avec Notre-Seigneur! L'éternité ne sera pas assez longue pour comprendre ce bonheur... LA VIE INTÉRIEURE EST UN BAIN D'AMOUR

DANS LEQUEL L'AME SE PLONGE... ELLE EST COMME NOYÉE DANS L'AMOUR!... DIEU TIENT L'HOMME INTÉRIEUR COMME UNE MÈRE TIENT LA TÊTE DE SON ENFANT DANS SES MAINS POUR LE COUVRIR DE BAISERS ET DE CARESSES... Je pense souvent à la joie des apôtres quand ils revirent Notre-Seigneur. La séparation avait été si cruelle! Notre-Seigneur les aimait tant! il était si bon avec eux! Il est à présumer qu'il les embrassa en leur disant : LA PAIX SOIT AVEC VOUS! C est ainsi qu'il embrasse notre âme, quand nous prions. Il nous dit encore : LA PAIX SOIT AVEC VOUS!

« Celui qui ne prie pas est comme une poule ou une dinde, qui ne peuvent pas s'élever dans les airs. Si elles volent un peu, elles retombent bientôt, et grattent la terre, elles s'y enfoncent, s'en aspergent et semblent ne prendre plaisir qu'à cela. Le bon chrétien, au contraire, est un aigle intrépide, qui plane dans l'air et semble toujours vouloir se rapprocher du soleil. Voilà le bon chrétien sur les ailes de la prière. Oh! que c'est beau, la prière! Celui qui est en grâce avec Dieu n'a pas besoin qu'on lui apprenne à prier, il connaît la prière naturellement, parce qu'il connaît ses besoins.

« Union avec Jésus-Christ, union avec la Croix : voilà le salut. La marque distinctive des élus, c'est l'amour, comme la marque des réprouvés, c'est la

haine. Aucun réprouvé n'aime un autre réprouvé, le frère déteste son frère, le fils son père, la mère son enfant, et cette haine universelle se concentre sur Dieu ; voilà ce que c'est que l'enfer. Les saints aiment tout le monde ; ils aiment surtout leurs ennemis... Leur cœur embrasé de l'amour divin se dilate, à proportion du nombre des âmes que le bon Dieu met sur leur chemin, comme les ailes de la poule s'étendent à proportion du nombre de ses petits. »

M. Vianney disait encore : « Le cœur des saints est constant comme un rocher au milieu de la mer.

« Les personnes qui pratiquent la dévotion, qui se confessent, qui communient souvent, et qui ne font pas les œuvres de la foi et de la charité, sont semblables à des arbres en fleurs. Vous croyez qu'il y aura autant de fruits que de fleurs? il y a bien de la différence !... »

« Oh ! que ce sera beau, le jour de la résurrection ! On verra ces belles âmes sortir du ciel, COMME DES SOLEILS DE GLOIRE et venir s'unir aux corps qu'elles animaient sur la terre. PLUS CES CORPS AURONT ÉTÉ MORTIFIÉS, PLUS ILS BRILLERONT COMME DES DIAMANTS. »

M. Vianney parlait souvent des saints ; il n'en parlait qu'avec des larmes. A entendre ses récits pleins de drame, de menus détails et de poé-

sie touchante, on était tenté de croire qu'il avait connu ces bons saints, qu'il avait vécu avec eux dans la plus étroite intimité. Il savait d'eux des choses complétement inédites et qu'on croyait entendre pour la première fois. Dans la vie des serviteurs de Dieu, le côté légendaire charmait son imagination et son cœur. Il avait ce courage de la foi qui ne recule devant rien de ce qui peut renverser l'orgueil de la raison humaine et scandaliser les impies. « Le soleil, disait-il, ne se « cache pas, de peur d'incommoder les oiseaux « de nuit. » Pour lui cette puissance adorable, qui se joue dans l'univers et qui est si souvent en Dieu au service de la bonté, ne brillait jamais d'un assez vif éclat. Ce qu'il y avait de plus prodigieux et de plus contraire au cours ordinaire des choses était ce qui le ravissait le plus. « Je « crois que si nous avions la foi, disait-il, nous « serions maître des volontés de Dieu; nous les « tiendrions enchaînées, et il ne nous refuserait « rien. » Puis il ne tarissait plus sur le chapitre des condescendances divines à l'égard des saints; il avait mille histoires à raconter, toutes plus belles et plus merveilleuses les unes que les autres. Ces histoires eussent rencontré peut-être des esprits dédaigneux. Pour nous, nous avouons de bon cœur qu'elles nous édifiaient et nous charmaient, qu'elles nous faisaient rire et pleurer. Elles empruntaient

une séduction de plus de la tendre simplicité avec laquelle cet homme, resté enfant par le cœur, nous les racontait, s'animant par degrés, s'exaltant et s'attendrissant aux bons endroits. Rien ne nous paraissait plus délicieux et plus attrayant que ces larmes si fréquentes, ces sourires d'ange, ce naïf abandon à toutes les impressions, ces jeux innocents de l'âme, qui s'épanouit dans le sein du Père céleste, mêlés à des pensées si hautes, à des habitudes de vie si austères, à des sacrifices si pénibles, à un apostolat si laborieux. Dans un temps où la simplicité est morte dans les cœurs et tend à disparaître des rapports qui lient les hommes, quiconque a conservé le sens chrétien ne saurait étudier, sans émotion et sans envie, comment s'est révélée à l'âme de ce saint prêtre l'adorable parole du Seigneur : QU'IL FAUT DEVENIR SEMBLABLE A DES ENFANTS.

CHAPITRE III

Son aménité de caractère, sa politesse, sa simplicité, sa bonté.

Si le monde se trompe en pensant que la piété rétrécit les idées, il se trompe encore plus en supposant qu'elle dessèche le cœur. Le cœur de M. Vianney, comme celui des saints, était LIQUIDE. Nous avouons qu'il n'est pas donné à tous ceux qui font profession de religion de la montrer aux autres sous la physionomie charmante qui lui est si naturelle, et qui la fait aimer : c'est un malheur, car on est peu touché des vertus d'un homme auquel on ne voudrait pas ressembler. Quand on est le représentant et le missionnaire de Dieu dans le monde, le meilleur moyen de lui gagner des âmes, c'est de créer autour de soi l'attrait du Souverain Bien.

On a dit avec raison que, pour être aimée et puissante en ce monde, la vertu avait besoin que l'hu-

manité se retrouvât encore sous l'inspiration divine. Et on a donné pour exemple le Fils de Dieu, qui s'est fait homme quand il voulut que la religion devînt une loi d'amour. Il y avait dans la vertu du Curé d'Ars ce mélange ineffable de divin et d'humain. Comment n'eût-il pas été aimé, lui qui aimait tant et dont l'unique préoccupation était de faire le bien sans aucun espoir de retour? Ce n'était pas seulement par ses aumônes et ses libéralités matérielles qu'il régnait sur les cœurs, c'était par son aménité, par sa bienveillance, par l'intérêt actif et cordial qu'il prenait au bonheur de tous. La vie intérieure semblait développer en lui chaque jour sa sollicitude pour le prochain. Il était plus tendre à l'égard des autres à mesure qu'il redoublait de sévérité pour lui-même.

M. Vianney possédait toutes les prévoyances et toutes les délicatesses du cœur. Il avait non la politesse froide et maniérée des gens du monde, mais cette politesse toute trempée de charité, de cordialité, de sincérité qui met chacun à l'aise. A l'exemple du Sauveur, en qui nous sont apparues pour la première fois la grâce et la bonté, le serviteur de Dieu pensait à tout, veillait à tout, n'oubliant que soi et s'oubliant tout à fait. Il n'avait besoin de rien, pas même de consolations, ni de témoignages de sympathie; il s'en croyait indigne.

Le Curé d'Ars ne s'asseyait jamais devant per-

sonne et ne permettait pas qu'on se tînt debout devant lui. Lorsqu'il entrait et qu'on se levait à son aspect, on voyait sa figure se couvrir des marques d'une vive confusion : « Asseyez-vous, asseyez-« vous ! » disait-il, en accompagnant ces mots d'un geste expressif, et il insistait jusqu'à ce qu'on se fût assis. Au moment où les rares privilégiés, qui avaient le bonheur d'être reçus chez lui le soir, prenaient congé, tout las et tout harassé qu'il était, il les accompagnait courtoisement jusque sur le palier. Il était impossible d'obtenir de lui qu'il restât dans sa chambre. Sa formule, en saluant les visiteurs, était toujours : *Je vous présente bien mon respect.* S'il en avait connu une plus humble et plus obséquieuse, il l'aurait employée. Mais ces respects qu'il offrait à tout le monde, il n'en voulait point pour lui. On ne pouvait faire entrer ce mot dans aucune phrase à son adresse, sans qu'il en fût offensé. Il vous arrêtait tout court pour vous dire : « Oh ! je ne mérite pas vos respects... Donnez-moi « un peu d'amitié : c'est tout ce qu'il me faut ! »

Le Curé d'Ars n'était pas de ceux qui, se fondant sur une fausse interprétation de l'Évangile et peut-être égarés, à leur insu, par un secret orgueil, se font les contempteurs de toute supériorité et les niveleurs de toute hiérarchie sociale; il croyait que Jésus-Christ venant tout réparer avait sanctifié les deux états, celui de la misère par sa vie pauvre et

souffrante, et celui de sa grandeur par sa vie glorieuse. Il voyait dans les représentants de la classe élevée la grandeur même et la royauté de Jésus-Christ, et c'est ce souverain Seigneur qu'il entendait honorer en leur personne. Mais s'il honorait les grands du monde, il mettait encore plus de soin et d'attention à leur faire honorer Dieu. Sa politesse n'avait d'égal que son courage apostolique. Ainsi ses complaisances de jugement et d'expression pour les personnes ne l'entraînèrent jamais à porter la tolérance des doctrines et des actes au delà des limites fixées par la loi chrétienne et la plus sévère orthodoxie. Il savait, quand il fallait, prononcer le NON LICET, en se mettant au-dessus de toute crainte servile. On ne se figure pas l'ascendant que cette noble et fière indépendance, soutenue de la pauvreté, de la mortification et du désintéressement, lui donnait sur tous. C'est ainsi qu'il obtenait d'un seul mot les sacrifices les plus durs à la nature et les plus méritoires pour le salut.

Jamais il n'est arrivé à M. Vianney de blesser ni de repousser personne par le plus léger semblant de froideur ou d'indifférence. Une gaîté douce et franche, un aimable abandon présidait à ses relations intimes, et toutefois cet abandon ne tournait pas à une trop grande familiarité; le respect était toujours là pour en tempérer les saillies.

Le bon Curé ne savait pas donner un démenti ni

articuler un refus. On le faisait consentir à tout, hormis à ce qu'il croyait l'erreur et le mal. Pendant sa longue carrière, il n'a ouvert la bouche que pour consoler, le cœur que pour recevoir et enserrer les douleurs d'autrui, la main que pour répandre des bénédictions et des aumônes.

C'est une difficile épreuve, où parfois les meilleurs succombent, que de conserver le calme dans l'activité, le recueillement dans les travaux extérieurs les plus absorbants, l'entière et libre possession de soi-même et l'union constante avec Dieu, au milieu de la presse, de l'encombrement et du bruit. Le Curé d'Ars a été supérieur à cette épreuve. Comme un courant d'eau pure qui traverse l'Océan sans rien prendre de son amertume, il entendait tous les jours le bruit des passions humaines et subissait leur contact sans y rien laisser de la paix et de la pureté de son âme. Il n'a pas connu ces ondulations qui font si souvent vaciller le cœur des plus forts. A quelque moment qu'on le vît, environné, pressé, assailli par la multitude indiscrète, harcelé de questions oiseuses et absurdes, obsédé de demandes impossibles, tiraillé dans tous les sens, interpellé de partout, ne sachant à qui répondre, on le voyait toujours égal à lui-même, toujours gracieux, toujours aimable, toujours compatissant, toujours prêt à condescendre et à accorder ce qu'on lui demandait, toujours la figure

reposée et souriante. Jamais on n'a pu surprendre en lui le moindre signe de dépit, jamais la moindre brusquerie ; jamais, sur son front, la plus imperceptible nuance de mécontentement, l'ombre d'un nuage; jamais sur ses lèvres de reproche ni de plainte, jamais un mot plus haut que l'autre. Était-il entouré des marques du respect, de la confiance, de l'admiration la plus bruyante et la moins contenue, acclamé, escorté, porté en triomphe par la foule; voyait-il cette foule s'attacher à ses pas, se suspendre à ses lèvres, s'agenouiller sur son chemin, s'incliner pour recevoir sa bénédiction ? on le retrouvait encore le même, ingénu comme un enfant, simple, modeste et bon, n'ayant pas l'air de se douter que sa vertu fût pour quoi que ce soit dans cet étonnant concours, dans ces miracles célébrés par les multitudes, dans ce prodige permanent que notre pays a offert pendant trente ans.

Ce qui nous a souvent frappé dans le Curé d'Ars, et ceux qui ont eu le bonheur de vivre dans sa familiarité en conviendront avec nous, c'est qu'il n'y avait pas un seul moment où il ne portât avec une dignité suprême cette pure et délicate auréole de la sainteté. Dans quelque état qu'on le surprît, quelque part qu'on le vît et l'entendît, le SAINT apparaissait constamment. Il y a pour tous des jours mauvais, des heures de faiblesse et d'obscurité, où les cœurs les mieux trempés fléchissent, les plus mâles cou-

rages se démentent : il n'en était pas ainsi pour notre vénérable Père. On pouvait l'observer de près et à loisir, sonder son âme dans ses plus secrètes profondeurs, scruter sa vie dans ses plus minutieux détails, il n'avait rien à perdre à cette analyse. On ne l'a jamais vu agir autrement que de la manière la plus parfaite, adoptant le parti le plus sage et le plus héroïque, choisissant l'objet le plus excellent, apportant à tout les plus pures intentions et la plus grande intensité de ferveur, en sorte que nous ne savons pas, en vérité, comment on s'y serait pris pour lui reprocher d'avoir moins bien fait les choses qu'il pouvait mieux faire. Ses moindres actions parlaient avec la même éloquence, et c'est ce qu'il importe de constater pour que le double enseignement de sa parole et de ses œuvres lui survive, et continue cette merveilleuse harmonie dans le bien, en face de laquelle la prévention même reste désarmée. Ce qui apparaissait de cette existence miraculeuse, ce que le monde en a su n'est rien auprès de ce qui s'y est caché. Beaucoup ont connu la vie active de ce saint prêtre de Jésus-Christ : elle est au-dessus de l'admiration; à quelque point de vue qu'on la considère et de l'aveu de tous, c'est un miracle. Plusieurs ont été témoins de sa vie mortifiée : elle eût été effrayante à une époque où la pénitence était chose moins rare. Très-peu ont été initiés à sa vie intime : elle est

ravissante!... Et c'est là-dessus principalement qu'il faut le juger.

On a dit que la puissance des saints tenait à leur simplicité. Comme c'était vrai du bon Curé d'Ars! La simplicité le revêtait de la tête aux pieds de ses charmes puissants : c'est elle qui donnait à toutes ses œuvres un cachet inimitable de grâce, qui faisait que la persuasion découlait de ses lèvres avec une merveilleuse éloquence, que tout en lui, jusqu'à son silence et à son inaction, respirait je ne sais quoi de céleste, qui chassait le mal et produisait le bien. On se sentait pur et bon lorsqu'on était avec lui. Une transpiration de sagesse et de charité s'épanchait de son cœur. Ses larmes étaient douces; ses manières suaves et attrayantes, comme une vision du ciel, inspiraient à la fois la paix et un respect mêlé de confiance et d'amour. L'air autour de lui était rempli d'un secret enchantement. Les apôtres devaient éprouver quelque chose de semblable auprès de Notre-Seigneur.

Ce qu'il y avait encore d'éminent dans le serviteur de Dieu, c'était sa bonté. Au fond d'une vertu si virile on trouvait une délicatesse et une sensibilité exquises. En s'inclinant devant la Croix du Sauveur, et en s'épanchant à ses pieds, les sentiments les plus tendres s'épurent et s'exaltent; ils prennent un degré de plus d'énergie dans cette victoire permanente de la mortification et de l'hu-

milité chrétienne sur les sens et l'orgueil. Il est une certaine mesure de bienveillance qui ne se puise qu'aux sources divines. La bonté procédait en M. Vianney, comme la politesse, de l'oubli complet de soi-même, de l'effacement absolu de sa personnalité en toute chose, disons mieux et plus clairement, de son humilité. Les âmes humbles sont les seules qui aiment, les seules qui reçoivent et qui renvoient quelques rayons de la bonté souveraine.

On ne peut pas dire comme M. le Curé d'Ars était bon!... bon dans la plus haute et la plus populaire acception du mot, essentiellement bon! On aurait pressé son cœur comme une éponge qu'il n'en serait pas sorti une goutte d'amertume. Il était bon envers tous, il était bon toujours, mais il était bon en particulier pour les pauvres, les infirmes, les ignorants et les pécheurs : ce sont là les quatre grandes misères de l'âme et du corps; il les embrassait dans le même sentiment de tendre commisération et de généreuse sympathie. Il était prodigue de grâces, de prévoyances et d'attentions envers le dernier des mendiants qui l'approchait; il cherchait à le contenter aussi bien qu'à le secourir. Il se montrait continuellement appliqué à écarter de ceux qui vivaient autour de lui le plus petit mécompte, à leur épargner la plus légère contrariété. Autant il était dur au travail, indifférent

à la peine, impitoyable pour lui-même, autant il était sensible, tendre, prompt à s'alarmer, dès qu'il s'agissait de la santé de ses collaborateurs. S'il les voyait souffrants, il les forçait au repos, il leur interdisait la chaire et le confessionnal, il prenait sur lui toute la besogne.

M. Vianney ne recevait que pour donner : donner était sa passion. Les objets pieux dont on lui faisait cadeau, les seuls auxquels il attachât quelque prix, ne faisaient que passer par ses mains. Il s'en dépouillait en faveur du premier venu auquel il pensait que ce présent dût être agréable. Que de fois devant un précieux reliquaire, une belle croix d'or, un beau tableau, nous lui avons entendu dire : « Voilà qui sera pour moi : je le garderai ! » Venait-il quelqu'un à qui il devinait que cet objet pût faire envie, il ne résistait pas à la tentation de s'en priver aussitôt. Il se serait arraché les yeux pour les donner.

CHAPITRE IV

Vertus de M. Vianney, sa foi, son espérance, son amour de Notre-Seigneur, sa dévotion à la très-sainte Vierge et aux saints.

Le Curé d'Ars avait reçu le don de la foi dans une perfection éminente. L'Esprit-Saint répandait au centre de son âme une lumière si claire qu'il voyait les choses divines d'une vue simple, avec une certitude, un goût et une suavité qui lui causaient des ardeurs intéricures, des ravissements, des extases, et faisaient acquiescer délicieusement son esprit aux vérités qui lui étaient montrées. Son union intime avec Dieu lui avait pour ainsi dire rendu sensibles et palpables ces vérités. Ce que nous percevons de loin, vaguement, confusément, à travers un nuage et dans une énigme, il le voyait en lui-même, d'un regard fixe et direct.

La foi du Curé d'Ars était le principal mobile de sa vie, c'était toute sa science ; elle lui expliquait tout et il expliquait tout par elle. De jour en jour

son intelligence grandissait, attirée par ces ténèbres sacrées et lumineuses, qui en effrayent tant d'autres, et dans lesquelles il savait que l'esprit trouve Dieu, en se perdant lui-même. Nous avons entendu un jeune prêtre dire en sortant de son catéchisme : « Quelle foi ! il y aurait de quoi en enrichir tout un diocèse. »

« La foi de M. le Curé est si vive, dit Catherine dans ses Mémoires, qu'il semble voir les choses. Il est si pénétré de la présence réelle de Notre-Seigneur au Très-Saint Sacrement, qu'il en parle dans presque toutes ses instructions. Alors l'amour lui donne des forces, et il ne sent plus son épuisement. « Si vous aimiez Notre-Seigneur, nous di-« sait-il un jour, vous auriez toujours devant les « yeux de l'esprit ce tabernacle doré, cette maison « du bon Dieu. Lorsque vous êtes en route et que « vous apercevez un clocher, cette vue doit faire « battre votre cœur, comme la vue du toit où de-« meure son bien-aimé fait battre le cœur de l'é-« pouse. Vous ne devriez pas pouvoir en détacher « vos regards. »

Le Curé d'Ars répétait souvent : « Que nos yeux « sont heureux de contempler le bon Dieu ! » Et il disait ces mots avec un accent si profond et un visage si rayonnant de plaisir, qu'on pouvait croire qu'il jouissait de la vision de Dieu. On voyait de temps en temps passer dans ses yeux des éclairs

d'un bonheur que ne saurait donner l'aspect des choses créées. Il disait encore : « Nous n'avons « qu'une foi éloignée de trois cents lieues de son « objet, comme si le bon Dieu était de l'autre côté « des mers. Si nous avions une foi vive, péné- « trante, comme les saints, nous verrions comme « eux Notre-Seigneur. Il y a des prêtres qui le « voient tous les jours à la messe... »

« Ceux qui n'ont pas la foi ont l'âme bien plus « aveugle, disait M. Vianney, que ceux qui n'ont « pas d'yeux..... Nous sommes dans ce monde « comme dans les brouillards; la foi est le vent « qui les dissipe et qui fait luire sur notre âme « un beau soleil... Voyez, chez les protestants, « comme tout est triste et froid! c'est un long « hiver. Chez nous tout est gai, joyeux et con- « solant... »

On a remarqué que, lorsque M. Vianney prêchait du pied de l'autel, il était tellement impressionné par la présence réelle de Notre-Seigneur et le voisinage de la divine Eucharistie, qu'il en perdait presque la respiration et la voix. Son embarras était visible, et quelque effort qu'il fît pour parler d'autre chose, il en revenait toujours à ce grand objet.

Quoique retenu dans les liens du corps, le Curé d'Ars n'était guère moins appliqué à Dieu que ces pures intelligences qui brillent toujours devant lui

par la lumière d'une charité éternelle. Il a parlé souvent d'écrire un livre sur les *délices de la mort*. Tandis que les autres ont besoin de toutes leurs forces pour se résigner à mourir, lui, il avait besoin de toutes les siennes pour se résigner à vivre.

Dans ses catéchismes, les plus gracieuses comparaisons avaient trait à ce désir du ciel. Il se servait souvent de celle de l'hirondelle qui ne fait que raser la terre et qui ne se pose presque jamais, de celle de la flamme qui tend toujours en haut, de celle du ballon qui s'élève dans les airs quand on a rompu les cordes qui le retiennent en bas. Il disait :

« Le cœur se porte vers ce qu'il aime le plus : l'orgueilleux vers les honneurs, l'avare vers les richesses; le vindicatif pense à sa vengeance, l'impudique à ses mauvais plaisirs. Mais le bon chrétien à quoi pense-t-il? de quel côté se tournera son cœur? Du côté du ciel, où est son Dieu qui est son trésor.

« Quand on pense au ciel, peut-on considérer la terre? Après qu'elle se fut promenée dans le ciel, sainte Térèse ne pouvait plus voir les choses d'ici-bas. Quand on lui montrait un bel objet, elle disait : « Ce n'est rien, cela ; ce n'est que de la boue. »

« Au ciel, notre cœur sera tellement perdu, noyé dans le bonheur d'aimer Dieu, que nous ne nous occuperons ni de nous ni des autres, mais de Dieu seul.

« Un bon chrétien ne doit pas pouvoir se souffrir en ce monde ; il languit sur la terre. Si un petit enfant était là

dans l'église, et que sa mère fût à la tribune, il lui tendrait ses petites mains, et s'il ne pouvait monter l'escalier qui y conduit, il se ferait aider, et n'aurait de repos que lorsqu'il serait dans les bras de sa mère.

« Lorsqu'on demandait à sainte Térèse ce qu'elle avait vu au ciel, elle s'écriait : « J'AI VU !... J'AI VU !... J'AI VU !... » elle en restait là ; la parole et le souffle lui manquait ; elle ne pouvait rien dire de plus.

« Saint Augustin dit que celui qui craint la mort n'aime pas Dieu : c'est bien vrai. Si vous étiez séparé de votre père depuis bien longtemps, ne seriez-vous pas bien heureux de le revoir ? »

Un jour, en parlant du ciel, de ce ciel où nous verrons Dieu *tout de bon,* il s'écriait, les yeux baignés de larmes, avec le frémissement d'amour que nous lui avons vu si souvent : « Alors nous dirons « au bon Dieu : Mon Dieu ! je vous vois ! je vous « tiens ! vous ne m'échapperez plus ! jamais ! ja- « mais ! »

Une autre fois, après une ravissante instruction sur le ciel, quelqu'un demandait au Curé d'Ars : « Que faut-il donc pour obtenir cette récompense. « dont vous nous avez fait un si magnifique ta- « bleau ? — Mon ami, répondit-il, LA GRACE ET LA « CROIX. »

Pour donner une idée de ce que fut en M. Vianney l'amour de Notre-Seigneur, il faudrait dépeindre ce qui peut se concentrer dans une âme humaine, aidée par la grâce, de plus ardent, de

plus énergique, de plus doux, de plus fort et de plus généreux. Toutes les facultés de son âme, toutes les lumières de sa raison, toutes les ressources de sa volonté étaient au service de ce sentiment suprême. Jésus-Christ était sa vie, son ciel, son présent, son avenir, et l'adorable Eucharistie le seul étanchement possible à la soif qui le consumait. Il ne pouvait cesser de penser à Jésus-Christ, d'aspirer à Jésus-Christ, de parler de Jésus-Christ. Ce n'étaient pas des paroles, c'étaient des flammes qui sortaient de son cœur, de sa bouche. Il y avait dans la manière dont il prononçait l'adorable nom de Jésus et dont il disait : NOTRE-SEIGNEUR ! un accent dont il était impossible de n'être pas frappé. Il semblait que son cœur se répandît sur ses lèvres.

Ce que M. Vianney avait le mieux retenu de ses lectures, ce qui revenait le plus souvent dans ses discours, c'étaient les paroles enflammées par lesquelles l'amour des saints et des saintes envers le divin Maître s'est le plus vivement exprimé.

Il aimait à citer ce mot de Notre-Seigneur à sainte Térèse : « J'attends le jour du jugement pour faire voir aux hommes combien tu m'as aimé. » Et cet autre : « Quand les hommes ne voudront plus de moi, je viendrai me cacher dans ton cœur. » Il ne les citait jamais sans être interrompu par ses larmes.

Il racontait, en s'attendrissant beaucoup, que sainte Colette disait à Notre-Seigneur : « Mon doux Maître, je voudrais bien vous aimer, mais mon cœur est trop petit. » Aussitôt elle vit descendre un grand cœur tout enflammé et en même temps elle entendit une voix, qui lui dit : « Aime-moi maintenant tant que tu voudras. » Et son cœur fut inondé d'amour.

« O Jésus ! s'écriait-il souvent, les yeux remplis « de larmes, vous connaître, c'est vous aimer?... « Si nous savions comme Notre-Seigneur nous « aime, nous mourrions de plaisir ! Je ne crois pas « qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas « aimer en se voyant tant aimés... C'est si beau la « charité ! c'est un écoulement du cœur de Jésus, « qui est tout amour... Le seul bonheur que nous « ayons sur la terre, c'est d'aimer Dieu et de savoir « que Dieu nous aime... »

Il disait encore avec tristesse : « Je pense quel- « quefois qu'il y aura peu de bonnes œuvres de « récompensées, parce qu'au lieu de les faire par « amour pour Dieu, nous les faisons par habitude, « par routine, par amour de nous-mêmes... QUE « C'EST DOMMAGE !

« Pauvres pécheurs ! quand je pense qu'il y en a « qui mourront sans avoir goûté seulement pen- « dant une heure le bonheur d'aimer Dieu !... « Quand nous nous lasserons de nos exercices de

« piété et que la conversation avec Dieu nous en-
« nuiera, allons à la porte de l'enfer, voyons ces
« pauvres damnés qui ne peuvent plus aimer le
« bon Dieu.

« Si l'on pouvait se damner sans faire souffrir
« Notre-Seigneur, passe encore! Mais on ne le
« peut pas. »

M. Vianney finissait souvent son catéchisme par ces mots : « Etre aimé de Dieu, être uni à Dieu ;
« vivre en présence de Dieu, vivre pour Dieu :
« O belle vie !... et belle mort! »

Un jour qu'il entendait les oiseaux chanter dans sa cour, il se prit à dire en soupirant : « Pauvres
« petits oiseaux ! vous avez été créés pour chan-
« ter, et vous chantez... L'homme a été créé pour
« aimer Dieu, et il ne l'aime pas. »

« Ce qui fait que nous n'aimons pas Dieu, disait
« le saint Curé à quelqu'un qui nous l'a répété,
« c'est que nous ne sommes pas arrivés à ce degré
« où TOUT CE QUI COUTE FAIT PLAISIR. »

M. Vianney recommandait surtout trois dévotions : la dévotion à la passion de Notre-Seigneur et à son Eucharistie, la dévotion à la sainte Vierge et la dévotion aux âmes du purgatoire. Il affirmait, après saint Bernard, que n'avoir pas la dévotion au corps et au sang de Jésus-Christ était une marque de réprobation.

« La passion de Notre-Seigneur, disait-il, est

« comme un grand fleuve qui descend d'une mon-
« tagne et ne s'épuise jamais... »

Rien ne peut donner une idée de la dévotion que le Curé d'Ars avait à l'adorable Eucharistie. Il l'appelait des noms les plus suaves et les plus tendres; il inventait des expressions nouvelles pour en parler dignement : c'était son sujet favori, et il y revenait sans cesse dans ses catéchismes. Alors son cœur se fondait de reconnaissance et d'amour; son front s'irradiait, ses yeux lançaient des étincelles; son âme de saint se répandait sur ses traits; les larmes étouffaient sa voix.

« O mes enfants! s'écriait-il, que fait Notre-Sei-
« gneur dans le sacrement de son amour? Il a pris
« son bon cœur pour nous aimer; il sort de ce cœur
« une transpiration de tendresse et de miséricorde
« pour noyer les péchés du monde. »

Il appelait la sainte communion un *bain d'amour*... « Quand on a communié, l'âme se roule
« dans le baume de l'amour, comme l'abeille dans
« les fleurs. »

Le Curé d'Ars aimait à raconter le trait de saint Jean de la Croix et de sainte Térèse. Quand ils s'entretenaient ensemble des joies de la communion, *l'amour de Notre-Seigneur, allant de l'un à l'autre, faisait fondre leur cœur au point que saint Jean de la Croix tombait d'un côté et sainte Térèse de l'autre, noyés dans le baume de l'amour...* »

« Lorsque M. le Curé, dit Catherine, annonçait la procession de la Fête-Dieu et les bénédictions de l'octave, il semblait que son cœur nageait dans l'amour et la tendresse pour ce divin Sacrement. Il disait : « Ah ! si nous voulions, nous obtien« drions tout cette semaine ! Deux fois par jour « le bon Dieu va nous bénir... O mon Dieu, que « c'est dommage que nous ne soyons pas pénétrés « de votre sainte présence !... Quand vous parcou« rez le chemin qu'a suivi la procession, vous « pouvez dire : « LE BON DIEU A PASSÉ LA ! »

« Que je regrette que vous n'ayez pas été à Ars pendant ces quarante heures, écrivait-on en 1857, notre bon Saint nous a parlé de l'adorable Eucharistie avec des lèvres que le charbon du prophète semblait avoir purifiées. On a de la peine à supporter un pareil langage : il est trop divin pour la terre. Dans ses catéchismes, pour parler comme lui, *son cœur débordait de toute part; il en sortait une transpiration d'amour qui nous inondait tous.* »

« La dévotion de M. le Curé envers le Saint-Sacrement, rapporte encore Catherine, est admirable. Avant qu'il y eût tant de monde, il lisait toujours son office à genoux, prosterné sur le pavé du chœur, sans aucun point d'appui ; souvent il faisait des pauses et regardait le tabernacle avec des yeux où se peignait une joie si vive, qu'on aurait pu croire qu'il voyait Notre-Seigneur. Lorsque le Saint-

Sacrement est exposé, il ne s'asseoit pas, excepté quand il y a quelque prêtre étranger, pour ne pas faire autrement que lui. Alors il se tourne du côté de l'autel avec son sourire extatique. Un de ses confrères, le surprenant un jour dans cette attitude, porta instinctivement ses regards vers le tabernacle, comme s'il avait dû voir quelque chose. Il ne vit rien; mais l'expression du visage de M. Vianney l'avait tellement frappé, qu'il dit : « Je crois qu'il viendra un temps où le Curé d'Ars ne vivra que de l'Eucharistie. »

L'opinion que le saint Curé voyait Notre-Seigneur à l'autel, qu'il le voyait de ses yeux, « qu'il le reconnaissait à la fraction du pain, » venait à tous ceux qui ont eu le bonheur d'assister à sa messe. Il n'était pas possible de contempler une figure exprimant mieux l'adoration, ou s'illuminant à un si haut degré de cet éclat céleste qui manifeste l'action du Saint-Esprit. On aurait dit qu'il tombait sur lui un rayon de la gloire divine. Le cœur, l'esprit, l'âme et les sens semblaient également absorbés, et ils l'étaient effectivement. On ne pouvait saisir une seconde de distraction dans sa prière. Au milieu de la foule, et sous l'influence de tant de regards attachés sur lui, il communiquait avec Notre-Seigneur aussi librement que s'il avait été dans la solitude de sa pauvre chambre. Il répandait en sa présence des pleurs d'amour; il arro-

sait ses pieds divins d'une abondante effusion de larmes saintes. Ordinairement ses larmes ne tarissaient pas, tout le temps que duraient les saints mystères.

M. Vianney n'était ni trop lent ni trop prompt à l'autel; il consultait plutôt l'utilité de tous que son attrait et sa piété. En lui servant la messe, dit un pèlerin, j'avais l'occasion de remarquer le seul moment où il était plus long que les autres prêtres : c'était avant la communion. Les prières liturgiques étant terminées, il y avait un colloque mystérieux, qui se trahissait au dehors, entre Notre-Seigneur Jésus-Christ et son serviteur. M. Vianney regardait la sainte hostie avec amour. Sa bouche proférait des paroles: il s'arrêtait, il écoutait, il reprenait, et par un effort visible de l'ami qui se sépare de son ami, après un instant d'hésitation, il consommait les saintes espèces.

Le Curé d'Ars avait reçu à un degré suréminent le don d'oraison. Son âme était plus unie à Dieu qu'à son corps. S'il désirait la solitude, ce n'était que pour livrer son cœur et toutes ses facultés à cette conversation intérieure qui commence le ciel sur la terre. Au milieu des plus grands travaux, il ne se relâchait point de la sainte contemplation, demeurant toujours en la présence de Dieu et le regardant avec une tendresse amoureuse en toutes ses créatures. Son esprit dégagé des vapeurs qui obscur-

cissent l'intelligence et lui ôtent sa lucidité, recevait, au lieu des notions bornées et incomplètes de la science humaine, des clartés transcendantes, qui lui permettaient de comprendre le rapport de toutes choses avec le Créateur et leur destination dans l'ordre admirable de ses desseins. De cette pénétration lumineuse des secrets du ciel, découlaient une multitude d'autres privilèges qui le rapprochaient de l'état béatifique où sont les élus qui jouissent de la vue de Dieu. Perdu dans cette contemplation continuelle, qui transportait sa pensée dans une région supérieure à la terre, il ne se servait de ses sens, purifiés par l'effusion divine de la grâce, que pour la pratique des vertus. Sa volonté tendait uniquement vers le Bien suprême; mais tout restait enfermé dans le sanctuaire invisible de l'âme; la partie sensible n'y avait point de part. Aucun signe ne révélait ordinairement les opérations de la grâce, si ce n'est un maintien pieux et recueilli, qui annonçait une grande concentration intérieure, sans avoir rien d'affecté. Il n'avait pas l'air de vouloir épouvanter le bon Dieu par son air triste ou sévère; il lui donnait ce qu'il pouvait, gaîment et de bon cœur. Il était loin de toute exagération extérieure et ne l'aimait pas dans les autres. « Un jour, nous a dit un prêtre, en me confessant il me recommanda de ne pas prendre à l'église une posture qui attirât l'attention

sur moi. Il avait sans doute observé que ma tenue était trop saillante et que je m'inclinais profondément devant l'autel. « Mon ami, ajouta-t-il, ne « nous faisons pas remarquer. »

M. Vianney n'avait qu'une pensée, une seule, mais celle-là ardente, généreuse, infatigable : aimer et faire aimer Dieu !... Dieu, et rien que Dieu ! Dieu toujours ! Dieu partout ! Dieu en tout !... Toute la vie du vénérable Curé d'Ars est là. Trente ans de cette sublime monotonie ! toujours l'œuvre de Dieu ! jamais un instant de répit.

L'amour de Dieu, dans le Curé d'Ars, en produisait un autre, moins compris, moins connu, et qui pourtant naît infailliblement du premier dans les cœurs vraiment catholiques : l'amour de l'Eglise, cette Mère si vénérable et si chère des enfants de Dieu, l'Epouse de Notre-Seigneur, que ce divin Maître s'est acquise par son sang, qui est sortie de ses plaies, et dans laquelle il se survit par sa vérité, par sa parole, par sa grâce et par ses sacrements. Cet amour renfermait implicitement tout ce que l'Eglise, représentée par son chef, aime, accepte et propose. On ne pouvait lui parler de Rome sans provoquer des éclairs de bonheur, des larmes, des soupirs, des regrets de mourir avant d'avoir vu la patrie des âmes, le reliquaire du monde, le tombeau des Apôtres et des Martyrs.

La piété du Curé d'Ars lui faisait rechercher tout

ce qui de près ou de loin se rapportait au culte et à la gloire de Dieu. Le plus petit objet lui devenait cher et sacré dès qu'il avait une signification dévote. Il aimait les images, les croix, les scapulaires, les chapelets, les médailles, l'eau bénite, les sacramentaux, les confréries, les reliques surtout. Son église, sa chapelle de la *Providence*, sa chambre en étaient remplies. Nous lui avons entendu dire, un jour, d'un air de grande satisfaction, qu'il en avait plus de cinq cents,

Il était insatiable de la parole de Dieu pour lui et pour les âmes confiées à sa sollicitude pastorale. Il assistait au sermon autant qu'il le pouvait; il y prêtait la plus religieuse attention, sans jamais tourner la tête ou se laisser aller au sommeil. Il savait au besoin, et toujours avec une parfaite bienveillance, exprimer son opinion sur un prédicateur, ne s'attachant qu'aux qualités, sans voir les défauts. C'est ainsi qu'il disait de deux missionnaires, dont l'un était plus solide et l'autre plus brillant : « Le premier nous mène au ciel en nous « faisant passer sur un pont de pierre, et le second « sur un pont de fleurs. »

Après les ministres et les dispensateurs de la parole sainte, les religieux étaient l'objet de sa prédilection; ils les regardait comme la gloire et l'ornement de l'Église; il aimait à s'entretenir avec eux de Dieu et des choses célestes. A cette âme pour

qui la terre était un exil, le religieux apportait des nouvelles du pays et de la maison paternelle. Au reste, M. Vianney vénérait profondément tous ses confrères. Il avait pour eux, lorsqu'ils venaient à Ars, des égards infinis. Il leur accordait le même privilége qu'aux infirmes et aux malheureux, celui de les entendre aussitôt qu'ils réclamaient son ministère.

Quant aux pratiques particulières de dévotion, le saint Curé respectait toutes celles qui sont en usage dans l'Eglise et les conseillait volontiers. Il était du Tiers-Ordre de Saint-François et de plusieurs confréries.

Il aimait à réciter l'office divin en union avec Notre-Seigneur, et, pour faciliter cette union, il avait attaché aux différentes heures du bréviaire le souvenir des différentes scènes de la Passion : à Matines, il honorait l'agonie de Jésus-Christ au Jardin des Olives, à Laudes sa sueur de sang, à Prime sa condamnation, à Tierce le portement de sa croix, à Sexte son crucifîment, à None sa mort, à Vêpres sa déposition, à Complies son ensevelissement. Il goûtait beaucoup les psaumes. « Quand « je pense à ces belles prières, disait-il, je suis « tenté de m'écrier : *Felix culpa !* car, si David « n'avait pas eu à pleurer ses péchés, nous ne les « aurions pas. »

Pour soutenir et diriger ses intentions pendant

la semaine il se proposait, le dimanche d'adorer la très-sainte Trinité, le lundi d'invoquer l'Esprit-Saint, afin de bien employer son temps pour la gloire de Dieu et pour son salut. Il priait aussi ce jour-là pour les âmes du purgatoire et offrait à leur intention tous ses mérites. Le mardi était consacré aux anges gardiens : il remerciait le bon Dieu d'avoir donné à ces purs esprits un si ardent amour de sa gloire, une promptitude si grande à exécuter ses ordres, tant de constance et de fidélité dans l'épreuve, tant de bienveillance pour les hommes. Le mercredi était employé à louer toute la cour des bienheureux. Le jeudi était le jour de l'Eucharistie, le vendredi le jour commémoratif de la Passion de Notre-Seigneur. Le samedi, il remerciait le bon Dieu d'avoir créé la sainte Vierge Immaculée et de lui avoir donné un si bon cœur pour les pauvres pécheurs.

Ce n'était pas là la seule pratique de dévotion que le Curé d'Ars eût envers la très-sainte Vierge : il aimait à célébrer la messe à son autel le plus souvent qu'il le pouvait; il n'y manquait jamais le samedi. Tous les jours il récitait le *Regina cœli* en action de grâces des faveurs qui lui étaient venues par Marie; tous les soirs à la prière il disait en chaire le chapelet de l'Immaculée-Conception. Depuis son vicariat, il avait organisé une association de prières en l'honneur de la sainte Mère de Dieu.

La pratique fondamentale consistait à réciter l'*Ave, Maria*, quand l'heure sonnait, avec l'invocation : *Bénie soit la très-sainte et Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu !... O Marie, que toutes les nations glorifient, que toute la terre invoque et bénisse votre Cœur Immaculé !* Jamais il n'omit cette pieuse observance. C'est pour y être plus fidèle lui-même et y amener ses paroissiens, qu'il a fait placer au clocher une grande horloge dont le timbre s'entend des extrémités du village.

Avant que l'Immaculée Conception fût un dogme de foi défini, il avait attaché son cœur à cette douce croyance. Lorsque la voix du Chef suprême de la sainte Eglise se fut fait entendre : « Quel bon-« heur ! s'écria-t-il. J'ai toujours pensé qu'il man-« quait ce rayon à l'éclat des vérités catholiques. « C'est une lacune qui ne pouvait pas demeurer « dans la religion. »

C'est à ce titre de dévot serviteur de Marie que M. Vianney se fit d'abord connaître à son peuple ; il ne négligea rien pour rehausser le culte de la très-sainte Vierge. Même avant l'origine du pèlerinage, ses fêtes se célébraient à Ars avec une grande pompe et un concours de peuple inaccoutumé ; les communions étaient nombreuses, les offices solennels ; le sermon était très-touchant. Cette animation religieuse, fruit de l'exemple du saint Curé, alla toujours en augmentant. Il n'y avait

jamais tant d'étrangers à Ars que dans les jours consacrés au culte de la Mère de Dieu. Son image se voit partout dans le village, sur la façade de l'église, sur la porte et dans l'intérieur des maisons.

Le Cœur de la très-sainte Vierge était le refuge du Curé d'Ars dans toutes ses peines, et l'arsenal auquel il empruntait incessamment les armes dont il se servait pour combattre l'enfer. Une de ses grandes pratiques était de conseiller une neuvaine au saint Cœur de Marie. « J'ai si souvent puisé à « cette source, disait-il, qu'il n'y resterait plus rien « depuis longtemps, si elle n'était pas inépuisable.»

« Le cœur de Marie est si tendre pour nous, que « ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un « morceau de glace auprès du sien.

« Je pense qu'à la fin du monde, la sainte Vierge « sera bien tranquille, mais tant que le monde « dure, *on la tire de toutes les côtés*... La sainte « Vierge est comme une mère qui a beaucoup « d'enfants. Elle est continuellement occupée à « aller de l'un à l'autre.

« On compare souvent la sainte Vierge à une « mère, mais elle est encore bien meilleure que la « meilleure des mères ; car la meilleure des mères « punit quelquefois son enfant qui lui fait du cha- « grin, même elle le bat ; elle croit bien faire. Mais « la sainte Vierge ne fait pas comme ça : elle est

« si bonne qu'elle nous traite toujours avec amour « et ne nous punit jamais.

« Le Fils a sa justice, mais la Mère n'a que son « amour. »

M. Vianney remerciait continuellement Dieu le Père de ce qu'il avait fait la sainte Vierge si grande, si belle, si bonne!... avec un cœur si embrasé d'amour pour lui; il bénissait Notre-Seigneur de ce qu'il avait voulu qu'elle fût conçue sans péché; il félicitait le Saint-Esprit de la gloire qui lui revenait de la pureté sans tache de son Épouse.

Les saints étaient pour le Curé d'Ars de vrais amis, en la société desquels il vivait par l'esprit et par le cœur; il les appelait ses CONSULS. Il avait pour leurs images et pour leurs restes sacrés une véritable passion. Il n'imaginait pas qu'on pût faire un plus beau présent que celui d'une relique. Parler de *ces bons Saints* était toute sa joie, et quand il était sur ce chapitre, il ne s'arrêtait plus. Les traits, les épisodes, les détails charmants et inédits, les circonstances les plus minutieuses de leur vie, s'offraient à sa mémoire avec une abondance et une précision admirables. Il ne se lassait pas de raconter, et on ne se lassait pas de l'entendre.

Nous avons dit la part privilégiée que le Curé d'Ars avait faite à sainte Philomène dans son culte et dans sa vénération. Dès le début, la chère Sainte répondit aux attraits de son serviteur; mais leurs

cœurs allèrent s'unissant de plus en plus, au point qu'il y avait entre eux, dans ces dernières années, non plus une relation à distance, mais un commerce immédiat et direct; et dès lors, le Saint vivant eut avec la Bienheureuse la familiarité la plus douce et la plus intime. C'était d'une part une perpétuelle invocation, de l'autre une assistance sensible et une sorte de présence réelle.

Parmi les saints dont le Curé d'Ars se plaisait à faire l'éloge dans ses entretiens, il était aisé de voir qu'il accordait une place de faveur à ceux qui, ayant le plus travaillé et le plus souffert, avaient montré par là un plus grand amour pour Notre-Seigneur. Après saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Évangéliste et les saints Apôtres, c'étaient saint François d'Assise, saint François Régis, saint Louis, roi de France, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, saint Nicolas de Tolentin, sainte Catherine de Sienne, sainte Colette, sainte Térèse, qu'il invoquait le plus souvent. Il admirait surtout le séraphique Père saint François, à cause de l'esprit d'amour et de sacrifice dont il était enflammé, et pour avoir entrepris de donner un époux « à cette divine pauvreté, restée veuve depuis la mort de Jésus-Christ. » Il aimait également à parler de sainte Claire, cette autre amante de la Croix et de la sainte pauvreté, « si modeste, qu'on ne la vit qu'une seule fois dans sa vie lever sa paupière

pour demander au pape sa bénédiction, et qu'on connut seulement alors la couleur de ses yeux. »

M. le Curé d'Ars avait une grande dévotion aux âmes du purgatoire ; il encourageait toutes les entreprises qui avaient pour objet de les soulager. Comme saint Dominique, dont il est dit qu'il faisait trois parts de son sang, il faisait dans son cœur trois parts de ses travaux, de ses souffrances et de ses larmes : la première pour ses péchés, la seconde pour les péchés des vivants, la troisième pour les péchés des morts.

CHAPITRE V

Charité de M. Vianney, son zèle, son amour des pauvres, sa libéralité.

Pour le Curé d'Ars le second commandement de la loi : Vous aimerez le prochain comme vous-même, était semblable au premier : c'était encore Dieu qu'il aimait dans ses frères. Un tel amour de Dieu devait enfanter les prodiges que nous connaissons. Lorsque Notre-Seigneur vit réellement dans un cœur, il lui inspire les sentiments d'un zèle pur et ardent pour le bien des âmes, jusque dans les relations les plus simples que la bienséance, l'amitié, la politesse exigent. La bienveillance envers tout le monde, sans aucune acception de personne, était son état habituel ; non cette bienveillance qui est à la surface et dans les mots, que l'on peut affecter par calcul et pratiquer même avec banalité, mais cette bienveillance qui procède de la charité parfaite et qui se traduit par des actes

du plus pur dévoûment. Cette âme si généreuse et si fidèle ne se rebutait pas des défauts et des faiblesses d'autrui ; elle savait y condescendre, les expliquer, les atténuer, en espérer et en poursuivre l'amendement, comptant sur les ressources inépuisables de la miséricorde divine.

La sollicitude incessante de M. Vianney pour les besoins spirituels et temporels du prochain ne lui enlevait rien du recueillement, de la pureté d'intention et de la préférence constante à donner sur toute chose à l'UNIQUE NÉCESSAIRE. Elle n'était qu'une application de la divine charité, qui, unissant l'homme à Dieu, le rend à ses semblables divinisé et centuplé d'action. Le monde ne comprend pas cela; il ne voit que le résultat extérieur et qui tombe sous les sens ; la cause lui demeure cachée. Il serait pourtant naturel qu'il cherchât la théorie d'un dévoûment à autrui dans lequel un homme sacrifie pendant quarante ans, sans compensation appréciable, son bien-être, sa santé, ses goûts, sa liberté.

La nuit, qui est pour tous le temps du repos, était pour le vénérable Curé d'Ars le moment de ses grandes luttes contre les peines de l'esprit et les défaillances de la chair. Il a souvent avoué qu'il ne dormait pas une heure d'un sommeil tranquille et réparateur. Il avait demandé à souffrir, le jour pour la conversion des pécheurs, la nuit pour la

délivrance des âmes du purgatoire; et Dieu l'avait largement exaucé. La fièvre le brûlait sur son pauvre grabat; la toux qui lui déchirait la poitrine était sans intermittence; il se levait de quart d'heure en quart d'heure, rompu de fatigue, baigné de sueur, pour essayer de trouver hors du lit quelque soulagement à son martyre... Et quand la douleur commençait à se calmer par son intensité même, quand il allait pouvoir enfin s'assoupir, c'était l'heure où ce pauvre vieillard septuagénaire, par un héroïque effort qu'il renouvelait chaque nuit, s'arrachait au repos avant de l'avoir goûté, et reprenait gaîment sa longue et rude journée de travail.

Il était si faible alors, si endolori, qu'il n'allait qu'en se traînant d'une chaise à l'autre, en tombant sur ses meubles, en s'appuyant aux murs de sa chambre. Quel homme, à sa place, n'eût cédé à la tentation de rester au lit quelques instants de plus? Mais cette tentation ne lui venait même pas. Il y avait là, à sa porte, des âmes retenues dans les liens du péché, qui soupiraient après la sainte et glorieuse liberté des enfants de Dieu. L'amour de ces âmes, la soif de leur salut lui rendait légers tous les sacrifices. Il allait, sans marchander, tant qu'il pouvait aller. D'ailleurs, une fois établi dans son confessionnal, le bon Maître qu'il servait et qui a toujours soin de proportionner l'aide à la

peine, lui accordait toutes les forces dont il avait besoin pour recommencer le lendemain l'humble dévoûment de la veille.

Il est impossible de comprendre combien le Curé d'Ars avait à cœur le salut des âmes! Il gémissait continuellement sur leur perte. Nous lui avons souvent entendu répéter avec un cœur pénétré : « Quel dommage que des âmes, qui ont coûté tant « de souffrances à Notre-Seigneur, se perdent pour « l'éternité ! » Il remerciait Dieu d'avoir donné à son Fils Jésus-Christ et à la très-sainte Vierge un si bon cœur pour les aimer. Dans ses diverses fondations de messes, il leur a fait une large part. Il recommandait, comme une chose particulièrement agréable à Dieu, la prière pour ces pauvres pécheurs, afin que, par leur endurcissement, ils ne rendissent pas inutiles la mort et la passion de notre très-saint Rédempteur.

« Vous avez prié, disait M. Vianney à un curé qui « se plaignait à lui de ne pouvoir changer le cœur « de ses paroissiens, vous avez prié, vous avez « pleuré, vous avez gémi, vous avez soupiré. Mais « avez-vous jeûné, avez-vous veillé, avez-vous « couché sur la dure, vous êtes-vous donné la dis- « cipline ? Tant que vous n'en serez pas venu là, « ne croyez pas avoir tout fait. »

« Monsieur le Curé, lui disait un jour son missionnaire, si le bon Dieu vous proposait, ou de

monter au ciel à l'instant même, ou de rester sur la terre pour travailler à la conversion des pécheurs, que feriez-vous ?

— Je crois que je resterais, mon ami.

— Oh ! monsieur le Curé, est-ce possible? Les saints sont si heureux dans le ciel ! plus de tentations, plus de misères !... »

Avec un angélique sourire, il répondit :

« C'est vrai, mon ami ; mais les saints sont des *rentiers !* Ils ont bien travaillé, puisque Dieu punit la paresse et ne récompense que le travail ; mais ils ne peuvent plus, comme nous, glorifier Dieu par des sacrifices pour le salut des âmes.

— Resteriez-vous sur la terre jusqu'à la fin du monde?

— Tout de même.

— Dans ce cas, vous auriez bien du temps devant vous : vous lèveriez-vous si matin ?

— Oh ! oui, mon ami, à minuit ! Je ne crains pas la peine... Je serais le plus heureux des hommes si ce n'était cette pensée, qu'il faudra paraître au tribunal de Dieu avec ma *pauvre vie* de curé. »

En disant cela, de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Après les pécheurs, c'étaient les pauvres qui occupaient le plus M. Vianney. Il les aimait parce que Notre-Seigneur les avait aimés, et parce qu'il comprenait que, ne trouvant ici-bas que privations,

peines et rebuts de tout genre, ils avaient plus besoin d'être prévenus, honorés et consolés. Grâce aux indigents, aux infirmes, aux affligés, aux persécutés, aux malheureux de toute espèce et de toute condition qui affluaient sans cesse autour de lui, le Curé d'Ars avait plus de bienfaits à répandre qu'un roi. Sa charité ne s'exerçait pas seulement envers la misère qui vient d'elle-même s'offrir à la pitié des cœurs sensibles pour les émouvoir en sa faveur, mais, active autant que généreuse, elle allait au-devant de l'infortune craintive et timide, qui, pour se cacher sous le voile d'une aisance trompeuse, n'en est que plus cruelle. Il savait combien est poignante cette douleur que personne ne connaît, et combien sont amères ces larmes que personne n'essuie. Il cherchait à pénétrer, avec toute la délicatesse qu'exige la condition des malheureux, le secret d'une pauvreté qui avait honte d'elle-même.

Pour satisfaire le besoin qu'il avait de donner, M. Vianney n'a pas tardé de vendre les uns après les autres ses pauvres meubles à des personnes qui les lui payaient généreusement. Il lui est arrivé de vendre à des prix très-élevés de vieux souliers, de vieilles soutanes, de vieux surplis, et, lorsqu'il en fut venu à n'avoir plus rien, de vendre jusqu'à sa dernière dent, faisant céder son humilité à la charité, qui est la première des ver-

tus. Ces petits traits de bienfaisance, mêlés d'un peu de singularité, fournissaient entre confrères la matière de conversations gaies et pieuses. Si elles se prolongeaient trop, pour en finir il coupait court en disant : « Qu'importe, après tout, pourvu « que j'aie de l'argent pour mes pauvres?... » Il est certain que, s'il eût continué à se mêler de son vestiaire, sa charité l'eût réduit à n'avoir pas de quoi se changer. Lorsqu'on lui donnait des vêtements neufs, il s'obstinait à garder les vieux, surtout si ceux qu'on lui fournissait étaient d'un prix élevé et d'un drap plus fin. Dans ce cas, il les faisait vendre pour en acheter de plus conformes à la sainte pauvreté.

Un jour, un pauvre arrête M. Vianney au moment où il sortait de la *Providence*. Ce pauvre avait les pieds à vif et tout ensanglantés. Le bon Curé ôte ses souliers et ses bas, les lui donne, et regagne son presbytère comme il peut, ayant soin de se baisser, afin de dissimuler sous les plis de sa soutane traînante ses pieds et ses jambes nus.

Un autre jour, un mendiant s'approche de lui ; le Curé d'Ars se fouille et ne trouve rien dans ses poches que son mouchoir ; il le donne au mendiant en s'excusant de ne pouvoir mieux faire.

Plus tard, afin de n'être pas pris au dépourvu, M. Vianney portait toujours avec lui une somme destinée à ses aumônes ; il y puisait incessamment

et les yeux fermés. Plusieurs fois il a fait rechercher dans la foule et dans les différents quartiers du village des pauvres auxquels il se reprochait de n'avoir pas donné assez largement.

Un voleur s'étant introduit dans le presbytère avait trouvé au fond d'un tiroir quelques cuillers et fourchettes d'étain; il se les était appropriées, et passant dans la pièce où se tenaient les provisions, il était occupé à faire main basse sur le pain des orphelines de la *Providence*, lorsque M. le Curé le surprit : « Que faites-vous là, mon ami ? lui dit il. — J'avais faim, monsieur le Curé... » Après lui avoir fait une abondante aumône, le bon Saint, qui reconnut parfaitement son *argenterie*, comme il disait, entre les mains de son voleur, ajouta : « Sauvez-vous, mon ami, sauvez-vous vite de « peur qu'on ne vous arrête ! » Il est allé une fois prévenir une femme qui lui avait volé 900 francs que les gendarmes la cherchaient. Il a fait une pension à une autre personne pour qu'elle ne volât plus.

Le bien a reçu de Dieu cette propriété singulière que le partage le multiplie, au lieu de l'amoindrir, et que, tombant de la main droite, il rentre dans la main gauche : ainsi l'Océan reçoit toutes les eaux de la terre, parce qu'il les rend toutes au ciel. Le cœur et les mains de M. le Curé d'Ars étaient comme l'Océan. Ce pauvre prêtre, si pauvre qu'il

n'avait rien, disait-il, que ses *pauvres péchés*, enrichissait tout le monde autour de lui par ses largesses. L'or et l'argent lui arrivaient de la France, de la Belgique, de l'Angleterre et de l'Allemagne, par mille canaux invisibles. Il n'avait positivement qu'à vouloir pour obtenir aussitôt le secours nécessaire à l'achèvement d'une œuvre ou d'une fondation. Il a reçu souvent des sommes considérables dont la provenance est toujours demeurée un impénétrable secret.

Quelquefois, mais rarement, il semblait que la source allait tarir : alors M. Vianney se mettait à prier : *Je casse la tête à mes bons saints*, disait-il, et le flot mystérieux recommençait à couler. Il trouvait de l'argent, sur lequel il ne comptait pas, dans ses poches, sur sa table, dans ses tiroirs et jusque dans les cendres de son foyer.

De ce grand monde, que M. Vianney n'allait pas chercher, mais qui venait à lui, il avait fait son trésorier, le protecteur de ses œuvres. Il était heureux de fournir aux riches l'occasion de s'enrichir encore en donnant à Notre-Seigneur. C'est ainsi qu'il est arrivé à couvrir au loin le pays de ses bienfaits. La liste de ses fondations serait infinie, et combien de bonnes œuvres qu'on ne connaît pas, pendant vingt ans qu'il a opéré le bien sans contrôle!

Un jour, dans la visite qu'il nous fit après dîner, nous lui trouvâmes, l'abbé Toccanier et moi, un

visage plus épanoui que de coutume. Cet air de satisfaction m'avait déjà frappé pendant son catéchisme. C'est, je crois, le seul jour où je ne l'aie pas vu pleurer, et, de fait, le sujet n'y prêtait pas.

« Monsieur le Curé, lui dis-je, vous êtes tout rayonnant aujourd'hui ?

— Je crois bien, mon ami, on serait content à moins. J'ai découvert, ce matin, que j'étais riche à 200 mille francs ! Et, ce qu'il y a de mieux, c'est que ce capital est placé, à gros intérêts, sur la banque la plus solide de l'univers. J'ai prêté aux trois personnes les plus riches qu'on puisse imaginer. »

Nous ne comprîmes pas tout de suite cette énigme, et nous en demandâmes l'explication au frère Jérôme, qui, pour toute réponse, nous présenta le registre des fondations. Elles s'élevaient, pour la seule œuvre des missions décennales dans le diocèse, à 200 mille francs.

C'est dans le cours de l'année 1848, que le Curé d'Ars eut la pensée de doter sa paroisse d'une école gratuite pour les garçons ; il en parla à son peuple, qui répondit à cet appel par des dons spontanés ; il acheva, en aliénant une petite rente dont il jouissait, le capital de 20,000 francs nécessaire à cette fondation, et il confia le nouvel établissement aux frères de la Sainte-Famille de Belley. Dieu bénit cette œuvre, qui n'a cessé de croître et

de prospérer. La petite école est devenue un pensionnat florissant, et elle continue à rendre, sous la direction des bons frères, que tous les habitants d'Ars aiment et vénèrent, les soins les plus dévoués à la jeunesse du pays et les plus grands services au pèlerinage.

Le Curé d'Ars a fondé, en outre, plus de 1,000 messes annuelles, ce qui représente un capital de 40,000 fr. L'argent ne faisait que passer dans ses poches, sans y séjourner jamais; Dieu seul a pu compter les dons de sa main droite, toujours ignorés de sa main gauche.

Telle était sa disposition à se dépouiller de tout ce qu'il avait, qu'il dut prendre contre lui-même certaines précautions, afin de sauvegarder l'argent de ses messes. Il en a remis pendant longtemps le dépôt à une veuve qui avait sa confiance, et il lui disait : « Claudine, je vous confie cet argent : « gardez-le bien! Mais surtout défiez-vous du « Curé d'Ars; et s'il vous en demande, refusez-lui « tout net. »

Un prêtre bâtisseur d'église, et à ce titre fort à court de numéraire, lui dit un jour : « Monsieur le « Curé, enseignez-moi donc votre secret : il me « serait bien utile, pour ne pas laisser en chemin « la construction de ma pauvre église. — Mon ami, « lui répondit le saint Curé, mon secret est bien « simple : TOUT DONNER ET NE RIEN GARDER. »

L'habitude que le serviteur de Dieu s'était faite de tout considérer du point de vue de la foi, était cause que, dans ses libéralités, il jouissait profondément par la pensée du mauvais tour qu'il jouait au démon : « Le *grappin*, disait-il, est furieux, « quand il voit que de ce même argent, dont il se « sert pour corrompre et perdre les âmes, nous « faisons sortir leur salut. »

CHAPITRE VI

Humilité de M. Vianney. — Sa pauvreté.

Il nous reste à parler des trois vertus qui ont jeté le plus d'éclat dans le Curé d'Ars. Et, bien qu'en s'entrelaçant l'humilité, la pauvreté et la mortification aient composé la trame de ce récit, nous croyons nécessaire, avant de déposer la plume, de faire ressortir ces traits saillants de la physionomie de notre Saint.

Pour qui ne connaissait pas le Curé d'Ars, au récit des choses merveilleuses qui s'accomplissaient autour de lui et qui lui méritaient les ovations de la foule, il était naturel de supposer que, dans cette atmosphère de gloire qui l'environnait, l'orgueil était sinon son piége, au moins sa tentation. Quelle épreuve, en effet, de rester humble parmi les témoignages les plus démonstratifs et les plus retentissants de la vénération publique ! Un jour, nous insinuâmes cette idée ; il nous comprit, et

levant les yeux au ciel avec une expression de tristesse et presque de découragement : « Ah ! mon « ami, nous dit-il, si seulement je n'étais pas tenté « de désespoir ! » Le recueillement, la vigilance, l'union avec Dieu le préservaient de tout retour sur lui-même au milieu de tant d'hommages extérieurs qu'il ne pouvait fuir. Enveloppé de sa modestie, voyant clair dans son néant, pénétré du sentiment de son abjection, triomphant de tout par le mépris de lui-même, il était en sûreté au milieu de ces apothéoses, et son humilité y brillait d'un singulier éclat, une humilité sincère, pleine d'horreur pour lui-même et pour ses péchés, et qui allait sans cesse stimuler au fond de son cœur le besoin de pénitence et d'humiliation.

Il recherchait l'obscurité et le silence avec autant de sollicitude et d'ambition que la plupart en apportent dans la recherche de la faveur populaire, de la renommée et du bruit. Il aimait mieux être humble que de le paraître. Impossible à l'œil le plus exercé de découvrir sur son visage l'expression de la gêne ou du malaise, les traces d'une préoccupation personnelle quelconque, d'un retour sur lui-même qui sentît les joies ou les anxiétés de l'amour-propre. On eût dit que le *moi* n'existait plus. Rien de ce qui lui était personnel n'effleurait son âme; de quelque procédé qu'on usât envers lui, il paraissait content.

« J'ai reçu deux lettres par le même courrier,
« disait-il un jour : dans l'une on prétendait que
« j'étais un grand saint, dans l'autre que j'étais
« un hypocrite et un charlatan... La première ne
« m'ajoutait rien ; la seconde ne m'ôtait rien. On
« est ce qu'on est devant Dieu ; *et puis pas plus !...* »

Une autre fois il disait : « Le bon Dieu m'a choisi
« pour être l'instrument des grâces qu'il fait aux
« pécheurs, parce que je suis le plus ignorant et le
« plus misérable des hommes. S'il y avait eu, dans
« le diocèse un prêtre plus misérable que moi,
« Dieu l'aurait pris de préférence. »

M. Vianney avait franchi les différents degrés de l'humilité ; il en était venu à se haïr sincèrement lui-même, et à ne rien voir dans les ouvrages de Dieu d'aussi méprisable que sa personne. Il n'y avait pour ceux qui l'approchaient, et qu'il mettait si bien à leur aise à force de simplicité et d'abandon, qu'une préoccupation gênante : c'était la crainte de lui faire de la peine en laissant échapper un mot qui blessât son humilité. L'humilité était chez lui un sens spécial et d'une extrême finesse; c'était la fibre la plus impressionnable, celle qu'on avait le plus intérêt à ménager, si l'on voulait garder une place dans son cœur. Il n'était certes pas capable de la plus légère antipathie; toutefois, nous croyons que l'habitude de lui dire des choses flatteuses aurait eu facilement pour

conséquence un peu de désaffection. M. Vianney se faisait une application littérale et personnelle de cette sentence, qui revenait souvent dans son catéchisme : ON DIT DU MAL DE VOUS, ON DIT CE QUI EST VRAI ; ON VOUS FAIT DES COMPLIMENTS, ON SE MOQUE DE VOUS... LEQUEL VAUT LE MIEUX POUR VOUS, QU'ON VOUS AVERTISSE, OU QU'ON VOUS TROMPE ?

Les éloges étaient des coups de verge pour le serviteur de Dieu. Si l'on s'avisait de lui dire quelque chose d'agréable, il répondait par une courte et humble parole ; mais il était facile de s'apercevoir à son maintien et à son silence que ce propos l'avait douloureusement affecté. Mgr Devie s'oublia un jour jusqu'à l'appeler : « Mon saint Curé ! » Ce fut un vrai désespoir : « Que je suis malheureux, « s'écriait-il, il n'y a pas jusqu'à Monseigneur qui « ne se trompe sur moi !... »

On l'a vu plus d'une fois, les jours de dimanche, quitter précipitamment sa stalle, se réfugier dans la sacristie et en fermer la porte, parce que le prédicateur disait quelques mots à sa louange.

M. Vianney ne parlait jamais de lui le premier. Si on l'interrogeait, il répondait avec une modestie qui commandait la réserve et un laconisme qui réduisait l'interlocuteur au silence. Puis il coupait court pour tout ce qui le regardait et ne cherchait qu'à détourner l'entretien. Au reste, il épuisait en pareille rencontre toutes les formes du mépris, et

son humilité était ingénieuse à en inventer de nouvelles. Il faisait l'éloge d'un prêtre qu'il estimait, et disait, dans son langage imagé et pittoresque, qu'il y avait en lui *de l'hirondelle et de l'aigle.*

« Et en vous, monsieur le Curé, qu'y a-t-il?

— Oh! ce qu'il y a en moi? on s'est servi pour former le Curé d'Ars d'*une oie, d'une dinde et d'une écrevisse.* »

« Que vous êtes bon, disait le saint homme à un missionnaire récemment arrivé à Ars, que vous êtes bon de venir nous aider! Vous voyez que quand vous êtes là, ça va encore; mais quand je suis tout seul, je ne vaux rien. Je suis comme les zéros qui n'ont de valeur qu'à côté des autres chiffres... Je suis trop vieux, je ne suis bon à rien.

— Monsieur le Curé, vous êtes toujours jeune par le cœur et par l'âme.

— Oui, mon ami, je peux dire, comme ce saint à qui on demandait son âge, que je n'ai pas encore vécu un jour. »

Dans le besoin que M. Vianney éprouvait de s'amoindrir et de se rapetisser, il y avait un mot dont il faisait un emploi continuel : c'était toujours sa *pauvre* âme, son *pauvre* cadavre, sa *pauvre* misère, ses *pauvres* péchés. Il avait incessamment la langue levée pour reconnaître ses fautes, et, à l'en croire, sa vie entière n'aurait pas suffi à les pleurer; il n'avait que des accusations à former contre

lui-même ; il se reprochait tout. On aurait cru qu'il était le plus vil et le plus malheureux des pécheurs. « Que Dieu est bon, disait-il souvent, de supporter « mes immenses misères ! »

Il est beau de parler ainsi, mais à la condition de penser comme l'on parle. La preuve qu'on est sincère, c'est de prendre plaisir à savoir que les autres pensent et parlent de même. Or, on a remarqué que M. Vianney avait une tendresse particulière pour toutes les personnes qui le critiquaient, qui le déprimaient, qui contrariaient et blâmaient ses desseins ou qui pouvaient lui être un sujet de peine et de froissement. Il les aimait comme les saints aiment leur croix. Il croyait si sincèrement que tout le monde avait le droit de le traiter avec mépris, qu'il s'affligeait tout de bon de n'en être pas assez méprisé. Il demandait de bonne foi à ses missionnaires de le réprimander, et se plaignait souvent de ce qu'ils manquaient à ce devoir.

L'humilité se persuade que les reproches et les mauvais traitements sont la seule chose à laquelle elle ait droit. La moindre marque de bonté semble une faveur inappréciable à l'homme qui a un sentiment vif et délicat de sa propre indignité. Aussi fallait-il voir la surprise ingénue et l'effusion de gratitude sincère qu'amenait toujours la plus petite attention dont le Curé d'Ars se voyait l'objet :

« Vous m'apprenez, disait-il à ses missionnaires, « ce que c'est que la charité. »

M. Vianney était du petit nombre de ceux qui parlent de l'humilité humblement. « Monsieur le Curé, comment faudrait-il faire pour être sage? lui demandait un jour quelqu'un.

— Mon ami, il faudrait bien aimer le bon Dieu.

— Eh! comment faire pour aimer le bon Dieu?

— Ah! mon ami, HUMILITÉ! HUMILITÉ! c'est notre orgueil qui nous empêche de devenir des saints. L'orgueil est la chaîne du chapelet de tous les vices, l'humilité la chaîne du chapelet de toutes les vertus. Hélas! on ne conçoit pas comment et de quoi une si petite créature que nous peut s'enorgueillir. (Il pleurait.) Le diable apparut un jour à saint Macaire, armé d'un fouet comme pour le battre, et il lui dit : « Tout ce que tu fais, je le fais : tu « jeûnes, moi je ne mange jamais; tu veilles, moi « je ne dors jamais. Il n'y a qu'une chose que tu « fais et que je ne puis faire. — Eh! quoi donc? — « M'HUMILIER! répondit le diable, et il disparut...» Ah! mon ami, il y a des saints qui mettaient le démon en fuite en disant : « Que je suis misérable! »

Voici sur le même sujet quelques pensées du serviteur de Dieu.

« L'humilité est comme une balance; plus on s'abaisse d'un côté, et plus on est élevé de l'autre.

« Ceux qui nous humilient sont nos amis, et non ceux qui nous louent.

« On demandait à un saint quelle était la première des vertus ? — C'est, répondit-il, l'humilité. — Et la seconde ? — L'humilité. — Et la troisième ? — L'humilité.

« Jamais nous ne comprendrons notre pauvre misère. Ça fait frémir rien que d'y penser ! Dieu ne nous en donne qu'un petit aperçu. Si nous nous connaissions à fond comme il nous connaît, nous ne pourrions pas vivre ; nous mourrions de frayeur.

« Les saints se connaissaient mieux que les autres, c'est pourquoi ils étaient humbles. Ils entraient dans de grandes confusions en voyant que Dieu se servait d'eux pour faire des miracles. Saint Martin était un grand saint et se croyait un grand pécheur. Il attribuait à ses péchés tous les maux qui arrivaient de son temps. »

M. Vianney était convaincu, comme le furent tous les saints, que l'unique trésor du cœur est le détachement; que sacrifier n'est pas détruire, mais vivifier; que c'est supprimer l'obstacle, et rompre les chaînes qui empêchent la liberté de l'âme, en l'attachant aux choses finies. Il avait compris ce mot de l'Évangile : « Qui garde son âme la perd, qui consent à la perdre la sauve. » Il s'était détaché de tout et de soi-même, afin de retrouver tout et soi-même en Dieu.

Dans ce siècle sensuel, quelque chose avait révélé au Curé d'Ars que la matière était plus que

jamais l'ennemie de Dieu, et quand il lui arrivait de prononcer ce mot, c'était avec un accent singulier; on y sentait l'horreur profonde et la haine vigoureuse qu'elle lui inspirait. Tous les jours, il cherchait à s'en rendre de plus en plus indépendant; il ne mangeait pas, il ne dormait pas, ne voulait rien, n'avait besoin de rien; on eût dit qu'il n'avait pas de corps. Pour le récompenser sans doute de son amour de la pauvreté, Dieu permit que toujours, sauf pendant les années de son enfance qu'il passa dans la maison paternelle, il vécût d'aumônes. A Écully, aux Noës, à Ars, partout il trouva des personnes heureuses de lui donner le pain de la charité, qu'il était heureux de recevoir d'elles. A Ars, c'était Catherine, aidée de quelques chrétiennes dévouées et généreuses, qui le nourrissait et prenait soin de son vestiaire.

Le foyer de sa cuisine n'a jamais vu de feu. De toutes les pièces qui composaient le presbytère, sa chambre à coucher seule était logeable. Les pauvres meubles qui la garnissaient ne lui appartenaient pas : ils avaient tous été vendus et rachetés plusieurs fois. Il n'y avait pas de religieux ayant fait vœu de pauvreté dont la cellule fût plus modeste. Dans cette petite pièce laide, noire, enfumée, éclairée par deux fenêtres sans rideaux, tout avait et tout a conservé jusqu'aujourd'hui un air de vétusté et de délabrement. De naïves peintures

sur verre, les images de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et de quelques saints bien-aimés, le portrait des évêques de Belley décorent çà et là les murailles, revêtues d'un vieux papier en loques qui achève de disputer ses restes de couleur à la fumée. En face de la porte, se voit une série de rayons chargés de vieux livres; à l'angle opposé, une antique armoire dont les tiroirs, souvent remplis et vidés, contenaient sa provision de croix et de médailles; au milieu, une petite table en bois de chêne.

En mettant le pied dans cet intérieur à la fois si pieux et si pauvre, on n'était pas maître de son émotion; on croyait entrer dans un sanctuaire : c'était bien en effet le sanctuaire de l'humilité, de la pénitence et de toutes les vertus évangéliques. Il y avait là une lumière pour l'esprit, un enseignement pour le cœur; et l'on peut dire que cette pauvre chambre elle-même, ce pauvre lit, ce pauvre mobilier, ont opéré des conversions. Nous avons vu des pénitents s'y faire conduire, tomber à genoux, frapper le carreau de leur front et l'arroser de leurs larmes.

L'argent ne venait à M. Vianney que parce qu'il le méprisait et qu'il ne l'avait jamais en vue, ni comme moyen, ni comme fin, étant bien persuadé que tout le reste est donné par surcroît à celui qui cherche avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Il ne voyait dans l'argent qu'un instrument

possible de salut et d'apostolat ; toute autre destination lui déplaisait. En parlant d'une somme considérable qu'il avait sacrifiée de bon cœur : « Encore, « disait-il, si l'on s'en servait pour polir des âmes ; « mais... on l'emploie à polir des pierres ! »

Un jour, M. Vianney alluma par mégarde sa chandelle avec un billet de banque, et comme on exprimait des regrets devant lui : « Oh ! s'écria-t-il, « il y a moins de mal à cela que si j'avais commis « le plus petit péché véniel. »

Une autre fois, il nous aborda avec ce trait charmant : « Ce matin, une grande dame, qui avait bien pour plus de 100 francs d'or à ses doigts, est venue me dire : « Monsieur le Curé, il y a quelque temps que je vous ai donné 100 francs pour que vous m'obteniez ma guérison. Je ne suis pas guérie : rendez-moi mon argent. »

— Et vous le lui avez rendu ?

— Bien sûr !... Par bonheur, on m'avait donné 100 francs un instant auparavant ; je suis vite allé les chercher.

— Et vous n'avez fait aucune observation à la grande dame ?

— Je m'en serais bien gardé.

— Mais c'était peut-être une voleuse !

— Non : c'était bien vrai qu'elle m'avait donné 100 francs en pièces d'or. Je me le suis bien rappelé. »

Le Curé d'Ars était désintéressé jusque dans les bonnes œuvres qu'il entreprenait. Il dit un jour à une chrétienne bienfaisante qui lui offrait de participer à ses fondations : « Je ne veux point de votre « argent; vous en trouverez bien le placement. « Vous avez assez à faire chez vous. »

Catherine avait cru bien faire en remplaçant par une tasse en faïence la vieille écuelle de terre, qui était depuis longtemps à l'usage du saint Curé. Il eut peur de ce luxe, et il s'en débarrassa au plus vite, disant : « On ne pourra donc pas venir à bout « d'avoir la pauvreté dans son ménage ! »

Ce fut là un des derniers traits de sa vie.

CHAPITRE VII

Comme M. Vianney était mortifié, doux et patient.

C'est toujours sur les ruines de la nature et sur les afflictions de la chair que la grâce établit sa domination souveraine. Ceux qui vivent de la vie des sens et se répandent dans tous les objets qui les environnent ne trouvent pas Dieu. C'est après que nous avons tout donné et tout sacrifié, qu'il vient dans l'âme en y apportant ses plus sublimes dons. Le Curé d'Ars l'avait compris. Aussi, tout était mortifié en lui, le cœur, l'esprit et les sens. C'est bien de cette grande âme qu'on pouvait dire qu'elle était maîtresse absolue du corps qu'elle habitait. Le corps, pour lui, n'était rien; il ne l'appelait jamais autrement que son *cadavre*, et il le traitait en conséquence. Il y a toute une théorie de la mortification dans ce mot, qu'il prononçait avec l'accent du dédain le plus sincère. Il ne pouvait souffrir qu'on lui demandât des nouvelles de son *cadavre* :

« Adam, disait-il, va toujours trop bien... » Il était sujet à de cruelles douleurs d'entrailles : ces douleurs ne l'arrêtaient jamais; il s'en souciait aussi peu que s'il avait été hors de son corps; il n'en laissait rien paraître : c'est par hasard qu'on s'en apercevait.

Nous avons vu que dès ses plus jeunes années les joies austères de la pénitence s'étaient révélées au cœur de notre Saint. Il s'était fait une habitude précoce de cette vertu; la vie des champs l'y avait initié. Depuis lors son attrait avait toujours grandi. « Dans cette voie, disait-il, il n'y a que le premier « pas qui coûte. La mortification a un baume et « des saveurs dont on ne peut plus se passer quand « on les a une fois connus; on veut épuiser la « coupe et aller jusqu'au bout... Il n'y a qu'une « manière de se donner à Dieu dans l'exercice du « renoncement et du sacrifice : c'est de se donner « tout entier, sans rien garder pour soi. Le peu « que l'on garde n'est bon qu'à embarrasser et à « faire souffrir... Je pense souvent que je voudrais « bien pouvoir me perdre et ne plus me retrouver « qu'en Dieu... »

M. Vianney en était venu à pratiquer littéralement ce qu'on raconte des saints, et ce qui paraît souvent une fantaisie légendaire plutôt qu'une vérité historique. L'esprit de pénitence qui s'était naturalisé en lui l'avait transformé en holocauste

vivant, d'autant plus heureux dans son union avec son Dieu, qu'il trouvait plus d'occasions de lui témoigner son amour par de nouvelles immolations. Il s'imposait de ne pas sentir une fleur, de ne pas boire quand il brûlait de soif, de ne pas chasser une mouche, de ne pas paraître s'apercevoir d'une mauvaise odeur, de ne jamais manifester de dégoût devant un objet répugnant, de ne jamais se plaindre de quoi que ce soit qui intéressât son bien-être, de ne jamais s'asseoir, de ne jamais s'accouder quand il était à genoux.

Le Curé d'Ars craignait beaucoup le froid, mais jamais il ne voulut prendre aucun moyen pour s'en préserver. L'un de ses missionnaires s'avisa, pendant un hiver rigoureux, de placer sous son confessionnal un plancher à coulisse, dans lequel se cachait une bouillotte. Le tour réussit à merveille, le Saint s'y trompa : « Dieu est bien « bon ! disait-il avec attendrissement. Cette an-« née qu'il a fait si froid, j'ai toujours eu les pieds « chauds. »

Un autre ami dévoué du saint homme n'eut pas la main si heureuse, lorsque ayant connu que, par suite des longues heures qu'il passait dans la même position, l'intrépide ouvrier du Seigneur avait les chairs écorchées et mises à vif, il essaya de doubler, avec des coussinets, les parois intérieures du confessional. Le lendemain, dans un mouvement

de sainte indignation, le bon Curé arracha tout et en fit disparaître les lambeaux.

Un jour madame la comtesse des Garets s'étant aperçue que son saint Curé toussait beaucoup, lui fit porter une fiole de sirop par sa femme de chambre. « Qu'est-ce que c'est que ça? dit M. Vianney. « Reportez-le vite à madame, et remerciez-la bien. « Qu'elle dise un *Pater* et un *Ave* pour son pauvre « Curé. »

Pendant sa convalescence, on lui envoyait des confitures et des conserves. « Portez cela, disait-il, « à la mère Gonot (une pauvre femme de la pa- « roisse), elle en a plus besoin que moi. » Quelques jours avant, il s'était saintement emporté, parce qu'on avait mis dans son lit un matelas et un traversin par ordre venu du château. Il avait, dans son indignation, jeté au milieu de la chambre toutes ces superfluités. La personne qui avait agi en cette circonstance au nom de ses maîtres n'osait plus se présenter devant lui; il la fit appeler et lui demanda pardon de sa brusquerie.

M. Vianney a raconté lui-même que, pendant un hiver rigoureux, ses deux pieds gelèrent : « Quand « je quitte le confessionnal, ajoutait-il, il faut que je « cherche mes jambes et que je les touche pour « savoir que j'en ai. Je ne peux pas me soutenir; « je sors de l'église en m'appuyant contre les bancs « et les chaises... Bah! au ciel nous serons bien

« dédommagés : nous ne penserons plus à tout « ça. »

Nous avons vu nous-même M. Vianney gai, en train, parlant avec son amabilité ordinaire et ne trahissant par aucun signe les atroces douleurs qu'il ressentait jusqu'au moment où, vaincu par le mal, il s'affaissait tout à coup sur une chaise. A nos questions émues il se contentait de répondre avec un doux sourire : « Oui, je souffre un peu. »

Le saint homme se dépensait sans mesure. Lorsqu'après une journée écrasante on venait lui dire qu'il y avait un infirme qui désirait lui parler, il allait le visiter à domicile. Nous l'avons vu, plié en deux, n'en pouvant plus, s'arrêtant à chaque pas, se traîner jusqu'aux extrémités du village pour remplir cet héroïque ministère.

Une nuit brève, une nuit de trois ou quatre heures succédait aux longs travaux du jour. Ce qui se passait alors dans la solitude austère de cette petite chambre que nous avons décrite, nul ne le sait, nul n'a jamais osé prendre sur soi d'en épier le secret. On a des raisons de croire qu'après avoir donné sa journée aux hommes, le saint Curé cherchait en Dieu la réparation dont son âme et son corps avaient besoin. C'est là sans doute que le bon Maître lui rendait au centuple, par le charme de sa sainte présence et les enivrements de ses ineffables communications, les jouissances qu'il lui

avait sacrifiées, et qu'il lui offrait le repos délicieux de son Cœur sacré, pour le délasser des fatigues qu'il embrassait continuellement pour lui.

M. Vianney a souvent déclaré qu'il ne dormait pas deux heures, et qu'une heure de bon sommeil aurait suffi pour le *faire galoper*. On ne saurait dire le supplice qu'il endurait en été, lorsque, accablé par la chaleur, épuisé par l'exercice continuel de la parole, il étendait sur son lit son pauvre corps haletant. Il nous a avoué qu'alors *il souffrait comme un malheureux;* il ne faisait que tousser. Il était baigné de sueur; il se contractait et se repliait sur lui-même, cherchant une bonne place et n'en trouvant point; il se levait jusqu'à quatre ou cinq fois par heure; il était si faible et si abattu qu'il ne pouvait se tenir debout. Il lui est arrivé de tomber plusieurs fois en allant de sa chambre à l'église. Cet état de prostration ne l'arrêtait jamais, et il finissait par en triompher.

Il y avait dans la constitution du Curé d'Ars je ne sais quoi de nerveux et d'élastique, qui ne fléchissait un instant que pour se redresser ensuite. Il n'était jamais plus près de retrouver sa vigueur, qu'à l'heure où on le voyait le plus affaissé. La foule, la chaleur, l'encombrement, la longueur des séances au saint tribunal, tout ce qui aurait dû anéantir ses forces les lui rendait. A mesure que les nécessités du pèlerinage l'exigeaient, on le

voyait se multiplier et devenir supérieur à lui-même. Quand il avait besoin d'une augmentation de forces, Dieu les lui donnait ; il le relevait sensiblement au milieu de la cohue qui aurait dû l'écraser.

Les premières années qui inaugurèrent l'apostolat de M. Vianney furent la grande période de ses austérités. Nous les avons racontées ailleurs ; nous n'y reviendrons que pour signaler quelques traits qui nous ont échappé.

Ce qu'il accordait à son corps, en ce temps-là, paraissait avoir pour but moins de le conserver que de l'empêcher de mourir. Un soir, il revenait exténué de l'église. Après avoir mangé une pomme de terre il eut la tentation d'en prendre une seconde dans la corbeille où elles moisissaient ; il se retint disant : « La première était pour le besoin ; la se-« conde serait pour le plaisir. »

M. Vianney joignait au jeûne bien d'autres rigueurs. Il a avoué à son missionnaire qu'il couchait quelquefois à la cave, sur une poignée de paille, et que, quand il était meurtri d'un côté, il se tournait de l'autre.

Jeanne-Marie Chaney et Catherine Lassagne attestent avoir trouvé dans la chambre de M. Vianney divers instruments de pénitence : des haires, des cilices, des chaînes d'acier, une corde à nœuds, terminée par une boule en fer. Elles ont décou-

vert successivement dans la même cachette quatre ou cinq disciplines de fer, polies par l'usage et *brillantes comme de l'argent;* les branches de ces disciplines étaient armées de morceaux de fer ou de plomb. Elles affirment aussi avoir vu à la lessive le linge de M. le Curé taché de sang.

Une personne digne de foi, mademoiselle Catherine Lacon, ayant été appelée par une mesure exceptionnelle à passer la nuit au presbytère, parce que le Curé avait charitablement donné l'hospitalité à un inconnu qui se disait prêtre, mais qui lui inspirait des craintes, et qui en effet s'esquiva furtivement le lendemain, entendit M. Vianney se frapper rudement pendant deux heures. Par moment, il semblait se lasser, puis bientôt il redoublait. Mademoiselle Lacon se disait les larmes aux yeux : « Il ne finira donc pas ! »

Le saint Curé disait un jour à Catherine et à sa compagne : « Le matin, je suis obligé de me donner « deux ou trois coups de discipline pour faire mar- « cher mon *cadavre*. Ça réveille les fibres... N'avez- « vous pas vu des meneurs d'ours ? Vous savez « comme ils apprivoisent ces méchantes bêtes, « en leur donnant des grands coups de bâton. « C'est ainsi qu'on dompte son corps et qu'on ap- « privoise le vieil Adam. »

« Je ne sais en quelle année, rapporte un témoin grave, mais il y a déjà longtemps, M. le Curé

commanda au maréchal du village une chaîne dont la grosseur fit trembler les initiés, qui savaient que c'était pour en faire une discipline. Il donna le change à l'ouvrier, afin qu'il ne soupçonnât pas à quel usage cette chaîne était destinée. Il était obligé de renouveler souvent ces instruments de pénitence, parce que la force avec laquelle il se flagellait les avait bien vite brisés. »

Si, vers la fin de sa carrière, alors que son existence ne se soutenait plus que par miracle au milieu de ses immenses travaux, le serviteur de Dieu a relâché de sa sévérité envers lui-même, c'est que cet esprit si ferme et si droit avait compris que les infirmités et les maux qui viennent de l'âge, sont des pénitences continuelles que Dieu nous réserve, et qu'il choisit infiniment mieux que nous ne le ferions nous-mêmes. D'ailleurs il s'était soumis à ce changement de régime par déférence pour les ordres de ses supérieurs, dans lesquels il était habitué à voir la volonté de Dieu; mais il lui en avait coûté beaucoup. Il se reprochait souvent sa *gourmandise*... Or, au témoignage de la personne chargée de ses besoins : « On ne peut croire le peu qu'il mangeait; il ne mangeait pas une livre de pain par semaine; quelquefois il ne faisait que boire. Il n'acceptait jamais de viande deux jours de suite, il y avait des semaines entières où il n'en mangeait pas! » Faisant allusion aux légères mo-

difications apportées, sur la fin de sa vie, à ses habitudes d'autrefois : « Si j'avais fait cela, il y a « quelque temps, disait-il, je serais bien mort de « chagrin. »

Ce qui est l'inimitable cachet de la vertu, ce qui ne fut jamais susceptible ni d'illusion, ni d'amour-propre, et ce qui est éminemment instructif dans cette vie si pure, c'est que le vénérable Curé d'Ars avait le même attrait pour la mortification et la souffrance, alors qu'elles ne lui venaient pas de son choix. Dans toutes les occasions d'humiliation, de privation, de douleur ou de froissement, qui se présentaient, il souffrait tout en silence, avec une sérénité d'âme, un abandon de tout à Dieu, une résignation, une paix si suave, qu'à ne considérer que sa patience, à ne voir que les épreuves qu'il a traversées, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, les calomnies qui s'attachèrent à son nom et à sa conduite, les contradictions auxquelles il fut en butte à l'origine de son ministère pastoral, à s'en tenir là, et sans aller plus loin, on trouverait de quoi faire un saint et un très-grand saint.

Jamais on ne l'a vu sensible à un outrage qui l'atteignait directement. Il pouvait défier quiconque d'avoir envers lui un procédé capable de le blesser ou de le séduire. Si on lui avait fait quelque tort ou quelque injustice, il regardait cela comme rien, et l'excusait avec une telle indul-

gence, qu'elle aurait pu paraître excessive. Mais le Seigneur bénissait et agréait sa bonne intention.

Un jour, il reçut une lettre pleine de choses inconvenantes; peu après, il en reçut une autre qui ne respirait que la vénération et la confiance : on l'appelait un saint... Il fit part de cela à ses chères Filles de la *Providence :* « Voyez, leur dit-il, le « danger qu'il y a à s'arrêter aux sentiments hu-« mains. Ce matin, j'aurais perdu la tranquillité « de l'âme, si j'avais voulu faire attention aux in-« jures qu'on m'adressait, et ce soir, j'eusse été « grandement tenté d'orgueil si je m'étais fié à « tous ces compliments. Oh! comme il est prudent « de ne pas se prendre aux vaines opinions et aux « vains discours des hommes, et de n'en faire au-« cun cas! »

Dans le temps qu'il était accablé d'épreuves et de contradictions, il fut sur le point d'adresser à son Évêque une lettre qui l'aurait déchargé d'une partie de ses ennuis et en aurait prévenu le retour. La lettre était écrite; quand on la lui présenta à signer, il la déchira disant : « C'est aujour-« d'hui vendredi, le jour où Notre-Seigneur a « porté sa croix : il faut que je porte la mienne. « Aujourd'hui, le calice des humiliations est moins « amer. »

M. Vianney a avoué qu'il était né avec un ca-

ractère impétueux et qu'il lui avait fallu se faire une extrême violence pour être doux et patient. Et pourtant, nous l'avons vu pressé, étouffé, renversé par la foule sans même que sa physionomie exprimât la moindre contrariété. Nous l'avons vu, au moment où son confessionnal était le plus entouré, se déranger trois fois de suite pour donner la sainte communion à trois personnes différentes qui auraient pu se présenter ensemble, et cela sans plainte et sans murmure, sans faire aucune observation ni donner aucune marque d'impatience. Cela parut si fort à un témoin de cette scène, qu'il sortit de l'église hors de lui, prêt à éclater, disant à qui voulait l'entendre : « Je suis en colère pour M. le Curé qui ne l'est pas... » Nous l'avons vu enfin plus qu'importuné, harcelé à tout instant du jour par la même personne qui voulait obtenir de lui quelque chose qu'il ne voulait pas accorder. Elle y mettait une obstination dépourvue de toute convenance, et par la même très-irritante. M. le Curé n'a pas cédé, mais sa fermeté n'a eu d'égale que sa douceur; et chaque fois qu'elle l'abordait, il la recevait comme si c'eût été la première fois.

On n'a pas l'idée de toutes les absurdités et de toutes les sottises qu'on se permettait de lui dire en face : qu'il était ignorant, qu'il était bête, qu'avant de le connaître on en avait une haute opinion, mais qu'on en était bien revenu... et

cent impertinences semblables qu'il écoutait avec joie et répétait publiquement d'un air si gracieux et si convaincu que c'était justice de le traiter ainsi, qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de sa profonde humilité ou de son invincible patience.

S'il est vrai que l'amour du repos soit la passion dominante de l'homme, s'il ne travaille que pour arriver au repos, quelle victoire après tant d'autres, notre cher Saint a remportée sur lui-même, en triomphant jusqu'au bout de cette tentation qui le poussait au désert, et qui avait pour complément d'une part son humilité, de l'autre son aspiration à une vie plus parfaite, plus éloignée de la foule et plus rapprochée de Dieu! Bien qu'il se fût détaché autant que possible du monde et de tout ce qui est dans le monde, son âme avait encore trop de points de contact avec les choses extérieures, et ce contact lui faisait mal. N'importe! il le subissait par conformité à la volonté de Dieu. Voilà la véritable vertu, qui n'est pas l'insensibilité aux peines et aux fatigues de la vie purgative, aux joies et aux douceurs de la vie unitive, mais la préférence donnée sur tous ces besoins à l'austère pratique du devoir, parce que le devoir, c'est la loi même de Dieu. Ce n'est pas la vertu stoïque des anciens, qui du haut de son indifférence affectée crie à la douleur : « Tu n'es qu'un mot!... » on reconnaît que la douleur est un mal, on souffre, on

craint, on lutte avec effort, on éprouve des répugnances mortelles; mais on se soumet et l'on dit : « Tout ce que vous voudrez, mon Dieu! comme vous le voudrez, quand vous le voudrez! NON MEA VOLUNTAS SED TUA FIAT. »

CHAPITRE VIII

Qualités infuses de M. Vianney. — Son intuition. — Sa prescience. — Ses dons.

Les lumières divines et infuses que le Curé d'Ars recevait, avaient ordinairement pour objet la direction des âmes, qui était son ministère par excellence.

Une jeune fille de la Savoie était venue à Lyon, pour assister à la cérémonie de vêture de sa sœur qui entrait à la Trappe ; avant de retourner dans son pays, elle voulut voir M. Vianney. Elle pensait elle-même depuis bien des années à entrer en religion ; elle voulait avoir l'avis du serviteur de Dieu. Elle arrive au moment où il faisait la prière du soir. En descendant de chaire et en traversant un groupe de pèlerins, il la distingue au milieu de la foule, l'interpelle et lui dit : « Mon « enfant, je vous parlerai demain, bien sûr. » Cette demoiselle, croyant à une méprise, fait peu d'attention à ces paroles. Le lendemain, elle entre dans

l'église sans songer à rien : c'était l'heure du catéchisme. M. le Curé récitait son bréviaire ; tout à coup, il fixe ses regards sur elle, l'appelle par un signe et lui dit qu'il a à lui parler. Ses prières terminées, il la conduit au confessionnal, et entre en matière par ces mots :

« Mon enfant, vous avez donc toujours désiré la vie religieuse ?

— Moi, mon père? comment le savez-vous? je n'ai pas eu encore le bonheur de vous parler...

— Oh! ma petite, vous avez des sœurs qui sont bien sages, surtout la plus jeune : c'est un ange!... »

Qu'on juge de l'émotion de cette enfant! Elle ne pouvait la contenir et s'en allait répétant le mot de la Samaritaine : « J'ai trouvé un homme qui m'a dit tout ce que j'étais. »

Il y a, au monastère de la Visitation de Bourg, plusieurs religieuses qui, ayant eu recours au serviteur de Dieu, ont obtenu des grâces signalées, dans lesquelles se révèle d'une manière éclatante ce don merveilleux de prescience. Une d'entre elles nous a raconté ainsi l'histoire de sa vocation.

« Ayant toujours eu l'idée que le Curé d'Ars me dirait l'époque de ma mort, je n'avais jamais voulu aller à lui ; sa pensée seule me causait de l'effroi ; car la mort a été pendant plusieurs années la terreur de mon âme, le spectre qui apparaissait au milieu de toutes mes fêtes

pour les troubler, de toutes mes joies pour les assombrir. Quand mon cœur orgueilleux fut enfin assez brisé et assez humilié pour mériter que Dieu lui parlât, j'entendis sa voix, et le cloître qui m'avait toujours paru pire que la mort, me sembla le seul asile où je pusse l'attendre désormais et la voir sans crainte. Ainsi disposée, je partis pour Ars.

« Je venais au saint Curé avec une foi si vive, si entière; j'étais si bien résolue à recevoir comme un oracle les paroles qu'il me dirait, qu'il ne pouvait manquer d'être inspiré à mon égard. Quand je me trouvai devant lui, je fus saisie d'un sentiment de terreur religieuse mêlée de vénération, au point que je ne sus plus ce que je venais lui demander. Je m'agenouillai plutôt pour me remettre que pour avoir sa bénédiction; je ne savais réellement plus où j'étais. Il me dit : « Que voulez-vous, mon « enfant? — Mon Père, je viens vous consulter sur une « vocation. — Pour qui? — Pour moi, mon Père. — Pour « vous!... Prenez quatre planches. — Quatre planches! « m'écriai-je avec un sentiment d'effroi impossible à « rendre. — Oui, quatre planches. — Mais, mon Père, je « ne comprends pas... » Et, par le fait, je n'étais guère capable de comprendre; la terre semblait fuir sous mes pieds; tout tournait devant moi; le saint Curé m'apparaissait en ce moment comme un être qui n'avait plus rien d'humain. J'aurais voulu pouvoir me cramponner à quelque chose; il me semblait que j'allais tomber... Il reprit : « Eh bien! c'est comme s'il y avait déjà trois planches, « et que vous en prissiez une quatrième pour vous cou- « vrir; comprenez-vous maintenant? » Je jetai un cri... mon spectre familier, la mort, était devant moi. Il ajouta, conservant le ton grave et presque sévère avec lequel il m'avait parlé jusque-là : « La mort vous fait donc peur,

« mon enfant? » Puis, prenant une voix plus douce et avec une figure céleste : « Ah! la mort! c'est l'union de « l'âme avec Dieu! — Mais, répondis-je, je veux mourir « au cloître. — Et où donc? à la Visitation? Ah! oui, « c'est une si belle vie! tout près d'ici il y a un monastère « qui vous attend. Allez-y, mon enfant, vous y serez « bien. »

« Où M. Vianney avait-il appris que je songeais à la Visitation, que déjà j'y avais fait deux retraites? Ce qu'il y a d'étrange, c'est que je sortis calme, comme si le Saint ne m'avait pas parlé de la chose que je redoutais le plus.

« Vous savez, mon Père, comment je suis devenue religieuse. Maintenant je n'ai plus qu'à mourir pour que tout soit accompli. Puissé-je, avant cette mort complète, mourir si entièrement à moi-même que je ne vive plus qu'en Dieu et pour Dieu! Alors je pourrai réaliser le rêve de toute ma vie : mourir heureuse. »

Nous devons les intéressantes communications qu'on va lire à la bienveillance de madame la supérieure du même monastère de la Visitation de Bourg.

« Une de nos sœurs était allée consulter M. Vianney sur sa vocation. Avant de rien décider, l'homme de Dieu lui demanda si, dans sa famille, on approuvait son entrée en religion. Sur la réponse que notre sœur lui fit qu'elle avait une mère infirme, il l'engagea fortement à ne point la quitter. Interrogé sur un changement de domicile, qui en les rapprochant de l'église permettait d'y aller plus souvent : « Non, « non, dit le saint Curé, c'est inutile, tout à fait inu-

« tile : restez où vous êtes. » Et à chaque instant il répétait d'un ton presque suppliant : « Ah ! ne la quit-« tez pas, votre pauvre mère, ne la quittez pas ! »

« Trois mois après, cette mère qu'on avait dit à notre sœur de ne pas quitter mourait, avant que le logement qu'elle avait tenu à louer malgré sa fille, fût prêt pour la recevoir. »

Une de nos sœurs converses étant allée à Ars avant de prendre l'habit fut appelée par M. Vianney, quelques instants après son entrée dans l'église, à sa grande satisfaction et à son grand étonnement. Dès qu'elle lui eut exposé l'objet de sa demande, le saint Curé se mit à pleurer et lui dit : « Allez vite, mon enfant, il y a longtemps que le « bon Dieu vous attend ! » En effet, à quinze ans elle était entrée dans une maison religieuse et en était sortie parce qu'on refusait de payer sa dot. Elle s'était jointe ensuite à une compagne, et les deux amies s'étaient promis de ne jamais se quitter. Le lendemain, toute préoccupée de cette promesse dont elle n'avait point parlé au saint homme, elle retourne à Ars ; M. Vianney lui dit en la voyant : « Ma petite, vous n'êtes point encore partie ? Ne « vous inquiétez pas de votre âge ; allez à la Visi-« tation de Bourg ; dites à la Révérende Mère que « c'est moi qui vous envoie. Qu'elle vous reçoive « au nombre de ses filles ; elle n'en sera pas fâ-

« chée. » Notre sœur lui conte alors son embarras. « O mon enfant, n'est-ce que cela? répondit-il « aussitôt. Il ne faut pas vous en troubler. Dans « huit jours votre compagne ira soigner son frère « malade. Vous partirez sur ces entrefaites, et tout « sera dit. » Les choses arrivèrent ainsi que le Curé d'Ars l'avait annoncé.

Sœur Marie-Victoire, fondatrice d'une *Providence* de jeunes filles, était à Ars, au commencement de son œuvre, avec deux compagnes dont l'une est actuellement son assistante. Un matin qu'elles se disposaient toutes trois à entendre la messe de M. Vianney avant leur départ, celui-ci s'approcha d'elles, et s'adressant à sœur Marie-Victoire, encore séculière, il lui dit : « Il faut vite partir ! — Mais, mon- « sieur le Curé, lui répondit-elle toute surprise, nous « voudrions auparavant entendre la sainte messe. « — Non, ma fille, partez à l'instant, car l'*une d'entre* « *vous va tomber malade*. Si vous tardiez, vous se- « riez obligée de rester ici ; vous ne pourriez plus « vous en aller. » En effet, à une petite distance du pays qu'elles habitaient, l'une des trois voyageuses, celle qui est devenue depuis sœur Marie-Françoise, se trouva tellement indisposée que ses deux compagnes furent réduites à l'emporter à bras jusque chez elle. Ce fut le début d'une maladie que rien ne faisait présager au moment de la prédiction.

Un autre jour, ces mêmes personnes, sur le point de quitter Ars, reçurent une offre d'argent pour leur voyage de la part de l'homme de Dieu. « Mais, « monsieur le Curé, dirent-elles de concert, nous « n'avons pas besoin de ce secours; nous ne sommes « pas au dépourvu. — Prenez toujours! cette pe- « tite somme vous servira. » Elles n'osèrent pas refuser. En arrivant à Villefranche, quel ne fut pas leur étonnement de se trouver sans bourse! L'argent qu'elles venaient de recevoir de M. le Curé était l'unique ressource qui leur restât.

Une autre fois encore, ces deux filles, devenues religieuses firent le pèlerinage d'Ars. A l'entrée du village, n'ayant encore vu personne, elles sont abordées par une inconnue, qui leur dit : « M. le Curé m'envoie près de vous; il sait que vous êtes ici, et il m'a assuré que vous me recevriez dans votre Institut. » Au même instant, une autre personne vint au nom de M. le Curé leur offrir une enfant pour leur maison de la *Providence.*

M. Toccanier nous a raconté que dans le voyage qu'il fit à Hyères, en 1860, un vicaire, le reconnaissant dans la sacristie, lui demanda s'il se rappelait l'avoir vu à Ars avec le fils d'un riche et pieux chrétien du pays. « Vous savez, ajouta-t-il, que le bon Curé, en voyant ce jeune homme pour la première fois, lui dit en souriant : «Vous voulez

« donc vous faire capucin, mon ami? » Quelle surprise pour cet enfant qui était poursuivi depuis six ans d'une idée qu'il n'osait révéler ni à ses parents, ni même à son confesseur! Aujourd'hui, M. de L. est capucin, à Marseille. »

Un notaire avait trois filles; la seconde était religieuse, et la plus jeune aspirait à le devenir. Ce nouveau sacrifice était très-pénible au pauvre père. Après bien des combats, il fut résolu qu'on irait à Ars et qu'on s'en rapporterait aux lumières du saint Curé. On se présente à lui sans s'être fait annoncer. Il se recueille un instant et dit en se tournant vers l'aînée des deux sœurs : « Mademoiselle, il faut vous marier et soutenir votre père. » Puis, s'adressant à la plus jeune : « Vous, Mademoiselle, il faut entrer au couvent. » Et, voyant des larmes couler des yeux du père : « Vous, Monsieur, il faut accep-« ter votre croix; si vous la portez courageuse-« ment, elle vous portera au ciel. »

Le fondateur d'une communauté naissante vint à Ars recommander son œuvre aux prières de M. le Curé. Celui-ci, en le voyant entrer, le salua par son nom, et lui demanda où il en était de sa sainte entreprise, encore peu connue; il entra à ce sujet dans des détails minutieux. Le supérieur n'en revenait pas : « Mais comment me connaissez-vous,

« monsieur le Curé? lui dit-il, c'est la première « fois que j'ai l'honneur de vous voir. — Les âmes « du bon Dieu se reconnaissent partout, répondit « M. Vianney. »

Une jeune personne était à Ars pour une retraite. Le matin, à six heures, le saint Curé, l'apercevant dans le vestibule de l'église, s'approche d'elle et lui dit : « Mon enfant, allez-vous-en vite; on vous « attend chez vous... » Comme elle avait commencé sa confession au missionnaire, elle lui rapporte les paroles qu'elle vient d'entendre, et lui demande avec anxiété ce qu'elle doit faire. Notre confrère lui conseille de partir immédiatement. Quelques jours après, cette pauvre enfant apprenait à son directeur qu'une sœur qu'elle avait laissée bien portante, était morte, à quatre heures du matin, au moment même où M. le Curé lui avait dit : « Vous « êtes ici?... Partez, partez vite ! on a besoin de « vous dans votre famille. »

Une dame qui faisait le pèlerinage d'Ars fut chargée par les Carmélites d'Amiens de recommander aux prières de M. Vianney une de leurs anciennes mères, dont la vue s'affaiblissait au point de faire craindre qu'elle ne devînt bientôt aveugle. « Non, « répondit péremptoirement le saint Curé; soyez « tranquille, elle conservera un peu de vue jusqu'à

« la fin. » La bonne mère eut foi en cette prédiction, qui la consola beaucoup et la soutint jusqu'au terme de sa longue carrière. Elle mourut sans infirmité à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

« Un pèlerin venait réclamer les prières de l'homme de Dieu pour obtenir la guérison de sa servante. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'après avoir exposé sa demande à M. le Curé, qui ne l'avait jamais vu, le bon saint lui dit : « Oui, « oui, mon ami ; c'est Marie !... je l'aperçois dans « le chœur ! » L'étranger se lève et sort de la sacristie, se disant à lui-même : « C'est assez singulier qu'il sache son nom... Au moins il se trompe sur la place qu'elle occupe, puisque je l'ai laissée au bas de l'église. » Sa surprise redouble en voyant sa domestique dans le chœur.

« J'ai eu, continue M. Toccanier, une entrevue avec ce monsieur. Je lui ai demandé s'il pouvait certifier par écrit ce qu'il venait de dire : « Très-volontiers !... » Et il a tracé sur un registre quelques lignes qui constatent le fait.

Un pèlerin de la Bourgogne disait à M. le Curé qu'il manquait souvent les vêpres, parce que sa maison était éloignée de l'église : « Un quart « d'heure n'est pourtant pas loin, » répondit M. le Curé avec autant d'assurance que s'il avait connu

les lieux. Ce pèlerin était accompagné de sa fille, qui montrait beaucoup d'impatience pour finir sa confession : « Vous devez passer ici quinze jours, « lui fit observer M. Vianney ; vous n'êtes donc pas « aussi pressée que vous voudriez me le faire « croire. » Cette fois encore, il avait dit juste.

« En 1848, au moment de la plus grande effervescence des passions révolutionnaires, raconte un témoin grave, une mère qui avait son fils au collége des Minimes à Lyon, eut l'heureuse idée, sachant que j'allais à Ars, de me prier de demander à M. le Curé s'il courait quelque danger. M. le Curé dit que non ; qu'il fallait le laisser au collége, qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux. Je profitai de cette entrevue pour lui faire part des sollicitations de ma famille, qui, craignant que je ne fusse exposé à la campagne, me pressait de la rejoindre en ville, ce que je ne pouvais me décider à faire, à cause de l'anxiété si vive et des alertes journalières dans lesquelles on y vivait. Il me répondit, de la manière la plus positive, de rester à la campagne ; que je n'y risquais rien. Plus tard, j'avais un fond d'inquiétude qui me troublait, et pour m'en débarrasser, je profitai du projet que j'avais d'établir des frères dans ma paroisse, pour savoir ce qu'il y avait à craindre, objectant qu'il serait peut-être mieux d'attendre ; qu'à peine fondée,

la maison avait des chances d'être renversée. Il me rassura encore, et m'annonça tout ce qui est arrivé : qu'il y aurait du sang répandu; que ce serait surtout à Paris et dans les grands centres, mais que nous autres villageois nous n'avions rien à craindre.

« Presque à la veille des événements de 1852, comme j'avais fini ma retraite à Ars, le matin du jour de mon départ, ayant une peine d'esprit, je voulus la lui confier. Il paraît qu'il ne saisit que l'expression de ma crainte; il crut qu'elle avait rapport aux affaires du temps, et, dans sa bonté, il commença à me dire ses prévisions. Mon esprit, qui était attentif à autre chose, entendait d'abord sans comprendre, et, lorsque je compris, par un mouvement irréfléchi que j'ai toujours regretté je l'arrêtai en lui disant que ce n'était pas le sujet de mon trouble. Mais j'ai vu s'accomplir la plupart des choses qui firent la matière de cet entretien. »

Une dame du couvent de Sainte-Clotilde à Paris, qui avait un parent dans l'armée de Crimée, l'a fait recommander aux prières du Curé d'Ars. On a cherché, par la même occasion, à l'intéresser en faveur d'une religieuse de la maison, qui était malade; elle n'avait que trente ans. Il a répondu : « Les armes du soldat seront heureuses. Quant à

« la religieuse, elle sera plus utile à sa commu-
« nauté au ciel que sur la terre. »

Le militaire est revenu, sans blessures, quoiqu'il ait été très-exposé, et la jeune malade est morte avant la fin du mois qui a suivi cette réponse.

Pendant la guerre d'Italie, bien des mères, des femmes et des sœurs, sont venues interroger le Curé d'Ars sur le sort d'êtres chéris exposés aux hasards des champs de bataille. Nous nous rappelons une jeune dame qui tremblait pour les jours de son mari : « Que faut-il répondre à cette pauvre « enfant, monsieur le Curé? lui dit quelqu'un. — « Répondez qu'il n'y a rien à craindre, et que la « paix va se faire. » C'était le 25 juin. L'entrevue de Villafranca eut lieu quelques jours après, comme chacun sait. Nous avons entendu, pendant cette meurtrière campagne, M. Vianney dire, du ton le plus affirmatif, à une mère inquiète de son fils et qui lui demandait avec larmes si elle le reverrait : « Soyez tranquille, ma petite; oui, bien sûr, vous « le reverrez. »

Ces lumières infuses ne doivent pas paraître étranges dans la vie du Curé d'Ars, puisqu'il est hors de doute que Dieu, comme l'enseigne Benoît XIV, parle familièrement à ses amis et qu'il a coutume de combler de ces sortes de faveurs ceux

qu'il destine à de grandes œuvres pour le bien de son Eglise. Toutefois, c'est le côté de cette sainte vie qui est resté pour nous le plus obscur. L'humilité de M. Vianney cachait tous ces dons ; le peu qu'on en a su est ce qu'il n'a pu dérober à la connaissance de son entourage.

Le Curé d'Ars avait reçu du Ciel le don des larmes, de ces larmes saintes et rafraîchissantes qui révèlent dans un cœur la présence d'un trésor de grâces et de consolations divines. Ce sang de l'âme, comme dit saint Augustin, coulait naturellement de ses yeux. C'était une prière muette, une tendre et silencieuse offrande qui l'associait à toutes les douleurs et à tous les mérites de Jésus-Christ et de ses saints. Il lavait avec ces larmes les péchés de ceux qui venaient s'agenouiller à ses pieds ; à la fin de sa vie elles étaient devenues continuelles.

Quant aux révélations, aux visions et aux grâces extraordinaires et sensibles dont il a été visité, voici ce qu'une personne respectable entrée très-avant dans l'intimité de notre Saint, nous a confié, le lendemain de sa mort : « Le 3 mai 1859, dans une petite visite que je fis à M. le Curé, je lui parlai de mon attrait pour donner de préférence aux œuvres qui regardent le salut des âmes, et du reproche qu'on semblait me faire à ce sujet. En m'approuvant, il me dit : « J'étais un peu en peine de connaître la « volonté de Dieu. Sainte Philomène m'est appa-

« rue; elle est descendue du ciel belle, lumineuse, « environnée d'un nuange blanc; elle m'a dit : Tes « œuvres sont bonnes, parce qu'il n'y a rien de plus « précieux que le salut des âmes. » Pendant qu'il me parlait de cette vision, M. le Curé était debout devant sa cheminée, les yeux élevés au ciel, et la figure rayonnante à ce souvenir, qui semblait le ravir encore.

« De question en question, nous dit M. Toccanier, j'ai tiré de la bouche de notre Saint cet aveu, que Notre-Seigneur lui a donné des signes prodigieux pour lui faire comprendre combien son ministère lui était agréable. Il m'a raconté en particulier qu'il avait eu la nuit un grand saisissement; qu'il avait vu debout, à ses côtés, une personne qui lui parlait doucement : « Ce n'était pas le *grappin*, ajou-« tait-il, le *grappin* a la voix aiguë. — C'est donc « une sainte apparition? lui dis-je... » Il a changé brusquement de conversation, comme un homme qui se repent d'avoir trop parlé.

Un autre jour, il nous fit avec beaucoup de simplicité la confidence qui suit : « Il y a deux mois, « environ, je ne dormais pas; j'étais assis sur mon « lit, pleurant mes pauvres péchés; j'ai entendu « une voix bien douce qui murmurait à mon oreille : « *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum...* « Cela m'a un peu encouragé; mais comme le trou-« ble subsistait encore, la même voix a repris plus

« distinctement : *In te, Domine, speravi.* — Cette « fois ce n'était pas le *grappin* assurément qui vous « tenait ce langage. — Il n'y a pas apparence. — « Avez-vous vu quelque chose? — Non, mon ami. « — C'était peut-être votre ange gardien? — Je ne « sais pas. »

CHAPITRE IX

Mort et funérailles de M. Vianney.

Depuis longtemps, M. Vianney semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Le petit filet de voix qui lui restait était si faible, qu'il fallait une oreille attentive pour l'entendre. Toute l'énergie de la vie et de la pensée s'était concentrée dans ses yeux, qui brillaient comme deux étoiles, et qui ressemblaient aux soupiraux ardents d'une âme de feu. C'était la force dans la faiblesse et la vie dans la mort.

Les grandes chaleurs du mois de juillet 1859 avaient cruellement éprouvé le saint vieillard; il avait eu plusieurs défaillances. On ne pouvait entrer dans cette église d'Ars réchauffée jour et nuit par un concours immense, sans être suffoqué. Il fallait que les personnes qui attendaient leur tour de confession sortissent à chaque instant pour retrouver, hors de cette fournaise, un peu d'air respirable. Lui, cependant, ne sortait pas; il ne quitta

jamais son poste de souffrance et de gloire; il ne songea point à abréger la longueur de ces mortelles séances, qui duraient, le matin, d'une heure à onze, et le soir, d'une heure à huit; mais il ne respirait plus, ou il ne respirait qu'un air vicié, brûlant, méphitique, impropre à entretenir la vie. Il est mort à la peine; il a succombé à ce long et douloureux martyre.

Rien ne faisait encore pressentir sa fin, tant on était habitué à croire au miracle de sa conservation, tant il avait eu soin lui-même de dissimuler jusqu'au dernier instant les défaillances de la nature! On avait su seulement qu'en se levant au milieu de la nuit pour retourner auprès de ses chers pécheurs, il était tombé plusieurs fois de faiblesse dans sa chambre et le long de son escalier. Et quand on avait remarqué que cette toux aiguë, dont il souffrait depuis vingt-cinq ans, était plus continuelle et plus déchirante, il s'était contenté de répondre en souriant: « *C'est ennuyeux! ça me prend tout mon temps!* »

Vendredi, 29 juillet, il parcourut le cercle ordinaire de ses travaux; il fit son catéchisme, passa seize ou dix-sept heures au confessionnal et termina cette rude journée par la prière. En rentrant chez lui, plus rompu, et plus exténué qu'à l'ordinaire, il s'affaissa sur une chaise, en disant: « *Je* « *n'en peux plus!* » Ce qui se passa, après que les

missionnaires se furent retirés, dans cette chambre d'où le saint prêtre ne devait plus sortir vivant, pendant cette nuit suprême qui précéda sa terrible agonie de quatre jours, nul ne le sait. Personne n'osa jamais épier, ni surprendre le secret de ses nuits sans sommeil, où le ciel et l'enfer se donnaient rendez-vous autour de son lit de douleur, pour le charmer et le tourmenter tour à tour. Ce que l'on sait, c'est qu'à une heure du matin, quand il voulut se lever pour se rendre à l'église, il s'aperçut d'une insurmontable faiblesse. Il appelle, on arrive.

« Vous êtes fatigué, monsieur le Curé ?

— Oui, je crois que c'est ma *pauvre fin.* »

Il est certain que M. le Curé, à la faveur de cette intuition dont on a tant parlé, et dont il est impossible de douter après tous les faits qui l'établissent, a prévu et annoncé sa mort. Au mois de mai 1859, à un sermon du soir auquel tous les paroissiens d'Ars avaient été particulièrement conviés, M. Vianney parla ainsi :

« Quand Moïse se sentit près de mourir, il fit « assembler tout son peuple, lui rappela les nom« breux bienfaits dont Dieu l'avait comblé, l'exhorta « à lui être fidèle et reconnaissant, et lui montra la « terre promise. Permettez que je fasse de même, « mes Frères, et que je vous rappelle combien « Dieu a été bon pour vous !... »

Le saint Curé félicita ensuite avec une grande sensibilité ses chers paroissiens de leur généreux concours à la souscription qui s'organisait alors pour élever une église à sainte Philomène.

Ces paroles semblèrent à quelques-uns le *Nunc dimittis* du saint vieillard. Elles laissèrent dans tous une impression de vague tristesse et de mélancolique espérance. Elles furent, en effet, le dernier cri public de son âme pastorale : on eût dit qu'il en avait le pressentiment, et que Dieu lui avait révélé son heure.

On aurait peine à se figurer la consternation que produisit l'absence de M. le Curé, quand, le matin, on ne le vit pas sortir de son confessionnal à l'heure ordinaire. Une douleur profonde se répandit de proche en proche. Cette douleur, plus expansive chez les uns, plus concentrée chez les autres, avait une expression particulièrement touchante chez quelques personnes dont l'existence était plus intimement entrelacée à la sienne.

Pendant trois jours, tous les moyens que la piété la plus ingénieuse peut inspirer furent mis en œuvre pour fléchir le ciel : vœux à tous les saints du paradis, demandes de prières à toutes les communautés religieuses, pèlerinages à tous les sanctuaires...; mais les desseins de Dieu de couronner son grand serviteur devenaient toujours plus manifestes.

Le mardi soir, il demanda à être administré. L Providence avait amené pour cette heure, afin qu'ils fussent témoins de ce grand spectacle, des prêtres venus des diocèses les plus lointains. La paroisse entière y assistait. Une personne qui avait le droit d'approcher le malade, vint, à mains jointes, le supplier en ce moment de demander à Notre-Seigneur sa guérison. Il fixa sur elle son regard brillant et profond, et sans dire une parole il fit signe que non. On vit des larmes silencieuses couler de ses yeux, lorsque la cloche annonça la suprême visite du Maître qu'il avait tant adoré. Quelques heures plus tard il en répandit encore, ce furent les dernières, des larmes de joie... Elles tombèrent sur la croix de son évêque. Mgr de Langalerie, averti par de pressants messages des progrès du mal, arrivait haletant, ému, priant à haute voix, fendant la foule agenouillée sur son passage. Il était temps! La nuit même qui suivit cette sainte et touchante entrevue, à deux heures du matin, sans secousse, sans agonie, sans violence, Jean-Baptiste-Marie Vianney s'endormait dans le Seigneur, pendant que le prêtre qui écrit ces lignes, chargé de réciter les prières de la recommandation de l'âme, prononçait ces paroles : « Que les saints anges de Dieu viennent à sa rencontre et l'introduisent dans la cité vivante, la céleste Jérusalem ! »

A peine le vénérable Curé d'Ars eut-il rendu sa

douce âme à Dieu, entre nos bras et ceux du fidèle compagnon de ses travaux, M. l'abbé Toccanier, en présence de M. le comte des Garets, maire d'Ars, des Frères de la Sainte-Famille et de quelques autres figures, dans lesquelles celle du saint vieillard s'encadrait si bien, que de l'église où la foule était restée en prières, de chaque maison du village où la tristesse et l'inquiétude avaient tenu tout le monde éveillé, on se précipita vers le presbytère. On ne voulait pas croire à un si grand malheur, on comptait sur un miracle, on était persuadé qu'il aurait lieu. Dieu l'avait fait une fois déjà, dix-huit ans auparavant, en des circonstances aussi critiques... Avec cette vie exceptionnelle, on était toujours hors des règles et des prévisions ordinaires. Le Saint vivait de ce qui aurait fait mourir tout autre, et cela depuis trente à quarante ans.

Les hommes d'ailleurs avaient tant besoin de lui! Cette énorme affluence de pèlerins, accourant sans cesse de toutes les parties du monde, ces malades de l'âme et du corps, ces pauvres pécheurs, ces affligés... jamais il ne serait arrivé à la fin, jamais sa bouche n'eût prononcé la dernière parole consolatrice, jamais sa main ne se fût levée pour la dernière absolution! Dieu devait-il appeler son serviteur avant que tout ce qui souffre fût soulagé, tout ce qui pleure consolé, tout ce qui s'égare remis dans le bon chemin, avant que toute brebis

errante fût rentrée au bercail, avant que l'œuvre confiée à l'héritier des saint François Régis, des saint Vincent de Paul, des Benoît Labre, eût son entier accomplissement?...

On se berçait de ces espéranees, on se reposait dans la pensée qu'il resterait encore longtemps sur la terre. Ars ne se concevait pas sans son Curé, sans son église toujours ouverte et toujours pleine, sans son clocher sonnant l'*Angelus* au milieu de la nuit, sans son confessionnal assiégé, sans le bon Saint qui était le soleil de ce petit coin de terre privilégié, qui lui donnait la vie, qui communiquait à l'atmosphère l'odeur de sa vertu...

Pendant que ces réflexions se faisaient au dehors, on se pressait de revêtir le mort de l'humble rochet dans lequel on était habitué à le voir et qui ne le quittait presque jamais. Pendant ce temps, les prières, les invocations et les larmes ne cessèrent point alentour. On décora à la hâte de modestes tentures blanches, semées de fleurs et de couronnes, une pauvre salle basse, et ce fut là que dès l'aube, et pendant deux jours et deux nuits sans fin ni relâche, une foule incessamment renouvelée et toujours grossissante, accourut de tous les points de la France à mesure que la fatale nouvelle y pénétrait.

On avait eu soin de mettre sous le séquestre tous les objets qui avaient appartenu au serviteur

de Dieu ; et cette précaution était bien nécessaire, car on a lieu de croire que si toute satisfaction eût été donnée au désir de la multitude qui en assiégeait les murailles, de cette cure qui est maintenant un trésor de riches souvenirs, un reliquaire auguste, il ne resterait pas pierre sur pierre. Malgré les mesures les plus sévères, il y a bien eu à regretter, çà et là, quelques pieux larcins que la vénération explique sans les justifier. Au reste, le plus grand ordre n'a cessé de régner dans cette foule excitée par un vif empressement, mais contenue par un respect plus vif encore.

Que de touchants détails, que de ravissants épisodes l'on aurait ici à rapporter ! Comme la douleur, la reconnaissance et l'amour ont trouvé pour s'exprimer de belles et d'attendrissantes paroles ! A cette sainte dépouille, les uns apportaient des gémissements et des soupirs, d'autres d'ineffables espérances, tous de la vénération, des prières et des larmes.

Deux Frères de la Sainte-Famille se tenaient auprès du lit de parade, protégé par une forte barrière des contacts trop immédiats, et leurs bras se lassaient de présenter à ces mains habituées à bénir les objets qu'on voulait leur faire toucher. Dire ce que l'on a appliqué à ces restes vénérés de croix, de chapelets, de livres et d'images, et quand les boutiques si nombreuses du villages fu-

rent à peu près épuisées, de linge, de bijoux, etc., serait impossible.

Malgré l'excessive chaleur, on put conserver le corps à découvert jusqu'à la nuit qui précéda les funérailles, sans qu'il offrît la moindre trace de décomposition. Le serviteur de Dieu semblait dormir. Ses traits avaient leur expression habituelle de douceur, de calme et de bonté; on eût dit même qu'ils subissaient peu à peu une transformation lumineuse.

Samedi, à l'heure dite, Monseigneur étant arrivé, le cortége s'organisa.

Dès le point du jour, des masses compactes de population affluaient par tous les chemins. Des étrangers, dont les calculs les plus modérés portent le nombre à six mille, inondaient les rues du village. Plus de trois cents prêtres étaient venus des diocèses de Belley, de Lyon, de Grenoble, de Saint-Claude et d'Autun, quoique la circonstance du samedi en eût retenu beaucoup. Presque tous les couvents de la contrée avaient là leurs représentants.

Jusqu'à la levée du corps, tout fut pour le mieux. Femmes et enfants de la paroisse, confréries, membres des communautés religieuses, clergé régulier et séculier, se rangèrent sur deux lignes, dans l'ordre le plus parfait. Mais à peine le cercueil fut-il sorti, qu'on vit se renouveler le

mouvement électrique qui éclatait d'une manière si spontanée et si irrésistible chaque fois que le serviteur de Dieu paraissait, et tant qu'a duré la marche triomphale du saint corps à travers le village il fut impossible de maîtriser le flot.

Arrivé sur la place de l'église, l'immense convoi s'arrêta. C'est là que Monseigneur avait résolu de prendre la parole, pour dire, en face de son cercueil, ce qu'avait été *le bon et fidèle serviteur qui venait d'entrer dans la joie de son Maître*. Ce fut le texte de son discours. Toute la France a retenti de cette parole si forte, si douce, si pénétrante, si imprégnée de suavité, de larmes et de tendresse, et qu'on eût dit inspirée de l'esprit céleste de l'humble prêtre qu'elle glorifiait.

La messe solennelle suivit l'oraison funèbre. L'église était vingt fois trop petite pour contenir le peuple qui se pressait aux portes. Il fallut qu'une brigade de gendarmerie en défendît l'enceinte, ouverte au seul clergé, aux autorités et à la famille.

Après l'absoute, faite par Monseigneur, le corps du saint prêtre fut porté dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, où il avait consommé son martyre, à côté du confessionnal où il répandait d'une main si généreuse les trésors de la miséricorde de son Maître.

Et maintenant, quel triomphe pour la religion ! quel spectacle vraiment digne d'étonnement que

cette gloire posthume, cette vie de la mémoire qui commence à la tombe, cette canonisation anticipée! Quel enseignement, quelle source de profondes réflexions, que l'on soit croyant ou non, que ces honneurs solennels et inaccoutumés rendus à la vertu cachée d'un pauvre prêtre qui s'ignore, qui se traite d'indigne, de misérable et d'ignorant!... Et il y avait là toutes les classes de la société, sans exception; il y avait là, autour de cette tombe, réunis dans un sentiment commun de respect attendri, d'amour et de confiance, les plus nobles familles du pays, des officiers, des magistrats, de hauts fonctionnaires. Les hommes éclairés n'y manquaient pas, et ce n'étaient pas les moins émus.

Encore une fois, quel triomphe! Et quelle explication donner à tout cela? L'explication est simple; la voici. Cet homme n'a été si puissant pour charmer les multitudes, pour les remuer et les attirer à lui, même après sa mort, que parce qu'il était prêtre. Il n'a été si connu, si aimé, si vénéré, si populaire, que pour avoir connu ses devoirs de prêtre et les avoir remplis.

Mon Dieu! qu'est-ce donc que le prêtre, et quelle idée en a-t-on dans ce monde que l'on croit si corrompu? Ah! les cœurs, dans leur fond le plus intime, ne sont peut-être pas si mauvais qu'on le suppose! Ah! le vrai bien et le vrai beau, quand

ils leur apparaissent sans nuage et dans toute leur splendeur, les séduisent encore !... On aura beau dire et beau faire, la sainteté est une puissance, la première puissance de ce monde... Et la France, du XIX[e] siècle peut redevenir la France de saint Louis, de saint Bernard et de saint Dominique. Il ne faut pour cela qu'obtenir de Dieu qu'il y fasse naître et mourir des saints.

L'apostolat des saints ne finit pas avec leur vie terrestre; leurs reliques aussi ont une mission. On espère que, de sa tombe, objet d'une si grande vénération, M. Vianney poursuivra la sienne. Les regards du monde continuent à se tourner vers cette petite église d'Ars, où se sont accomplis tant de mystères d'amour et de miséricorde. On ne peut croire que la source en soit tarie. On est partout dans l'attente des merveilles qui doivent rendre glorieux le tombeau du saint prêtre. Il a tant fui la gloire durant sa vie, qu'il semble qu'elle doive être, après sa mort, la récompense de son humilité !

On signale déjà des grâces extraordinaires obtenues par son intercession. On cite plusieurs guérisons qui tiennent du miracle. On espère, on demande de plus grands prodiges[1].

[1] Depuis que cette Vie est écrite les miracles sont venus; ils se multiplient chaque jour. Et les informations canoniques pour la cause de M. Vianney sont commencées.

En attendant le pèlerinage se perpétue ; la physionomie en est changée, il est vrai ; il a gagné en calme et en recueillement ce qu'il a perdu sous tant d'autres rapports, où l'édification tenait à la présence d'un SAINT vivant, et à tout ce que cette présence jetait d'exaltation et de pieux émoi dans les esprits. Plus modérés et plus contenus désormais, le respect et la confiance qui environnaient le Curé d'Ars veillent silencieusement autour de sa tombe. Plusieurs missionnaires y sont à poste fixe, pour annoncer la parole de Dieu, entendre les confessions et pourvoir aux besoins spirituels des paroissiens et des étrangers. On a institué l'Œuvre des retraites. Il y en a deux par mois. Elles se sont faites jusqu'aujourd'hui avec un concours édifiant et un profit sérieux pour les âmes.

ÉPILOGUE.

Cher et aimable SAINT ! agréez ces pages dans lesquelles j'ai voulu faire passer quelque chose de votre esprit, de votre cœur, de votre physionomie, de ce que vous fûtes pour tous, et pour moi en particulier. J'ai voulu éclairer d'une lumière discrète l'humble et pieux sanctuaire de votre vie d'apôtre... Vous ne me l'auriez pas pardonné pendant votre vie, et je n'aurais pas osé le faire... Mais la mort a cela d'admirable qu'elle donne au souvenir, comme à la reconnaissance, toute sa liberté : elle permet à ceux qui ont vu de lever le voile, à ceux qui ont reçu de publier le bienfait, à ceux qui ont aimé d'épancher leur amour. Nous avons tant vu, tant reçu, tant aimé !

O notre bienfaiteur, notre ami, notre SAINT ! vous qui fûtes, depuis que nous vous connûmes, le plus pur objet de nos regards ! personne ne comblera le vide que vous nous avez laissé ; personne ne fera renaître dans le cœur des hommes nos contemporains les sentiments que vous avez emportés du nôtre ! Demeurés derrière vous sur la terre,

nous n'avons plus la consolation de vous voir, de vous entendre, de sentir nos mains pressées par vos mains vénérables, mais il nous reste celle de vous louer, de vous invoquer, de parler de vous à nos frères et de vous prier de parler de nous à Dieu, de méditer vos souvenirs, de vous imiter de loin, si Dieu nous en fait la grâce, de penser enfin à votre félicité. Oh! vraiment, cher Saint! c'est un bonheur pour ceux que vous appeliez vos pères, et qui étaient, eux, si fiers de se dire vos enfants, c'est un bonheur, c'est une joie immense que de penser à votre bonheur, à votre exaltation, à votre gloire dans le ciel! Oh! que cette gloire doit être grande, suivant une promesse divine, si elle est proportionnée à votre humilité!

FIN.

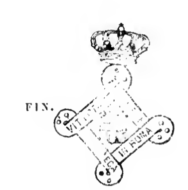


TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

Vie domestique de M. Vianney depuis sa naissance jusqu'à sa nomination à la cure d'Ars (1786-1818).

Pages.

LIVRE DEUXIÈME.

Vie pastorale de M. Vianney depuis sa prise de possession de la cure d'Ars jusqu'à l'origine du pèlerinage (1818-1828).

Pages.

LIVRE TROISIÈME.

Vie héroïque de M. Vianney depuis la fondation de la Providence jusqu'à sa suppression (1825-1847).

LIVRE QUATRIÈME.

Vie apostolique de M. Vianney, depuis l'origine du pèlerinage jusqu'à son apogée (1826-1858).

LIVRE CINQUIÈME.

Vie intime de M. Vianney. — Son portrait. — Ses qualités naturelles et infuses. — Ses vertus. — Ses dons.

Paris — Imp. de W. REMQUET, GOUPY et Cie, rue Garancière, 5.





